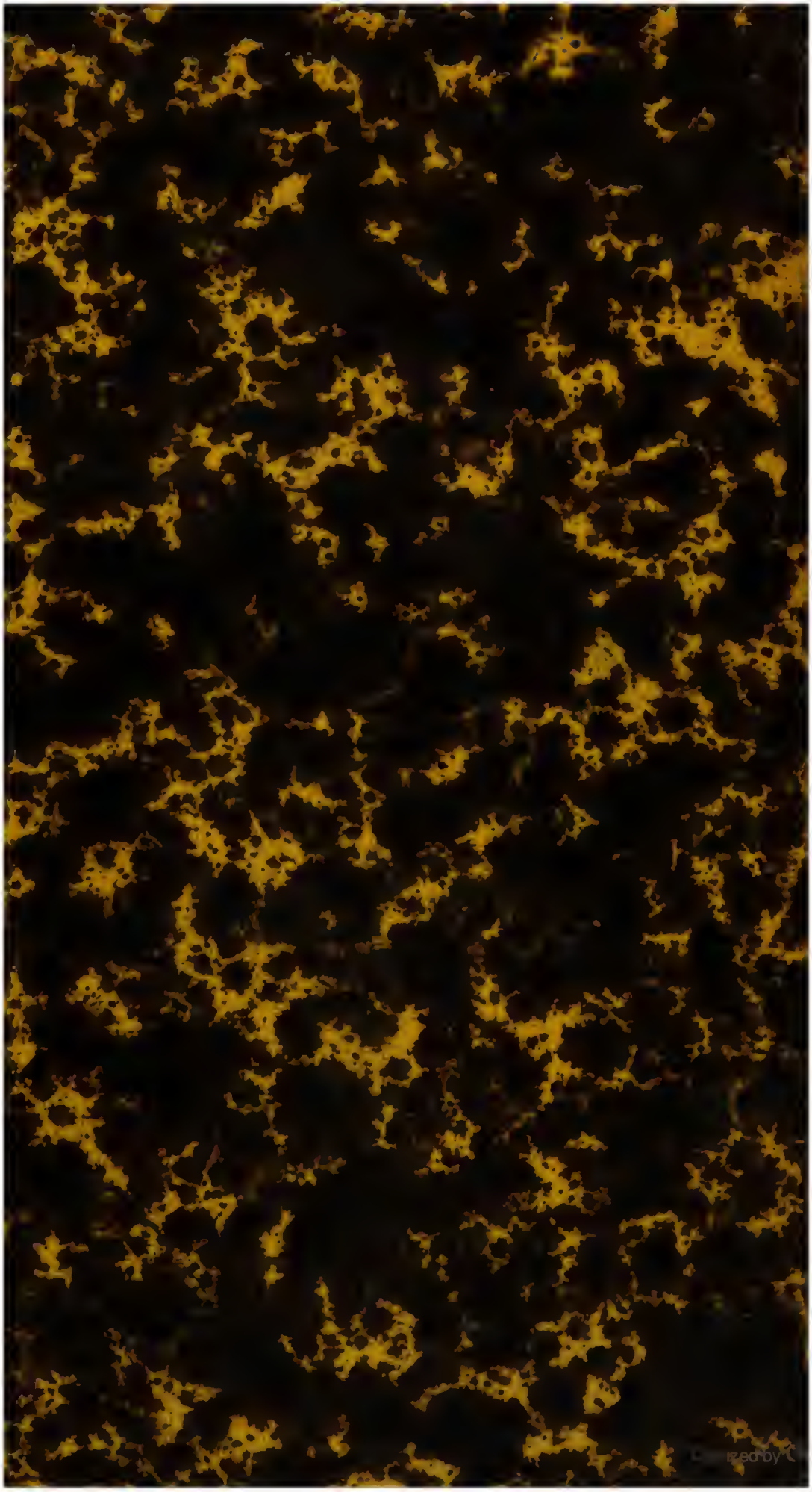


Digitized by Google

B-21.1.11

Digitized by Google

LA FEMME

DANS

L'INDE ANTIQUE

ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES

PAR

MLLE CLARISSE BADER

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS.

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

7, RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT

1864

B. 2. 1. 55.

LA FEMME

DANS L'INDE ANTIQUE

Digitized by Google

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

LA FEMME

DANS

L'INDE ANTIQUE

ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES

PAR

Mlle CLARISSE BADER

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

7, RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT

1864

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR BENJAMIN DUPRAT.

En dédiant le premier de mes faibles essais à l'ami, au savant qui m'a paternellement amenée et guidée dans les splendides domaines de la littérature orientale, je m'acquitte avec bonheur d'une dette d'affectueuse reconnaissance. Il m'est doux de lui faire hommage d'une œuvre, qui sans lui n'eût peut-être pas été entreprise, qui par lui a pu être achevée.

CLARISSE BADER.

Paris, ce 21 *novembre* 1863.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'œuvre modeste qui se présente sans devancière au jour effrayant de la publicité n'était point destinée à paraître isolément. Elle devait former le centre d'une composition très-étendue, embrassant le rôle de la femme dans l'antiquité orientale tout entière.

A l'œuvre à jamais inspirée du peuple élu et des disciples du Christ; à la poésie des Arabes, brûlante encore des feux du désert; à la voix de pierre des monuments égyptiens et assyriens; aux livres classiques, aux annales, aux odes de la Chine; aux chefs-d'œuvre vaguement renommés de l'Inde; aux textes sacrés, à l'histoire, aux légendes de la Perse de Zoroastre; à la littérature chrétienne de l'Arménie; à toutes les productions

du génie antique de l'Orient (1) commentées par le génie moderne de l'Occident, demander ce que fut la femme dans la société primitive : tel était, tel est encore notre but.

Déjà nous avions amassé de nombreux matériaux pour notre travail, quand, conduite dans l'Inde par cette étude, nous nous arrêtâmes, frappée d'étonnement devant le spectacle inattendu qui s'offrait à nous.

Chez une nation sœur aînée de la Grèce, et qui semblait garder vivantes les premières impressions, les idées typiques de notre race indo-européenne, nous trouvâmes des richesses littéraires dont nous n'eussions jamais soupçonné l'existence au delà de l'antiquité hellénique.

D'abord les échos d'un âge antéhistorique : hymnes, admirables jets de l'âme humaine; — puis les monuments des temps héroïques : lois où sont gravés en beaux vers les éternels principes de la justice et de la vertu; épopées gigantesques,

(1) Ce génie qui, selon la belle expression d'un illustre critique, « a été la source de toute religion et de toute poésie ». Voir M. Villemain, *Littérature au moyen âge*, IVe leçon.

Iliade et *Odyssée*, où abondent les situations émouvantes et tragiques, les vastes aperçus de l'esprit philosophique et religieux, les sentiments touchants et purs de cœurs candides et croyants, les splendides descriptions de la nature tropicale, — enfin les productions d'un siècle contemporain du siècle d'Auguste, témoignant de l'influence d'une cour civilisée jusqu'au raffinement : drames d'un puissant intérêt, élégies que l'on dirait soupirées par Tibulle : — telles furent les merveilles qui se déroulèrent à nos yeux.

Et pour inspiratrice de la plupart de ces chefs-d'œuvre, la femme! La femme dans le plus complet épanouissement de sa beauté morale! Et pour sujet l'amour conjugal, héroïque et chaste, thème sur lequel les Hindous brodent des variations si riches, que la diversité des situations dissimule l'identité du fond.

Aujourd'hui, grâce aux ouvrages des Jones, des Wilson, des Colebrooke, des Max Müller, des Bopp, des Lassen, des Weber et de tant d'autres érudits, la littérature sanscrite est devenue presque classique en Angleterre et en Allemagne. En

France, les travaux de nos savants indianistes Eugène Burnouf, Langlois, Ad. Regnier, Foucaux, Pavie, Fauche, et la puissante impulsion donnée dans le sein de l'Académie de Stanislas par le baron de Dumast et par MM. Émile Burnouf et Leupol, préparent la vulgarisation des chefs-d'œuvre éclos sur les bords de l'Indus et du Gange.

N'est-ce pas un moment favorable pour appeler l'attention sur une littérature éminemment moralisatrice? La Grèce et Rome, seules sources reconnues jusqu'à présent de la perfection classique, sont taries. Sans doute des écrivains, fidèles aux principes du vrai, du beau et du bien, immortaliseront la France du dix-neuvième siècle; néanmoins un malaise se fait sentir. On croit avoir exprimé tout ce qu'il y a de grand et de bon dans l'âme humaine, — et ce qu'on ose appeler le *réalisme* est là, peignant l'homme dans ses plus indignes défaillances. Est-ce en montrant à l'homme le tableau de son infirmité; est-ce en lui faisant voir son image réfléchie dans cet impur miroir, qu'on le fortifiera dans ses luttes, qu'on

l'améliorera, qu'on l'élèvera? Ah! mieux vaudrait placer devant ses yeux l'idéal modèle d'une perfection chimérique! L'homme se tromperait moins en croyant approcher de la Divinité qu'en se sentant ravaler jusqu'à la brute!

Ne serait-il pas temps, répétons-le, de nous retremper à une source plus vivifiante, plus généreuse? Et quelle autre que l'Inde serait digne d'un semblable honneur? Le devoir dominant toutes les affections, le respect de la famille, l'amour du prochain, une charité embrassant même les animaux dans sa tendre effusion, l'esprit de sacrifice, un souffle presque chrétien en un mot, voilà le fond d'une littérature qui vise non-seulement à charmer l'imagination, mais à fortifier le cœur, et pour laquelle l'art est vraiment un apostolat.

Admirable uniformité de la nature humaine! Retrouver dans les productions d'un âge antérieur à Homère, chez un peuple séparé depuis des milliers d'années du tronc commun, nos idées les plus sublimes, nos principes les plus purs, nos sentiments les plus doux, n'est-ce pas la négation de cette désolante maxime pressentie par le scepti-

cisme railleur de Montaigne, formulée par le doute douloureux de Pascal : « On ne voit presque » rien de juste et d'injuste qui ne change de qua- » lité en changeant de climat (1)? »

Cette littérature qui unit la grâce riante, la philosophie aimable de la Grèce et de Rome, à la mélancolique rêverie, au spiritualisme des nations germaniques, semble appelée à de hautes destinées. Serait-ce une seconde Renaissance?

Sans doute, l'inspiration seule ne constitue pas le génie : l'inspiration crée, le goût choisit. Sans doute, une critique sévère serait souvent en droit de reprocher au poëte de l'Inde le manque de mesure. L'homme que dominent les pics neigeux de l'Himâlaya, qu'abritent les sombres dômes de ces forêts vierges où tout croît avec exubérance ; l'homme que la nature, en se troublant, effraye par ses brusques convulsions et charme en se rassérénant par sa calme grandeur, l'homme, ainsi assujetti à tant d'influences extérieures, donne à des sensations exagérées une expression analogue.

(1) *Pensées*, première partie, article VI, 8.

Digitized by Google

C'est la séve puissante qui déborde de l'arbre des tropiques.

Mais si quelques taches répandent leur ombre sur les majestueux monuments élevés par la muse du Gange, combien de pages où de sublimes pensées revêtent une forme digne d'elles, où une parfaite sobriété s'allie à une heureuse fécondité !

Devant la mine si peu exploitée (1) qui s'offrait à nous, notre étude sur la femme de l'Inde prit une extension imprévue.

Les types féminins, créations neuves et originales de la poétique imagination des Hindous, sont d'une exquise fraîcheur, d'une ravissante suavité. Détachés de leurs cadres primitifs par une main plus habile que la nôtre, ces portraits figureraient dignement à côté de ceux que nous ont légués des civilisations mieux connues.

---

(1) M. Félix Nève a naguère publié d'élégantes études sur les portraits de femme du Mahâbhârata, études qu'il a fait précéder d'une introduction très-développée sur le sort de la femme dans l'Inde ancienne. Nous avons eu recours à ce beau Mémoire, où le savant indianiste a inséré plusieurs traductions d'épisodes de la grande épopée sanscrite. Si M. Nève avait étendu à toutes les périodes de l'antique littérature de l'Inde ses fines et brillantes observations, nous nous fussions bien gardée de prendre la plume après lui.

Ainsi attirée, ainsi captivée, nous séjournâmes longtemps dans la magnifique contrée que nous avions cru seulement traverser. Seize mois d'incessantes recherches eurent pour résultat le volume que nous détachons aujourd'hui de l'œuvre dont il devait faire partie.

A notre premier but s'en était joint un second qui se confondait avec celui-là et le servait merveilleusement. Dire ce qu'avait été la femme dans l'Inde antique, c'était évoquer les principales beautés d'une poésie qui exercera probablement un jour parmi nous une grande influence.

Aussi avons-nous souvent cédé la parole aux auteurs originaux. Quand une version française manquait, nous avions recours aux travaux des orientalistes anglais, allemands ou italiens. Si l'indianiste daigne jeter les yeux sur cet humble essai, qu'il nous pardonne d'avoir atténué le vigoureux coloris de quelques citations en leur faisant subir une seconde traduction. Qu'il nous pardonne aussi l'inexpérience de nos vingt-deux ans.

Notre plan est fort simple. Les droits religieux exercés par un individu donnant la mesure de son

importance sociale, nous cherchons d'abord la part de la femme dans le panthéon hindou et dans le culte, depuis le symbolisme des Aryas jusqu'au matérialisme des adorateurs de Krichna.

La considérant dans ses diverses conditions de fille, d'épouse, de mère, de veuve, nous prenons dans les temps védiques le germe de chacun de ces types, et nous en suivons le développement dans les âges postérieurs, commentant par des épisodes empruntés aux hymnes, aux poëmes, ce que les mœurs, les lois étudiées isolément auraient de trop aride.

Son caractère national établi, nous décrivons le rôle qu'il lui a permis de remplir dans les temps légendaires dont les Pourânas nous ont légué les mystérieux récits, dans les temps héroïques qui se sont réfléchis dans les épopées, et dans la cour du Maloua, dont le drame, le conte, nous révèlent les habitudes.

Puissent les nombreuses citations que nous avons faites gagner à la cause orientale quelques amis de plus! Puisse la muse du Gange s'asseoir un jour, en familière hôtesse, à ce foyer domes-

tique dont elle a si dignement chanté les joies austères! Puissent les femmes enfin goûter, dans les traductions d'élégants interprètes, les poëtes qui, dans l'antiquité, les ont le mieux connues et aimées!

Digitized by Google

LA FEMME
DANS L'INDE ANTIQUE
ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA FEMME DEVANT LA RELIGION.

Les Aryas. — Leur symbolisme. — Aditi, la nature personnifiée. — La Terre. — Nirriti, la déité du mal : hymne du Yadjour-Véda, traduit de l'italien. — Les prières, épouses des dieux. — Indrâni : hymne. — Les trois déesses du sacrifice : Ilâ, Bhârati, Saraswati. — Culte : part de la femme. — La philosophie religieuse et la femme : dialogue entre Yâjnavalkya et Maitrêyi, extrait d'un Brâhmana et traduit de l'anglais.

Manou. — Constitution brahmanique. — La Divinité dans les lois de Manou. — Entre la rédaction de ce code et celle des grandes épopées, apparait la triade. — Saraswati, Bhavâni, Lakchmi : naissance de Lakchmi du sein des ondes (d'après la version anglaise du Vichnou Pourâna). — Déchéance religieuse de la femme dans les lois de Manou. — Contradiction entre la loi et les mœurs. —Le Bouddhisme. — Le Krichnaïsme. — Une légende du Bhâgavata Pourâna.

Dans des temps enveloppés de la brume des premiers âges, quinze siècles environ avant notre

ère, l'Arie, cette mère patrie de la famille indo-européenne, vit sortir de son sein un peuple qui, se dirigeant vers le sud, franchissant l'Himâlaya, écrasant les indigènes, les Dasyous, de son immense supériorité morale et intellectuelle, forma dans le Saptasindou le noyau de la nation indienne.

D'histoire, ce peuple n'en a point laissé; mais il nous a légué dans ses hymnes, dans ses épopées, les plus antiques monuments de notre race, les souvenirs de notre berceau; et à cette source que nous font connaître aujourd'hui d'admirables travaux, viendront sans doute se rajeunir nos littératures modernes.

La nature de l'Inde, si féconde et si variée, si ravissante dans son calme, si terrible dans ses orages, devait frapper d'admiration et d'effroi des hommes que la vivacité de leur imagination disposait aux impressions les plus contraires. Aussi l'adorèrent-ils, cette nature, non dans ses formes périssables, mais dans les principes immortels qui la vivifient et la soutiennent.

Dans son ensemble, c'est Aditi, la mère commune des dieux et des hommes. Les chantres du Véda l'invoquent avec un filial amour : « O divine » Aditi, patronne assurée et chérie, viens avec ces » dieux sages, ces protecteurs fidèles (1).... O divine

(1) Rig-Véda, traduit par M. Langlois, section VI, lecture I, hymne VII.

» et bonne Aditi, je t'appelle à notre secours (1)....
» Honorons Aditi, qui anime tout (2). »

Aditi est parfois confondue avec la Terre, la nourrice de l'homme, son soutien et sa demeure dernière. Avec quelle ferveur les Aryas l'implorent-ils, cette Terre du sein généreux de laquelle jaillissent le bananier au vert parasol, aux baies nutritives; le manguier et le mangostan aux fruits exquis; le tamarinier à la pulpe bienfaisante; le pandane aux panicules de fleurs blanches et parfumées, aux feuilles aimées de l'éléphant; le cocotier à la noix élégante remplie d'un suc rafraîchissant; le merveilleux népenthe qui de ses urnes de feuillage verse au voyageur une eau de cristal; l'ébénier et le santal au bois précieux; le bambou au bois utile, à la moelle savoureuse; — cette Terre qui, recevant les mille rameaux du pipala, le figuier sacré, leur communique la fécondité de l'arbre qui les a produits, et fait de cet arbre une forêt; — cette Terre où s'épanouit la plante (3) dont s'exprime le soma, le nectar des Immortels, et où s'étalent en gerbes d'or les moissons chères aux antiques pasteurs!

C'était la Cybèle des Grecs, et, de même que les Védas, les hymnes homériques chantèrent la grande

(1) Section VI, lecture IV, hymne XI.
(2) Section VIII, lecture V, hymne VI.
(3) *Asclepias rosea*, Roxb., *Periploca esculenta*, Linn.

déesse. M. Villemain, dans le plus récent de ses chefs-d'œuvre, a rapproché les premiers accents du lyrisme grec de la voix sacrée qui, la première, avait salué le règne des dieux :

« Soit, dit l'illustre critique, que cette poésie des » hymnes homériques célèbre les grands spectacles » de la nature, soit qu'elle rappelle les traditions du » culte mythologique, jamais rien de subtil, comme » dans les hymnes savants de Proclus, ou dans les » réminiscences tardives placées sous le nom d'Or- » phée. On pourrait plutôt reconnaître dans le lan- » gage de ces chants une sorte de piété panthéiste » analogue à celle qui, dans des temps plus reculés, » et chez des ancêtres oubliés de la race grecque, » avait inspiré quelques accents des Védas. Tel est » le caractère de l'hymne homérique à la Terre, à » cette déité matérielle que, sous le beau ciel de « l'Inde, célébraient les poëtes, et qu'ils montrent » dans leurs vers *féconde et inépuisable, ruisselante* » *de fleuves et parée de montagnes* (1). »

Quels étaient ces accents primitifs? De quelles aspirations étaient-ils l'expression? Naïfs et gracieux comme la prière de l'enfance, ils appelaient les biens d'ici-bas :

---

(1) *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*, par M. Villemain; Paris, 1859.

Digitized by Google

« O Terre! sois pour nous une habitation large et » fortunée : donne-nous bonheur et gloire (1).

» Approche-toi, ô Terre fortunée, surnommée » Sitâ. Nous t'honorons pour que tu nous sois pro- » pice et fructueuse....

» Que Sitâ nous prodigue son lait pendant de » longues années.

» Qu'avec bonheur les socs labourent pour nous » la terre; qu'avec bonheur nos pasteurs conduisent » les animaux.... (2). »

Ils conjuraient aussi les puissances malfaisantes de l'univers, ces hommes qui avaient appris à craindre le malheur, qui avaient senti la fièvre alanguir leurs membres, la mort les menacer, et qui, pressentant l'immortalité de l'âme, redoutaient les châtiments d'une autre vie : ils symbolisèrent le mal. Ce fut Nirriti, la sombre déité, qui pour eux le personnifia. Ils la priaient de punir le méchant, mais d'épargner l'innocent pendant son existence terrestre, et de le laisser après sa mort jouir de la bienheureuse éternité :

« Approche-toi de celui qui ne fait pas de liba- » tions, qui ne sacrifie pas; suis la voie du voleur, » du brigand; approche-toi d'autres que de nous : » que tel soit ton chemin, et adoration à toi, ô di-

(1) Section I, lecture II, hymne III.
(2) Section III, lecture IV, hymne II.

» vine Nirriti! Oh! adoration soit à toi, à la force » pénétrante! Délie ce lien accablant, et toi, d'ac- » cord avec Yama et Yamî (1), fais que cet homme » s'élève au ciel suprême (2)! »

Le feu (Agni), le soleil (Soûrya), l'éther (Indra), tout devient symbole, tout revêt un corps.

De ce Panthéon, si semblable à celui de la Grèce, se détache une suave incarnation. Quand la lueur du soleil dorait les monts, éclairait vaguement les plaines, l'Arya, délivré des ténèbres de la nuit, saluait avec ravissement l'Aurore (3) qui le rappelait au culte de ses dieux, aux joyeuses occupations de la vie des champs :

« Fille du Ciel, Aurore, lève-toi, et apporte-nous » tes richesses et ton opulente abondance. Déesse » brillante et généreuse, viens avec tes trésors.

---

(1) Yama ou Mrityou, le dieu de la mort. Yamî, épouse de Yama.

(2) *Studj orientali e linguistici.* Raccolta periodica di Ascoli. Fascicolo secondo. Milano, 1855 :

« Tendi a colui che non fa libazione, che non sagrifica; siegui la via del ladro, del masnadiero; ad altri che a noi tendi, sia tale il tuo cammino, e adorazione a te, o diva Nirriti! Oh ben sia adorazione a te dall' acuto vigore. Solvi questo ferreo vincolo, e tu, d'accordo con Jama e Jami, fa che s'innalzi codest'uomo al cielo supremo. » (*Jagurv. Vâgasaneji-Sanh.*, XII, 62-63.)

Chaque fois que nous traduirons d'une langue étrangère une version qui nous manquerait en français, nous reproduirons le texte au bas des pages.

(3) Précédée par les Aswins, les cavaliers célestes, les deux Crépuscules, l'Aurore, montée sur un char que traînent des coursiers rougeâtres, fait fuir devant elle la Nuit, sa sœur.

» La prière sainte a souvent contribué à l'heureux » établissement de l'homme ; elle lui a valu des che- » vaux, des vaches, des biens de toute espèce. Au- » rore, que ta présence inspire ma prière, et envoie- » moi le bonheur des riches.

» Elle est née déjà, elle va briller, cette divine » Aurore ; elle met en mouvement les chars, qui, à » son arrivée, s'agitent sur la terre, comme sur la » mer les vaisseaux avides de richesses....

» L'Aurore, comme une bonne mère de famille, » vient pour protéger le monde. Elle arrive, arrê- » tant le vol du génie malfaisant de la nuit, et exci- » tant l'essor des oiseaux.

» L'Aurore excite également l'homme diligent et » le pauvre ; elle est ennemie de la paresse.

» Le monde entier, à son aspect, se prosterne.... » ..... Fille du Ciel, Aurore, brille de ton doux » éclat (1) ! »

Dans un autre hymne, aussi doux, aussi riant, mais d'un sentiment plus profond, l'Arya s'écrie :

« Ramenant la parole et la prière, l'Aurore ré- » pand ses teintes brillantes ; elle ouvre pour nous » les portes du jour. Elle illumine le monde, et nous » découvre les richesses de la nature.....

» Fille du Ciel, tu apparais, jeune, couverte » d'un voile brillant, reine de tous les trésors ter-

(1) Section I, lecture IV, hymne II.

» restres; Aurore, brille aujourd'hui fortunée pour » nous.

» Suivant les pas des Aurores passées, tu es l'ainée » des Aurores futures, des Aurores éternelles. Viens » ranimer ce qui est vivant, Aurore! viens vivifier » ce qui est mort (1). »

Jusqu'ici le poëte a laissé éclater son bonheur de cette résurrection de la nature. Soudain une indéfinissable tristesse le saisit : il pense au rapide passage de l'homme dans cet univers qu'éclairent chaque jour les mêmes rayons.

« Depuis combien de temps, » continue-t-il, « l'Aurore vient-elle nous visiter?.... Ils sont morts, » les humains qui voyaient l'éclat de l'antique » Aurore : nous aurons leur sort, nous qui voyons » celle d'aujourd'hui; ils mourront aussi, ceux qui » verront les Aurores futures. »

Nous l'avons vu, la même mère unit les hommes aux dieux. Ce sont encore des personnifications féminines qui cimentent ce lien : les prières des mortels deviennent les épouses des dieux, et ceux-ci reçoivent à leur tour du sacrifice que symbolisent trois déesses, le soma, l'ambroisie dont, par une solidarité aussi singulière que touchante, l'homme alimente leur immortalité. C'est la prière qui assure le bonheur de la créature; c'est le sacrifice qui

(1) Section I, lecture VIII, hymne I.

maintient l'existence de l'Asoura (1), du principe de vie.

« Je règne, je commande, » s'écrie Indrâni, l'épouse allégorique d'Indra, dans un hymne d'un lyrisme entraînant attribué à la déesse elle-même. « Ma voix inspire la terreur. Je suis victorieuse : que » mon époux reconnaisse ma force.

» O Dévas ! c'est moi qui ai fait ce sacrifice d'où » le grand et glorieux Indra a tiré toute sa force (2). »

C'est là en effet la prière, telle que la comprenaient les Aryas ; mais, vers la fin du chant, il semble que le symbole disparaît, que la femme seule reste : « Oui, » répète-t-elle, « je suis sans rivale, je » n'ai plus d'ennemie. Je triomphe, effaçant l'éclat » éphémère et la passagère richesse de celles qui » voulaient m'éclipser.

» Que mes rivales cèdent à ma supériorité ; que je » brille sans partage aux yeux du héros mon époux, » et de ce peuple ! »

A la fierté des accents, au dédain jaloux d'Indrâni, la compagne du dieu qui lance la foudre, ne pressent-on pas la Junon des Grecs?

Trois déesses, avons-nous dit, président au sacrifice : Ilâ, le rite ; Bhârati, la poétique union du geste

---

(1) Plus tard ce mot désigna les Titans de l'Inde.

(2) Section VIII, lecture VIII, hymne XVII.

et de la voix, la mère des Bhâratas, dans lesquels un savant indianiste (1) a reconnu les bardes de notre Occident; enfin, la plus auguste de toutes, Saraswati, « la parole sainte, la parole qui dompte, » la vierge purifiante, » comme la nomme le Véda, et aussi l'inspiratrice du beau.

Saraswati est encore la déesse des eaux. A ce sujet, M. Nève (2) a fait remarquer l'assimilation établie par les religions âryennes primitives entre la parole et l'élément liquide. Les trois antiques Muses de Piérie, la Mémoire, la Méditation, le Chant, étaient à leur origine des naïades dont le domaine fut transporté du monde de la matière au monde de l'intelligence.

Pure et limpide comme la source qui suit dans sa marche paisible les pentes verdoyantes de la colline, impétueuse comme le torrent qui se précipite en bouillonnant de la montagne, rapide comme le fleuve et la rivière qui se hâtent d'arriver à leur embouchure, majestueuse et frémissante comme l'Océan, la parole fut comparée, aussi bien par le génie de la Grèce et de Rome que par celui de l'Inde, aux ondes dont le mouvement et le bruit sont à la fois toute variété et toute harmonie.

Ainsi, non-seulement les forces physiques de la

(1) M. Emile Burnouf, *Essai sur le Véda*, ou *Introduction à la connaissance de l'Inde*; 1863.

(2) *Essai sur le mythe des Ribhavas*; 1847.

nature furent déifiées, mais les puissances morales par excellence, la Prière, la Parole, les idées sublimes du beau et du bien, planèrent dans les sereines régions de l'entendement, et, chose digne de remarque, tous les cultes panthéistes symbolisèrent par des personnifications féminines les phénomènes immatériels.

Le culte avait pour sacrificateurs les chefs de famille ; pour temples, les sommets des monts ; l'autel s'y dressait sans nul abri qui le séparât du ciel. L'homme, élevant librement le regard dans l'espace, contemplait de cette hauteur la Divinité dans ses manifestations.

Avant le sacrifice, on voyait errer sur les collines les femmes chargées de cueillir le cousa (1), le gazon qui devait tapisser l'enceinte sacrée, et la plante (2) dont on extrayait le soma.

Au commencement de la cérémonie, pendant qu'Agni, le feu symbolisé, développait sur l'autel sa flamme qu'alimentaient les prêtres en y répandant la liqueur des dieux ; pendant que l'hymne évoquait les forces protectrices, conjurait les puissances malfaisantes de l'univers, la femme de l'officiant s'avançait, entourée de ses suivantes, et ornait de fleurs le sanctuaire. Les rayons d'Agni jetant alors sur elle

(1) *Poa cynosuroïdes.*
(2) *Asclepiade acide.*

leur éclat, la couvrant d'une auréole, elle en recevait le nom de dêvî (*div*, briller), du mot *dêva*, qui qualifiait les dieux et les sacrificateurs.

Les livres sacrés chantent le bonheur des époux qui confondent, aux pieds de la Divinité, leurs élans de foi et d'adoration :

« O dieux, dit le Rig-Véda (1), les deux époux qui » s'entendent pour vous présenter sans cesse des » libations et des offrandes, qui viennent ensemble » sur le gazon placer les mets sacrés, et vous pré- » parent un abondant repas, qui implorent votre » bienveillance, vous honorent par des louanges et » vous prodiguent les présents, ces époux entourés » d'enfants et de jeunes adolescents passent une vie » heureuse et sont couverts de vêtements brillants » d'or. »

Les femmes avaient non-seulement le droit d'offrir le sacrifice en leur nom, elles avaient encore celui de composer l'hymne. Le Rig-Véda en compte quelques-unes parmi ses auteurs. Peut-être les noms de déesses, qui les désignent pour la plupart (2),

(1) Section VI, lecture II, hymne XI.

(2) Les femmes furent l'objet de miracles souvent célébrés par les hymnes antiques. Par la faveur des Aswins (les deux Crépuscules et aussi les Médecins célestes, les Dioscures de l'Inde), Ghoçà fut guérie de la lèpre et réunie à l'époux qui l'avait repoussée. On lui attribue deux hymnes à ses protecteurs; mais M. Langlois suppose qu'ici elle personnifie la Prière. Les Aswins manifestèrent également leur pouvoir surnaturel en réparant chez une princesse, Vispalâ, les

prouvent-ils une simple attribution ; un fait n'en est pas moins certain : c'est que les Aryas admettaient, dans l'enseignement du dogme aussi bien que dans l'exercice du culte, l'intervention d'un sexe auquel plus tard la loi devait défendre la lecture de ces mêmes hymnes, et refuser la pratique des plus simples devoirs religieux.

Entre la période védique et la période brahmanique, l'époque transitoire qui vit poindre la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et dont les monuments littéraires sont les Brâhmanas et les Soutras, laissait encore aux aspirations religieuses de la femme une certaine liberté d'expression. Dans un dialogue où le génie âryen, déployant dans toute leur majesté ses tendances spiritualistes, débat la grande question de l'immortalité de l'âme, et essaye de résoudre le redoutable problème que tout homme se pose ici-bas, l'un des interlocuteurs est une femme, et c'est elle qui provoque ce solennel entretien. Dans son *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite* (1), M. Max Müller a traduit cette page éloquente. En la reproduisant dans notre langue,

---

suites d'une cruelle blessure. Dans une mêlée où elle avait vaillamment combattu, elle perdit un pied que les Aswins remplacèrent par un pied en fer à l'aide duquel elle put de nouveau se porter sur le champ de bataille. Une autre femme, nommée Ritasthoubh, obtint des mêmes dieux le bonheur et la gloire.

(1) *A history of ancient sanskrit literature so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans*, by Max Muller; 1860.

nous regrettons de lui faire perdre la touche magistrale que le savant professeur lui a imprimée.

« Maitrêyî (1), » dit Yâjnavalkya, « je quitte ma mai-

(1) » Maitrêyi » said Yâjnavalkya, » I am going away from this my house (into the forest). Forsooth, I must make a settlement between thee and my other wife Kâtyâyani. »

Maitrêyi said, « My lord, if this whole earth full of wealth belonged to me, should I be immortal by it? »

» No, » replied Yâjnavalkya ; » like the happy life of rich people will be thy life, but there is no hope of immortality by wealth. »

And Maitrêyi said, « What should I do with that by which I do not become immortal? What my lord knowest of (immortality) may he tell that to me. »

Yâjnavalkya replied, « Thou, who art truly dear to me, thou speakest dear words. Sit down, I will explain it to thee, and listen well to what I say. » And he said, » A husband is loved, not because you love the husband, but because you love (in him) the Divine Spirit (Atman, the absolute Self). A wife is loved, not because we love the wife, but because we love (in her) the Divine Spirit. Children are loved, not because we love the children, but because we love the Divine Spirit in them. This spirit it is which we love when we (seem to) love wealth, brahmans, kshatriyas, this world, the gods, all beings, this universe. The Divine Spirit, o beloved wife, is to be seen, to be heard, to be perceived, and to be meditated upon. If we see, hear, perceive, and know him, o Maitrêyî, then this whole universe is known to us. »

« Whosoever looks for brahmahood elsewhere than in the Divine Spirit, should be abandoned by the brahmans. Whosoever looks for the kshatra-power elsewhere than in the Divine Spirit, should be abandoned by the kshatras. Whosoewer looks for this world, for the gods, for all beings, for this universe, elsewhere than in the Divine Spirit, should be abandoned by them all. This brahmahood, this kshatra-power, this world, these gods, these beings, this universe, all is the Divine Spirit. »

« Now, as we cannot seize the sounds of a drum externally by themselves, but seize the sound by seizing the drum, or the bea-

son pour l'habitation de la forêt. Certes, je dois faire un partage entre toi et mon autre femme Kâtyâyanî.»

---

ting of it, — as we cannot seize the sounds of a conch-shell by themselves, but seize the sound by seizing the conch-shell, or the shell-blower, — as we cannot seize the sounds of a lute by themselves, but seize the sound by seizing the lute, or the lutanist, — so is it with the Divine Spirit.»

« As clouds of smoke rise out of a fire kindled with dry fuel, thus, o Maitrêyi, have all the holy words been breathed out of that Great Being.»

« As all the waters find their centre in the sea, so all sensations find their centre in the skin, all tastes in the tongue, all smells in the nose, all colours in the eye, all sounds in the ear, all thoughts in the mind, all knowledge in the heart, all actions in the hands, and all the Holy Scriptures in speech.»

« It is with us, when we enter into the Divine Spirit, as if a lump of salt was thrown into the sea; it becomes dissolved into the water (from which it was produced), and is not to be taken out again; but wherever you take the water and taste it, it is salt. Thus is this great, endless, and boundless Being but one mass of knowledge. As the water becomes salt, and the salt becomes water again, thus has the Divine Spirit appeared from out the elements and disappears again into them. When we have passed away, there is no longer any name. This, I tell thee, my wife,» said Yâjnavalkya.

Maitrêyi said, « My lord, here thou hast bewildered me, saying that there is no longer any name when we have passed away.»

And Yâjnavalkya replied, « My wife, what I say is not bewildering, it is sufficient for the highest knowledge. For if there be as it were two beings, then the one sees the other, the one hears, perceives, and knows the other. But if the one divine Self be the whole of all this, whom or through whom should he see, hear, perceive, or know? How should he know (himself), by whom he knows every thing (himself)? How, my wife, should he know (himself) the knower? Thus thou hast been taught, Maitrêyi; this is immortality.» Having said this, Yâjnavalkya left his wife for ever, and went into the solitude of the forests.

Maitréyi dit : « Mon seigneur, si cette terre entière pleine de richesses m'appartenait, serais-je par là immortelle ? »

« Non, » répondit Yâjnavalkya ; « ta vie ressemblera à la vie heureuse des riches ; mais par les richesses, il n'est aucun espoir d'immortalité. »

Et Maitréyi dit : « Que ferais-je de ce qui ne peut me rendre immortelle ? Ce que mon seigneur sait de l'immortalité, puisse-t-il me le dire !

Yâjnavalkya répondit : « Toi qui m'es vraiment chère, tu dis de chères paroles. Assieds-toi, je t'expliquerai ce que je sais, et écoute bien ce que je dis. » Et il dit : « Un époux est aimé, non parce que vous aimez l'époux, mais parce que vous aimez en lui l'Esprit divin (Atman, l'Être absolu). Une épouse est aimée, non parce que nous aimons l'épouse, mais parce que nous aimons en elle l'Esprit divin. Des enfants sont aimés, non parce que nous aimons les enfants, mais parce que nous aimons l'Esprit divin en eux. Cet esprit est ce que nous aimons quand nous paraissons aimer les richesses, les brahmanes, les kchattriyas, ce monde, les dieux, tous les êtres, cet univers. O femme bien-aimée ! c'est l'Esprit divin que nous devons voir, entendre, comprendre : c'est lui qui doit être l'objet de nos méditations. Si nous le voyons, l'entendons, le comprenons et le connaissons, alors cet univers entier nous est connu. »

« Quiconque chercherait la qualité du brahmane

ailleurs que dans l'Esprit divin, serait abandonné par les Brahmanes. Quiconque chercherait le pouvoir du Kchattriya ailleurs que dans l'Esprit divin, serait abandonné par les Kchattriyas. Quiconque chercherait ce monde, les dieux, tous les êtres, cet univers, ailleurs que dans l'Esprit divin, serait abandonné par eux tous. Cette qualité du Brahmane, ce pouvoir du Kchattriya, ce monde, ces dieux, ces êtres, cet univers, tout est l'Esprit divin.

» Maintenant, de même que nous ne pouvons saisir les sons d'un tambour en dehors d'eux-mêmes, mais que nous saisissons le son en saisissant le tambour ou celui qui le bat ; — de même que nous ne pouvons saisir les sons d'une conque en eux-mêmes, mais que nous saisissons le son en saisissant la conque ou le souffleur de conque ; — de même que nous ne pouvons saisir les sons d'un luth en eux-mêmes, mais que nous saisissons le son en saisissant le luth ou le joueur de luth, — de même en est-il avec l'Esprit divin.

» Comme des nuages de fumée s'élèvent d'un feu allumé par un combustible sec, ainsi, ô Maitréyi, tous les mots sacrés ont été exhalés par ce grand Être.

» Comme toutes les eaux trouvent leur centre dans la mer, ainsi toutes les sensations trouvent leur centre dans la peau, tous les goûts dans la langue, toutes les odeurs dans le nez, toutes les couleurs

dans l'œil, tous les sons dans l'oreille, toutes les pensées dans l'intelligence, toute la science dans le cœur, toutes les actions dans les mains, et toutes les saintes Écritures dans la parole.

« Il en est avec nous, quand nous entrons dans l'Esprit divin, comme si une masse de sel était jetée dans la mer : elle se dissout dans l'eau qui l'a produite, et ne peut être reprise; mais en quelque lieu que vous preniez l'eau et la goûtiez, elle est salée. Ainsi l'Être grand, infini, illimité, n'est qu'un amas de lumières. De même que l'eau devient sel et que le sel redevient eau, ainsi le divin Esprit naît des éléments et y retourne. Quand nous avons passé, il ne reste de nous aucun nom. J'ai dit, femme, » dit Yâjnavalkya.

Maitrêyî dit : « Mon seigneur, ici tu m'as égarée, disant qu'il ne reste de nous aucun nom quand nous avons passé. »

Et Yâjnavalkya répondit : « Femme, ce que je dis n'est pas fallacieux, c'est suffisant à la plus haute connaissance; car s'il en était ici comme s'il y avait deux êtres, alors l'un verrait l'autre, l'un entendrait, apercevrait et connaîtrait l'autre. Mais si le seul et divin Soi est le grand tout, qui et par qui verrait-il, entendrait-il, percevrait-il ou connaîtrait-il? Comment se connaîtrait-il, celui en qui réside la connaissance de toute chose? Comment, femme, se connaîtrait-il, celui qui connaît? Ainsi tu en as été

instruite, Maitrêyi : cela est l'immortalité. » Ce qu'ayant dit, Yâjnavalkya laissa sa femme à jamais et alla dans la solitude des forêts.

C'était la plus complète expression de la croyance à l'âme universelle, à l'absorption de toute individualité dans le grand tout, croyance qui pouvait conduire aussi bien au monothéisme le plus pur qu'au panthéisme le plus grossier, aussi bien aux espérances de la vie future qu'aux affres du néant.

Tel était l'enseignement que la femme était jugée capable de recevoir, et, qui plus est, de comprendre.

Dès lors, néanmoins, on considérait Maitrêyi comme un type rare. « Des exemples comme celui de » Maitrêyi étaient des exceptions, non la règle (1), » dit M. Max Müller. Déjà les Indiens redoutaient d'initier la femme à leurs doctrines philosophiques et religieuses. Qu'elle entendît ou non ces doctrines, le danger leur paraissait égal. Si elle comprenait le néant des choses de la terre, n'était-il pas à craindre que son caractère n'acquît cette fière indépendance qui dédaigne de plier sous un joug humain? Si son esprit faussait l'enseignement qu'on y déposait, n'était-il pas à craindre qu'elle ne le communiquât ainsi altéré à ceux que l'on jugeait indignes de participer aux bienfaits de la religion?

---

(1) Cases like that of Maitrêyi were exceptions, not the rule. (*A history of ancient sanskrit literature.*)

Il approchait, ce moment où la femme allait être, devant la Divinité, légalement placée au même rang que ces derniers.

Manou (1) a paru. La société indienne est formée, régularisée. Le prêtre (le Brahmane); le guerrier (le Kchattriya), défenseur de l'État et surtout du Brahmane; l'agriculteur, le commerçant (le Vaisya), se partagent les pouvoirs que l'Arya unissait en sa personne. Au dernier degré de l'échelle sociale, plus près encore de la brute que de l'homme, est le Çoûdra, auquel, sous le rapport religieux, est assimilée la femme.

Le pouvoir du Brahmane, redoutable aux dieux mêmes, est la base de cette constitution à jamais durable.

La religion a peu varié. Cependant, d'une part, l'idée d'une cause première s'est développée. Déjà l'Arya avait entrevu, dans le feu que l'homme allume, dans le soleil qui illumine et échauffe la terre, dans l'éclair qui sillonne la nue, les manifestations d'un même principe. Agni, Soûrya, Indra se sont confondus, et le moteur universel est devenu Brahme, l'Être suprême (2).

D'autre part le panthéon indien est resté le même,

---

(1) Les Indiens confondent leur antique législateur avec Manou Swayambhouva, le premier homme, le premier roi.

(2) Voir l'*Essai sur le Véda*, par M. Émile Burnouf.

et les forces de la nature qu'adoraient les Aryas sont devenues des divinités inférieures hiérarchiquement classées.

Mais entre la rédaction des lois de Manou et celle des grandes épopées, la théogonie subit de profondes modifications. L'homme a lutté : la puissance qui produit ne lui parait se compléter qu'à l'aide de celle qui anéantit, et Çiva, l'antique Roudra des Védas, le principe destructeur, se joint à Brahma, le principe créateur. L'homme cependant, par un secret instinct, éprouve le besoin d'équilibrer ces deux forces : Vichnou, le principe conservateur, se place entre elles, jusqu'au jour où sa douce et majestueuse figure prendra, dans son incarnation de Krichna, des proportions telles, qu'elle attirera irrésistiblement à elle la plus sympathique adoration de l'Inde. Brahma sera oublié dans son repos, car il a accompli son œuvre. Vichnou et Çiva régneront.

Les épouses des dieux personnifient maintenant leur énergie productrice.

A Brahma s'unit Saraswatì, l'antique déesse des Aryas, la Minerve pacifique, protectrice des beaux-arts.

A Çiva s'associe Pârvatì, *la fille de la montagne*, rappelant l'orgueilleuse Junon. Cette déesse se montre sous divers aspects : tantôt c'est Dourgâ, la Minerve guerrière, secourant le juste qui l'implore, frappant l'impie qui la méconnait. Tantôt c'est Kâlì, la sombre

Hécate (1); dans cette dernière manifestation elle est réellement la compagne du génie destructeur, et se présente à l'imagination orientale sous d'effrayantes couleurs. C'est elle qui apparaît dans les scènes de carnage et d'horreur, réclamant le sang des mourants pour en abreuver les vampires qu'elle entraîne à sa suite. Tantôt c'est Bhavânî, la déesse de la fécondité; apparente contradiction, mais la mort n'est-elle pas une des causes de la vie?

A Vichnou enfin s'allie Lakchmî ou Çrî, la déesse de l'abondance et du bonheur, la Cérès des Grecs; c'est sous les plus riants attributs, accompagnée de Kâmâ, l'Amour, dieu immatériel dont les flèches sont empennées de fleurs, qu'elle s'offre au regard du poëte qui la chante, du peuple qui la chérit.

De même que la Vénus grecque, de même que la Freya scandinave (2), Lakchmî naît du sein des ondes (3). Le Vichnou Pourâna, dont nous ne pos-

---

(1) Non-seulement les Indiens ont leur Hécate, ils ont encore leurs Parques : ce sont deux jeunes filles, Dhata et Vidhata, qui tissent éternellement une trame composée de fils blancs et de fils noirs (les jours et les nuits).

(2) Conf. M. Ampère, *Littérature et Voyages*. L'illustre académicien fait remonter la filiation directe des croyances scandinaves aux croyances orientales. M. Eichhoff, nous le verrons plus loin, a consacré au rapprochement des légendes du Nord et de celles de l'Orient, des pages aussi remarquables qu'intéressantes.

(3) Ce fut sa seconde naissance, car dans une existence antérieure, elle était fille de Bhrigou, le sage qui promulgua les lois de Manou.

sédons pas de version française, mais qu'a élégamment traduit en anglais le savant Wilson (1), dit en termes nobles et poétiques l'apparition de la déesse.

Alors que les Immortels barattent l'Océan pour en obtenir l'ambroisie, alors que, agités par les dieux et les Daityas (les Titans de l'Inde), les flots se soulèvent et mugissent, les Apsaras, ces légères et séduisantes bayadères qui effleurent de leur danse vaporeuse le ciel d'Indra, les Apsaras s'élancent des vagues, précédées par le Pâridjâta, l'arbre au corail, dont les grappes de fleurs d'un rouge éclatant parfument l'air et éblouissent la vue.

La lune se lève et laisse glisser sur l'onde ses rayons argentés. Soudain Dhanwantari, l'Esculape du panthéon hindou, drapé dans de blancs vêtements, surnage, portant triomphalement la coupe qui contient le breuvage divin.

« Alors, continue la traduction anglaise, alors, » assise sur un lotus épanoui, et tenant un nénuphar » à la main, la déesse Çrî, radieuse de beauté, se » leva des ondes.

» Les grands sages, ravis, la célébrèrent avec » l'hymne dédié à sa louange. Viswâvasou et d'autres » choristes divins chantèrent, et Ghritâtchi et d'au- » tres nymphes célestes dansèrent devant elle. Gangâ » et d'autres fleuves saints vinrent à elle pour ses

(1) *The Vishnu Purana*, translated by Wilson (book I, chapter IX).

» ablutions, et les éléphants des cieux, en recueillant » dans des vases d'or les eaux les plus pures, les » répandirent sur la déesse, la reine de l'univers. La » mer de lait en personne lui fit hommage d'une » guirlande de fleurs inflétrissables, et l'artiste des » dieux (Viswakarman) décora sa personne d'orne- » ments divins. Ainsi baignée, vêtue et parée, la » déesse, à la vue des habitants des cieux, se jeta » dans le sein de Hari (1), et s'y appuyant, tourna » les yeux vers les dieux, que ce regard remplit de » ravissement (2). »

Cette mignonne déité, dont le trône est le calice d'un lotus, n'évoque-t-elle pas le souvenir de la Titania des légendes septentrionales, de la reine des Elfes, qu'à la vague lueur du disque des nuits le

---

(1) Un des noms de Vichnou.

(2) Then, seated on a full-blown lotus, and holding a water-lily in her hand, the goddess Srí, radiant with beauty, rose from the waves. The great sages, enraptured, hymned her with the song dedicated to her praise. Viswavasu and other heavenly quiristers sang, and Ghritáchí and other celestial nymphs danced before her. Gangá and other holy streams attended for her ablutions; and the elephants of the skies, taking up their pure waters in vases of gold, poured them over the goddess, the queen of the universal world. The sea of milk in person presented her with a wreath of neverfading flowers; and the artist of the gods (Viswakermá) decorated her person with heavenly ornaments. Thus bathed, attired, and adorned, the goddess, in the view of the celestials, cast herself upon the breast of Hari; and there reclining, turned her eyes upon the deities, who were inspired with rapture by her gaze.

poëte rêveur entrevoit sur une feuille de rose, char aérien attelé de huit papillons?

Mais les Daityas, irrités de voir la déesse de la fortune au milieu des dieux, leurs rivaux, qui déjà possèdent la coupe de l'immortalité, les Daityas laissent éclater leur courroux; ils dérobent l'ambroisie que leur reprend Vichnou, et les dieux, animés d'une force nouvelle par le céleste breuvage, terrassent leurs ennemis et les précipitent dans les régions souterraines du sombre Patala. La nature alors se réveille et s'épanouit dans son plus radieux sourire; les astres reprennent leur cours interrompu, le soleil répand ses plus chauds rayons; la flamme du sacrifice s'élance, brillante et légère; tous les êtres adorent les dieux vainqueurs. Indra est encore le roi des régions éthérées.

C'est vers Lakchmi que le dieu à l'arme fulminante reporte l'hommage de l'univers. Nous empruntons encore à la version anglaise l'éloquente prière qu'adresse Indra à la riante déité (1) :

---

(1) I bow down to Srí, the mother of all beings, seated on her lotus throne, with eyes like full-blown lotuses, reclining on the breast of Vishnu. Thou art Siddhi (superhuman power) : thou art Swadhá and Swáhá : thou art ambrosia (Sudhá), the purifier of the universe : thou art evening, night, and dawn : thou art power, faith, intellect : thou art the goddess of letters (Saraswatí). Thou, beautiful goddess, art knowledge of devotion, great knowledge, mystic knowledge, and spiritual knowledge; which confers eternal liberation. Thou art the science of reasoning, the three Vedas, the

« Je m'incline devant Çri, la mère de tous les » êtres, assise sur son trône de lotus, avec des yeux » semblables à des nénuphars épanouis, appuyée sur » le sein de Vichnou. Tu es Siddhi (le pouvoir sur- » humain); tu es Swadhâ et Swâhâ (l'offrande et la » prière); tu es l'ambroisie (Sudha), la purificatrice » de l'univers; tu es le soir, la nuit et l'aurore; tu » es le pouvoir, la foi, l'intelligence; tu es la déesse » des lettres (Saraswati). Tu es, belle déesse, la con- » naissance de la dévotion, la grande connaissance, » la connaissance mystique et la connaissance spiri-

---

arts and sciences : thou art moral and political science. The world is peopled by thee with pleasing or displeasing forms. Who else than thou, oh goddess, is seated on that person of the god of gods, the wielder of the mace, which is made up of sacrifice, and contemplated by holy ascetics? Abandoned by thee, the three worlds were on the brink of ruin; but they have been reanimated by thee. From thy propitious gaze, oh mighty goddess, men obtain wives, children, dwellings, friends, harvests, wealth. Health and strength, power, victory, happiness, are easy of attainment to those upon whom thou smilest. Thou art the mother of all beings, as the god of gods, Hari, is their father; and this world, whether animate or inanimate, is pervaded by thee and Vishnu. Oh thou who purifiest all things, forsake not our treasures, our granaries, our dwellings, our dependants, our persons, our wives : abandon not our children, our friends, our lineage, our jewels, oh thou who abidest on the bosom of the god of gods. They whom thou desertest are forsaken by truth, by purity, and goodness, by every amiable and excellent quality; whilst the base and worthless upon whom thou lookest favourably become immediately endowed with all excellent qualifications, with families, and with power. He on whom thy countenance is turned is honourable, amiable, prosperous, wise, and

» tuelle; tu es ce qui confère le salut éternel; tu es » la science du raisonnement, les trois Védas, les » arts et les sciences; tu es la science morale et poli- » tique. Le monde, dans ses formes gracieuses ou » terribles, est peuplé par toi. Quel autre que toi, » ô déesse! s'appuie sur la personne du dieu des » dieux, de celui qui porte la massue, qui est com- » blé de sacrifices et contemplé par les saints ascètes? » Abandonnés par toi, les trois mondes (1) étaient » sur le penchant de leur ruine; mais ils ont été » ranimés par toi. De ton regard propice, ô puis-

---

of exalted birth; a hero of irresistible prowess: but all his merits and his advantages are converted into worthlessness from whom, beloved of Vishnu, mother of the world, thou avertest thy face. The tongues of Brahmá are unequal to celebrate thy excellence. Be propitious to me, oh goddess, lotus-eyed, and never forsake me more. »

Being thus praised, the gratified Srí, abiding in all creatures, and heard by all beings, replied to the god of a hundred rites (Satakratu); « I am pleased, monarch of the gods, by thine adoration. Demand from me what thou desirest: I have come to fulfil thy wishes. » « If, goddess, replied Indra, « thou wilt grant my prayers; if I am worthy of thy bounty; be this my first request, that the three worlds may never again be deprived of thy presence. My second supplication, daughter of Ocean, is, that thou wilt not forsake him who shall celebrate thy praises in the words I have addressed to thee. » « I will not abandon, » the goddess answered, « the three worlds again: this thy first boon is granted; for I am gratified by thy praises: and further, I will never turn my face away from that mortal who morning and evening shall repeat the hymn with which thou hast addressed me. »

(1) La terre, l'atmosphère, le monde céleste, ou monde de Brahma.

» sante déesse! les hommes obtiennent femmes, » enfants, demeures, amis, moissons, opulence. » Santé et force, puissance, victoire, bonheur, sont » d'un accès facile à ceux auxquels tu souris. Tu es » la mère de tous les êtres, comme le dieu des dieux, » Hari est leur père; et ce monde, soit animé, soit » inanimé, est rempli de toi et de Vichnou. O toi, » qui purifies toutes choses, n'abandonne pas nos » trésors, nos greniers, nos demeures, nos serviteurs, nos personnes, nos femmes; n'abandonne » pas nos enfants, nos amis, notre postérité, nos » pierreries, ô toi qui résides sur le sein du dieu des » dieux! Ceux qui te quittent sont abandonnés par » la vérité, par la pureté, par la bonté, par toute » aimable et excellente qualité; tandis que les hommes » bas et indignes que tu regardes favorablement sont » immédiatement comblés de dons excellents, d'enfants et de puissance. Celui vers lequel tu tournes » ta face est honorable, aimable, prospère, sage » et d'une naissance illustre, un héros d'une irrésistible valeur; mais tous ses mérites et ses avantages » sont convertis en indignité, bien-aimée de Vichnou, mère du monde, chez celui dont tu détournes » ton visage. Les langues de Brahma sont insuffisantes à célébrer ton excellence. Sois-moi propice, » ô déesse aux yeux de lotus, et jamais ne m'abandonne! »

Où est le puissant Indra des Védas? Il n'est plus

ici qu'une divinité inférieure absorbée dans la gloire de Vichnou. La gracieuse dignité de la belle souveraine, la courtoise déférence d'Indra, rendent cette scène fort caractéristique.

« Étant ainsi louée, poursuit le poëte, Çri, satis-
» faite, demeurant en toutes créatures et entendue de
» tous les êtres, répondit au dieu aux cent rites (Ça-
» takratou) : Je suis contente, monarque des dieux,
» de ton adoration. Demande-moi ce que tu désires :
» j'ai consenti à combler tes souhaits. — O déesse, »
» répliqua Indra, « si tu veux exaucer mes prières,
» si je suis digne de ta générosité, que ceci soit ma
» première requête : que jamais les trois mondes
» ne puissent de nouveau être privés de ta présence.
» Ma seconde supplique, fille de l'Océan, est que tu
» n'abandonnes pas celui qui célébrera tes louanges
» dans les paroles que je t'ai adressées. — Je n'aban-
» donnerai pas de nouveau les trois mondes, » répon-
» dit la déesse; « ta première grâce est accordée, car
» je suis charmée de tes louanges; et de plus je ne dé-
» tournerai pas mon visage du mortel qui, soir et
» matin, répétera l'hymne avec lequel tu t'es adressé
» à moi. »

Si l'élément féminin se retrouve pour une large part dans le panthéon brahmanique, la femme, nous l'avons déjà vu, est loin d'avoir conservé dans la nouvelle société ses importantes attributions religieuses.

Manou détaille minutieusement les devoirs de l'homme envers les dieux. Quant à la femme, quelle déchéance !

« La cérémonie du mariage est reconnue par les » législateurs remplacer pour les femmes le sacre- » ment de l'initiation (1), prescrit par le Véda; leur » zèle à servir leur époux leur tient lieu du séjour au- » près du père spirituel (2), et le soin de leur mai- » son, de l'entretien du feu sacré (3). »

« Il n'y a ni sacrifice, ni pratique pieuse, ni jeûne » qui concernent les femmes en particulier; qu'une » épouse chérisse et respecte son mari, elle sera hono- » rée dans le Ciel (4). »

Manou ne reconnaît donc pas à la femme le droit d'élever à Dieu son âme, de se fortifier dans ses devoirs par la prière, de se purifier par la pénitence (5). Au lieu de la sanctifier par le culte de l'immuable perfection, il l'avilit par l'adoration exclusive d'une créature semblable à elle, sujette comme elle aux faiblesses de l'humanité.

---

(1) L'investiture du cordon sacré, privilége des trois premières castes.

(2) Le brahmane passe le temps qui s'écoule depuis son initiation jusqu'à son mariage sous la direction d'un gourou ou maître spirituel.

(3) *Mânava-Dharma-Sastra*, Lois de Manou, traduites par Loiseleur-Deslongchamps; Paris, 1833, livre II, çloka 67.

(4) *Id.*, livre V, çloka 155.

(5) Manou permet cependant à la femme de participer aux grandes oblations que chaque jour le brahmane doit accomplir : l'adoration du Véda, l'offrande aux Mânes, l'offrande aux Dieux, l'offrande

Le Râmâyana, le Mahâbhârata citent des faits qui rentrent peu dans l'esprit de cette loi inique. L'analyse de ces épopées nous montrera la femme célébrant dans le sanctuaire domestique les rites sacrés, se retirant même avec son mari dans les forêts, unissant la piété de l'ascète au dévouement de l'épouse, de la mère; parvenant enfin, par la sainteté de sa conduite, au Swarga, le ciel d'Indra.

Une nouvelle religion devait être plus libérale; nous l'étudierons ailleurs, dans les contrées où elle règne encore de nos jours; nous ne rappellerons ici que l'une de ses influences sur le pays où elle naquit sans s'y enraciner.

Le bouddhisme (1), cette expression de la révolte des trois dernières castes contre la longue oppression des brahmanes, ne pouvait, dans son œuvre d'affranchissement, oublier un sexe auquel le brahmanisme avait retiré, sinon dans ses mœurs, au moins dans ses lois, toute individualité en présence de la Divinité.

Aussi les femmes accueillent-elles avec enthou-

---

aux Esprits, les devoirs hospitaliers. Mais le premier de ces devoirs religieux, qui consistait à réciter, à lire et à enseigner la sainte Écriture, était-il encore du temps de Manou prescrit à la femme? Aucun sacrement n'était pour elle accompagné de prières. Manou lui ordonne les ablutions, mais lui défend d'en prononcer les formules sacrées. Il menace de l'enfer la jeune femme qui sacrifierait au feu. Nous verrons cependant Sâvitrî essayer de fléchir les dieux par ce sacrifice.

(1) Voir pour le bouddhisme les importants travaux de MM. Eugène Burnouf, Foucaux, Barthélemy Saint-Hilaire.

siasme le Bouddha, ce libérateur qui est aussi le leur. Dans la tante qui l'a maternellement élevé, dans la digne et pure compagne qu'il a choisie, il trouve d'ardents disciples de sa doctrine. — Pendant son volontaire exil dans les forêts, ce sont de jeunes filles qui viennent le nourrir. — Pendant sa prédication, parfois si orageuse, alors que les portes de Bhadramkara lui sont fermées, que les habitants de cette ville ont promis aux brahmanes de ne se point rendre à l'appel de celui qui veut les arracher à leur tyrannie, c'est une brahmani qui, bravant les dangers, les obstacles, enfreint la première la défense établie, va se précipiter aux pieds de Bouddha et entraîne à sa suite ses compatriotes.

Quand il expose le système d'idées contenu dans le lotus de la bonne loi, les six mille femmes auxquelles il a permis d'embrasser la même vie ascétique que les hommes, sont auprès de lui. Malheureusement, c'est en les arrachant à la famille qu'il leur accorde l'émancipation religieuse, qu'il en fait les apôtres de sa doctrine, les Bouddhas de l'avenir.

Cette doctrine, qui ne reconnait de vrai que la douleur, qui a ignoré Dieu, qui n'a pas cru à l'âme, cette désolante doctrine eut pour adeptes ceux qui, souffrant de la vie, croyant à la transmigration de l'âme, voyaient dans la destruction complète de l'être pensant et agissant le bonheur suprême. La vertu, la charité, tels étaient les moyens d'arriver à ce but;

mais une vertu qui ne croit pas à elle-même, une charité qui, pour sauver l'homme, l'isole du monde, le fait sans cesse mourir à lui-même sans profit pour autrui! L'inaction était après tout la meilleure, la plus digne voie pour conduire au néant, au Nirvâna!

Étrange aberration! La vie est un combat; ce n'est pas en fuyant qu'on en obtient le prix. L'homme ne se purifie-t-il pas, ne se fortifie-t-il pas par les luttes d'ici-bas, luttes généreuses qui amènent le triomphe de la justice et de la vérité? N'est-ce pas alors seulement qu'il a mérité, non, il est vrai, le repos du néant, mais celui de l'immortalité?

Une réaction éclata. La contrainte morale que s'était imposée le peuple lui fit regretter l'antique joug du brahmanisme : celui-ci reparut.

Aux sévères prescriptions du bouddhisme, il substitua un culte qui, au lieu de dompter les passions, en favorisait le développement. Les Hindous passèrent ainsi d'une extrémité à une autre sans pouvoir jamais retrouver ce juste milieu où avaient vécu leurs ancêtres.

Le bouddhisme avait élevé à la femme un sévère piédestal : le krichnaïsme lui en dressa un autre qui la fit moralement déchoir.

Nous ne nous arrêterons pas sur ce culte; mais nous emprunterons à l'un de ces monuments littéraires une légende où la femme remplit par exception un rôle d'une austère beauté.

Cet épisode est contenu dans le Bhâgavata-Pourâna (1), un des livres sacrés du brahmanisme renaissant qui furent spécialement rédigés pour les femmes et pour ceux que leur dégradation privait de la lecture des Védas.

Le moment de la cinquième incarnation de Vichnou n'est pas éloigné (2). Le dieu récompense la foi, l'amour du solitaire Kardama, fils de Brahma, en promettant de naître ici-bas de la compagne de l'ascète.

Dévahûti, fille de Manou, le premier homme, appelée à l'honneur de devenir mère d'un dieu, s'attire, par la grandeur de son caractère et la sévérité de sa conduite, la vénération du solitaire qui partage avec elle le don de la vue divine : « Tu es accomplie, lui » dit-il, jouis de ces perfections que tu dois à ta pro- » pre vertu.... »

Soudain Dévahûti se transfigure. Sa beauté rayonne d'un éclat surhumain. Magnifiquement vêtue, couronnée de fleurs, suivie d'élégantes jeunes filles, elle

---

(1) Le *Bhâgavata-Pourâna*, ou *Histoire poétique de Krichna*, traduit par M. Eugène Burnouf; Paris, Imprimerie royale, 1840 (Voir t. 1).

(2) L'incarnation de Vichnou en Kapila est antérieure au Bouddha Siddhârtha; mais le Bhâgavata-Pourâna, dont nous avons extrait cet épisode, ayant été rédigé, dit son illustre traducteur M. Eugène Burnouf, antérieurement au quatorzième siècle de notre ère, c'est comme expression des mœurs de cette dernière époque que nous avons placé ici un fait qui, dans l'ordre chronologique, eût dû être cité plus haut.

monte avec Kardama dans un char magique qu'un signe du solitaire a fait apparaître.

Ce char, étincelant de pierreries, couvert de soyeuses tentures, peuplé de blanches colombes et de cygnes à l'éblouissant plumage, transporte le couple saint dans toutes les régions du globe, et le ramenant à l'ermitage, lui sert encore d'habitation.

Neuf fois Dévahûti devient mère d'une fille; mais au milieu des prestiges de sa féerique existence, au milieu même des joies de la maternité, elle souffre : elle comprend que Kardama ne se prête que momentanément aux jouissances terrestres, que bientôt il la quittera, et se livrera à la vie ascétique. Son mari parti, ses filles mariées, que lui restera-t-il, à elle qui déjà éprouve ce vide douloureux que laissent après eux les plaisirs matériels?

« Celui, » dit-elle à Kardama, « celui dont les ac-
» tions n'ont pour but ici-bas ni le devoir, ni le déta-
» chement, ni le culte du dieu dont les pieds sont
» comme un étang sacré, celui-là, quoique vivant,
» est déjà mort (1). »

Ému de sa douleur, le solitaire lui révèle les promesses de Vichnou. Consolée, Dévahûti se prépare aux grandes destinées qui l'attendent, par l'ardente pratique des pieux exercices que depuis longtemps elle a négligés.

---

(1) Livre III, chapitre XXIII.

Le divin mystère s'accomplit enfin. Vichnou descend sur la terre.

« Alors, » continue le poëte sacré, « on entendit » dans le ciel des sons d'instruments sortir du sein » d'épais nuages; les Gandharvas (1) chantèrent le » dieu, les Apsaras dansèrent de joie. On vit tomber » des fleurs divines que laissaient échapper les habi- » tants de l'air; tout prit un aspect heureux, les points » de l'horizon, les eaux et les cœurs (2). »

Brahma lui-même se dévoile dans sa majesté aux regards de Kardama et de Dévahûti ; il adresse à la femme une promesse de régénération :

« Le dieu aux cheveux d'or, aux yeux de lotus, » ayant sous les pieds l'empreinte du nymphéa, qui » vient pour arracher la racine des œuvres au moyen » de la science divine et humaine ; le dieu vainqueur » de Kâitabha (3), qui est, ô femme ! descendu dans » ton sein, parcourra la terre, après avoir tranché en » toi le nœud de l'ignorance et du doute.

» Chef des troupes de Siddhas (4), entouré des res- » pects des maîtres de la doctrine Sankhya (5), il

(1) Musiciens célestes.

(2) Livre III, chapitre XXIV.

(3) Daitya ou Titan tué par Vichnou.

(4) « Siddha, personnage divin qui habite les airs et jouit de » pouvoirs surnaturels qu'il a acquis par ses austérités. » (M. Ed. Lancereau, *Hitopadêsa.*)

(5) Doctrine de Kapila.

» recevra dans le monde le nom de Kapila, et fera » croître ta gloire (1). »

L'auteur sacré, passant sous silence l'enfance de Kapila, arrive sans transition au moment où Kardama s'apprête au départ. Ses filles sont mariées; mais il laisse à sa femme un divin consolateur : « J'exposerai à ma mère, » lui a dit le bienheureux Vichnou, « j'exposerai à ma mère la science de l'Esprit » suprême, cette science qui éteint toutes les œuvres, » et par laquelle elle aussi s'affranchira de toute » crainte (2). » Et sur la foi de cette promesse, le solitaire se dirige vers les forêts.

Dèvahûti, dans sa soif de vérité, implore de son fils la grâce d'être délivrée des erreurs des sens, de vivre désormais par l'esprit, et Kapila lui expose sa célèbre doctrine.

Dans de longs entretiens, la mère, attentive, recueillie, reçoit de son fils les plus hauts enseignements de la philosophie et de la religion. Elle puise à cette source pure une nouvelle force pour le bien, une nouvelle ardeur pour la vertu.

Quand Bhagavat (3) lui dit en terminant son œuvre de régénération :

« Je viens de t'exposer, femme respectable, cette » science qui est la vue de Brahma, science au moyen

(1) Livre III, chapitre XXIV.
(2) Idem.
(3) Ce nom signifie bienheureux et s'applique à Vichnou.

» de laquelle on reconnaît la véritable essence de la » Nature et de l'Esprit; » alors, s'inclinant devant son divin maître, elle adore ce fils qui, en illuminant son âme des clartés de la vérité, en a fait à jamais disparaître les ombres de l'erreur. Elle quitte son char magique, revient sur terre pour prier et souffrir, et s'absorbant, comme le veulent les idées indiennes, dans la contemplation inactive, elle parvient à la délivrance finale. Son âme, dégagée de la matière qu'elle a vaincue, s'élance radieuse vers les cieux, et son corps, qu'a purifié la pénitence, forme, en se dissolvant, une sainte rivière.

La femme sauvée de l'ignorance par un dieu, son fils, jugée digne d'atteindre aux dernières limites de l'intelligence humaine, quelle apothéose de son sexe dans le brahmanisme rajeuni!

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA JEUNE FILLE ET LE MARIAGE.

Les Aryas : Pourquoi leur besoin d'une mâle postérité. — Comparaisons inspirées par la jeune fille aux auteurs du Véda. — Ses occupations pastorales. — Étaient-ce ses seules fonctions? — Mariage. — Choix d'un époux : hymne de Syâvâswa aux Marouts. — Dot : hymne de Cakchivân. — Célébration du mariage : les noces de Soûryâ.

Société brahmanique : même désir de postérité mâle, mobile différent. — Le nom d'une femme. — Silence de Manou sur l'éducation de la jeune fille; les poëmes épiques et les œuvres dramatiques sont plus explicites. — Types charmants de jeunes filles dans les œuvres sanscrites. — Dévouement filial : Lopâmoudrâ. — Mariages. — Castes mêlées. — Choix d'un époux demeuré le partage de la fille du kchattriya : Swayambara de Drâupadî. Swayambara de Gopâ, femme du Bouddha Siddhârtha. — Rite des mauvais génies. — Rite des saints. — Rite divin. — Rite de Brahma : Kardama et Dêvahûtî. — Rite des Créateurs : Râma et Sitâ. — Rite des Gandharvas : légende de Sacountalâ. — Rite des Râkchasas : enlèvement de Roukminî.

Quand la blanche famille âryenne s'avança dans le Saptasindou, ce ne fut pas sans lutte que la race jaune indigène, inculte dans ses mœurs, grossière dans ses penchants, n'ayant aucune notion de la Divinité, subit l'ascendant de ces étrangers qui, fiers de la pureté de leur type, de la délicatesse de leurs

goûts, religieux d'instinct, fondaient leur autorité sur la noblesse de leur origine et la volonté des dieux.

Les Dasyous, si méprisés des Aryas, leur étaient cependant supérieurs en nombre. Aussi les conquérants renouvellent-ils souvent dans leurs hymnes cette ardente prière :

« Puissions-nous posséder une mâle famille! »

La naissance d'une fille trompait donc leur attente. Néanmoins l'enfant était traitée avec amour, abritée par la sollicitude de sa mère, par la protection de son père, et de ce frère que la langue védique nomme bhrâtri, soutien, titre dont la racine se retrouve dans la plupart des langues indo-européennes.

Les chantres du Véda évoquent souvent par des comparaisons touchantes ou gracieuses le souvenir de ces adolescentes par lesquelles devait un jour se perpétuer leur race. Tantôt, dans un hymne à Indra, faisant allusion à cet échange de soins tendres et attentifs qui caractérise les relations de famille et leur donne tant de force et de douceur, ils rappellent le besoin d'appui que, dans sa faiblesse, éprouve la jeune fille, et le secours qui lui est dû : « Tel que » la fille pieuse qui habite avec son père et sa mère, » et attend d'eux la subsistance à laquelle son dé- » vouement lui donne des droits, tel je viens te de- » mander une part dans tes bienfaits (1). »

(1) Section II, lecture VI, hymne IX.

Tantôt célébrant les attraits de l'Aurore, ils peignent ceux de la vierge :

« Ainsi qu'une jeune fille développant son voile,
» l'Aurore se dore à nos yeux des splendeurs du
» soleil (1). . . . . .
» Telle qu'une vierge aux formes légères, ô déesse,
» tu accours vers le dieu du sacrifice (2). »

Selon la remarque de nos savants orientalistes, le nom qui désigne la jeune fille, douhitri, mot dont les idiomes germaniques ont conservé la racine, indique sa principale fonction dans la famille védique : celle de traire la vache, l'animal sacré de l'Inde.

Était-ce la plus importante de ses occupations? Les soins matériels étaient-ils seuls son partage? On pourrait en douter, en lisant les hymnes du Véda qui sont attribués à des femmes, et qui supposent une forte éducation morale et religieuse.

D'ailleurs, dans l'Inde primitive où par le mariage, le plus impérieux devoir de l'homme dans une société naissante, l'Arya unissait en sa personne le pouvoir du sacrificateur à celui du chef de famille, la femme, appelée à partager cette double autorité, devait être préparée à la grandeur de sa mission.

Le Véda nous a laissé les détails les plus précis sur les incidents qui précèdent et accompagnent le

(1) Section II, lecture I, hymne I.
(2) Section II, lecture I, hymne II.

lien nuptial, sur les cérémonies religieuses qui le consacrent.

La jeune fille est libre de choisir elle-même celui auquel elle unira son sort : cette particularité est dénotée par l'hymne de Syâvâswa aux Marouts (1).

Syâvâswa était fils d'un prêtre attaché à la personne d'un roi, fait qui signale dans la période védique une époque où la distinction des castes tendait à s'établir par la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

Dans un sacrifice, Syâvâswa remarqua la fille de son souverain. Frappé de sa beauté, il rechercha son alliance, mais, trop pauvre sans doute, il fut écarté.

Il souffrait de ce refus, quand une princesse, Sasîyasî, le manda auprès d'elle. Parmi ceux qui, par leur rang, pouvaient aspirer à sa main, elle avait distingué le fils du roi Pouroumilha, et dans l'espoir de conclure l'union désirée, elle envoya Syâvâswa à la cour de ce monarque.

Syâvâswa était poëte, il aimait : il réussit dans sa mission.

Les nouveaux époux furent prodigues de bienfaits envers l'ambassadeur dont la négociation avait amené leur mariage. Dans l'ivresse de sa reconnaissance, Syâvâswa célèbre magnifiquement la libéralité de la

(1) Section IV, lecture III, hymne xv.

princesse, et l'appui que trouvera son époux dans la fermeté de son caractère :

« Sasîyasî, » dit-il, « m'a donné des troupeaux de » vaches et de chevaux, avec cent chars. Pour l'époux » recommandé par Syâvâswa, elle est devenue un » bras fort et puissant.

» Différente des autres femmes, Sasîyasî s'est mon- » trée plus généreuse qu'un homme qui n'honore » plus les dieux et qui est avide de ses richesses.

» Parmi les Dévas, elle distingue celui qui peut » être fatigué, pressé par la soif ou le besoin, et » c'est sur lui qu'elle porte sa pensée. »

Le bonheur du jeune couple lui fait faire un mélancolique retour sur lui-même, et son chant d'actions de grâces expire dans une suppliante invocation :

« O Nuit, » ajoute-t-il, « porte mon hymne jus- » qu'au fils de Darbha. O déesse, sois comme le char » de ma prière.

« Parle de moi à Rathavîti au moment où il ver- » sera la libation. Dis-lui que mon amour pour sa » fille n'est pas éteint. »

Ici, non-seulement la jeune fille n'est pas vendue à son fiancé, mais elle est dotée par son père ou son frère. C'est un fait rare dans l'antiquité, et qui prouve éloquemment que l'Arya comprenait la valeur morale de sa compagne et la dignité du mariage. Il n'y a pas

ici, dans la femme, une matière que l'on vend, mais une âme qui se donne.

L'un des auteurs du Véda, Cakchivân, rend grâce aux dieux des richesses que lui a values son union avec la petite-fille du roi Bhâvya (1).

Cakchivân rentrait dans sa famille après avoir terminé ses études, quand, fatigué du voyage, il se reposa sur la route et s'endormit. A son réveil, il n'était plus seul. Le fils de Bhâvya, Swayana, était auprès de lui et l'invitait à monter dans son char. Bientôt, il lui offrait, avec sa fille Romasâ, de l'or, de nombreux troupeaux, des chars, des chevaux, et le ramenait à son père suivi d'une brillante escorte.

Cakchivân raconte à sa famille les joies, les triomphes de son voyage, et la jeune princesse, s'avançant à son tour vers son beau-père, lui adresse timidement la parole : « Il m'a acceptée pour femme, et je » tiens à lui comme l'écuyer au fouet qu'il serre dans » sa main. Mon époux m'accorde la jouissance de » mille biens précieux.

» Daignez me permettre de vous approcher. Ayez » pitié de ma faiblesse. Je serai toujours Romasâ, » c'est-à-dire la brebis des Gandhâras (2). »

Le mythe des noces de Soûryâ qu'a récemment

(1) Section II, lecture I, hymnes IV et V.

(2) « Le Gandhâra, que l'on identifie avec le Candahar, était » fameux par ses troupeaux. » (Note du traducteur.)

commenté M. Émile Burnouf dans son remarquable Essai sur le Véda, est un précieux tableau des cérémonies nuptiales des Aryas.

Pendant que dans l'enceinte sacrée, les prêtres évoquent Agni; que des plantes pressées par le mortier jaillit le soma, le chef du sacrifice attend auprès de l'autel l'arrivée des fiancés, et entonne l'hymne du mariage.

La jeune fille, suivie de ses garçons d'honneur, de la famille qu'elle quitte, de celle où elle entre, s'avance dans une pompe solennelle. Le poëte lui donne pour char la Prière, pour dais le Feu du sacrifice, touchante image de la sainte consécration que reçoit son union. Ses amis se pressent dans l'enceinte; les chants sacrés éclatent sur son passage.

Au moment de la bénédiction nuptiale, le prêtre prononce le changement de destinée de la jeune fille : « Je l'enlève à l'autorité paternelle, pour la » remettre dans la dépendance d'un mari. Puisse-» t-elle, ô bienfaisant Indra, être fortunée et avoir de » nombreux enfants (1) ! »

Les fiancés unissent leurs mains, et le chef du sacrifice rappelle à la femme les obligations religieuses que lui impose le titre de maîtresse de maison.

---

(1) *Rig-Véda*, section VIII, lecture III, hymne XIV. Hymne attribué à la fille de Savitri, une des formes du Soleil.

« Que cette épouse soit heureuse, » dit-il après que la mariée a quitté ses parures virginales. « Approchez d'elle, » continue-t-il, s'adressant aux assistants, « regardez-la. Faites-lui vos souhaits, et » retournez dans votre demeure. »

Il accepte les ornements dont elle vient de se dépouiller, et la purifie.

L'époux exprime en quelques mots le but moral du mariage : « Je prends ta main pour notre bonheur; » je veux que tu sois ma femme et que tu vieillisses » avec moi. »

Le prêtre adjure le jeune couple de s'attacher à jamais aux joies du foyer domestique : « Restez ici; » ne vous éloignez pas, passez ensemble votre vie; » heureux dans votre demeure et jouant avec vos » enfants et vos petits-enfants. »

Rien de plus auguste, dans sa forme un peu naïve, que l'allocution de l'époux à l'épouse : « Que le Chef » des créatures nous donne une race nombreuse; » qu'Aryaman (1) prolonge notre vie. Entre sous » d'heureux auspices dans la maison conjugale. Que » le bonheur soit chez nous pour les bipèdes et les » quadrupèdes !

» Viens, ô désirée des dieux, belle au cœur tendre, au regard charmant, bonne pour ton mari,

(1) Un des Adityas. Adityas : « Personnages mythologiques au » nombre de douze : ce sont les douze formes du Soleil, regardées » comme les fils d'Aditi. » (Note du traducteur.)

» bonne pour les animaux, destinée à enfanter des » héros. Que le bonheur soit chez nous pour les bipè- » des et les quadrupèdes! »

Le prêtre, élevant de nouveau la voix, a des accents d'une ineffable douceur et d'une exquise sensibilité, en appelant une dernière fois sur la jeune femme les bénédictions du ciel.

« O généreux Indra, rends-la fortunée. Qu'elle ait » une belle famille, qu'elle donne à son époux dix » enfants! Que lui-même soit comme le onzième!

» Règne avec ton beau-père; règne avec ta belle- » mère, règne avec les sœurs de ton mari, règne avec » ses frères. »

Pouvait-on mieux exprimer que dans cet épithalame la majesté du mariage, la sollicitude grave et tendre du fiancé, la bonté expansive de la jeune fille se répandant même sur les animaux, le dévouement de l'épouse, et la dignité de la femme?

Quand des éléments épars dans la famille védique se constitua la société brahmanique, le désir d'une mâle postérité fut aussi vif qu'autrefois; le mobile seul en avait changé.

A la notion sublime de l'immortalité de l'âme s'était jointe la désolante idée de la métempsycose. Par une touchante solidarité, les Hindous croyaient à leurs descendants le pouvoir d'abréger leur expiation d'outre-tombe; mais un homme seul avait le

droit d'accorder aux mânes de ses ancêtres cette suprême satisfaction, en célébrant en leur honneur le sacrifice funèbre.

Ce n'était donc plus le besoin d'un accroissement de force matérielle qui rendait si douce à l'Indien la naissance d'un fils, si amère celle d'une fille; c'était la nécessité d'être arraché aux angoisses de la vie future.

A défaut d'un héritier mâle immédiat, le fils d'une fille pouvait, il est vrai, être adopté par son grand-père dont il devenait le Pouttra, le sauveur de l'enfer; mais que de difficultés pour amener un gendre à une complaisance contre laquelle se révoltait l'amour paternel! Manou lui-même ne conseille-t-il pas à l'homme d'éviter l'alliance de la jeune fille qui n'a point de frère?

Manou, généralement sévère pour la femme, attendrit son langage, lorsque, conseillant le nom à donner au nouveau-né, il ajoute ceci :

« Que celui d'une femme soit facile à prononcer, » doux, clair, agréable, propice; qu'il se termine » par des voyelles longues, et ressemble à des paro- » les de bénédiction (1). »

L'influence bienfaisante, consolatrice, de la femme n'est-elle pas indiquée dans ces dernières paroles?

Mais dans ce code si rempli de minutieuses pres-

(1) Livre II, cl. 33.

criptions sur la direction à imprimer à l'enfance de l'homme, du Dwidja (1), rien n'annonce que le législateur se soit préoccupé de l'éducation de celle dont il reconnaissait cependant l'ascendant moral, à laquelle il imposait dans l'avenir le devoir d'élever un fils.

Le peu de temps que passe dans sa famille la jeune fille, dont il permet le mariage avant même sa huitième année, explique en partie ce silence.

Dès lors les occupations pastorales ne sont plus le partage de la vierge. Le nom de douhitri la désigne encore; mais les épopées nous initient à l'élégance de ses habitudes; les œuvres d'une civilisation plus avancée célèbrent même la culture de son esprit, la variété de ses talents, sa supériorité surtout dans la peinture, dans cet art qui chez les Hindous est toujours resté enfant, mais dont certaines œuvres, naïves et originales, sont d'une extrême finesse d'exécution, d'une remarquable fraicheur de coloris.

Dans l'exposé du système dramatique des Hindous qui précède sa traduction du théâtre sanscrit, Wilson appelle l'attention sur une curieuse partien-

(1) « Le mot dwidja signifie *né deux fois*, *régénéré*. On appelle « dwidja tout homme des trois premières classes, brahmane, kchatriya ou vaïcya, qui a été investi du cordon sacré. Cette investiture « ou initiation constitue la seconde naissance des dwidjas. » (Loiseleur-Deslongchamps, *Lois de Manou*.)

larité. Le théâtre indien est le seul de l'antiquité qui admette dans les esquisses de la vie sociale les rôles de jeunes filles de haute naissance. Elles figurent, elles agissent dans ces scènes de mœurs auxquelles Kâlidâsa, Bhavabhouti, ont donné l'empreinte de leur génie, dans ces chefs-d'œuvre où les nuances du langage reflètent dignement les délicatesses de l'esprit et du cœur.

Libres de leurs mouvements, elles écoutent les discours des hommes, sans que les bienséances leur permettent d'y répondre directement. Sacountalâ et ses amies, nées dans les forêts, s'entretiennent, il est vrai, avec le roi Douchmanta; mais, selon la remarque de Wilson, Mâlati (1), Sâgarikâ (2), élevées dans l'étiquette des cours, s'adressent généralement par l'organe d'un tiers à ceux qu'elles aiment, et osent à peine, tant est grande leur retenue, parler à haute voix devant eux à leurs compagnes.

L'imagination des poëtes indiens s'est plu à créer une foule de types de jeunes filles, ravissante galerie qui n'a d'égale dans nulle littérature de l'antiquité. Les épopées, les œuvres dramatiques nous les feront connaître. De ces figures douces ou sévères, calmes ou exaltées, pures et gracieuses toujours, s'en déta-

(1) Héroïne d'un drame de Bhavabhouti.

(2) Héroïne d'un drame attribué à Sri Harcha déva, roi de Kachmir.

che une que nous a récemment révélée, dans une traduction de plusieurs fragments du Mahâbhârata, la plume éloquente d'un de nos plus savants orientalistes, M. Foucaux (1). Nous citerons ici l'épisode qui l'encadre, car il retrace l'héroïsme du dévouement filial.

Agastya, le célèbre solitaire que chantent les épopées, Agastya, livré à la contemplation, à l'ascétisme, ne s'était point marié.

Les mânes de ses ancêtres lui apparurent dans la triste position où les mettait leur manque de postérité. Ils lui dirent en termes navrants l'âpreté de leurs souffrances, et le supplièrent de les sauver en se mariant.

Agastya, l'homme du devoir, y consentit. Mais où trouver une femme digne de lui, digne de l'accompagner dans sa mission surhumaine? Il la cherche vainement. Alors, semblable au sculpteur, il enlève à chaque créature une de ses perfections, et en compose « une femme incomparable, » selon l'expression du poëte.

Elle naît dans le palais du roi de Vidarbha, et le monarque, ravi de ses grâces enfantines, mande auprès de son berceau les brahmanes, qui la nomment Lôpâmoudrâ.

---

(1) Le Mahâbhârata. Onze épisodes tirés de ce poëme épique, traduits pour la première fois du sanscrit en français, par Ph. E. Foucaux; Paris, 1862. Benjamin Duprat. (Voir Ilvala et Vatapi.)

Vyâsa peint avec de saisissantes couleurs la croissance de la jeune fille : « Douée d'une beauté su-
» prême, » dit-il, « elle grandit comme un bouquet
» de lotus dans les eaux, et bientôt comme la flamme
» étincelante du feu. »

On l'environna de tous les prestiges de la royauté. Cent jeunes filles et cent esclaves l'entouraient, la servaient. « Et, » continue le poëte, « pendant
» qu'elle était ainsi dans la fleur de la jeunesse,
» douée de vertu et de modestie, pas un homme ne
» la choisit, par crainte du magnanime Agastya. Et
» cette jeune fille, attachée à la vérité, plus belle que
» les Apsaras elles-mêmes, réjouissait par sa vertu
» son père et sa famille. »

Agastya juge le moment venu de rendre le repos aux ombres de ses aïeux ; il quitte sa solitude, arrive au palais de Vidarbha, et demande au roi la main de sa fille.

Le monarque frémit à l'idée d'unir la vierge parée des charmes de la jeunesse, élevée dans les jouissances d'une princière existence, au sévère pénitent, habitant les forêts incultes et sauvages ; mais le pouvoir du brahmane, ce pouvoir qui fait trembler Indra même, le remplit de terreur.

Plongé dans une cruelle alternative, il se rend chez la reine, l'avertit du danger qui menace leur enfant, et ajoute avec effroi : « Ce grand et puissant
» sage irrité me consumera du feu de sa malédiction ! »

Lôpâmoudrâ a entendu ce cri d'angoisse; l'élan de son cœur lui a dicté son devoir. Elle s'avance :

« Ne te mets pas en peine à cause de moi, roi de » la terre, » dit-elle, « accorde-moi à Agastya, con- » serve-toi par moi, ô mon père! ».

Le mariage s'accomplit. D'après l'ordre du solitaire, la nouvelle épouse remplace sa somptueuse toilette par les vêtements des pénitents. Elle suit son mari dans les forêts, et trouve dans l'austère pratique du bien, dans la sainte affection d'Agastya, la récompense de son noble sacrifice.

Ce récit, qui exalte la sainteté de l'union plus tard illégale d'un brahmane et d'une fille des Kchattriyas, semble appartenir à une époque antérieure à Manou.

Le mariage qui perpétue les castes, risque aussi de les confondre en les mêlant. Frappé du danger qui menaçait de détruire par sa base la constitution brahmanique, Manou ordonne à l'Hindou d'épouser une femme de son rang. Lui défendant énergiquement de chercher sa compagne dans une caste supérieure à celle où il est né, il lui permet de s'unir, dans un second mariage, à une jeune fille d'une condition inférieure à la sienne; mais les enfants issus de mésalliances forment ces classes mêlées que frappe si cruellement le mépris du législateur (1).

(1) Dans l'antique Râmâyana, quand le jeune brahmane Rishyaçringa a épousé la princesse Çântâ, le père de Rishyaçringa purifie son fils de cette infraction de la loi.

Le Swayambara, c'est-à-dire le choix d'un époux, est demeuré le privilége de la fille du Kchattriya. Tantôt, dans les fêtes brillantes d'un tournoi, elle promet, comme Pénélope (1), sa main au dompteur d'un arc difficile à ployer, et devient le prix de la valeur; tantôt, dans une fastueuse assemblée de guerriers, de même que sa sœur des Gaules, elle désigne celui dont elle agrée la recherche. Dans ces deux circonstances, elle offre à son fiancé, non la coupe celtique, mais sa propre couronne.

Plusieurs de ces solennités sont célèbres dans les fastes de l'Inde; mais nulle part l'imagination orientale ne s'est mieux déployée que dans le récit du Swayambara de Drâupadî, dont MM. Pavie et Sadous nous ont donné d'élégantes traductions (2).

Les Pândavas, ces princes fugitifs dont le Mahâbhârata raconte la dramatique histoire, les Pândavas, errant sous l'habit de brahmanes, sont attirés chez les Pântchâliens par l'annonce du Swayambara de la fille de leur souverain, la belle et intelligente Drâupadî.

Monarques et princes se pressaient dans la royale

(1) C'est à M. Ditandy que nous devons ce rapprochement entre la reine d'Ithaque et les princesses de l'Inde. Voir sa remarquable thèse : *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poëmes de l'antiquité classique*; Paris, 1856.

(2) Fragments du Mahâbhârata, traduits en français sur le texte sanscrit de Calcutta, par Th. Pavie, 1844. Fragments du Mahâbhârata, traduits du sanscrit en français, par A. Sadous, 1858.

résidence; mais à leur luxe, à leur puissance, le roi opposait en lui-même la misère si héroïquement supportée des Pândavas, dont il ignorait cependant l'arrivée dans sa capitale. Ardjouna surtout, le plus sympathique des cinq frères, lui était cher par sa brillante valeur; et lorsqu'il promit la main de sa fille au guerrier capable de manier un arc d'une force prodigieuse, la vigueur, l'adresse du jeune prince, lui étaient connues.

Une place décorée d'arcs de triomphe, de festons et de guirlandes, doit servir de théâtre aux exploits des prétendants. Les monarques entrent dans les palais qui la bordent, constructions sveltes et élancées dont les dômes blancs, entourés de balustrades d'or, couverts de perles, semblent se détacher de l'azur, et font scintiller la lumière intense de l'Orient.

Ils se placent sur les trônes qui leur sont destinés dans ces demeures parfumées, résonnantes de l'écho des instruments, tandis que les Pândavas se cachent au milieu des brahmanes sur les estrades où se presse le peuple.

Quinze jours s'écoulent et voient se renouveler de somptueux divertissements. Au seizième jour, Drâupadî apparaît.

La finesse, la régularité de ses traits, signes caractéristiques de la famille âryenne, contrastent avec la couleur de son teint, qui rappelle celui de l'indigène

et lui donne le surnom de Krichna, la noire. Couverte de pierreries, elle entre dans l'enceinte, et, d'un geste royal, couronne d'une guirlande d'or sa tête charmante.

L'oblation au feu ouvre la cérémonie. Les tambours battent, les fanfares éclatent; puis tout se tait, et Dhrichtadyounna, frère de Drâupadi, tenant sa sœur par la main, s'avance, montre aux prétendants le but à atteindre et le prix à conquérir.

Présentant ensuite à la jeune fille la plupart de ceux qui brignent son alliance, il ajoute : « Ceux-ci, » et d'autres en grand nombre, rois de pays divers, » Kchattryas de naissance, célèbres dans le monde, » sont réunis ici à cause de toi, ô bienheureuse! »

La lice est ouverte. Exaltés par la beauté de Drâupadi, les princes s'y précipitent, palpitants d'espoir, bouillonnants de colère. Ce n'est plus la marche solennelle d'un cortége de rois, c'est la course rapide, tumultueuse, désordonnée, de rivaux en présence.

« Krichna pour moi! » c'est leur cri de guerre. Vyâsa, fidèle à l'habitude qu'avaient les races indo-européennes de mêler activement la Divinité aux luttes des hommes, peint les dieux attentifs à cette scène, leurs chars de guerre sillonnant les cieux.

Cependant l'arc fatigue les bras les plus robustes et demeure inflexible. Enfin se présente Karna, le fils du Soleil et de Kounti, le frère même des Pândavas. Mais sa mère seule connaît son origine, et aux yeux

de ses frères mêmes il n'est que le fils d'un cocher, d'un Soûta (1).

Saisissant l'arc, il le fait céder à sa puissante étreinte; mais Drâupadi, la noble fille des Kchattriyas, frémit à l'idée d'altérer la pureté de sa race. Dédaigneuse, elle s'écrie : « Je ne choisis pas le Soûta. »

L'arc échappe aux mains de Karna, un amer sourire glisse sur ses lèvres, et son regard s'élevant vers le Soleil semble prendre à témoin l'auteur de sa naissance.

De vains essais ont suivi la tentative du héros. Soudain Ardjouna descend dans l'arène.

Une grande agitation accueille ce mouvement. L'habit d'Ardjouna trompe tous les regards. Comment un brahmane ose-t-il concourir aux jeux réservés aux guerriers? Comment, jeune et exténué sans doute par les austérités, expose-t-il par un insuccès probable son caractère sacré aux risées de la foule?

Les brahmanes, fiers d'une entreprise qui honore un des leurs, en prédisent le succès. Celui qui a su se vaincre soi-même n'a plus d'obstacles à redouter.

Les railleries des uns, les encouragements des autres, n'effleurent pas la sérénité d'Ardjouna. Avec la calme et confiante assurance qu'inspire à l'homme

---

(1) Les soûtas étaient issus du mariage illégal d'une brahmani et d'un kchattriya.

le sentiment de sa force, il saisit l'arc..... Il a vaincu.

Le ciel même sourit à cet exploit, et répand ses fleurs sur le jeune héros; les poëtes exaltent son triomphe. Le son mélodieux des instruments, les chants d'allégresse accompagnent leur voix, et se mêlent aux cris de rage des rois vaincus, aux cris de victoire des brahmanes délirants de joie et d'orgueil, aux acclamations enthousiastes du peuple.

« Cependant, ajoute l'auteur épique, ayant aperçu » le but atteint et regardé le vainqueur semblable à » Indra, Krichna prit la blanche guirlande et s'ap- » procha du fils de Kounti avec un sourire, et prenant » celle qu'il venait de gagner dans la lice, salué par » les brahmanes là présents, Ardjouna, qui avait » accompli une œuvre inimaginable, sortit de l'en- » ceinte, suivi de son épouse (1). »

Ce tableau ne nous rapelle-t-il pas tout un chevaleresque passé, et, à part la couleur locale, notre moyen âge ne reproduira-t-il pas souvent cette scène d'une épopée indienne datant de trois mille ans?

Le mariage de Gopâ avec Siddhârtha, le prince qui devait être le célèbre Bouddha, fut précédé d'incidents qui jettent une vive lumière sur la transformation qu'avaient subie les mœurs au sixième siècle avant

(1) Traduction de M. Pavie.

notre ère, tout en conservant certaines traditions du passé.

Dans son beau travail sur le Bouddha et sa religion, M. Barthélemy Saint-Hilaire a rappelé cette phase de l'existence du grand réformateur.

Le roi Çouddhodana, père de Siddhârtha, voyait avec douleur l'irrésistible vocation qui entraînait l'héritier de sa couronne vers la vie contemplative, quand les principaux vieillards des Çâkyas (1) le supplièrent de prévenir la fuite imminente du jeune prince en lui choisissant une compagne. Il y consentit et les délégua auprès de son fils.

Siddhârtha, après de mûres réflexions, comprit que les devoirs de l'homme marié se pouvaient allier aux sévères occupations du philosophe. Il céda.

Violant dès lors la loi brahmanique, il se déclara disposé à rechercher, même parmi les Çoûdras, la compagne douée des qualités morales qu'il exigeait.

Le pourohita, le prêtre domestique attaché à la famille royale, compara vainement les jeunes personnes qui se présentèrent à lui, au portrait idéal qu'avait tracé Siddhârtha. Enfin, une fille des Çâkyas, nommée Gopâ, avoua ingénûment qu'elle croyait posséder les vertus qui devaient fixer le choix du prince. Elle plut à Siddhârtha et au monarque, mais le père de Gopâ, témoin de l'apparente inaction de

(1) Le roi Çouddhodana appartenait à la famille des Çâkyas.

l'héritier du trône, refusa de l'accepter pour gendre avant d'avoir éprouvé les talents que le prince cultivait dans l'ombre.

« Le royal jeune homme, » dit-il, « a vécu dans » l'oisiveté au milieu du palais, et c'est une loi de » notre famille de ne donner nos filles qu'à des » hommes habiles dans les arts, jamais à ceux qui » y sont étrangers. »

Il établit donc un concours, et Siddhârtha dut entrer en lice avec cinq cents jeunes gens des Çâkyas.

Ce mode de Swayambara eut un caractère plus élevé que les cérémonies de ce genre dont les épopées ont conservé le souvenir. Les princes luttèrent entre eux, non-seulement d'adresse et de vigueur physiques, mais encore de savoir et d'intelligence; et dans les exercices du corps aussi bien que dans ceux de l'esprit, Siddhârtha vainquit ses rivaux.

« La belle Gopâ, » dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, « fut le prix de son triomphe; et la jeune fille, » qui s'était crue digne d'un roi, fut déclarée la pre- » mière de ses épouses. »

Le caractère religieux du mariage védique se modifia dans la société brahmanique. Tout en ne considérant comme indissolubles que les unions sanctionnées par l'autorité sacerdotale, tout en jugeant cette consécration indispensable au bonheur des époux,

Manou n'accorde de valeur légale qu'aux fiançailles contractées avec l'assentiment du père ou du frère de la jeune fille.

Mais les mœurs primitives des Aryas se reflètent dans la répulsion qu'inspirait à leurs descendants l'achat d'une épouse. Parmi les huit modes de mariage énoncés par Manou, le législateur attribue aux mauvais génies l'union basée sur une vente; permettant toutefois au père d'accepter de son gendre une ou deux couples d'animaux destinés, soit à être sacrifiés aux dieux, soit à être remis à sa fille, il place sous le patronage des Saints l'alliance qui suit cet hommage.

Le mode de Brahma, celui des Créateurs, celui des Gandharvas ou musiciens célestes, celui des Râkchasas ou Géants, trouvent dans les poëmes épiques d'intéressantes applications.

Le plus auguste de tous est celui de Brahma; le législateur l'élève même au-dessus du mariage divin, dans lequel, au milieu même d'un sacrifice, un père donne sa fille à l'officiant.

Selon le mode de Brahma, le père, après avoir accordé à sa fille une robe et des parures, l'unit à l'homme instruit et religieux auquel il l'a offerte de son propre mouvement. Ce mariage rappelle celui de Cakchivân et de Romasâ, que nous avons cité à l'époque védique. D'après une légende relativement moderne, ce fut ce rite qui présida au premier hyménée

célébré sur terre entre le saint anachorète Kardama et cette Dêvahûti dont nous avons dit ailleurs (1) la divine maternité.

Kardama vivait dans son ermitage, adorant Bhâgavat, le dieu qui lui avait promis de le choisir pour père ici-bas, quand Manou Swâyambhouva, le premier homme, le premier roi, le visita, entouré de sa famille, et lui adressa, après l'avoir noblement loué, ces suppliantes paroles :

« Daigne, ô solitaire, écouter avec compassion le » discours d'un père malheureux dont le cœur est » tourmenté par l'affection qu'il a pour sa fille.

» Celle que tu vois ici, c'est ma fille, la sœur de » Priyavrata et d'Outtânapâda; elle cherche un mari » qui soit son égal par l'âge, le mérite et les qualités.

» Elle n'a pas plutôt eu appris par Nârada quels » étaient tes mérites, la connaissance que tu as du » Véda, ta beauté, ta jeunesse, tes qualités, que » son cœur s'est aussitôt fixé sur toi.

» Accepte donc, chef des brahmanes, cette femme » que je t'offre avec foi, car elle est capable de t'as- » sister d'une manière convenable dans les devoirs » d'un maître de maison (2). »

Elle était en effet digne du vertueux Kardama, la pure jeune fille qu'attirait ainsi la beauté morale.

---

(1) Voir chapitre Ier.

(2) *Bhâgavata Pourâna*, liv. III, chap. XXII.

L'anachorète a reconnu en elle la compagne que lui avait annoncée Vichnou; il accepte avec respect l'honneur de son alliance, et un sourire de bonheur illumine son sévère visage.

Après le mariage, après les dons prodigués au jeune couple par la mère de Dêvahûti, vient l'heure de la séparation, et le poëte en a rendu les déchirements avec la plus touchante expression :

« Après avoir, » dit-il, « donné sa fille à un » homme digne d'elle, le monarque, libre de toute » inquiétude, la pressa dans ses bras, le cœur agité » par le regret de la quitter.

» Mais incapable de se séparer d'elle, versant des » larmes à plusieurs reprises, lui disant : Chère en- » fant, toi que j'aime! il baignait la chevelure de sa » fille des pleurs qui tombaient de ses yeux. »

Qu'elle est vraie, cette douleur d'un père laissant à jamais peut-être derrière lui l'enfant qu'a sans cesse abritée son amour! Et combien naturellement se mêle à cette amertume l'intime satisfaction d'avoir assuré par ce cruel sacrifice un avenir dont il a répondu!

Le rite des Créateurs est accompagné d'incidents d'un charme moins intime peut-être, mais d'un caractère plus imposant.

« Quand un père, » dit Manou, « marie sa fille » avec les hommes convenables, en disant : « Pra-

» tiquez tous deux ensemble les devoirs prescrits, »
» ce mode est déclaré celui des Créateurs (1). »

Le héros du Râmâyana fut ainsi uni à la fille du roi du Vidéha (2).

Quand Râma eut par sa valeur mérité la main de la belle Sita, n'osant contracter ce mariage sans l'assentiment de son père, il ne voulut pas offrir les libations d'eau que prescrivait le rite des fiançailles.

Devant la résolution si nettement exprimée du prince que devait illustrer son attachement au devoir, Djanaka, le souverain du Vidéha, n'hésita pas : dépêchant une ambassade au roi d'Ayodhyâ, Daçaratha, père de Râma, il priait son futur allié de sanctionner de sa présence l'union de leurs deux enfants, de se faire accompagner de ses brahmanes et escorter de son armée.

Daçaratha s'est rendu avec empressement à la cour vidéhaine; le saint Vaçishtha, interprète des rois d'Ayodhyâ en ce qui concerne les devoirs légaux, et Djanaka, parlant en son propre nom, ont exposé l'ancienneté de race, l'égalité de noblesse des fiancés; les mariages d'une sœur et de deux cousines de Sitâ avec les trois frères de Râma ont été décidés; le sacrifice aux mânes des aïeux a été accom-

(1) Livre III, çl. 30.
(2) Le Vidéha est la province actuelle de Tyrhout.

pli par le roi d'Ayodhyà : le jour de l'hymen est arrivé.

La cérémonie nuptiale offre une curieuse particularité. Daçaratha, marchant à la suite des brahmanes, accompagné de ses quatre fils qui déjà ont courbé leurs fronts sous les bénédictions qui précèdent le mariage, Daçaratha n'ose franchir le seuil du palais de son royal allié :

« Nous voici venus, » dit-il au monarque vidéhain, « râdjâ, sur la tête duquel puissent les félicités » pleuvoir, nous voici venus près de toi pour accom- » plir les mariages. Veuille, les faits attentivement » considérés, nous accorder entrée chez toi.

» Tous tant que nous sommes ici, nous et nos » parents, nous sommes à tes ordres. Procède, ainsi » que l'exige la dignité de ta race, à tous les détails » de la cérémonie nuptiale. »

« Hé! » répond avec étonnement Djanaka, « quels » gardes y a-t-il à mes portes? De qui est-ce qu'on » observe ici les ordres? Quelle hésitation est donc » la tienne quand tu es chez toi? Pas d'appré- » hension!

» Déjà au lieu où se célébrera le sacrifice, vouées » à la félicité par les formules dont émane la joie, » sont arrivées mes quatre vierges, resplendissantes » comme de vives flammes.

» Je suis tout prêt et j'attends, debout à côté de » ces autels, ô grand prince! Écarte tous les obsta-

» cles, Indra des rois. A quel propos est-ce que tu » tardes (1)? »

Le roi d'Ayodhyâ et son cortége s'avancent. La cérémonie revêt alors une teinte plus touchante et plus solennelle. Le poëte comprend l'émotion de ce moment où le père, abdiquant ses droits sur ses filles, rappelle à ses gendres les devoirs imposants de leur nouvelle situation. Il y a dans les paroles du roi du Vidéha un mélange de tendresse et de majesté admirablement approprié à cette auguste fête. Il interpelle d'abord Râma :

« Approche-toi le premier de l'autel. Voici ma fille » Sitâ qui va devenir ta compagne dans toutes les » obligations de la vie. Prends sa main en ta main, » ô prince, la joie de Raghou (2). »

Le monarque unit successivement les quatre couples : « Nobles princes, » dit-il, « qui vous unissez à » des épouses de votre rang, accomplissez tous, fi- » dèles aux saintes observances et dignes de votre » race, les obligations qui vous incombent; et puis- » sent toutes les félicités être sur votre tête! »

La consécration religieuse termine la cérémonie. Pendant que les fils de Daçaratha unissent leurs mains à celles de leurs compagnes, un brahmane prononce sur les quatre couples les paroles de béné-

(1) Le Râmâyana, *Adikanda*, traduit par M. Val. Parisot, chapitre LXXV.

(2) Un des ancêtres de Rama.

diction (1) ; puis les nouveaux époux, s'approchant du foyer, saluent trois fois Agni. Ici encore, avec le naïf enthousiasme des premiers âges, le poëte fait célébrer aux cieux mêmes les fêtes de l'hymen : « Il » semblait, » dit-il, « que pour le mariage de ces » chefs de Raghou tout devînt merveille. »

Après le départ des quatre couples, et pendant que Daçaratha est encore l'hôte de Djanaka, des dots féeriques lui sont remises par le roi du Vidéha. Troupes, chars, or monnayé, lingots, pierreries, vêtements précieux, témoignent d'une époque où le luxe ajoutait déjà son prestige à celui de la puissance, tandis que le don d'une prodigieuse quantité de vaches rappelle les occupations pastorales des Aryas.

Deux modes de mariage étaient permis à la caste guerrière des Kchattriyas ; celui des Gandharvas, l'union formée sans témoins par le vœu mutuel des deux fiancés, et celui des Râkchasas, le mariage par enlèvement.

---

(1) La cérémonie de l'union des mains n'était prescrite qu'aux fiancés de même caste. « Une fille de la classe militaire qui se ma- » rie avec un brahmane doit tenir une flèche, à laquelle son mari doit » en même temps porter la main ; une fille de la classe commer- » çante, si elle épouse un brahmane ou un kchattriya, doit tenir un » aiguillon ; une fille soudrâ, le bord d'un manteau, lorsqu'elle s'unit » à un homme de l'une des trois classes supérieures. » (*Lois de Manou*, livre III, cl. 44.)

Le premier de ces rites sert de base à la légende de Sacountalâ, si poétiquement racontée dans le Mahâbharata. Cet épisode inspira, plusieurs siècles après, à Kâlidâsa, un drame d'un sentiment exquis, d'un art consommé.

On s'accorde généralement avec notre illustre poëte, M. de Lamartine, à trouver dans l'original un caractère plus héroïque, une touche plus vigoureuse. La cour de Vikramâditya, les raffinements d'une civilisation parvenue à sa maturité, se reflètent dans l'œuvre de Kâlidâsa; la luxuriante nature de l'Inde, les mœurs délicates et fortes des Aryas, le souffle puissant des premiers âges enfin, animent le récit du poëte épique et lui communiquent un inexprimable attrait.

Cette légende a naguère été traduite avec un charme infini par M. de Chézy (1); mais nous suivrons surtout ici la version plus littérale qu'en a donnée M. Nève dans ses brillantes Études sur les portraits de femmes du Mahâbhârata (2).

Au début de l'épisode, Douchmanta, prince renommé par sa vaillance et son équité, se livre à l'une de ces chasses qui, dans les forêts de son

---

(1) A la suite de sa traduction de la *Reconnaissance de Sacountalâ*.

(2) *Des portraits de femmes dans la poésie épique de l'Inde.* Fragments d'études morales et littéraires sur le Mahâbhârata, par Félix Nève; 1858.

royaume, peuplées d'animaux féroces, étaient par leur danger même d'un singulier attrait.

Nous ne suivrons pas Vyâsa (1) dans ces scènes de carnage où le rugissement du lion répond au bruit menaçant de la chasse royale. — Le tableau change, et nous entrons avec Douchmanta dans une seconde forêt où se déroule un de ces paysages dont le calam d'un poëte de l'Inde peut seul reproduire le séduisant coloris. Ici, le pipala, le figuier des pagodes, et l'arbre des Banians, le figuier du Bengale, jetant au loin leurs branches et leurs rameaux, les implantant dans le sol, forment ces jongles immenses, voûtes de feuillage, de fruits et de fleurs, qui tamisent les rayons éblouissants du soleil des tropiques. Plus loin, sur les bords d'une rivière que parcourent majestueusement les cygnes, se déploie dans un riant bocage l'ermitage du grand anachorète Canwa, asile de piété et de science dont le calme n'est troublé que par le murmure de la prière et les plus douces voix de la nature.

Le monarque, délicieusement impressionné par la paisible beauté de ce site, pénètre dans la demeure du solitaire. Canwa ne répond pas à sa voix; mais une jeune fille, dont les grâces resplendissent sous le valkala, le vêtement d'écorce des pénitents, s'offre

(1) Le poëte à qui l'on attribue la compilation des Védas et la composition du Mahâbhârata.

aux regards surpris de Douchmanta. En l'absence de son père, elle s'acquitte avec la plus aimable modestie des devoirs de l'hospitalité envers l'étranger dont elle a reconnu le rang suprême.

Le roi la presse de questions. Comment le séjour d'une forêt, d'un ermitage, la dérobe-t-il au monde?

La jeune fille lui dit sa naissance. Fille de la nymphe Ménakâ et de Viswâmitra qui avait quitté la carrière militante du Kchattriya pour la vie contemplative du Brahmane, elle a été abandonnée dans ces bois par sa mère. Son premier berceau a été une couche de verdure parfumée de fleurs; les arbres entrelacés jetaient leur ombre sur l'enfant et l'abritaient de leur sombre feuillage; les oiseaux, les Saconntas l'endormaient de leurs chants, la caressaient de leurs ailes.

Canwa aperçut auprès de son ermitage l'enfant délaissée; il la prit dans ses bras, et en mémoire des Saconntas, il nomma Sacountalâ leur petite protégée.

L'austère anachorète s'occupa avec amour de l'éducation de sa fille adoptive. En grandissant, Sacountalâ répandait dans la sévère demeure le rayonnement de sa jeunesse, et entourait Canwa d'une reconnaissante et respectueuse affection.

Donchmanta ne vit dans ce récit qu'un détail : Sacountalâ était de la race des Kchattriyas.

« D'après ton langage, ô femme excellente! il

» est clair que tu es fille d'un roi : deviens mon » épouse, femme gracieuse, et dis-moi ce que je » dois faire pour toi ! Aujourd'hui même je t'apporterai un collier d'or, de riches vêtements, des » boucles d'oreilles étincelantes d'or et de pierreries » les plus rares provenant des contrées lointaines; » des joyaux, gracieux ornements de la poitrine, » ainsi que de riches fourrures. Consens à être mon » épouse, et tout mon royaume t'appartiendra. » Unis, vierge timide, unis tes jours aux miens par » le lien nuptial des Gandharvas : car de toutes les » manières de serrer les nœuds de l'hymen, celle des » Gandharvas est réputée la meilleure. »

Sacountalà supplie le prince d'attendre l'arrivée de Canwa. Elle ne veut pas contracter sans l'assentiment de son bienfaiteur une union qu'il approuvera sans doute, qu'il consacrera avec joie.

Le roi persiste dans sa résolution : « Une âme, » dit-il, s'unit par l'amitié à une autre ; une âme » trouve son refuge dans une autre ; une âme se » donne elle-même à une autre, telle est la règle que » trace pour toi la loi divine. »

Sacountalà cède, mais à une condition : le fils qui naîtra de leur mariage sera l'héritier du trône. Le roi promet tout, et les fiancés unissent leurs mains sous le regard des dieux.

Douchmanta quitte sa jeune épouse après lui avoir promis de la faire chercher solennellement.

Sacountalà est seule et troublée. Pour la première fois, elle redoute le retour de son père; pour la première fois, elle n'accourt pas au-devant du vieillard pour l'alléger de son fardeau de fruits. Mais Canwa arrive, souriant, inspiré : « Bienheureuse, lui dit-il, » l'union que tu as contractée aujourd'hui de toi-» même sans me consulter n'a rien de contraire à la » loi divine. Certes, le mariage nommé Gandharva » est le plus convenable pour l'ordre des guerriers.

. . . . . .

» Douchmanta, que tu as pris pour époux, ô Sa-» countalà, est le meilleur des hommes, doué de » vertu religieuse et de grandeur d'âme. Ton fils, » chef d'une grande race, redoutable par sa force, » aura en sa puissance ce monde tout entier auquel » l'Océan sert de limite. »

Rassurée, joyeuse, Sacountalà prodigue à son bienfaiteur les soins caressants dont elle n'avait d'abord osé l'entourer. Elle prie le saint anachorète de bénir celui auquel elle a engagé sa foi, et quand Canwa, accédant à son désir, laisse à son choix la grâce qu'il accordera au monarque, la noble jeune femme souhaite que la race royale, toujours heureuse, soit à jamais fidèle au devoir.

Mais de longs jours s'écoulent, et le roi ne revient pas. Un fils est né à Sacountalà, et manifeste en grandissant les penchants héroïques de sa race; Canwa se décide alors à faire reconnaître à la mère

le titre de reine; à l'enfant, celui de roi de la jeunesse.

Les disciples de Canwa accompagnent Sacountalâ et son fils à Hastinapoura, résidence de Douchmanta; ils la conduisent au palais, l'introduisent à l'audience publique du souverain, et jugeant leur mission accomplie, croyant avoir assuré le bonheur de la fille de leur maître spirituel, ils retournent à l'ermitage.

Pendant ce temps, Sacountalâ rappelle au roi ses promesses; mais, à cette femme tenant dans ses bras un enfant, le saluant des noms d'époux et de père, Douchmanta ne répond qu'un mot : « Je ne » m'en souviens pas ! »

Le regard étincelant, la lèvre frémissante, Sacountalâ, déchirée par la douleur, mais exaltée par l'indignation, s'adresse au monarque avec l'autorité de l'ascète, la majesté de l'épouse :

« Toi qui connais la vérité, ô grand Roi, comment » se fait-il que tu oses soutenir sans crainte ne pas » me connaître, ainsi que le ferait un homme vul- » gaire et de sentiments bas?... Je suis seul, as-tu » pensé peut-être? mais tu ne sais pas ce que c'est » que la conscience, ce sage des anciens jours, qui a » connaissance de toute action mauvaise, et en pré- » sence de qui tu commets l'iniquité! L'homme qui » fait le mal se prend à dire : Personne ne me voit! » Mais les dieux le voient, et son propre juge, l'homme » intérieur, le voit aussi ! »

Nous ne citerons pas ici l'admirable discours que le poëte place dans la bouche de son héroïne et qui a pour objet la glorification de la femme; c'est dans l'étude spécialement consacrée à l'épouse que nous rappellerons ces pages, qui expriment éloquemment la vénération de l'Hindou pour la mère de ses enfants.

Douchmanta parait insensible aux accents sévères, passionnés, émouvants, de Sacountalâ. En vain essayant de surprendre en lui le tressaillement de l'amour paternel, elle tend vers lui cet enfant au doux sourire, au naïf et affectueux regard : Douchmanta la raille et l'insulte.

« Je ne reconnais pas le fils que tu as mis au » monde, Sacountalâ ! Les femmes ont en partage » l'art de feindre : qui ajouterait foi à ton langage?... » Je ne te reconnais pas ; laisse-moi. »

. . . . . .

Au nom de la vérité, la jeune femme adjure le roi de renoncer à son système de dénégations. « Une » parole vraie ! » dit-elle. « On peut douter, ô prince, » si elle n'égale pas en efficacité la lecture entière » des Védas ou la pratique de se baigner dans les » saints lieux de pèlerinage! La vérité, c'est la pre- » mière des vertus!..... la vérité, c'est le Brahma » suprême!..... Ah! ne viole pas, ô roi, cette loi » souveraine!..... tiens-toi lié à la sincérité de tes » promesses. Mais si tu restes attaché au mensonge,

» si tu deviens infidèle à la foi jurée, oui, je pars à » l'instant, je me retire de moi-même; car personne » ne s'approcherait encore d'un homme tel que » toi !.....

» Au reste, apprends-le, Douchmanta, même » sans ton secours, mon fils régnera un jour sur le » monde qui étend ses frontières jusqu'aux quatre » mers, et qui a pour couronnement le glorieux » Méron, le roi des montagnes ! »

Après ce fier défi, Sacountalà partait..... Une voix qui n'appartenait pas à la terre l'arrêta..... C'étaient les dieux qui témoignaient pour elle.

« Protége ton fils, ô Douchmanta, disait cette voix; » protége ton fils et honore sa mère. Sacountalà a dit » la vérité; tu es le père de cet enfant; et comme » c'est par notre intervention qu'il va croître à l'abri » de ton trône, tu lui imposeras le nom de Bharata (1) » (le protégé). »

Le roi, laissant alors éclater l'émotion que depuis le commencement de cette scène il s'efforçait de dominer, s'écrie avec bonheur :

« Écoutez, ô vous, hommes sages, le langage que » m'a tenu l'envoyé des dieux ! Cet enfant, je le recon- » nais, moi aussi, pour mon fils. Mais si je l'avais » aussitôt reçu comme mon fils, sur la simple parole » de sa mère, mon peuple eût conçu peut-être des

(1) Traduction de M. de Chézy.

» doutes sur sa naissance; ce fils n'eût peut-être
» jamais été pur à ses yeux (1)! »

Attirant sur son cœur l'enfant qui lui est rendu, il s'enivre longuement des premières et ineffables joies de la paternité; puis, s'adressant à Sacountalâ :

« Nos engagements, » dit-il, « étaient inconnus à
» mon peuple; toute ma conduite jusqu'ici a eu pour
» objet de les divulguer dignement à tous les yeux.
» Maintenant ce peuple sait que tu es liée à moi par le
» titre d'épouse. A cet enfant, à notre fils, appartient
» de droit la succession au trône; c'est dans ce des-
» sein que j'ai toujours agi. Les paroles dures que tu
» m'as adressées dans un mouvement de colère, je
» te les pardonne, à toi qui m'aimes, épouse chérie,
» femme gracieuse, dont les grands yeux ont tant de
» charme! »

Malgré l'heureux dénoûment de cette légende, les scènes que nous venons d'esquisser prouvent combien facilement pouvaient être méconnus des liens contractés sans témoins, sans consécration civile ou religieuse.

Parfois, comme dans l'enlèvement de Roukmini (2), ce mode de mariage se confondait avec le rite râkchasique.

---

(1) Traduction de M. Félix Nève.

(2) Cet épisode du Bhâgavata Pourâna a été brillamment traduit par M. Langlois. Voir *Monuments littéraires de l'Inde ou Mélanges de littérature sanscrite*; 1827.

Roukmini était fille d'un roi de Vidarbha. Elle était d'une beauté accomplie, et son âme noble et fière s'élevait aux plus généreuses aspirations.

Souvent elle entendait exalter la gloire de Krichna, l'avatar de Vichnou. Jamais elle n'avait vu le héros; mais elle aimait la valeur : elle s'attacha à lui. Le poëte indien fait d'abord de Roukmini une incarnation de Lakchmî, femme de Vichnou. Inconsciente de sa divine origine, elle se sentait néanmoins attirée ici-bas vers le dieu qui au ciel était son époux.

Krichna, séduit, lui aussi, par la pure renommée de Roukmini, avait demandé la main de la jeune fille, et le roi de Vidarbha avait avec bonheur accédé à ses vœux; mais un rival s'était présenté : c'était Sisoupâla, prince de Tchédi; il était soutenu par le frère même de Roukmini, et le roi de Vidarbha céda à regret à l'influence de son fils.

Privée de l'appui efficace de son père, mais encouragée par son aveu tacite, Roukmini résolut de faire appel à la courageuse affection de l'homme auquel lui-même l'avait naguère destinée.

Appelant auprès d'elle un brahmane, elle charge le ministre sacré d'une mission pour Krichna. Dans une lettre à la fois impérieuse et tendre, elle instruit le héros des intentions de son frère Roukmî et le somme de défendre une fiancée, une épouse.

Elle lui dit les prières qu'elle a adressées aux dieux, les austérités auxquelles elle s'est livrée, tous les actes

pieux qu'elle a accomplis pour appeler sur ses desseins la protection du ciel. Elle lui annonce que son mariage avec le prince de Tchédi est fixé au lendemain. Qu'il l'enlève pendant la cérémonie, mais qu'il respecte ses parents et ne les menace pas d'un fer sacrilége.

Entraîné par l'expression énergique, passionnée, de sentiments qui répondent aux siens, Krichna vole à Vidarbha.

Tout dans la ville respire l'allégresse; les rues sont jonchées de fleurs, ornées d'arcs de triomphe, embaumées de parfums; les habitants ont pavoisé leurs demeures de drapeaux et de bannières; les invocations aux dieux et aux mânes des ancêtres ont été prononcées; les brahmanes ont reçu les honneurs dus à leur rang, et ont ajouté à la parure de la fiancée des bandelettes contenant des prières écrites de leurs mains et extraites des livres sacrés. Un sacrifice a été célébré.

Un mouvement guerrier anime la fête. Des rois voisins, devinant les projets de Krichna, sont accourus pour prêter leur appui à Sisoupâla. Cavaliers, fantassins, chars, éléphants, se mêlent à la foule joyeuse.

Pendant ce temps, Roukmini, anxieuse, palpitante, commence à désespérer de son salut. Les heures se passent, et ni le brahmane ni Krichna ne paraissent. Elle se croit méprisée. « Je ne suis point

» aimée, je n'ai point de protecteur, » se dit-elle avec amertume.

L'arrivée du brahmane met fin à son angoisse : il lui annonce la présence de Krichna dans la ville.

Le prince et son frère sont reçus par le roi avec une courtoise déférence ; le peuple, qui se presse autour d'eux, admire Krichna, le dieu-roi : « Qu'il » reçoive, » s'écrie-t-il, « qu'il prenne la main de » Roukminî ! »

C'est au milieu de ce tumulte que la princesse se dirige vers le temple de Pârwati. Soudain, elle se trouble : son cœur a reconnu Krichna.

Elle se contient ; elle s'avance au son des instruments, au bruit des tambours, entourée de femmes de la cour, de guerriers à l'aspect imposant, recevant les hommages les plus flatteurs. Elle arrive au temple, elle prie ; mais ce n'est pas le mariage préparé par son frère qu'elle supplie la déesse de bénir, c'est l'entreprise qui doit le rompre.

Lorsque, après avoir déposé son offrande aux pieds de Pârwati, après avoir comblé de ses dons les femmes des brahmanes et en avoir reçu des objets sacrés ; lorsque, la main posée sur l'épaule d'une amie, elle quitte le temple et se présente aux yeux de la foule, dans sa splendide beauté, tous les cœurs volent à elle. Les rois venus pour défendre Sisonpâla laissent tomber leurs armes, se précipitent vers elle, et fléchissent le genou.

Roukmini a prévu ce moment.

« Elle, cependant, tendait vers un seul but; elle » s'en approche lentement : bientôt elle contemple » de près le divin Krichna. Écartant de ses doigts » les boucles de cheveux qui voilaient en partie le » feu de ses regards, elle les attache tour à tour et » sur les princes qu'elle subjugue, et sur le héros qui » est son vainqueur. Enfin Krichna la prend, la » place sur son char et l'enlève à la vue même de » ses ennemis, dont il brave le tchakra (1) impuis- » sant. »

Il ne fuit pas, le ravisseur; son char roule majestueusement, protégé par les guerriers de Balarâma.

La stupeur s'est emparée des rois, mais leur réveil est celui du lion. Ils poursuivent Krichna, leurs flèches traversent l'air, rapides et nombreuses. Roukmini s'effraye. Calme et souriant, le héros la rassure. Et cependant l'attaque et la défense sont terribles. Le poëte fait de cette mêlée un saisissant tableau, dans des pages que l'on croirait inspirées par le souffle héroïque d'Homère.

Le dieu disperse ses ennemis.

---

(1) « Un tchakra est un instrument en forme de disque ou de » roue. Le bord en est aiguisé et tranchant; on lance cette arme au » milieu des bataillons armés, et on la ramène par le moyen d'une » courroie. Le dieu Vichnou, dans l'une de ses quatre mains, tient » un tchakra, qui représente aussi le soleil. » (*Harivansa*, note de M. Langlois.)

« Seul, Sisoupalà, » ajoute le Bhâgavata-Pourâna, « furieux de se voir enlever sa fiancée, persistait, » malgré leurs avis, dans la résolution de vaincre ou » de mourir. » On le persuade enfin, on l'entraîne loin du champ de bataille; cependant la lutte n'est pas terminée. Roukmi revient avec une seconde armée. De loin déjà, il menace Krichna, il l'insulte, il l'outrage; mais ses paroles n'ont pas plus le pouvoir d'irriter l'âme impassible du héros que ses flèches d'en atteindre le corps invulnérable.

Une lutte désespérée s'engage. Krichna va tuer son beau-frère.... Il s'arrête.... Sa jeune femme est à ses pieds, souillant son front dans la poussière, plus puissante que jamais dans sa faiblesse et dans ses larmes.

Elle a désarmé le vainqueur. Le regard de Krichna s'arrête sur elle avec une douce pitié. Roukmi ne mourra pas; mais, frappé d'un châtiment ignominieux, il vivra déshonoré.

C'étaient là généralement les tristes conséquences de ces unions que tolérait la loi, mais que ne sauraient légitimer les droits imprescriptibles de la morale, qui est une, partout et toujours.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ÉPOUSE, LA MÈRE, LA VEUVE. — MORT DE L'ÉPOUSE.

Les Aryas : l'épouse. — Son influence : hymne au dieu du jeu. — Monogamie presque générale. — La mère. — La veuve : hymne au dieu de la mort.

Société brahmanique : l'épouse dans le code de Manou. — Le législateur redoute son ascendant : épisode de Diti, dans le *Bhâgavata-Pourâna*. — Glorification de la femme vertueuse : une maxime de Manou, un passage du *Harivansa* et le discours de Sacountalâ. — Principale cause de répudiation. — Polygamie. — Jalousie du gynécée : épisode de Tchitrakêtu. — La mère. — Manou l'exalte. — Les poëtes la comprennent admirablement. — La veuve de Srigâla confiant son fils au meurtrier de son mari. — La veuve dans les lois de Manou. — Règles concernant le sacrifice de la veuve, fragment d'un Pourâna traduit de l'anglais. — La veuve de Prithou. — Mort de l'épouse. — Devoirs imposés au veuf par Manou. — Lamentations d'Adja sur la mort d'Indoumati.

L'épouse! l'épouse dans l'Inde antique! De quelle lumineuse auréole ne s'y trouve-t-elle pas couronnée! Depuis les hymnes du Véda jusqu'aux élégies des contemporains de Vikramâditya, quelles productions de la littérature sanscrite ne l'ont pas célébrée! Quels noms que ceux de Sitâ, Damayantî, Sâvitri, ces héroïnes de la tendresse conjugale qui

ont inspiré aux poëtes épiques leurs plus vivantes créations (1) !

Quelles mœurs, quelles lois développèrent ces types admirables, et préparèrent les dévouements dont le Râmâyana, le Mahâbhârata nous dévoileront les sublimes délicatesses?

Les droits religieux de la femme chez les Aryas témoignent du rang élevé qu'elle occupait dans la

(1) Laissons parler ici M. le baron Guerrier de Dumast. Dans les notes qui accompagnent ses *Fleurs de l'Inde*, dont il a fait un si ravissant bouquet, l'auteur, après une allusion à Sitâ et à Damayanti, ajoute : « L'existence des deux princesses que nous citons n'est pas » certaine, dira-t-on peut-être.

» Il ne s'agit que de s'entendre. Leur existence individuelle à un » moment donné, précisément selon la légende.....? Eh, mon Dieu, » soit ! Chacun là-dessus peut disputer à l'aise. Mais leur existence » générale....? la révoquer en doute est impossible. Or c'est là ce » qu'il faut.

» Non dessinés, — non rêvés même par les Grecs ou par les Ro- » mains, lesquels n'avaient jamais fait ascension jusqu'à des régions » pareilles ; non soupçonnés, disons-nous, par Homère et même » par Virgile ; — des types féminins d'une telle élévation, d'une » telle délicatesse, d'une telle pureté de sentiments, n'auraient pas » pu davantage être conçus par les grands épiques sanscrits, si ces » derniers n'eussent rencontré aux bords du Gange ce qui n'existait » aux rives ni du Mélès ni du Tibre ; s'ils n'eussent trouvé dans la » société hindoue de leur époque les linéaments et les couleurs né- » cessaires pour composer et peindre de semblables figures. Croire » le contraire, c'est stupidement oublier que l'homme ne possède » point les pouvoirs de l'Auteur suprême, et qu'il ne saurait, comme » le Créateur, tirer quelque chose *de rien*.

. . . . . .

» De tels inventeurs, pourrions-nous dire, seraient plus étonnants » que leurs héroïnes. »

famille védique. Nous l'avons vue participer aux cérémonies du culte domestique et diriger l'enseignement religieux de ses enfants. Ailleurs, dans l'étude consacrée à la jeune fille et au mariage, l'hymne des noces de Soûryâ nous a montré la femme reine dans son intérieur. Les titres de chef, pati; de maître de maison, grihapati, attribués à l'époux, expriment, non la tyrannie, mais la protection; et la femme, nommée, elle aussi, patnî, grihapatnî, partage avec son mari les priviléges d'une autorité dont il ne lui épargne que les dangers.

Son rôle, en effet, ne l'appelle pas sur ces champs de bataille où la civilisation se heurte contre la barbarie, où l'Arya prélude à la conquête de l'Inde; mais c'est elle qui, avant la mêlée, offre au guerrier l'ambroisie dont s'abreuvent les dieux et les héros.

« Si le belliqueux Arya prévoit l'approche de son » ennemi, » chante le Véda, « si le moment du com- » bat est arrivé, que son épouse, accompagnée de » ceux qui versent le soma, donne des ordres pour » que cette généreuse liqueur soit préparée (1). »

Dans ces temps antiques, la femme apparaît comme la digne compagne du héros, et l'Arya s'excite aux valeureuses actions par la pensée de celle qui, après la victoire, s'appuiera avec fierté sur un bras vaillant.

---

(1) *Rig-Véda*, section III, lecture VI, hymne VI.

« Toutes les femmes, » s'écrie Indràni, » sont » charmées du courage et de la gloire de l'époux » qui les aime. Une belle épouse est heureuse, » quand elle rend un hommage public à son bien- » aimé (1). »

Partout éclate dans les hymnes du Véda le sympathique respect de l'Arya pour la femme.

« Il (Agni) est dans le foyer, semblable à une » épouse fidèle dans sa maison : il embellit tout (2). »

L'Arya veut-il peindre aux dieux l'ardeur de sa prière, sa confiance dans leur bonté ; veut-il attirer sur ses vœux leur bénédiction, veut-il leur rappeler leur amour pour lui? ce sont les rapports mutuels de l'homme et de sa compagne qui lui fournissent ses comparaisons favorites :

« Je l'invoque, » dit-il d'Indra, « avec la tendresse » de l'époux pour son épouse (3).... ».

« Il (Atri) (4) vous invoqua et vous pria avec la » foi qu'une épouse a dans son époux (5).... »

« Accepte nos offrandes, écoute nos prières ; » sois pour nous comme l'époux pour sa jeune » épouse (6).... »

---

(1) *Rig-Véda*, section VII, lecture VII, hymne IX.

(2) Section I, lecture V, hymne V.

(3) Section III, lecture VI, hymne II.

(4) Atri, sage.

(5) Section IV, lecture IV, hymne XVI. (Le poëte s'adresse aux Aswins.)

(6) Section III, lecture III, hymne XIII.

« Aime notre prière, comme l'époux aime son » épouse (1).... »

« Aime nos voix, comme l'époux aime la voix » d'une épouse bien-aimée (2). »

« Tu nous aimes, comme une épouse aime son » mari (3). »

L'Arya attribuait à la femme une influence douce et bienfaisante; il croyait que, dans l'intimité d'une vertueuse union, l'homme pouvait se purifier de ses fautes et embrasser une existence nouvelle. L'hymne au dieu du jeu (4) chante dignement cet ascendant de l'épouse.

Un homme qui possède dans son ménage tous les éléments de bonheur est en proie à la funeste passion du jeu, si profondément entée chez les Hindous. Il se sent coupable, il se repent, et cependant ne peut se vaincre.

Sa femme souffre en silence, et ne cesse de prodiguer au coupable les soins d'une affectueuse sollicitude. A la vue de cette muette douleur, de cette inaltérable patience, de cette miséricordieuse bonté, il exprime ses remords avec émotion :

« J'ai une épouse qui n'a contre moi ni colère ni

(1) Section III, lecture IV, hymne VII. (Le poëte s'adresse à Pouchan, l'une des formes d'Agni.)

(2) Section III, lecture VI, hymne XIV. (Le poëte s'adresse à Indra.)

(3) Section VII, lecture III, hymne VII.

(4) Section VII, lecture VIII, hymne II.

» mauvaise parole. Elle est bonne pour mes ami
» comme pour son époux. Et voilà la femme dévouée
» que je laisse pour aller tenter la fortune ! »

Une idée poignante le saisit.... Déjà la famille de sa femme le méprise, et sa compagne se lassera peut-être de souffrir pour lui.... « Je ne veux plus, » s'écrie-t-il, « être malheureux par ces dés. »

Mais ses amis l'entraînent, la vue du dé séducteur fait le reste.... Il joue, il joue encore.

Dans une lutte que l'hymne décrit avec des accents d'une étrange énergie, le joueur achève sa ruine. Il fait nuit. Le malheureux rentre, fou de désespoir, éperdu de terreur, car, poursuivi par un créancier, « la pensée du vol lui est venue, » ajoute le poëte avec une sombre expression.

« En revoyant sa femme, » continue l'auteur sacré, « il songe que d'autres épouses sont heureuses, que » d'autres ménages sont fortunés. »

L'aurore réveille la nature; avec elle se lève le joueur, et les rayons du soleil le rencontrent de nouveau penché sur les sombres dés. Mais quand revient la nuit il n'ose rentrer sous le toit conjugal, et sur la terre nue il étend ses membres brisés.

Alors s'opère en lui une transformation subite : il se détourne du précipice qui l'allait engloutir. Désormais il demandera le bonheur aux paisibles joies du foyer domestique, aux âpres labeurs de la vie des champs.

« O joueur, » s'écrie-t-il avec l'autorité d'une triste expérience, « ô joueur, ne touche pas aux dés! Tra-» vaille plutôt à la terre, et jouis d'une fortune qui » soit le fruit de ta sagesse. »

L'importance du personnage de l'épouse était un obstacle à la polygamie : aussi, tout en n'étant pas de précepte, la monogamie était-elle l'état du plus grand nombre.

Cependant le besoin d'une postérité mâle devait entraîner la pluralité des femmes; mais, ainsi que le fait judicieusement remarquer M. Émile Burnouf (1), la seconde épouse ayant droit au même rang que la première, le chef de famille sacrificateur ne pouvant attribuer à plusieurs femmes les priviléges religieux de la maîtresse de maison, et l'homme du peuple ne pouvant suffire au luxe ruineux d'un gynécée, les seigneurs, auxquels ce dernier inconvénient importait peu, et qui n'avaient pas conservé leurs droits spirituels, échappèrent seuls à la règle générale.

La mère seule complétait donc l'épouse; aussi était-elle un objet de vénération : « La mère d'un » fils, s'écrie Indrânî, mérite des hommages (2). »

Dans sa prière, l'Arya unissait avec une égale tendresse les noms de ceux auxquels il devait l'être : « Épargne celui et celle qui nous ont donné le jour;

(1) Voir l'*Essai sur le Véda*.
(2) Section VIII, lecture IV, hymne I.

« ô Roudra, abstiens-toi de frapper les personnes qui » nous sont chères (1) ! »

Ailleurs, l'hymne rappelle la sollicitude passionnée de la mère, l'instinct par lequel se sent attiré l'enfant vers celle qui seule peut le comprendre, et le respect, qu'homme, il lui témoignera :

« Ses serviteurs ressemblent à des fils élevés dans » la même maison, et qu'une épouse vertueuse, aimée » de son époux, chérit également (2). »

« Qu'Aditi m'accueille comme une mère accueille » son fils, et que ma prière aille jusqu'à son cœur » pour y être conservée (3). »

« De même que des mères surveillent leur nour- » risson, le Ciel et la Terre te suivent avec sollici- » tude, ô vigoureux et redoutable Indra (4) ! »

« Le généreux et magnifique Soma s'unit avec » tendresse aux ondes, comme un nourrisson s'at- » tache à sa mère (5). »

« Folâtres comme de jeunes enfants sous l'œil » d'une bonne mère (6).... »

« Comme des enfants sont soumis à leur mère (7)... »

---

(1) Section I, lecture VIII, hymne II.

(2) Section I, lecture V, hymne XII. (Le poëte parle d'Agni.)

(3) Section IV, lecture II, hymne X.

(4) Section VI, lecture VII, hymne II.

(5) Section VII, lecture IV, hymne III.

(6) Section VIII, lecture III, hymne VII. (Le poëte parle des Marouts.)

(7) Section IV, lecture VI, hymne IV.

Dans l'idiome védique, la mère est appelée *mâtri*. Ici encore, c'est l'*Essai sur le Véda* qui nous donne sur ses fonctions les renseignements les plus précis. Dans la racine qui forme son nom, et qui généralement exprime un partage, M. Burnouf voit la nature de ses attributions : « La mère, dit-il, semble ainsi » avoir eu pour rôle principal d'être la distributrice » des biens de toute sorte envoyés par les dieux ou » conquis par le père : c'était la nourriture, le vête- » ment, et en général tout ce qui pouvait contribuer » à satisfaire aux premiers besoins d'une société nais- » sante. »

La mère alors survivait à l'épouse.

Quand l'Arya, fatigué de la lutte, terminait son active et vaillante existence, ses parents, ses amis se pressaient autour de son cadavre, et sur sa tombe s'élevait l'hymne de la mort.

Dans un chant funèbre que nous a conservé le Véda (1), le poëte, pris d'une sombre terreur, conjure Mrityou, le dieu de la mort, de ne point moissonner d'autres victimes. L'Arya, l'adorateur de la vie, peut à peine en comprendre la cessation, et devant le corps inanimé de son compagnon de guerre, devant une famille en larmes, sa pensée se reporte, par une brusque réaction, vers les bruyants plaisirs d'ici-bas :

(1) Section VII, lecture VI, hymne XIII.

« La vie et la mort se succèdent. Que l'invocation » que nous adressons aujourd'hui aux dieux nous » soit propice! Livrons-nous au rire et au bonheur » de la danse, et prolongeons notre existence. »

Mais la tombe est entr'ouverte..... « Levez-vous, » dit l'officiant aux parents du mort; « entourez celui » que le temps a frappé, et, suivant votre âge, faites » des efforts pour le soutenir. »

Les femmes qui n'ont point connu les amères douleurs du veuvage s'avancent alors chargées de leurs offrandes :

« Laissez approcher avec leur beurre onctueux » ces femmes vertueuses qui possèdent encore leur » époux. Exemptes de larmes et de maux, couvertes » de parures, qu'elles se lèvent devant le foyer. »

Puis le prêtre, grave et bon, s'adresse à la veuve dans un langage empreint d'une douce autorité. Lui rappelant énergiquement ses devoirs de mère, il donne une suprême consécration à son dévouement d'épouse :

« Et toi, femme, va dans le lieu où est encore la » vie pour toi. Retrouve dans les enfants qu'il te » laisse celui qui n'est plus. Tu as été la digne épouse » du maître à qui tu avais donné ta main. »

Les doigts du mort retiennent encore ses armes naguère triomphantes. Le prêtre les retire et murmure avec mélancolie : « O toi, voilà ce que tu es » devenu..... » De nouveau il rejette les tristes

pensées ; de nouveau il chante sur la tombe qui se ferme l'hymne de la vie : « Et nous, en ces lieux, » puissions-nous être des hommes de cœur et triom- » pher de tous nos superbes ennemis ! »

Le sol va engloutir le cadavre, et l'officiant, lui disant un éternel adieu, souhaite que la terre lui soit légère :

« Va trouver la Terre, cette mère large et bonne, » qui s'étend au loin..... O Terre, soulève-toi. Ne » blesse point ses ossements. Sois pour lui prévenante » et douce. O Terre, couvre-le, comme une mère » couvre son enfant d'un pan de sa robe.....

» Les jours sont pour moi ce que les flèches sont » pour la plume qu'elles emportent. Je contiens ma » voix comme le frein contient le coursier. »

Qu'il y a loin de cette scène de résignation au suicide de l'Indienne sur le bûcher de son mari !

La société brahmanique conservera-t-elle à l'épouse sa dignité, à la mère son autorité, à la veuve enfin, la vie ?

« Les femmes mariées, » dit Manou, « doivent » être comblées d'égards et de présents par leurs » pères, leurs frères, leurs maris et les frères de leurs » maris, lorsque ceux-ci désirent une grande pro- » spérité (1).

» Partout où les femmes sont honorées, les divi-

(1) Livre III, cl. 55.

» nités sont satisfaites ; mais lorsqu'on ne les honore » pas, tous les actes pieux sont stériles (1).

» Les maisons maudites par les femmes d'une » famille auxquelles on n'a pas rendu les hom- » mages qui leur sont dus, se détruisent entièrement, » comme si elles étaient anéanties par un sacrifice » magique (2).

» Dans toute famille où le mari se plait avec sa » femme et la femme avec son mari, le bonheur est » assuré pour jamais (3). »

Ne croirait-on pas, d'après ces paroles de Manou, qu'elles durent être libres et heureuses, ces femmes dont le culte était imposé aux hommes par la loi, au nom de la religion, et dont le mépris attirait la colère des dieux ?

Continuons de lire, et arrêtons-nous plus loin :

« Une petite fille, une jeune femme, une femme » avancée en âge, ne doivent jamais rien faire » suivant leur propre volonté, même dans leur » maison (4).

» Pendant son enfance, une femme doit dépendre » de son père ; pendant sa jeunesse, elle dépend de » son mari ; son mari étant mort, de ses fils ; si elle » n'a pas de fils, des proches parents de son mari,

(1) Livre III, çl. 56.
(2) Livre III, çl. 58.
(3) Livre III, çl. 60.
(4) Livre V, çl. 147.

» ou, à leur défaut, de ceux de son père; si elle n'a » pas de parents paternels, du souverain; une femme » ne doit jamais se gouverner à sa guise (1). »

Étrange contradiction! L'homme doit donc honorer une esclave dépourvue de toute initiative, privée même de raison, — car penser, c'est vouloir, et vouloir, c'est agir, — abrutie par une obéissance passive, éternelle, déshonorante même lorsqu'elle courbe la mère devant son enfant?

Dans ce code tout entier se manifeste ce singulier mélange d'amour et de crainte, de respect et de mépris. Tantôt, élevant la femme sur un magnifique piédestal, Manou semble la présenter, comme la source du bien, à l'adoration de l'homme; tantôt, la renversant brutalement de cette hauteur où lui-même l'a placée, il voit en elle le génie du mal et la précipite aux pieds d'un maître. Ne serait-ce point l'attrait qui l'entraîne vers elle qui lui fait tant redouter son empire?

Nous l'avons vu en examinant les droits religieux de l'Indienne, la seule divinité que Manou offre à l'adoration de la femme, c'est son mari; le seul culte qu'il lui impose, c'est le dévouement conjugal.

Le même législateur, qui pensait que mieux vaudrait pour une fille un célibat perpétuel qu'une union mal assortie, exige néanmoins, si un sem-

(1) Livre V, cl. 148.

blable mariage s'est malheureusement accompli, l'immuable respect de l'épouse pour un époux indigne d'elle. Si, écartant l'exagération de la forme, on regarde au fond de cette loi, on reconnaîtra que c'est une loi juste, protectrice du sanctuaire domestique. Sans doute, les armes ne sont pas égales : le mari a le droit de répudier sa femme pour des torts moindres que ceux dont il peut impunément se rendre coupable envers elle ; mais qui le corrigera, qui même le réhabilitera, si ce n'est la saine influence de la famille ?

L'auteur du Harivansa fait de la régénération du mari le salut de la femme :

« L'époux inconsidéré dans ses actions, déchu ou » vicieux, est sauvé par sa femme, qui se sauve en » même temps que lui (1). »

Manou atténue d'ailleurs en plusieurs endroits ce que ses préceptes auraient de trop dur pour l'épouse : « Lors même que le mari prend une femme qui lui » est donnée par les dieux, et pour laquelle il n'a » pas d'inclination, il doit toujours la protéger, si » elle est vertueuse, afin de plaire aux dieux (2). »

Non-seulement il la prémunit contre les suites d'une injuste indifférence de son protecteur légal,

---

(1) *Harivansa*, ou *Histoire de la famille de Hari*, ouvrage formant un appendice du Mahâbhârata, et traduit sur l'original sanscrit par M. A. Langlois. Voir CXXXVI^e lecture.

(2) Livre IX, çl. 95.

il la défend même contre les caprices de celui-ci.

« Qu'une fidélité mutuelle se maintienne jusqu'à » la mort, tel est, en somme, le principal devoir de » la femme et du mari.

» C'est pourquoi un homme et une femme unis » par le mariage doivent bien se garder d'être » jamais désunis, et de se manquer de foi l'un à » l'autre (1). »

Le législateur veut que l'homme rende son joug doux et agréable à l'épouse. S'écartant parfois de ce principe, il permet à l'Hindou de frapper sa femme, loi odieuse qui contraste avec ce noble précepte d'un autre législateur : « Ne frappez pas, même avec une » fleur, une femme coupable de cent fautes (2). »

Ailleurs, comprenant que la femme qui a le sentiment de sa dignité personnelle est la meilleure gardienne de son honneur, Manou doute de l'efficacité des châtiments corporels. La femme, en effet, que retiennent seuls des obstacles matériels, n'est-elle pas déjà avilie (3)?

---

(1) Livre IX, cl. 101, 102.

(2) *Digest of hindu law*, translated by Colebrooke. (Cité par Loiseleur-Deslongchamps, Conf. *Lois de Manou*, liv. VIII, note du çloka 299.)

(3) Ainsi que le font remarquer Wilson et M. Reinaud, les princes de l'Inde permettaient à leurs femmes de recevoir en audience publique et le visage découvert leurs sujets et même les étrangers. L'invasion musulmane restreignit cette liberté. Conférer, Wilson's *Hindu Theatre, Calcutta*, 1827. M. Reinaud, *Extrait d'un mémoire*

Et à ce moment, il découvre un de ces préceptes applicables dans tous les temps et dans tous les pays, car ils sont éternellement vrais. Appelant à son aide la puissance moralisatrice du travail, il déclare que les occupations de la mère de famille sont les meilleures chaînes qui attachent la femme au foyer domestique.

Une parole de Manou explique et excuse dans une certaine mesure sa sévérité pour la femme. Le législateur s'effraye en considérant l'ascendant qu'elle exerce autour d'elle, ascendant auquel il juge le sage même incapable de résister.

Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse que l'homme aussi imprime à sa compagne la direction de ses idées :

« Quelles que soient les qualités d'un homme auquel une femme est unie par un mariage légitime, » elle acquiert elle-même ces qualités, de même que » la rivière par son union avec l'Océan (1). »

Mais, dans sa partialité pour l'homme, il lui semble résulter de ce fait plus de bien que de mal. Combien plus il se défie de l'empire féminin !

Que deviendrait, il est vrai, la famille livrée à l'in-

---

historique sur l'Inde, antérieurement au onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes et persans; Paris, 1845, et *Relations de voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne;* Paris, 1845.

(1) Livre IX, cl. 22.

fluence d'une femme sans vertu, influence latente, incessante, et d'autant plus dangereuse qu'elle s'exerce sans que ceux qu'elle subjugue en aient même conscience?

« En effet, dit Manou, un époux préserve sa » lignée, ses coutumes, sa famille, lui-même et son » devoir, en préservant son épouse (1). »

Un récit du Bhâgavata-Pourâna commente d'une manière frappante les idées indiennes si contradictoires sur la femme et sur sa puissante intervention dans la vie humaine.

Diti, la mère des Daityas, a vu ses deux fils tués par Indra; elle médite sa vengeance. C'est par le pouvoir surnaturel de son époux Kaçyapa qu'elle compte la mettre à exécution; c'est son époux qu'il lui faut captiver.

Elle allie les séductions de sa grâce au rigide accomplissement de ses devoirs. Sa vertu à la fois austère et aimable, son tendre dévouement produisent leur effet sur le sage brahmane.

« Ainsi fasciné, quoiqu'il eût la science, par cette » femme habile, » dit l'auteur sacré, « Kaçyapa, » cédant à son empire, lui promit ce qu'elle lui de- » mandait; il n'y a rien d'étonnant dans ce succès » d'une femme.

» Car ayant remarqué, dans le commencement,

(1) Livre IX, cl. 7.

» que les êtres restaient isolés, le Chef des créatu-
» res avait fait de la femme, cet être qui ravit
» aux hommes la raison, la moitié de son propre
» corps (1). »

Le brahmane comble de louanges l'épouse qui lui a rendu un culte d'adoration, l'épouse qui l'a regardé comme « la Divinité suprême; » et Diti, fière de ce succès, lui demande un fils immortel, dont la main invulnérable puisse frapper et anéantir Indra, le meurtrier de ses fils.

Kaçyapa voit se déchirer le voile charmant qui dérobait à ses yeux la ruse de sa femme. Il gémit de sa faiblesse. Il est trop tard : il a promis.

« Où est ici, » dit-il avec un amer regret, « où est
» ici la faute de cette femme, qui n'a fait que suivre
» son naturel?.....

» La bouche des femmes s'épanouit comme un
» lotus d'automne, leur voix est de l'ambroisie pour
» les oreilles, leur cœur ressemble au tranchant d'un
» rasoir; quel homme a jamais connu la conduite des
» femmes?

» Personne, en effet, n'est un objet d'amour pour
» les femmes qui sont tout entières à l'objet de leurs
» désirs; elles tuent ou font tuer, pour leur intérêt,
» un mari, un fils ou un frère. »

Combien le fier dédain du législateur, combien la

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, livre VI, chap. XVIII.

passagère colère du poëte s'évanouissent devant la femme fidèle au devoir!

« Les femmes, » dit Manou, « qui s'unissent à » leurs époux dans le désir d'avoir des enfants, qui » sont parfaitement heureuses, dignes de respect, et » qui font l'honneur de leurs maisons, sont véritablement les déesses de la fortune; il n'y a aucune » différence (1).

» De la femme seule procèdent les enfants, l'accomplissement des devoirs pieux, les soins empressés, le plus délicieux plaisir, et le ciel pour les » mânes des ancêtres et pour le mari lui-même (2).»

Le Harivansa développe cette pensée avec plus de force encore quand, après avoir flétri la femme légère, il ajoute :

« Mais celle qui, parfaite en ses actions, considère » son époux comme un dieu, ne s'écarte jamais de » ses devoirs, et suit la voie d'une femme honnête, » celle-là devient l'honneur et le soutien du monde : » oui, le monde est conservé par ces femmes modestes » dans leur langage, pures dans leurs habitudes, fermes dans la vertu, constantes dans leur piété, et » toujours sages dans leurs discours (3). »

C'était en effet par la femme, base de la famille,

(1) Livre IX, cl. 26.
(2) Livre IX, cl. 28.
(3) CXXXVI^e lecture.

que se perpétuait la caste, que se soutenait l'édifice brahmanique.

Transcrivons ici, d'après la belle traduction de M. Nève (1), ce discours auquel naguère nous faisions allusion, ce discours de Sacountala qui, dans la légende du Mahâbhârata, n'est peut-être pas à sa véritable place, mais où la cause de la femme est chaleureusement plaidée. Jamais chez aucun peuple, dans aucun siècle, le poëte ne s'est incliné avec plus d'amour et de respect devant l'épouse et la mère :

« Les anciens chantres l'ont déclaré : l'homme qui » s'unit à la femme renait par elle dans ses enfants ; » de là vient pour l'épouse le titre de mère (djâyâ). » Un fils nait-il à l'homme fidèle aux lois de sa » croyance, il sauve par la perpétuité de sa race ses » ancêtres autrefois décédés. De ce qu'il délivre l'âme » de son père du séjour infernal appelé *Pout*, un fils » est appelé *pouttra*, ainsi que l'a déclaré Swayam- » bhou (2) lui-même. L'épouse est un objet d'honneur » dans la maison ; c'est elle qui élève les enfants ; » l'épouse est le souffle de vie de son époux ; elle est » tout dévouement à son maître. L'épouse est la moitié » de l'homme ; elle est pour lui le meilleur des amis :

---

(1) *Des portraits de femme dans la poésie épique de l'Inde.* Fragments d'études morales et littéraires sur le Mahâbhârata, par Félix Nève ; Bruxelles, 1858.

(2) Manou Swâyambhouva, le premier homme, auquel on attribue le code que promulgua Bhrigou.

» l'épouse est la source du parfait bien-être; elle est
» la racine de la famille et de sa perpétuité. Les
» hommes qui ont une épouse accomplissent bien les
» cérémonies sacrées et remplissent les devoirs de
» chef de maison : quand ils possèdent une épouse,
» les hommes sont comblés de joie, et le bonheur du
» salut leur est assuré. Dans des lieux déserts, les
» femmes sont des amies procurant consolation par
» leur doux langage; elles sont comme des pères dans
» les devoirs sérieux de la vie; elles deviennent
» comme des mères dans les temps d'infortune. Les
» femmes sont un appui dans des solitudes sauvages
» pour le voyageur délaissé : qui a une épouse est
» assuré d'un soutien; c'est pourquoi les femmes
» offrent le meilleur des refuges dans l'existence. Son
» époux émigre-t-il dans un autre monde et tombe-t-il
» seul dans les lieux de ténèbres, une épouse con-
» stamment dévouée le suit dans cette région. Meurt-
» elle la première, l'épouse fidèle reste sans cesse
» dans l'attente de son époux, sur lequel sont fixés
» ses regards; si son époux la précède, la femme ver-
» tueuse le suit même dans la mort.

» Aussi le mariage, ô prince, est-il un état très-
» désiré : le mari possède en effet son épouse, non-
» seulement dans cette vie, mais encore dans celle
» qui est à venir. Les sages ont dit que le fils de
» l'homme étant un autre lui-même, né de lui-même,
» l'homme doit respecter sa femme, la mère de son

» enfant, autant que sa propre mère. Quand il regarde » l'enfant de son épouse, comme il verrait sa propre » image dans un miroir, il éprouve la même joie que » l'homme pur qui a obtenu le ciel. Consumés par » les peines de l'âme, affligés par des revers, les » hommes trouvent de pures délices auprès de leur » épouse, comme les êtres souffrants de la chaleur en » trouvent dans la fraîcheur des eaux. Bien qu'irrité » par un outrage, que l'homme ne cause jamais de » chagrin à la femme qui l'a charmé : qu'il considère » plutôt que c'est d'elle que dépendent sa joie, son » bonheur et l'accomplissement de ses devoirs! La » femme est la source constante et sacrée de l'exis- » tence; car sans son secours, les Richis (sages divi- » nisés) eux-mêmes donneraient-ils le jour à un » enfant? Lorsqu'un fils accourt vers son père, même » tout couvert de poussière, lorsqu'il vient l'embras- » ser, quel plus grand plaisir peut-il exister? »

On le voit : dans la société brahmanique comme dans la famille védique, tous les honneurs sont réservés à la mère d'un fils.

« Celui-là seul est un homme parfait qui se com- » pose de trois personnes réunies, savoir : sa femme, » lui-même, et son fils; et les brahmanes ont déclaré » cette maxime : Le mari ne fait qu'une même per- » sonne avec son épouse (1). »

---

(1) Manou, *Lois*, livre IX, cloka 45.

Aussi la femme à laquelle la nature a refusé le bonheur de la maternité pourra-t-elle être répudiée dans la huitième année de son mariage; celle qui n'a donné le jour qu'à des filles, dans la onzième année; enfin, par une loi aussi injuste que cruelle, la mère que la mort a frappée dans ses enfants, sera punie de son malheur : son mari aura le droit de la renvoyer dans la dixième année qui suivra leur union.

— Cependant la pitié se glisse dans le cœur de Manou, et le fait reculer devant l'arbitraire de quelques-unes de ces mesures. L'épouse chaste et bonne ne sera, quoique malade, exilée du foyer domestique qu'autant qu'elle y consentira; et le roi, défenseur légal des femmes, protégera l'épouse stérile ou souffrante.

La polygamie prend à cette époque un accroissement auquel ajoutera encore le Krichnaïsme. Le gynécée s'organise : les femmes sont classées d'après la caste où elles sont nées, et le Dwidja ne peut, sous peine de flétrissure, attribuer le soin de sa personne et l'assistance dans ses devoirs religieux qu'à l'épouse de même rang que lui.

Combien dans les rivalités, les luttes intestines du gynécée, le rôle de la femme perdit de son antique grandeur! La loi disait : « Si, parmi les » femmes du même mari, une d'elles donne nais- » sance à un fils, toutes, au moyen de ce fils,

» ont été déclarées par Manou mères d'un enfant » mâle (1). »

Mais était-ce pour ces dernières une consolation suffisante? Les appartements intérieurs furent probablement plus d'une fois attristés par des scènes analogues à celle dont le Bhâgavata-Pourâna retrace les dramatiques détails (2).

Tchitrakêtu, roi des Çûrasênas, était malheureux au milieu des jouissances du rang suprême; sa couronne même ne lui offrait plus d'attrait : il n'avait point de fils qui dût un jour la recueillir de ses mains défaillantes.

Le Richi Angiras, s'arrêtant dans la demeure royale, fut frappé de l'expression de tristesse répandue sur les traits du monarque, et lui demanda la cause de sa douleur. Tchitrakêtu la lui avoua en l'implorant, et le bienheureux, célébrant un sacrifice, donna à Kritadyuti, première épouse du roi, le reste de l'offrande consacrée aux dieux.

« Tu auras un fils unique, seigneur, » dit-il au souverain, « qui sera pour toi une cause de douleur » et de joie. »

Plusieurs mois après, la reine était mère : un fils lui était né. Grande fut sa joie et celle de son royal époux; grande aussi fut la honte de ses rivales.

« L'amour du Richi des rois, » ajoute le poëte,

(1) Livre IX, çloka 183.
(2) Livre VI, chapitre XIV.

» pour ce fils qu'il avait eu tant de peine à obtenir, » croissait chaque jour, semblable à l'attachement » du pauvre pour l'argent qu'il n'a gagné qu'avec » peine. »

Sa tendresse pour la femme qui lui avait apporté tant de bonheur redoubla, et désormais il vécut tout à elle, tout à leur enfant.

Délaissées, les habitantes du gynécée, déchirées déjà par la jalousie, échangeaient leurs sombres réflexions : « Malheur, » se disaient-elles, « à la femme » stérile, à la femme coupable, qui n'est estimée ni » de son mari ni de sa maison, et qui est dédaignée » comme une esclave par ses rivales qui ont de beaux » enfants!

» Mais de quoi auraient-elles à se plaindre des es- » claves qui servent leur maître, si elles ne cessent » d'en recevoir des témoignages d'amour? Nous, » nous sommes aussi malheureuses que l'esclave » d'une esclave. »

Le désespoir, l'envie, la haine les excitèrent à une exécrable action : frappé d'un poison foudroyant, le fils de leur rivale mourut.

Pas un cri n'avait averti de son agonie ceux qui l'entouraient. Sa mère, le voyant étendu sans mouvement, le croyait endormi, et n'osait le réveiller.

Elle s'inquiète néanmoins de ce long sommeil; appelant la nourrice, elle lui ordonne de lui amener son enfant.

Digitized by Google

Cette femme s'affaisse; la pâleur, l'immobilité du jeune prince, lui ont révélé l'affreuse vérité.

A ses cris, la reine accourt, et s'évanouit auprès du cadavre de son fils.

Le roi, les ministres, les brahmanes se précipitent dans la salle funèbre. La douleur du père est indescriptible; mais la mère, elle, ne peut croire à son malheur; elle ne peut croire que la mort ait frappé de sa livide empreinte cet être adoré, hier souriant et rayonnant de vie. Ce ne sont pas les éclats d'un désespoir tragique qui prend sa source dans l'imagination, ce sont des gémissements arrachés à ses entrailles mêmes. Elle a d'abord accusé le ciel, et sa plainte commencée par le blasphème se termine par ce déchirant appel :

« N'abandonne pas, cher enfant, ta malheureuse » mère qui reste sans appui; regarde ton père qui » est consumé par la douleur; ne va pas loin de nous » avec l'impitoyable Yama (1), pour que nous fran- » chissions facilement, grâce à toi, les ténèbres infer- » nales si difficiles à traverser pour celui qui n'a pas » de fils.

» Lève-toi, mon cher fils, voici les enfants de ton » âge qui t'appellent pour jouer avec eux. Il y a bien » longtemps que tu dors, et tu dois avoir faim. Prends » la mamelle, bois, dissipe le chagrin de tes parents.

(1) Yama, dieu de la mort dans le Panthéon brahmanique.

» Infortunée! Je n'ai pas vu, ô mon fils, ton » visage de lotus au sourire enfantin et au regard » joyeux! Es-tu donc parti sans retour pour l'autre » monde, entraîné par l'impitoyable mort? Je n'en- » tends plus le bégnyement de ton langage. »

Ce fol espoir au sein du plus irrémédiable malheur, cette négation de la mort devant la mort elle-même, cette sollicitude qui veille encore par delà l'existence de celui qu'elle abritait; puis cette amère certitude de la réalité, ce sont là de ces émotions vraies partout, vraies toujours, car elles appartiennent à la nature.

C'est à la mère, avons-nous vu, que Manou confie l'éducation de ses enfants :

« Mettre au jour des enfants, » dit-il, « les élever » lorsqu'ils sont venus au monde, s'occuper chaque » jour des soins domestiques, tels sont les devoirs » des femmes (1). »

Devant le rôle austère de mère éducatrice attribué à la femme par le législateur, on se sent presque tenté de lui pardonner son apparente dureté envers elle. Combien de perfections ne devait-elle pas réunir, celle qui devait former des hommes!

Dans tous les préceptes qui concernent les rapports de famille, l'autorité est partagée entre le père

(1) Livre IX, cl. 27.

et la mère; l'enfant, même devenu homme, prodiguera aux auteurs de ses jours les témoignages d'une égale obéissance, d'un égal respect et d'un égal amour.

Réfléchissant aux souffrances, à l'abnégation de la mère, Manou l'élève au-dessus même du père : « Une mère, » dit-il, « est plus vénérable que mille pères (1). » Le sentiment qui lui avait dicté cette idée profonde et touchante anima souvent les poëtes. L'Hindou, qui sentait si vivement ce que l'amour conjugal renferme de joies saintes et pures, comprenait avec la même délicatesse cet autre amour, le plus divin de tous : l'amour maternel. Nul mieux que lui ne sait peindre ces actes si augustes dans leur naïve simplicité, ces irrésistibles mouvements de tendresse, ces ineffables élans qu'inspire à la femme son dévouement à son enfant.

Il n'est pas jusqu'à ce grand type de l'épouse qui ne s'anéantisse devant celui de la mère.

Quand Krichna a frappé Srigâla, le superbe monarque de Caravîrapoura, les femmes du royal gynécée entourent le cadavre de leur époux. Le fils de Srigâla les accompagne, et devant le corps inanimé de son père, l'orphelin laisse couler ses larmes.

Sa douleur accroit encore celle des compagnes de Srigâla. « Noble héros, s'écrient-elles, voilà le faible

(1) Livre II, cl. 145.

» enfant que tu as abandonné! sans expérience et » privé de toi, comment pourra-t-il marcher sur les » traces de son père (1)? » Et elles font sur elles-mêmes un triste retour.

Mais la première des royales épouses, la mère du jeune prince, obéissant à une sublime inspiration, prend son enfant dans ses bras. Digne dans sa douleur, elle s'approche du meurtrier de son mari, et tendant vers lui le fils de celui qu'il a frappé, elle lui dit : « Seigneur, celui qui par le sort de la guerre » est tombé sous tes coups, laisse un fils que voici, » et qui implore ta protection. Cet enfant te rend » hommage, et se soumet à tes ordres : que tout ce » peuple n'ait pas à souffrir de la faute d'un seul. Si » le malheureux dont nous déplorons la folie était ton » parent, ne souffre pas qu'il reste couché sur la » poussière. Guerrier généreux, que l'enfant de ton » parent abattu soit défendu par toi; qu'il devienne » comme ton propre fils. »

La grande âme de Krichna est entraînée par ce mouvement, par ces paroles. Il a frappé pour défendre les droits sacrés de la justice; mais après le châtiment, sa clémence seule veille.

« Reine, » répond-il avec bonté, « ma colère s'est » éteinte avec la vie de ce malheureux insensé. Nous » reconnaissons les lois de la nature, et je me son-

(1) *Harivansa*, Ce lecture.

» viens que cet enfant est de ma famille. Vos douces » paroles, excellente dame, ont achevé de calmer » mon ressentiment. Oui, celui qui fut le fils de Srigâla va devenir le mien. Il est à l'abri de tout danger, et je veux que pour son bonheur il reçoive par » moi le baptême royal. Qu'on assemble les différents » ordres; qu'on appelle le pontife de la famille, les » conseillers, et que votre enfant soit sacré comme » successeur au trône de ses ancêtres. »

Au sacre du jeune roi succèdent les funérailles de son père. La veuve de Srigâla assiste à la cérémonie funèbre; mais bien que dès lors quelques femmes aient donné l'exemple de se brûler sur le corps de leur mari, la reine ne se précipite pas dans les flammes qui dévorent les restes du monarque.

Manou, du reste, était loin d'autoriser cette sauvage coutume qui, de nos jours encore, immole la veuve sur le bûcher de son époux.

Le législateur ordonne à la femme que la mort a privée de son appui, de ne point contracter de nouveaux liens; il flétrit celle qui oserait transgresser cette loi, et la menace du mépris des hommes, de la perte de son âme.

Il soumet la veuve à une vie ascétique : par la prière, par la pénitence, elle rejoindra celui qu'elle a perdu. Qu'elle ait des enfants ou non, cette conduite la fera honorer sur la terre et admettre au ciel.

Les Sattis, ces veuves qui se dérobaient à la dou-

leur par la mort, furent rares dans la haute antiquité.

Le Mahâbhârata nous a transmis le lointain souvenir d'un de ces sacrifices.

Quand mourut le père des Pândavas, ses deux femmes, Kounti et Madri, se disputèrent la gloire de mourir sur son bûcher. Madri, l'épouse qu'il avait le mieux aimée, l'emporta (1), et légua en expirant ses enfants à sa rivale.

Mais ce qui primitivement avait été l'inspiration d'un dévouement isolé ne tarda pas à être érigé en devoir. Dans des pages que l'on croit extraites d'un Pourâna, Krichna ordonne à la veuve de ne point survivre à son mari, et indique les préparatifs qui doivent précéder l'immolation. Une version anglaise (2)

---

(1) M. Max Müller fait remarquer qu'il était de coutume chez les Thraces, les Gètes, les Grecs, que celle de ses épouses que l'homme avait le plus chérie fût sacrifiée sur sa tombe. La mythologie teutonique conserve aussi des traces de cet usage. Plus tard, la loi brahmanique attribua à la première épouse du mort le droit d'être brûlée avec lui. (Voir *A history of ancient sanskrit literature*, ouvrage déjà cité.)

(2) *Asiatic Journal*, october 1817. Krishna then said, « I will now make known the supreme law respecting women. It is proper that a woman should accompany her husband in death, such a faithful wife shall with her husband attain the regions of truth; for the husband, with respect to the wife, is endued with all the qualities of the gods, and all the virtues of places of holy visitation. The husband, with regard to the wife, is as Gangá to rivers, as Hari to celestials, as the supreme Brahma to the saints. A certain faithful wife having seen her husband expire, after having performed

de ce fragment a été insérée dans le Journal asiatique de Londres; nous la traduisons ici :

« Alors Krichna dit : Je ferai maintenant connai-
» tre la loi suprême concernant les femmes. Il est
» convenable qu'une femme accompagne son mari
» dans la mort; une si fidèle épouse atteindra avec
» lui les régions de la vérité; car le mari est, par rap-
» port à la femme, revêtu de toutes les qualités des

---

ablutions, went into the place where he was, and spake these words : — « Thou wert sent to me in the character of a husband, with all the attributes of a divinity. I will die with thee, and thou shalt be my husband in another life. Whether thou go to heaven or to hell, attached, as it were to thy side, thither will I go with thee. Thou, o husband, art my refuge, both here and hereafter. Let reverence be paid to the husband when living, as to a divinity! If thou art about to go to the regions of punishment, for transgressions formerly committed in this life, do not be apprehensive, for I will accompany thee, and safely conduct thee to the realms of bliss. I will even save thee from the punishment ordained for the murder of a Brahman, or any other similar crime. »

The faithful wife upon hearing of her husband's death, having thus devoted her life, should purify herself from all impurity, according to the words of Hari. She should put on garments, dyed red with kusumbha, having a border of silk; she should adorn her person with flowers and betel leaves, and saffron and kajala; with garlands and chaplets of sweet scented flowers, and with various other ornaments. Then the faithful wife should select four young women living under their father's care, and compliment them with presents suitable to their youth, of minium, garlands of flowers, bracelets, sanders, and collyrium. She should also, with due attention make offerings to the aged father and mother of her deceased husband; to the Brahmans, to her children, and grand-children, and other relations.

» dieux et de toutes les vertus des lieux de saint pèle-
» rinage. Le mari est à la femme ce qu'est le Gange
» aux rivières, ce qu'est Hari aux habitants des cieux,
» ce qu'est le suprême Brahma aux saints. Une épouse
» fidèle ayant vu expirer son mari, vint, après avoir
» accompli ses ablutions, au lieu où il était, et dit ces
» mots : « Tu m'as été envoyé sous la figure d'un mari,
» avec tous les attributs d'une divinité. Je veux mou-
» rir avec toi, et tu seras mon époux dans une autre
» vie. Là où tu iras, au ciel ou en enfer, là, comme
» attachée à ton côté, je veux aller avec toi. Tu es, ô
» mon époux, mon refuge dans cette vie et dans
» l'autre ensemble. Qu'on rende hommage à un mari,
» quand il vit, comme à une divinité! Si tu vas vers
» les régions du châtiment, pour des transgressions
» commises dans cette vie, ne crains pas, car je t'ac-
» compagnerai, et je te conduirai en sûreté aux
» royaumes de bénédiction. Je te sauverai même de
» la punition ordonnée pour le meurtre d'un brahmane
» ou pour tout autre crime analogue. »

« L'épouse fidèle, après avoir appris la mort de
» son mari, ayant ainsi fait le sacrifice de sa vie, se
» purifiera elle-même de toute impureté, selon les
» paroles de Hari. Elle mettra des vêtements teints
» en rouge avec le konsoumbha (1), garnis d'une
» bordure de soie; elle ornera sa personne de fleurs

(1) *Carthamus tinctorius.*

» et de feuilles de bétel, de safran et de kajala (1);
» de guirlandes et de chapelets d'un doux parfum,
» et d'autres ornements variés. Alors l'épouse fidèle
» choisira quatre jeunes femmes vivant sous la tutelle
» de leur père, et leur fera don de présents assortis
» à leur jeunesse, consistant en minium, en guirlan-
» des de fleurs, en bracelets, en sandal et en collyre.
» Elle devra aussi faire, avec l'attention convenable,
» des offrandes aux vieux parents de son mari défunt;
» aux brahmanes, à ses enfants, à ses petits-enfants
» et à ses autres relations. »

On trouve dans le Bhâgavata-Pourâna l'intéressante peinture d'un sacrifice de Satti (2).

Le roi Prithou venait de terminer sa carrière tour à tour militante et contemplative. Sa femme, jeune et délicate, l'avait suivi dans sa retraite; elle voulut l'accompagner dans la mort.

Le cortége funèbre se dirige vers une montagne couverte de sombres forêts. Le chemin est rude, la montée pénible. La reine déchire ses pieds aux ronces du chemin; mais tout entière à sa douleur, tout entière à l'idée du sacrifice qu'elle va consommer, elle marche sans s'apercevoir des dangers de la route.

---

(1) « Noir de fumée employé pour les cils et les paupières, et » comme médicament. » (*Dictionnaire classique sanskrit français*, par M. Émile Burnouf, avec la collaboration de M. Leupol, 1863.)

(2) Livre IV, chapitre XXIII.

On est arrivé au sommet de la montagne. Le bûcher est préparé.

Au moment de livrer aux flammes le cadavre de son mari, et de voir s'anéantir à jamais ces restes aimés, Artchis sent son courage l'abandonner et ses yeux se remplir de larmes. L'espoir d'une réunion prochaine la fortifie : elle dépose le corps sur le bûcher.

« Quand elle eut tout préparé pour les funérailles, » continue le poëte, « elle se baigna dans un torrent ; » puis ayant offert de l'eau à son glorieux époux, elle » salua les dieux, habitants du ciel, et ayant fait trois » fois le tour du bûcher, elle entra dans le feu en son- » geant à son mari. »

Ce dernier trait est sublime de sentiment et de vérité. Il fallait en effet penser à celui dont la dépouille mortelle se convertissait en cendres, et dont l'âme s'envolait aux célestes demeures, pour envisager sans frémir ce redoutable passage de la mort à l'immortalité.

Et comme pour encourager les veuves à s'inspirer de ce grand exemple, quelle magnifique récompense! Les déesses couvrent de fleurs le bûcher des deux époux, et, pendant qu'une harmonie divine se fait entendre, elles exaltent le bonheur et la gloire de la femme qui s'est dévouée à son mari sur la terre et le suit dans le Ciel.

« Ah ! qu'elle est heureuse, » chantent les Immor-

telles, « cette femme qui a servi le premier des rois » avec un dévouement aussi complet que celui de Çri » pour le dieu chef du sacrifice!

» Voyez! la voilà, cette femme vertueuse, qui, » pour prix de son inconcevable courage, s'élève à » la suite du fils de Vêna (1), bien au-dessus de » notre demeure. »

Ici on retrouve les singulières idées des Hindous sur l'absorption contemplative de l'homme dans la nature :

« Qu'y a-t-il de difficile, » poursuivent les déesses, » pour les mortels qui, pendant leur existence passa- » gère en ce monde, se livrent à l'inaction, qui est » la véritable voie pour atteindre à Bhâgavat?

» Oui, elle est grande la misère à laquelle se con- » damne ici-bas l'être ennemi de lui-même qui, au » sein de la condition humaine, laquelle est un » moyen de salut, s'attache encore aux objets exté- » rieurs. »

Bientôt le feu a dévoré les corps des deux époux, et pendant qu'ici-bas leurs cendres se confondent, là-haut leurs âmes unies gagnent ensemble le céleste séjour.

Oui, pour la femme qui avait aimé son mari, c'était un ineffable bonheur de se joindre encore à lui dans une autre vie! Mais pour celle qui avait été victime

(1) Vêna était le prédécesseur, non le père, de Prithou.

d'une union malheureuse, pour celle qui, encore dans l'enfance, pouvait à peine comprendre la douleur du veuvage; pour celle même qui, attachée au souvenir de son époux, se sentait faible devant la mort, quelle affreuse perspective! quelle barbare obligation!

Mais si elle précédait son mari dans la tombe, l'épouse fidèle, quels devoirs incombaient à celui qu'elle délaissait?

« Tout Dwidja connaissant la loi, » dit Manou, « qui » voit mourir la première une épouse qui se confor- » mait à ces préceptes (1) et appartenait à la même » classe que lui, doit la brûler avec les feux consa- » crés et avec les ustensiles du sacrifice.

» Après avoir ainsi accompli, avec les feux consa- » crés, la cérémonie des funérailles d'une femme » morte avant lui, qu'il contracte un nouveau ma- » riage et allume une seconde fois le feu nuptial (2). »

Voilà une consolation un peu prompte, et qui contraste étrangement avec l'éternelle douleur ou la cruelle immolation de la veuve. — Passons. — Dans l'Inde, comme ailleurs, l'homme fait la loi.

Disons-le à la gloire des Hindous : tous ne s'empressèrent pas de profiter d'un privilége si libéralement octroyé. Il y eut parmi eux des veufs inconso-

(1) Préceptes de pureté et de vertu indiqués dans une loi précédente.

(2) Livre V, çl. 167, 168.

lables. Lisons dans le Raghou-Vança l'épisode de la mort d'Indoumati (1), belle et gracieuse souveraine, épouse tendrement aimée. L'auteur du poëme, Kâlidâsa, a redit les plaintes de l'époux dans des strophes où — à part le précieux de quelques passages, indice d'une certaine décadence littéraire — la véritable douleur éclate avec une navrante expression.

Le roi Adja, fuyant un jour avec Indoumati les soucis de la puissance et les bruits de sa capitale, errait avec sa charmante compagne dans le royal bocage qui étendait ses pentes fleuries au pied de la superbe Ayodhyâ.

Ils étaient heureux. Auprès d'eux croissait un fils, celui qui devait être le grand Daçaratha, père de Râma. Jeunes, beaux, rayonnants de vie, ils s'entretenaient de leur amour..... Soudain, une guirlande de fleurs divines tombe du ciel; c'est la couronne de Nârada, le messager des dieux. Elle traverse l'air, se pose sur le sein de la reine, et Indoumati s'affaisse et meurt.

Le roi s'est évanoui. De prompts secours le rappellent à la vie, à la douleur.

Prenant dans ses bras le corps inanimé de sa femme, il essaye, dans une suprême étreinte, de réchauffer sur son cœur celle qu'a déjà touchée la mort.

---

(1) Œuvres de Kâlidâsa, traduites par M. Fauche, *Raghou-Vança*, chant VIII.

Devant la certitude de son malheur, sa fermeté habituelle disparait, et des larmes longtemps contenues brûlent ses yeux et étouffent sa voix.

« Si des fleurs, » murmure-t-il, « peuvent nous » ôter la vie en touchant le corps seulement, dans » quelle autre chose le Destin, s'il veut nous frap- » per, ne trouvera-t-il pas, hélas! une arme assez » puissante? »

Il s'efforce de se tromper lui-même; il voudrait croire à une feinte de la reine, et la supplie de cesser ce jeu cruel :

« Jamais, quoique je t'aie longtemps offensée, tu » ne m'as infligé ton mépris : pourquoi donc, à cette » heure où je suis innocent, ne me crois-tu pas digne » que tu m'adresses une parole?

» Je suis un perfide, on ne peut en douter! » continue-t-il avec amertume. « Je me suis amusé, tu le » sais, à feindre que je t'aimais, femme au candide » sourire, puisque tu as fui de ce monde vers le ciel » sans me dire un faible adieu, et pour une absence » qui n'aura point de retour!

» Tout à l'heure, mon âme infortunée avait suivi » mon épouse : pourquoi donc mon âme est-elle » revenue sans elle? »

Pensant à ce que tout à l'heure elle était, voyant ce qu'elle est maintenant, il s'écrie : « Honte soit » donc à cette fragilité des mortels! »

Mais la brise se joue dans les cheveux de la morte,

et les fait doucement ondoyer..... Si c'était un réveil!

« En agitant les touffes de tes cheveux bouclés, » entremêlés de fleurs, embellis d'abeilles, ce vent » fait croire à mon âme, femme charmante, que tu » reviens à la vie.

» Daigne vite, par ton réveil, ma bien-aimée, dis- » siper le trouble de mon cœur, comme l'herbe de » l'Himâlaya, par ses clartés dans la nuit, chasse les » ténèbres amoncelées au fond des cavernes. »

Il était dans l'Inde une douce et naïve croyance : l'açoka, l'arbre élégant si souvent chanté des poëtes, devait, touché par le pied d'une belle femme, faire éclore ses grappes de fleurs. Indoumati, peu d'instants avant sa mort, avait, dans sa course légère, effleuré la plante merveilleuse.

« La fleur que va produire cet açoka, fécondé au » contact de ton pied, » continue le monarque, « com- » ment la changerai-je, cette parure destinée à tes » cheveux bouclés, en une guirlande offerte à tes » mânes! . . . . . .

. . . . . .

» La société de tes amies ne partageait-elle pas tes » plaisirs et tes peines? Ton fils, que voici, ne res- » semble-t-il pas d'heure en heure davantage à » Lunus? Moi n'avais-je point un seul amour? Et, » quoique tout fût ainsi, tu as d'une âme cruelle » embrassé une telle résolution!.....

» Épouse, sage conseillère, amie sympathique, » disciple chéri dans l'enseignement des beaux-arts, » dis, femme charmante, que ne m'a point ravi » en toi la mort, détournant son visage de la com- » passion? »

Sur la lyre harmonieuse du poëte attique, Admète pleura-t-il en plus touchants accords la perte de celle qui mourait pour lui?

On arrache avec peine des bras convulsivement serrés d'Adja la jeune et pâle souveraine; on la revêt de funèbres parures, et bientôt un feu parfumé d'aloès et de sandal dévore ce qui reste de l'amour d'un roi.

Adja a voulu se précipiter dans les flammes, mais le souci de sa renommée, le souvenir de son peuple l'ont arrêté.....

« Après dix jours écoulés, » ajoute le poëte, « ce » roi sage fit célébrer dans ce même bocage, sous les » murs de sa capitale, avec la plus grande pompe, » les cérémonies funèbres en l'honneur de son épouse, » dont il ne restait plus que les vertus.

» Il rentra sans elle dans la ville. . . . . .

. . . . . »

En vain un saint anachorète, essayant, par l'organe d'un disciple, d'arracher Adja à son chagrin léthargique, lui fait voir dans la compagne qu'il a perdue une nymphe exilée du ciel et que devait y rappeler la vue des fleurs divines; en vain il le met

en présence des imposants devoirs de la royauté; en vain il lui expose, dans un langage d'une admirable philosophie, l'instabilité des choses humaines et les espérances d'une autre vie :

« Loin de toi donc cette pensée continuelle de sa » mort! Mourir est un malheur commun à tous ceux » qui naissent. C'est à la terre qu'il te faut songer; » car la terre est la véritable épouse des rois! »

. . . . . .

« La mort est la condition naturelle des âmes; la » vie, disent les sages, est pour elles un état de ma- » ladie.....

» Pour l'homme d'un esprit faible, la mort d'un » objet aimé, c'est la flèche qui se plonge au fond du » cœur; mais, pour l'homme d'une intelligence » ferme, c'est le dard qu'on retire de la plaie, car » il sait que la mort est la porte de la vie. »

Le roi a murmuré : « C'est vrai! » et il est resté enseveli dans sa douleur.

Pendant huit années encore, l'amour paternel le fait vivre; pendant huit années, s'entourant des images de la morte bien-aimée, il appelle de ses vœux ardents un accident, une maladie que son devoir l'empêche de chercher; mais quand il a terminé l'éducation de son fils, quand il a assuré un protecteur à son peuple, alors, se privant d'aliments, il s'endort du dernier sommeil.

« Bientôt, achève Kâdilâsa, abandonnant son

» corps sur le rivage, où la Sarayoû commence à
» mêler son onde avec les eaux de la Gangâ, il parvint
» à l'honneur d'être compté au nombre des Immor-
» tels; et, réuni avec sa femme plus belle encore
» qu'elle n'était sur la terre, il savoura le bonheur
» avec elle dans les maisons de plaisir qui ornent
» l'enceinte du Nandana (1). »

(1) Bocage d'Indra.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA FEMME DANS LES TEMPS LÉGENDAIRES.

L'Inde antique n'a pas d'histoire. — La création, le premier homme et la première femme. — Les premiers mariages. — Les deux épouses d'Outtânapâda : Souniti, la bonne conduite, et Souroutchi, la beauté gracieuse; légende de Dhrouva. — La fille de la Mort et son fils Vèna. — Prithou, le civilisateur de l'Inde, et sa compagne Artchis. — Ilâ, fille du septième Manou, aïeule de la dynastie lunaire.

Nous voudrions ici mêler l'histoire de la femme à celle de l'Inde antique, dire le rôle qu'elle y a joué, l'influence qu'elle y a exercée; mais le fil conducteur nous manque. Ni le calam de l'écrivain, ni la voix des monuments ne retracent les événements qui durent agiter la société indienne à son origine. Le peuple hébreu a régulièrement exposé la suite de ses destinées dans le livre qui aujourd'hui encore est pour nous le livre saint par excellence. La Chine nous a ouvert ses précieuses et fidèles annales. L'Égypte, l'Assyrie ont gravé sur la pierre et le

marbre les phases de leur existence politique. La Grèce a recueilli les traditions des pays qu'elle a vaincus. Seule des nations orientales, l'Inde a gardé le secret de son passé, et les recherches des étrangers qui ont tenté de le lui arracher n'ont abouti qu'à des notions vagues ou erronées.

Les grandes épopées et les Pourânas renferment, il est vrai, le germe d'une histoire; mais que de voiles à soulever pour dégager leurs souvenirs de la brume mystérieuse où ils flottent! Composés sous l'influence brahmanique, l'idée sacerdotale y domine, et, dans des récits allégoriques, arrange les événements au gré de ses desseins. Dans les Pourânas surtout, que de décevantes énigmes! On croit avoir découvert une figure historique, on est en présence d'un être fictif ou purement cosmique. Comment, sans autre guide qu'une chronologie fabuleuse, distinguer la réalité du mythe? Et même, quand on arrive aux types vivants, aux événements certains qui inspirèrent les auteurs du Râmâyana et du Mahâbhârata, comment recueillir, sous l'exagération de la forme, les éléments d'une critique sérieuse? Peut-être est-ce une tâche réservée à l'érudition moderne.

Essayons de saisir quelques traits des antiques traditions, et sans prétendre vainement à les dépouiller de leur aspect légendaire, cherchons-y les apparitions féminines qui précédèrent les héroïnes des grandes épopées.

Au commencement, tout était chaos, obscurité. L'Être suprême dormait d'un sommeil qui n'avait pas eu de commencement. Selon l'hymne du Véda, qui semble un sublime écho de la pensée biblique : « Rien n'existait alors, ni ce qui est, ni ce qui n'est » pas..... Il n'y avait point de mort, point d'immorta- » lité..... Lui seul respirait, ne formant aucun souf- » fle, renfermé en lui-même. Il n'existait que lui.

» Au commencement, les ténèbres étaient enve- » loppées de ténèbres..... tout était confondu. L'être » reposait au sein de ce chaos..... Au commencement » l'Amour fut en lui, et de son Intelligence jaillit la » première semence..... Qui connait ces choses? Qui » peut les dire? D'où viennent les êtres? . . . . . .

» Les dieux aussi ont été produits par lui. Mais lui, » qui sait comment il existe? Celui qui est le premier » auteur de cette création, la soutient. Et quel autre » que lui pourrait le faire? Celui qui du haut du ciel » a les yeux sur tout ce monde, le connait seul. Quel » autre aurait cette science (1)? »

Manou et les Pourânas suivent le développement de cette idée. Se réveillant, l'Être suprême médite de faire jaillir la vie, l'harmonie du néant, de la confusion. Soudain, les eaux envahissent le monde, un germe est déposé sur l'étendue liquide et devient l'œuf d'or où, dit Manou, « l'Être suprême naquit

(1) *Essai sur le Véda*, par M. Émile Burnouf.

» lui-même sous la forme de Brahma, l'aïeul de tous » les êtres (1). » L'œuf se divisant forme le ciel et la terre. Brahma crée la nature entière qu'il anime de l'âme universelle; il crée les dieux, les vertus et les vices, les rites religieux, les sciences, les lettres et les arts. Il produit les Pradjâpatis, les patriarches de l'Inde; enfin, de sa propre substance et des deux portions de son corps il crée l'homme et la femme.

C'est l'aurore de l'immense période de temps qui compose un *Calpa*, un jour de Brahma, c'est-à-dire, quatre billions trois cent vingt millions d'années humaines! A la fin de chacun de ces jours, l'univers s'écroule, Brahma s'endort : c'est la nuit de Dieu, c'est le Pralaya, la destruction. Une année de Brahma comprend trois cent soixante calpas. Quand seront écoulées cent années de Brahma, le créateur et la création s'anéantiront à jamais : ce sera le Mahâ-Pralaya, la grande destruction; ce sera la fin des temps.

Dans chaque calpa règnent quatorze Manous, quatorze chefs de race humaine. Sept ont passé, sept sont à venir.

Le premier Manou, s'inclinant devant l'Être suprême, lui offre son hommage et celui de Çataroûpâ, sa compagne : « Toi seul es le créateur, le père, le » nourricier de tous les êtres; cependant consens à

(1) Livre I, çloka 9.

» nous indiquer, à nous qui sommes tes enfants, le » moyen de te témoigner notre obéissance.

» Adoration à toi qui es digne de louanges! mon- » tre-nous, parmi les actions possibles à notre éner- » gie, celle qu'il faut que nous fassions pour obtenir » de la gloire dans l'univers entier et le salut dans » le monde futur (1). »

Et Brahma, souriant à ses enfants, répond avec une paternelle bonté : « Je suis content de toi, mon » fils; que le bonheur vous accompagne tous deux, ô » souverain de la terre! parce que tu m'as dit de toi- » même avec un cœur sincère : Commande-moi!

» ..... Mettez tous deux au monde des enfants qui » te ressemblent par leurs bonnes qualités; gouverne » la terre avec justice, ô mon fils; honore Pouron- » cha (2) par des sacrifices..... »

De la compagne que lui avait donnée l'Être suprême, Manou eut deux fils dont les Pourânas vantent la valeur et la piété : Priyavrata (3) et Outtânapâda (4); et trois filles d'une beauté accomplie et d'un

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, traduit par M. Eugène Burnouf, liv. III, chap. XIII.

(2) « Pouroucha désigne Brahma principalement comme père du » monde, comme auteur des générations et propagateur de la vie. » (*Essai sur le Véda*, p. 365.)

(3) Priyavrata veut dire celui qui se voue à l'affection d'autrui. (Voir M. Pavie, *Études sur l'Inde ancienne et moderne*, Revue des Deux-Mondes.)

(4) Outtânapâda : celui qui va droit en avant. (M. Pavie, ouvrage précité.)

grand caractère (1). La puissance paternelle fut également partagée entre le premier homme et la première femme, que la tradition nomme la grande reine Çataroûpâ.

La race humaine des fils de Manou s'unit à la race divine des Pradjâpatis, fils de Brahma, et ainsi se contractèrent les premiers mariages.

Outtânapâda a épousé deux femmes : Sounîti (la bonne conduite) et Souroutchi (la beauté gracieuse). Ce n'est pas aux vertus de la première que le roi rend hommage, c'est aux attraits de la seconde.

Toutes deux l'ont rendu père; mais Sounîti voit son fils sacrifié à celui de sa hautaine rivale. A Outtama (2) seul le roi est libre de prodiguer les témoignages de sa tendresse.

Un jour, assis sur le trône, il tenait sur ses genoux l'enfant préféré.

Le fils de Sounîti, Dhrouva (3), désireux de partager avec son frère les épanchements de l'amour paternel, tendit à son tour ses petites mains au monarque. Souroutchi était là; Outtânapâda repoussa le pauvre enfant, et la favorite, non contente de ce refus, y joignit l'outrage :

---

(1) L'une d'elles fut Dèvahûti. (Voir Ire partie, chap. I et II.)

(2) Outtama : le premier parmi ses égaux, *optimus*. (M. Pavie, ouvrage précité.)

(3) Dhrouva : celui qui est fixe dans ses pensées. (M. Pavie, ouvrage précité.)

« Pourquoi, enfant, » dit-elle impérieusement à Dhrouva, « pourquoi vous nourrissez-vous vainement » de si présomptueuses espérances? Vous êtes né » d'une mère différente, et vous n'êtes pas mon fils, » pour aspirer inconsidérément à une place propre à » l'excellent Outtama seul. Il est vrai que vous êtes le » fils du Radjà; mais je ne vous ai pas donné la nais- » sance. Ce trône royal, le siége du roi des rois, con- » vient à mon fils seulement; pourquoi aspirez-vous » à l'occuper? pourquoi caressez-vous inutilement » une si haute ambition, comme si vous étiez mon » fils? Oubliez-vous que vous n'êtes que l'enfant de » Sounitî (1)? »

Le roi se taisait. Oppressé, l'enfant s'échappe de la salle royale et se dirige vers l'appartement de sa mère. Éclatant en sanglots, il court à elle, et cette fois des bras caressants se referment sur lui.

Sounitî sourit; elle croit à l'un de ces chagrins si fréquents dans l'enfance, chagrins d'une expression aussi vive que la cause en est légère; mais bientôt,

---

(1) *Vishnu-Purâna*, translated by Wilson, book I, chapter XI. « Why, child, do you vainly indulge in such presumptuous hopes? You are born from a different mother, and are no son of mine, that you should aspire inconsiderately to a station fit for the excellent Uttama alone. It is true you are the son of the Raja, but I have not given you birth. This regal throne, the seat of the king of kings, is suited to my son only; why should you aspire to its occupation? why idly cherish such lofty ambition, as if you were my son? do you forget that you are but the offspring of Suniti. »

son sourire se noie dans les pleurs : son fils lui a dit les cruelles paroles de la favorite, la coupable indifférence du roi.

Dans cette âme sereine et forte, le ressentiment n'a pas d'accès. Couvrant de baisers et de larmes l'enfant qu'elle semble vouloir dédommager du dédain de son père, Souniti voit briller dans son regard l'étincelle de la colère..... « Ne souhaite de mal à » personne, cher enfant, » s'écrie-t-elle; « non, car » l'homme souffre lui-même du mal qu'il fait à » autrui. Souroutchi a dit vrai : c'est une infortunée » qui t'a porté dans son sein et nourri de son lait, » elle que le maître de la terre a honte de prendre » pour femme légitime, ou même pour servante (1). »

Elle berce d'un pur espoir l'enfant, qui s'afflige de la perte d'un trône. Le meilleur chemin de la grandeur n'est-il pas le devoir?

« Le trône royal, » dit-elle, « l'ombrelle de la » royauté, les chevaux et les éléphants sont à celui » dont les vertus les ont mérités; souviens-t'en, mon » fils, et sois consolé (2) ! »

Ici le poëte transporte dans la haute antiquité la croyance plus moderne à la métempsycose. Souniti s'incline devant le malheur qui la punit peut-être,

---

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, livre IV, chap. VIII.

(2) *Vishnu-Purâna*. The regal throne, the umbrella of royalty, horses and elephants, are his whose virtues have deserved them : remember this, my son, and be consoled.

ainsi que son fils, de fautes commises dans une autre existence, tandis que le ciel récompense dans Souroutchi et dans Outtama une vie antérieure de piété et de vertu. Si Dhrouva désire un sort auguste, qu'il le mérite par la pratique du bien. « Sois aimable, » sois pieux, sois amical, sois d'une bienveillance » assidue à l'égard de toutes les créatures vivantes, » car la prospérité descend sur le mérite modeste » comme l'eau s'écoule vers la vallée (1). »

De ces conseils d'une morale tout évangélique, l'enfant n'en a compris qu'un seul. « Ma mère, les » paroles que vous m'avez adressées pour ma conso- » lation ne trouvent pas de place dans mon cœur » que l'outrage a brisé. Je veux m'exercer à obtenir » un rang si élevé qu'il sera révéré par le monde » entier. Quoique je ne sois pas né de Souroutchi, la » bien-aimée du roi, vous contemplerez ma gloire, à » moi qui suis votre fils. Laissez Outtama, mon frère, » son enfant, posséder le trône que lui a donné mon » père. Je ne souhaite d'autres honneurs que ceux » que mes propres actions m'acquerront, et tels » que mon père n'en a jamais joui (2). »

---

(1) *Vishnu-Purâna.* Be amiable, be pious, be friendly, be assiduous in benevolence to all living creatures; for prosperity descends upon modest worth as water flows towards low ground.

(2) *Vishnu-Purâna.* « Mother, the words that you have addressed to me for my consolation find no place in a heart that contumely has broken. I will exert myself to obtain such elevated rank,

A ce précoce renoncement aux grandeurs terrestres, à cette ardente aspiration vers des félicités spirituelles, on voit surgir la grande figure du brahmane, se consolant de la perte du gouvernement temporel par un autre pouvoir plus redoutable encore. Est-ce bien là un enfant de cinq ans qui parle? Non, c'est la caste sacerdotale qui se sert de cette bouche si pure pour glorifier sa mission. Involontairement ici, on sent un anachronisme vraiment singulier, et, devant cette antiquité factice, on se reporte à l'époque primitive dont les Védas nous ont laissé la fidèle image, et où le même homme qui combattait l'indigène, cultivait les vertes campagnes, et, sans intermédiaire, appelait la faveur du ciel sur le succès de ses armes et la prospérité de ses champs.

Toute la légende qui nous suggère cette réflexion respire le même sentiment. Dhrouva quitte sa mère, le palais de son père, et pénètre dans un bois. Là se trouvent réunis les Richis, les sept sages qui furent les divins instituteurs de l'homme. Dhrouva leur expose avec véhémence la situation que lui a faite l'orgueil d'une favorite, et l'un d'eux, Nàrada, étonné, s'écrie :

---

that il shall be revered by the whole world. Though I be not born of Suruchi, the beloved of the king, you shall behold my glory, who am your son. Let Uttama my brother, her child, possess the throne given to him by my father; I wish for no other honours than such as my own actions shall acquire, such as even my father has not enjoyed. »

« O énergie des Kchattriyas qui ne laissent pas » abaisser leur orgueil! Celui-ci, tout enfant qu'il » est, garde en son cœur les dures paroles d'une » belle-mère (1). »

Il conseille paternellement à l'enfant la résignation; mais le sang des guerriers bouillonne dans cette jeune poitrine, et Dhrouva adresse au sage cette fière réponse :

« Cette quiétude que dans sa compassion Bhâga- » vat a enseignée aux hommes dont le cœur est ému » par le plaisir ou par la douleur, est trop difficile à » atteindre pour les êtres de mon espèce.

» Elle ne descend pas dans le cœur indomptable et » emporté d'un Kchattriya blessé, comme je le suis, » par les flèches des discours outrageants d'une belle- » mère.

» Enseigne-moi, ô brahmane, une bonne voie » par laquelle je puisse m'emparer du lieu le plus » élevé dans les trois mondes, d'un lieu qui n'ait été » occupé ni par mes ancêtres ni par d'autres (2). »

Frappé de l'irascibilité, de l'immense orgueil du prince, les Richis ne laissent pas d'admirer la force de son caractère. Ils lui indiquent le moyen de s'élever au-dessus de l'humanité : l'adoration de Vichnou, tel est-il. Vichnou dans la haute antiquité! alors que

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, livre IV, chap. VIII.
(2) *Idem*.

le dieu ne personnifiait que les trois principaux aspects du soleil! Ah! répétons-le, que nous sommes loin du symbolisme des Aryas!

Pendant que Dhrouva s'éloigne et s'enfonce dans la forêt de Madhouvana consacrée à Vichnou, Nârada se rend au palais, qu'a fui le fils du roi.

Tout est morne. Depuis le départ de l'enfant de Sounîti, Outtânapâda a compris combien il aimait ce fils qu'il avait rejeté, et, avec une douleur contenue, il offre au Richi l'hommage qui lui est dû.

« D'où vient, ô roi, dit Nârada, que tu te livres à » de profondes réflexions qui attristent ton visage? » Sans doute, ni le plaisir, ni la vertu, ni la fortune » ne te manquent (1). »

Le monarque laisse échapper le cri navrant de l'affliction et du remords. Maudissant sa faiblesse et l'empire de sa favorite, il répond au milieu de ses larmes :

« Mon jeune fils, ô brahmane, âgé de cinq ans, » cet enfant si sage, a quitté la ville avec sa mère, et » c'est ma préférence pour une autre femme et ma » dureté pour lui qui l'y ont forcé.

» Les loups ne dévoreront-ils pas un enfant qui est » seul dans la forêt, sans secours, épuisé par la faim » et par la fatigue, couché sur la terre, le visage sem- » blable à un lotus fané?

---

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, livre IV, chap. VIII.

» Aussi, vois ma cruauté, ô brahmane, et ma fai-
» blesse pour une femme! J'ai été assez dur pour re-
» pousser mon enfant qui, par affection pour moi,
» voulait monter sur mes genoux! »

C'était la voix d'un père. Nârada ne s'y méprit pas. L'expiation appelait le pardon; et le regret, l'espoir.

« Ne pleure pas, ô roi des hommes, sur ton fils,
» qui est protégé par un dieu; tu ignores sa gran-
» deur, dont la gloire remplira l'univers.

» Après avoir accompli une œuvre bien difficile à
» exécuter, même pour les gardiens du monde, il
» parviendra bientôt à étendre ta renommée (1). »

Et la voix du sage pénètre dans le cœur ulcéré d'Outtânapâda, comme un baume salutaire. Il oublie son royaume, il pense à son fils. . . . . .

Dhrouva embrasse avec ardeur les rudes pratiques de la dévotion. Le brahmane, parvenu au dernier degré du renoncement, pouvait remplacer le roi de l'éther, et les austérités du jeune prince font trembler Indra sur son trône.

Alarmés, les dieux se rassemblent. Quel moyen employer pour rendre l'enfant à la terre? Un esprit céleste revêt la forme de sa mère bien-aimée, de la pieuse Souniti, et s'approche de Dhrouva le visage inondé de pleurs :

---

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, ibidem.

« (1) Mon fils, mon fils, renonce à détruire ta » force par cette terrible pénitence. Je t'ai obtenu, » mon fils, après tant d'anxieuses espérances! Tu ne » peux avoir la cruauté de me laisser sans secours, » seule et sans protection, en butte à la dureté de ma » rivale. Tu es mon seul refuge; je n'ai d'autre es- » poir que toi. Qu'as-tu affaire, toi, un enfant âgé » de cinq ans seulement, de cette rigoureuse péni- » tence? Renonce à de si effrayantes pratiques, qui ne » produisent aucun fruit salutaire. D'abord vient la » saison des jeux de la jeunesse, et quand celle-là est » passée, c'est le temps de l'étude; alors succède la » période des plaisirs du monde; et à la fin, celle de » l'austère dévotion. Ceci est ta saison des jeux, mon » enfant. T'es-tu donc engagé dans ces pratiques

(1) The *Vishnu-Purâna*, book I, chapter XII. « My son, my son, desist from destroying thy strenghth by this fearful penance. I have gained thee, my son, after much anxious hope : thou canst not have the cruelty to quit me, helpless, alone, and unprotected, on account of the unkindness of my rival. Thou art my only refuge; I have no hope but thou. What hast thou, a child but five years old, to do with rigorous penance? Desist from such fearful practices, that yield no beneficial fruit? First comes the season of youthful pastime; and when that is over, it is the time for study : then succeeds the period of worldly enjoyment; and lastly, that of austere devotion. This is thy season of pastime, my child. Hast thou engaged in these practices to put an end to thine existence? Thy chief duty is love for me : duties are according to time of life. Lose not thyself in bewildering error : desist from such unrighteous actions. If not, if thou will not desist from these austerities, I will terminate my life before thee. »

» pour mettre fin à ton existence? Ton principal de-
» voir est ton amour pour moi : les devoirs sont ap-
» propriés à chaque temps de la vie. Ne te laisse pas
» égarer par une fallacieuse erreur. Désiste-toi d'ac-
» tions aussi injustes. Sinon, si tu ne veux pas cesser
» ces austérités, je terminerai ma vie devant toi. »

En vain cette voix chérie le rappelle aux joies du monde, l'enfant ne l'entend pas. Soudain elle s'écrie : « Fuis! fuis! mon enfant; les hideux esprits du
» mal, les armes levées, entrent en foule dans cette
» terrible forêt (1)! » Et l'illusion s'évanouit.

Traduisons encore ici, d'après la version anglaise si vigoureuse et si colorée du Vichnou-Pourâna, le spectacle étrange qu'offrirent les sombres profondeurs du bois :

« (2) Alors s'avancèrent d'effrayants Rakchasas,
» portant de terribles armes, et avec des visages exha-
» lant une flamme ardente; et les démons nocturnes
» se pressaient autour du prince, jetant des cris af-
» freux, faisant tournoyer et lançant leurs armes me-
» naçantes. Des centaines de chacals, de la bouche

(1) Fly, fly, my child, the hideous spirits of ill are crowding into this dreadful forest with uplifted weapons.

(2) Then advanced frightful Râkshasas, wielding terrible arms, and with countenances emitting fiery flame; and nocturnal fiends thronged around the prince, uttering fearful noises, and whirling and tossing their threatening weapons. Hundreds of jackals, from whose mouths gushed flame as they devoured their prey, were howling aloud, to appal the boy, wholly engrossed by meditation. The

» desquels ruisselaient des flammes pendant qu'ils » dévoraient leur proie, poussaient d'éclatants hur- » lements pour épouvanter l'enfant, qui était absorbé » dans la méditation. Les démons criaient : Tuez-le, » tuez-le, coupez-le en pièces, mangez-le, mangez-le ; » des monstres avec des faces de lions, de chameaux » et de crocodiles, rugissaient et hurlaient avec d'hor- » ribles cris pour terrifier le prince. Mais ces étranges » spectres, ces cris épouvantables ne firent aucune » impression sur les sens de celui dont l'esprit était » complétement attaché sur Govinda (1). Le fils du » monarque de la terre, absorbé dans une seule » idée, contempla sans interruption Vichnou qui re- » posait dans son âme, et ne vit pas d'autre objet. »

Les dieux sont vaincus; mais Vichnou qu'ils implorent les rassure : Dhrouva n'aspire pas à leur puissance.

Se faisant voir au prince dans le rayonnement de sa gloire, il écoute avec bonté les louanges, les prières que lui adresse le jeune ascète. Il lui annonce les

---

goblins called out, « Kill him, kill him; cut him to pieces; eat him, eat him; » and monsters, with the faces of lions and camels and crocodiles, roared and yelled with horrible cries, to terrify the prince. But all these uncouth spectres, appalling cries, and threatening weapons, made no impression upon his senses, whose mind was completely intent on Govinda. The son of the monarch of the earth, engrossed by one only idea, beheld uninterruptedly Vishnu seated in his soul, and saw no other object.

(1) Un des noms de Vichnou.

destinées qui l'attendent : après avoir gouverné la terre, Dhrouva sera l'étoile polaire, le guide du voyageur, l'espoir du nautonier. Ne serait-ce pas une saisissante image de la mission du brahmane?

Le prince quitte la forêt et reprend le chemin des villes ; il n'a plus cette sereine quiétude qui naguère l'isolait du monde ; il a demandé les honneurs à celui qui pouvait le délivrer de son enveloppe terrestre. Les passions d'ici-bas fermentent encore dans son cœur : il n'a pu oublier le cruel dédain de sa belle-mère, et pense avec effroi qu'un jour peut-être il verra dans son frère un rival, un ennemi.....

La nouvelle du retour de Dhrouva se répand avec rapidité. Quant au roi, « il n'y crut pas plus que si » on lui eût dit que l'enfant revenait d'entre les » morts (1). »

Mais Outtânapâda se rappelle les prédictions de Nârada ; l'espoir remplace le doute, et la joie la douleur.

Accompagné de ses deux épouses parées de leurs ornements d'or et soulevées dans des litières, il sort en grande pompe de sa capitale. Troublé, palpitant, il approche de la lisière de la forêt. Bientôt, du feuillage qui dérobe aux regards les solitudes sacrées, surgit le jeune ascète, et le monarque se précipite vers lui.

---

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, liv. IV, chap. IX.

Saisissant dans ses bras l'enfant qui s'agenouille, il l'accable de ces caresses dont autrefois il l'a sevré, et pendant qu'il le bénit, ses larmes témoignent de son repentir et de son amour.

Dans cette suprême étreinte, Dhronva a senti s'évanouir tout ressentiment. Les deux femmes du roi sont là..... Sans doute il va se jeter dans le sein de sa mère?..... Il s'avance, se prosterne aux pieds des deux reines, et les confond dans le même hommage.

Souroutchi, non plus hautaïne, mais humble, non plus impérieuse, mais tendre, ne résiste pas à l'émotion que lui cause ce gage d'oubli. C'est sur un cœur de mère qu'elle attire le fils de sa rivale, et sa voix, étouffée par les sanglots, peut à peine murmurer ces mots : « Puisses-tu vivre longtemps (1)! »

Les deux frères s'embrassent avec effusion, et la vraie mère, éperdue de bonheur, oublie ses angoisses dans les baisers de son enfant. Le peuple qui se presse avec sympathie autour d'elle, attribue la gloire du fils à la vertu de la mère, et les femmes de la ville honorent le prince de leurs offrandes, et leurs chants d'allégresse célèbrent le retour de l'enfant égaré.

De longues années se sont écoulées. Outtânapâda s'est retiré dans un ermitage, et a établi Dhrouva maître de la terre. Ce n'est pas, ainsi que le fait re-

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, ibidem.

marquer M. Pavie (1) dans son commentaire sur cette légende, ce n'est pas la royauté qu'exprime ce titre auguste, c'est la puissance surhumaine du brahmane.

Outtama gouverne l'État. Entraîné par sa passion pour la chasse, il périt dans une de ses courses aventureuses, et pendant que sa mère le cherche dans les bois, la forêt s'embrase, et Souroutchi rejoint son fils.

A cette nouvelle, Dhrouva, qui se croyait mort aux sentiments d'ici-bas, se désespère et se révolte. Un Yakcha, un de ces gnomes gardiens des richesses de Kouvéra, le Plutus hindou, un Yakcha a tué son frère et causé la mort de sa belle-mère; les génies du même ordre payeront de leur vie le crime de l'un d'eux. Dhrouva s'enivre du sang qu'il répand; une excitation fébrile s'empare de lui, et la nature domptée réagit dans une ardente explosion..... Ce n'est plus le brahmane, c'est le Kchattriya..... Les vertus qu'il a acquises seront-elles perdues dans un moment d'oubli? Manou, le grand aïeul de la race humaine, Manou apparaît à son descendant. Il lui expose l'injustice, la cruauté de sa vengeance. Pourquoi la faute d'un seul doit-elle être un arrêt de mort pour la race du coupable? Pourquoi cette révolte contre les arrêts

(1) *Etudes sur l'Inde ancienne et moderne.* (*Revue des Deux-Mondes.*)

du Destin? Que l'homme qui, enfant, eut assez de force pour aller loin de sa mère chercher le bien suprême, maîtrise la colère qui l'agite, qu'il contemple en lui-même le Dieu éternel, immuable, impassible; et les vains fantômes des passions humaines s'évanouiront devant la radieuse image.

Dhrouva s'incline avec respect et rejette ses armes.

Longtemps après, arrive l'heure tant désirée de la délivrance. Un char divin enlève le brahmane, et bientôt la terre disparaît à ses yeux; mais un amer regret empoisonne cet instant suprême, car Sonniti n'a pas achevé son temps d'épreuve. « J'irai donc, » dit Dhrouva, dans ce séjour qu'il est si difficile » d'atteindre, en abandonnant une infortunée (1)! »

Les dieux l'ont compris, et lui montrent dans le lointain sa mère qu'un char entraîne devant eux. Transformée en constellation, elle ne sera plus séparée du fils glorieux que les Hindous reconnaissent dans l'étoile polaire.

Pendant les nuits majestueuses de l'Orient, ils cherchent leur roi et sa mère dans le sombre azur que parsèment les mondes flamboyants, et les saluent avec vénération.

Cette légende, ainsi que le fait remarquer Wilson, se rattache intimement à la métamorphose de Calisto et d'Arcas, et le poëte de l'Inde et le poëte

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, livre I, chap. XII.

romain durent s'inspirer d'un lointain et commun souvenir.

Un descendant de Dhrouva, Anga, digne héritier de la piété, de la pureté de son aïeul, se laissa entraîner à une funeste alliance : il épousa une fille de la Mort, désignation symbolique s'appliquant probablement à la figure très-réelle d'une princesse étrangère à l'aristocratique race blanche qui s'était emparée de l'Inde.

Par elle, le vice et l'impiété s'infiltrèrent dans la postérité de Manou et des Pradjâpatis; par elle, le malheur devint l'hôte de la maison royale.

Coïncidence réellement étrange! Ici encore, comme dans la Bible, les enfants de Dieu sont perdus par leur alliance avec les filles d'une race maudite!

De cette union naquit un fils, Vêna, qui suça avec le lait maternel les penchants odieux des enfants de la Mort. Effrayé de ses instincts sanguinaires, son père déserta le trône, et alla chercher au loin, dans les vastes forêts, le calme et l'oubli.

L'État ne pouvait rester sans maître. Les brahmanes mandèrent la reine Sounithâ, et, devant elle, sacrèrent son fils.

Roi, Vêna fut ce que prince il avait promis d'être; et les actes tyranniques de sa jeunesse répondirent aux jeux cruels de son enfance.

S'appliquant à la lettre la définition donnée par

Manou, de ce pouvoir suprême des rois qui réunit les attributs de toutes les divinités, il se crut dieu, et défendit tout autre culte que le sien.

Les solitaires, dont les frais et verdoyants bocages étaient troublés par les violentes incursions des chasses princières, par les cris de terreur et les gémissements des peuples, avaient jusqu'alors gardé le silence; mais leur religion, leur autorité menacées, ils se concertèrent et dirent :

« Vêna, parce qu'il est né du sein de Sounithâ, » est déjà naturellement vicieux; c'est pour cela que » chargé de protéger le peuple, il n'a d'autre pensée » que de le détruire (1). »

C'était en effet la digne occupation d'un petit-fils de la Mort.

Les solitaires sortirent de leurs retraites, vinrent au monarque, et tentèrent de le rappeler au devoir; l'ironie, l'insulte accueillirent leur démarche. C'était trop : les premiers-nés de Brahma se levèrent, et par leurs prières l'insensé fut frappé.

Sounithâ ne se sépara pas du fils qu'elle avait précipité dans l'abime : par des moyens magiques, elle préserva son cadavre de la corruption. Tant est puissante la voix de l'amour maternel, qui fait sentir son empire aux êtres même les plus farouches!

---

(1) *Bhâgavata-Pourâna*, livre IV, chap. XIV.

Les brahmanes choisirent le successeur de Vêna dans une ligne collatérale, et pour exprimer ce fait, les Pourânas se servent d'une allégorie fort pittoresque : les brahmanes secouèrent les bras du feu roi, et de ces membres sortirent deux beaux enfants, un garçon et une fille.

A cette vue, les brahmanes jetèrent des cris de bonheur : « Celui-ci, » dirent-ils avec allégresse, « celui-ci est une portion de la substance du bien-» heureux Vichnou, qui est faite pour purifier le » monde; celle-là est une création de Lakchmi, la » compagne fidèle de Pouroucha (1).

» De ces deux enfants, le mâle deviendra le pre-» mier roi; ce sera le mahârâdja nommé Prithou, » dont la gloire et la renommée seront répandues au » loin.

» Celle-ci sera sa royale épouse; douée d'une taille » parfaite et de belles dents, faite pour rehausser les » ornements et la vertu elle-même, elle sera, » sous le nom d'Artchis, inviolablement attachée à » Prithou (2). »

On sacra le prince, et sa femme, brillamment vêtue, se tenait auprès de lui.

La nature elle-même déposa son tribut aux pieds

---

(1) Pouroucha est un des noms de Brahma; mais les vichnaïtes l'appliquent souvent à leur dieu préféré.

(2) *Bhâgavata-Pourâna*, livre IV, chap. XIV.

du nouveau monarque, que devaient immortaliser toutes les vertus de l'homme et du souverain.

« Il traitera, » chantaient les bardes, « la femme d'un » autre avec le respect d'un fils pour une mère, sa pro- » pre femme comme la moitié de lui-même (1)..... »

Artchis s'associa de cœur à la pieuse et chaste existence du civilisateur de l'Inde. Quand il se retira du monde, elle le suivit dans sa retraite. Nous avons vu ailleurs comment elle entendait le dévouement conjugal, et quelle fut sa fin glorieuse sur le bûcher de son époux.

Le septième Manou, Manou Vaivasvata, le fils du Soleil, l'aïeul de la race humaine actuelle, eut une fille, Ilâ, célèbre par la ferveur de sa foi et la force de son caractère.

Le Véda mentionne cette princesse; mais le nom d'Ila désignant aussi l'hymne, comment distinguer la femme de la déesse?

Nous ne nous arrêterons pas sur ce personnage allégorique, au sujet duquel rien de positif n'est encore connu, et dont l'étrange légende, racontée par les Pourânas, est restée impénétrable.

Ilâ et son frère Ikchwâkou furent la souche des deux principales familles royales de l'Inde. Tandis que la dynastie solaire reconnaissait Ikchwâkou pour

(1) *Bhâgavata-Pourâna,* livre IV, chap. XVI.

fondateur, la dynastie lunaire faisait remonter son origine à Ilâ, qu'épousa Bouddha, le fils de la Lune.

La dynastie des enfants du Soleil et celle des enfants de la Lune furent toutes deux illustrées par des incarnations de Vichnou et par des héros d'une indomptable valeur. Râma, roi de la première, les Pândavas, Krichna, princes de la seconde, noient dans l'océan de leur gloire leurs prédécesseurs aussi bien que leurs successeurs.

Par eux nous entrons dans l'éblouissante période dont le Râmâyana, le Mahâbhârata, chantent les merveilleuses grandeurs.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA FEMME DANS LES TEMPS HÉROÏQUES.

I. LE RAMAYANA (1).

Les épouses du roi Daçaratha : Kâauçalyâ, Kêkéyî, Soumitrâ. — *Sîtâ*, femme de *Râma*. — La bossue Manthârâ. — La grande pénitente Anasouyâ. — La Rakchasi Coûrpanakhâ. — L'anachorète Çavarî. — Une princesse de race jaune : Târâ. — La pénitente Swayamprabhâ. — Les femmes de Lankâ (l'ancienne Ceylan) et la cour de Râvana. — La blonde Mandaûdarî, première épouse du noir souverain des Râkchasas. — Les négresses gardiennes de Sitâ. — Tridjatâ. — Saramâ. — La reine mère Nikashâ. — Parallèle entre les héroïnes du Râmâyana et celles de l'Iliade.

Dans le Râmâyana, Vâlmiki, l'Homère de l'Inde, chante un de ces événements moitié réels, moitié légendaires, qui colorent le frontispice de l'histoire de tout peuple. Il s'inspire d'un des grands souvenirs de la conquête, métamorphose cette ébauche en un

(1) M. Fauche a doté notre langue de cette épopée, dont M. Gorresio a, de son côté, enrichi l'harmonieux idiome de sa patrie. Nous devons à M. Fauche non-seulement la traduction du Râmâyana, mais encore celle des œuvres de Kalidâsa et d'autres auteurs sanscrits. Et quand on pense que le savant indianiste prépare en ce moment la traduction des *deux cent mille vers* du *Mahâbhârata*, tâche que dans aucun pays on n'avait abordée jusqu'à présent, on est heureux d'admirer une vie si noblement employée.

Digitized by Google

tableau d'une conception simple et vaste, d'un puissant intérêt dramatique, d'une incomparable richesse de tons, et d'où ressortent, admirablement dessinés, de ces types vrais, animés, ineffaçables, qu'après celui qui en a donné le divin modèle, le génie seul peut créer.

La femme a dans cette œuvre une part immense. Elle y apparait si bien comme la cause des faits de ce récit célèbre, qu'en y supprimant l'élément féminin, on déchirerait le nœud même de l'action.

Avec quelle religieuse grandeur, quel rhythme éclatant s'ouvre l'épopée! Au ton grave, ému, solennel, de l'invocation, on devine que des événements surhumains vont être révélés, et que les dieux eux-mêmes, descendus sur terre, en seront les sublimes acteurs. Débutant par le mot sacré dont les trois lettres symbolisent la triade, elle salue Nârâyana, l'Être suprême flottant sur les eaux, dont Vichnou est une manifestation, et Râma une incarnation. Elle salue Saraswatì, la parole sainte; puis entonnant comme une fanfare l'hymne de victoire, elle dit ce que fit ici-bas Râma, le fils de l'heureuse Kiauçalyâ, et loue le majestueux poëte qui va le raconter aux hommes :

« Aum! Adoration à Râma!

» Avant tout, adoration à Nârâyana, fait homme, » et même le plus vertueux des hommes! Adoration » en même temps à Saraswatì, éloquente déesse! En-

» suite, que se déroule dans sa marche ce beau chant
» de victoire!

» Triomphe à Râma, le Daçarathide; Râma, aux
» yeux de lotus blanc; Râma, qui donnait sans cesse
» une joie nouvelle à Kâauçalyâ, sa mère; lui de qui
» le bras a terrassé le monstre aux dix têtes, et qui
» brille comme un tilaka (1) sur le front de la famille
» issue de Raghou!

» Hommage encore à ce prince des anachorètes, à
» cet ascète bien-aimé de Çrî, à ce poëte Vâlmiki, en
» qui toute science réside (2)! »

L'introduction nous transporte dans l'ermitage de Vâlmiki. L'anachorète devise avec Nârada, un des sages célestes, et de plus, le messager des dieux, le Mercure de l'Inde. Vâlmiki trace de la nature humaine un idéal qu'il croit chimérique; mais Nârada lui assure que l'image s'en applique, trait pour trait, à un personnage vivant, au roi Râma, dont il lui dit l'histoire.

Après le départ du messager divin, l'anachorète se dirige vers le bois qui entoure son ermitage. Il y découvre un tirtha (3) dont les eaux fraiches et trans-

(1) Ornement peint sur le milieu du front.

(2) *Râmâyana*, poëme sanscrit de Vâlmiki, mis en français par Hippolyte Fauche, 9 vol. in-12; Paris, 1854-1858. Voir *Adikânda*, introduction.

(3) Tirtha, étang consacré.

parentes l'invitent à y accomplir ses ablutions. Il s'y plonge, il prie. Quand du ciel où ils se sont élevés, ses regards s'abaissent vers la terre, ils errent sur les arbres dont le feuillage touffu se réfléchit dans le cristal du lac.

Un couple d'ardées parcourait les rives de l'étang, et les mélancoliques oiseaux se livraient ensemble à l'un de leurs rares moments de bonheur. Soudain leur chant est interrompu, et la flèche d'un chasseur atteint le mâle, qui tombe auprès de Vâlmiki. La veuve fait entendre de plaintifs gémissements; ses ailes planent au-dessus du cadavre de son époux, et son vol inquiet, frémissant, témoigne de son angoisse.

A la vue du héron se débattant dans les affres de l'agonie, de sa compagne désolée, les yeux de l'ascète se mouillent de larmes :

« O chasseur, » chante-t-il, « puisses-tu ne parve-
» nir jamais à la gloire pendant la révolution éter-
» nelle des années, puisque tu n'as pas craint de
» frapper ce héron dans le temps qu'il s'enivrait
» d'amour ! »

Il s'arrête, étonné.... Qu'a-t-il dit? Quel rhythme inconnu a scandé ses paroles? L'harmonie divine est descendue du ciel; Vâlmiki a pleuré la mort de l'oiseau dans des accords nouveaux, mélodieux, mesurés : le vers de l'Inde, le çloka, est révélé aux mortels. Désormais viennent les grandes et héroïques

actions, les sublimes et tendres pensées : l'homme possède un instrument digne de les interpréter!

Rêveur, Vâlmiki retourne à l'ermitage. Brahma lui apparaît, lui demande l'hospitalité, et l'anachorète le reçoit avec un sentiment de bonheur; il reste néanmoins sous une mélancolique impression, et les çlokas qu'il a naguère prononcés reviennent sur ses lèvres. Brahma sourit. Il enjoint au sage de dire aux mortels dans ce mètre cadencé que lui a inspiré Saraswatî, la vaillance de Râma et le dévouement de Sitâ, sa chaste et belle compagne.

Vâlmiki compose le poëme; mais qui le fera connaître au monde? Les fils de Râma, que la douce Sitâ, exilée, a mis au monde dans la forêt et confiés à l'anachorète, en seront les mélodieux rhapsodes. Par une touchante idée, les enfants que pleure le monarque redisent à sa cour les exploits de leur père, les souffrances de leur mère.

Entrons à leur suite dans la vaste scène où s'accomplissent les événements que célèbrent leurs chants si beaux.

Nous sommes dans Ayodhyâ, le séjour des princes de la dynastie solaire. Daçaratha règne. Nous sommes en plein âge d'or, et en lisant les curieuses descriptions de la royale cité, on se fait une haute idée de la civilisation de l'Inde, dans un siècle antérieur à celui de Salomon.

La culture morale et intellectuelle des habitants d'Ayodhyâ répond à leur bien-être matériel.

« Les époux faisaient leurs délices de leurs épouses, et celles-ci étaient dévouées à leurs maris; à l'observance des saines pratiques, les hommes joignaient la fermeté, les femmes de même.

. . . . . .

» Beauté, savoir-faire, mansuétude, mœurs, qualités gracieuses, tel était le caractère des femmes dans Ayodhyâ : l'élégance régnait dans leurs parures, dans leur costume (1). »

Mais qu'importait au monarque tant de félicité? Il n'avait point de fils!

Essayant d'attirer sur ses vœux la faveur du ciel, il fait célébrer un açwa-médha (2), et pendant la cérémonie sainte, le brahmane Rishyaçringa supplie les dieux de ne point laisser s'éteindre la dynastie de Raghou.

Pendant que s'accomplit sur terre l'imposante solennité, les Immortels, entourant Brahma, tiennent conseil.

Il existe un Râkchasa, Râvana, le roi de Lankâ, que le Créateur a naguère mis à l'abri de la colère des dieux. L'univers entier souffre de ses cruautés. Comment rendre nulle la grâce que lui a imprudem-

(1) *Adikanda*, traduction de M. Parisot, chap. VI.

(2) Le sacrifice du cheval, le plus auguste des sacrifices royaux.

ment accordée Brahma? Comment sauver la terre et préserver le ciel?

« Bien! » répond Brahma. « Voici que j'ai découvert un moyen pour tuer ce génie scélérat. Que ni » les dieux, a-t-il dit, ni les Richis, ni les Gandharvas, ni les Yakchas, ni les Râkchasas, ni les Nâgas (1) même ne puissent me donner la mort! » Soit! lui ai-je répondu. Mais, par dédain pour la « force humaine, les hommes n'ont pas été compris » dans sa demande.

» C'est donc par la main d'un homme qu'il faut » immoler ce méchant (2)! »

Cet homme, ce sera un dieu incarné, ce sera Vichnou qui descendra dans le sein des trois femmes de Daçaratha; et Kâauçalyâ « aux yeux charmants, » la première des royales épouses, devient mère de Râma, qui est formé par la plus grande partie de la substance divine.

« Dans les rayons de ce fils à la splendeur immense, Kâauçalyâ brillait autant que le monarque » des dieux, aux mains armées du tonnerre, fait briller sa mère Aditi (3). »

« La brillante Kékéyî » met au monde Bharata, et

(1) Nâgas ou dragons. « Demi-dieux ayant une face humaine » avec une queue de serpent, et le cou étendu du coluber nâga. » Leur roi est Vâsouki; ils habitent les régions infernales. » (Loiseleur-Deslongchamps, *Lois de Manou.*)

(2) *Adikanda*, chap. XIV.

(3) *Idem*, chap. XIX.

la modeste Soumitrâ donne le jour à Lakshmana, le futur compagnon de Râma, et à Çatroughna, que le même dévouement doit enchaîner à Bharata (1).

A ce moment même naissent ceux qui aideront Râma dans sa lutte contre ces Râkchasas, en qui l'érudition moderne a entrevu les nègres australiens de Lankâ, l'ancienne Ceylan. Sous le nom de Vânaras ou singes, attribué aux futurs alliés de Râma, on a également cru reconnaître ces Malais de race jaune qui, vivant dans les bois, se rapprochaient, par leurs habitudes, des quadrumanes, auxquels la tradition les assimile (2).

A peine Daçaratha a-t-il vu se développer en son fils aîné les penchants héroïques de sa race, que Viçwâmitra, le Kchattriya qui, par ses mortifications, était parvenu à la splendeur du brahmane, que Viçwâmitra réclame le secours du jeune prince. Les Râkchasas troublent ses sacrifices, et au milieu d'une cérémonie sainte, il ne peut contre eux manifester sa colère. Que le guerrier adolescent veille, l'arc levé, auprès de l'autel, et protége l'anachorète qui n'a d'autre arme que la prière!

---

(1) Lakshmana et Çatroughna naquirent avant Bharata; mais leur mère Soumitrâ étant fille d'un vaisya, Bharata était considéré comme leur frère aîné. (Conf. Monier Williams, *Indian epic poetry*.)

(2) Voir à ce sujet *Poésie héroïque des Indiens*, par M. Eichhoff, Paris, 1860. Cet ouvrage renferme des aperçus aussi vastes que féconds, exposés d'une manière magistrale, et dans un style d'une vigueur, d'un coloris achevés.

La mission de Râma commençait. Les royales mères bénirent celui qui allait défendre les droits de l'opprimé, et Lakshmana l'accompagna.

Ce fut à la suite de cette expédition que le jeune vainqueur des Râkchasas obtint, en brisant l'arc de Çiva, la main de Sitâ, la vierge qui n'était pas née d'une femme, mais d'un sillon de la terre entr'ouverte pour le sacrifice.

Nous avons vu ailleurs (1) comment se célébrèrent les mariages des quatre fils de Daçaratha avec les filles et les nièces du roi Djanaka.

Quand les nouvelles mariées arrivent à la cour d'Ayodhyâ, elles sont reçues par leurs belles-mères avec une tendre effusion. Conduites par elles devant les autels domestiques, elles offrent leurs hommages aux gouravas (2) qu'elles doivent honorer.

Le poëte trace un tableau charmant du bonheur des jeunes couples. Mais c'est la figure de Sitâ qu'il dessine avec les plus suaves contours, qu'il peint avec les plus délicates nuances. Râma et Sitâ, s'aimant d'une pure affection, s'améliorant, se perfectionnant l'un par l'autre, confondant leurs vies en une seule vie : voilà ce que Vâlmiki se plaît à représenter. Ah ! n'est-ce pas là une de ces unions dont,

(1) Voir première partie, chap. II.
(2) Précepteurs spirituels.

quinze siècles plus tard, une religion sublime devait, sous d'autres cieux, imposer l'idéal modèle?

Nous entrons avec le second tome, l'Ayodhyâkânda, dans le nœud même de l'action.

La vertu, l'héroïsme, la communicative bonté de Râma lui attirent l'amour des sujets de son père; sa fermeté, son habileté dans les affaires, inspirent à Daçaratha le désir de le faire sacrer roi de la jeunesse. Le monarque est accablé sous le faix des années, et le repos de la mort lui semblera doux quand il aura assuré le sort de son royaume. Ses sujets devinent sa pensée, et viennent le supplier d'associer à sa puissance le prince qui les entoure, eux, leurs femmes, leurs enfants, d'une active sollicitude.

Daçaratha, au comble de la joie, ordonne la cérémonie du sacre. C'est le moment favorable, car le doux printemps couvre de fleurs les vertes campagnes.

Le vieux monarque mande auprès de lui l'héritier de la couronne :

« Râma, tu es mon enfant bien-aimé, le plus émi-
» nent par tes vertus, et né, fils égal à moi, d'une
» épouse mon égale et la première de mes épouses (1). »

Il lui annonce le sort brillant qui l'attend, et pendant que Râma écoute avec respect les conseils de son vénérable père, des messagers se hâtent de porter

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. II.

à Kâauçalyâ la grande nouvelle; l'heureuse mère les remercie en les comblant de dons précieux.

Mais le roi réfléchit : de sombres présages l'épouvantent ; il croit sa mort prochaine, et désire que le sacre de Râma ait lieu dès le lendemain. L'absence du fils de Kékéyî est encore un motif qui lui fait souhaiter la prompte réalisation de son vœu : Bharata est juste et bon ; « mais, ajoute le prudent mo-
» narque, je sais à quel point l'esprit humain est
» variable (1)..... »

De solennelles pensées préoccupent Râma : une vie nouvelle s'ouvre pour lui. Pénétré de l'importance des devoirs qu'impose le rang suprême à celui qui s'en veut rendre digne, il se retire dans ses appartements pour y méditer avec liberté, pour ordonner les idées confuses que jette dans son esprit l'émotion d'un changement aussi brusque qu'imprévu. Cependant il ne peut résister à la voix de son cœur, qui l'entraîne vers le royal gynécée : c'est là qu'habite sa mère.

Kâauçalyâ, drapée dans des vêtements de lin, est en prière. Sitâ, ravie de joie, Lakshmana qui partage le contentement de sa belle-sœur, sont auprès d'elle.

Râma s'avance avec respect, et s'incline :

« Mère chérie, mon père m'a désigné pour gou-

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. III.

» verner ses peuples; on doit me sacrer demain :
» c'est l'ordre de mon père.

» Il faut que Sità passe avec moi cette nuit dans le
» jeûne, comme le roi me l'a prescrit, avec le ritouidj (1)
» et nos maîtres spirituels.

» Veuille donc répandre sur moi et sur la Vidé-
» haine (2), ma belle épouse, ces paroles heureuses,
» d'une si grande efficacité pour mon sacre, dont le
» jour que celui-ci précède verra l'auguste céré-
» monie. »

Le bonheur de Kâauçalyâ se manifeste par des larmes et par l'ardente effusion de ses vœux maternels :

« Mon bien-aimé Râma, vis un grand âge! Périsse
» l'ennemi devant toi! Puisse ta félicité réjouir sans
» cesse ma famille et celle de Soumitrâ! »

Elle ne parle point de Kékéyî, et ce silence fait pressentir une sourde division.

Après avoir salué Kâauçalyâ et Soumitrâ, Râma ramène sa jeune femme dans son palais.

Les sujets de Daçaratha sont dans l'ivresse de la joie. La rue royale, sur laquelle flottent les bannières, est encombrée d'une foule parée, joyeuse, frémissante.

---

(1) Chapelain célébrant. (Loiseleur-Deslongchamps, *Lois de Manou.*)

(2) Sità, fille de Djanaka, roi du Vidêha, dont Mithila était la capitale, est souvent désignée par les noms de *Djanakide, Vidéhaine, Mithilienne.*

Les campagnes ont versé sur la capitale un flot de visiteurs. L'air est ébranlé par les accords mélodieux des voix et des instruments. Un sourd mugissement accompagne cette harmonie : c'est la voix d'un peuple remerciant le ciel de lui avoir assuré un père.

Une suivante de Kékéyi, sa parente éloignée, la bossue Manthará, debout sur la plate-forme du palais, s'étonne de ce tumulte. Pourquoi ces transports des paisibles habitants d'Ayodhyâ? pourquoi ces pompes? pourquoi la générosité de Kâauçalyâ, qui répand à profusion les largesses autour d'elle? Manthará s'informe; elle apprend la grande nouvelle : un sacre se prépare, et ce n'est pas celui de Bharata.

Furieuse, elle s'élance dans la chambre où repose Kékéyi, qui se présente d'abord à nous sous un gracieux et sympathique aspect.

Manthará, dont le corps difforme sert d'enveloppe à une âme plus repoussante encore, Manthará s'écrie avec rage :

« Femme aveugle, sors du lit! Quoi! tu dors! Un » affreux danger fond sur toi! Malheureuse, ne » comprends-tu pas que tu es entrainée dans un » abime?

» En vain tu brûles de l'orgueil que t'inspire ta » félicité : elle est mobile, cette félicité, comme le » courant du fleuve qui tombe d'une montagne (1)! »

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. V.

Kékéyi s'étonne du courroux de Manthará. Quelle peut en être la cause?

Alors, avec les plus perfides insinuations, Manthará, compatissant aux malheurs de Kékéyi, lui montre Daçaratha infidèle, Ráma couronné, Bharata sacrifié, sa rivale enfin triomphante!

« Près de toi ton époux te prodigue ses inutiles » cajoleries; mais il réserve ses richesses utiles pour » Kàauçalyà, qui les recueille en ce jour. »

A cette femme qui l'excite à la vengeance, la jeune reine répond par un magnanime mouvement. Détachant de sa parure un bijou splendide, elle l'offre à sa parente en récompense de l'heureuse nouvelle que celle-ci lui a annoncée.

« Il n'y a dans mon cœur, » dit-elle, « aucune » différence même entre Bharata et Ráma : je verrai » donc avec bonheur que le roi donne l'onction » royale à celui-ci!

» Non! il ne peut venir d'aucune chose la plus » aimée de moi une joie supérieure à celle d'apprendre » que voici le jour où mon royal époux fait monter » sur le trône, comme héritier de sa couronne, ce » bien-aimé fils, né de sa chair, ce Ráma, noble » héros, trésor incomparable de vertus! »

Manthará rejette le joyau avec dédain, et continuant son rôle infâme, elle se représente la brillante Kékéyi soumise en esclave à une heureuse rivale.

Mais le cœur de Kékéyi est lent à s'ouvrir aux

sentiments de haine; et la jeune femme regardant fixement sa suivante, prend un malicieux plaisir à louer le choix du roi, et s'arrête avec complaisance sur les mérites de celui qu'elle chérit en mère.

« Il est rempli de justice, » dit-elle, « il aime à » vivre au milieu des hommes vénérables; son âme » est reconnaissante; sa parole est toujours celle de » la vérité; il est chaste; Râma est le fils aîné du roi, » il mérite donc l'hérédité de la couronne.

» Il défendra comme un père et durant une longue » vie tous ses frères; il chargera son épaule de choses » aimables pour nous, ses mère et belles-mères.

» Parmi toutes et même de préférence à Kâauçalyâ, » c'est moi principalement que distinguent ses » hommages (1)..... »

Un jour, d'ailleurs, la couronne ne reviendra-t-elle pas par droit de succession au fils de Kékéyi?

« Pourquoi te désoler ainsi, Manthârâ, au lever » d'un soleil qui sera ma joie et qui amène un heu- » reux jour? »

Cette parole de la reine devait provoquer un argument irréfutable. Aussi Manthârâ se saisit-elle avec empressement de l'arme que lui a fournie sa maîtresse elle-même. Kékéyi ne sait-elle donc pas que Bharata sera à jamais exclu du trône, que la couronne n'échappera à la tête défaillante de Râma que pour retomber

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. VII.

sur celle d'un héritier direct? Bharata ne sera-t-il pas peut-être immolé à la craintive jalousie du fils de Kâauçalyâ?

Enfin elle déchire le voile qui abritait les mystères du gynécée, et cet intérieur qui semblait si charmant, nous apparait tout assombri par de sourdes dissensions :

« Enivrée de ta beauté, tu as toujours, dans ton » orgueil, dédaigné la mère de Râma, épouse comme » toi du même époux; comment ne ferait-elle pas » tomber maintenant le poids de sa haine sur » toi (1)? »

La reine est ébranlée; elle tremble pour son fils, elle frémit de l'élévation de sa rivale.....; mais comment empêcher ce malheur?

« Si tu veux, lui dit Manthârâ, je t'aurai bientôt » mis ce Râma dans un bois, et je ferai même don- » ner l'onction royale à Bharata (2). »

Manthârâ a réussi. La reine se soulève de la couche où elle était nonchalamment étendue, et l'interroge, curieuse et ravie :

« Dis-moi, ô femme d'une intelligence supérieure; » Manthârâ, dis-moi par quel moyen on pourrait » élever Bharata sur le trône et jeter Râma dans une » forêt. »

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. VII.
(2) *Idem*, chap. VIII.

Manthârâ lui rappelle qu'un jour Daçaratha, blessé à la suite d'un combat, fut pansé des belles mains de Kékéyî; que, guéri par elle, il lui promit de lui accorder les deux grâces qu'elle-même choisirait, et que la reine en remit l'accomplissement à un avenir plus éloigné. Et quelle occasion meilleure que celle-là pour réclamer du roi le fruit de ses promesses? Manthârâ dicte à la jeune femme la conduite qu'elle devra suivre à l'égard du monarque, les larmes qu'elle répandra, la colère qu'elle laissera éclater, les séductions qu'elle déploiera pour attendrir, effrayer, charmer son vieil époux. L'exil de Râma pendant quatorze années, le sacre immédiat de Bharata, tels seront les résultats de cette scène.

Mais comme le poëte sent qu'il a donné trop de cœur à Kékéyî pour fermer naturellement en elle toute entrée au remords, il la montre destinée à faillir par la malédiction d'un brahmane qu'enfant elle avait insulté.

« Excitée par la suivante, sa maîtresse vit sous les » couleurs du bien ce qui était mauvais, et son âme, » troublée par les influences d'une malédiction, ne » sentit pas que l'action était coupable. »

Folle de joie, elle presse dans ses bras sa perfide conseillère, la loue de sa finesse, la remercie de son dévouement, la flatte même dans sa difformité :

« Les bossus, » dit-elle, « sont mal construits, dif- » formes, disgraciés de visage; mais toi, ma fille, tu

» es agréable à voir, comme un lotus qui se cambre » au souffle du vent.....

» C'est là, c'est dans cette bosse charmante, qui » ressemble sur ton dos à la crête d'une montagne, » que tu loges tes excellents conseils, la science même » du Kchattriya et jusqu'à ton art de la magie. Autour » d'elle je veux attacher, bossue à la jolie figure, une » guirlande exécutée en or, si Bharata est sacré et » Râma lui-même relégué dans une forêt. »

Elle lui promet objets précieux, honneurs princiers; et, en parures, tout ce que le goût d'une femme, voire même d'une bossue, peut rêver de plus attrayant.

Manthârâ, sans paraître touchée de la reconnaissance de sa royale parente, lui répond sèchement pour l'exciter davantage : « Il est surperflu de jeter » un pont sur un fleuve dont le canal est à sec : lève-» toi donc, illustre dame! assure ta fortune, et mets » le trouble dans le cœur du monarque! »

Kêkéyî rejette ses parures, elle se retire dans la *chambre de la colère* (1), et s'étend sur le sol. Sa mort ou l'exil de Râma, voilà ce qu'elle attend de l'avenir.

Pendant ce temps, le roi ayant tout préparé pour

(1) *La chambre de la colère* est encore maintenue de nos jours dans les maisons indiennes pour les femmes qui sont mécontentes de leurs maris. Ne serait-ce pas une pièce analogue à nos anciens *boudoirs?*

le couronnement de Râma, se dirigeait vers le gynécée, heureux d'apporter à Kékéyi ce qu'il croyait lui être une douce joie.

Il la trouve morne, abattue, couchée dans la poussière. Effrayé, il court à elle, et s'efforce d'apaiser ses sanglots. Qui l'a offensée? Que désire-t-elle? Un mot, et tous les diamants de l'univers seront sa parure! Un mot, et les chaînes du coupable, ou la tête de l'innocent, tomberont à ses pieds, tant le délire de la passion trouble l'âme pure et juste du monarque! Un mot, et le dominateur du monde lui sacrifiera son pouvoir, ses richesses, sa vie même!

Il la relève, mais elle ne veut pas lui exprimer son vœu avant que la réalisation en soit assurée..... Une indéfinissable joie s'empare de son âme; le roi s'est engagé par un serment redoutable à accéder à ses désirs.

« Que les dieux, » s'écrie-t-elle, « réunis sous leur » chef Indra même, entendent ce serment solennel de » ta bouche, que tu me donneras la grâce demandée!

» Que la lune et le soleil, que les autres planètes » mêmes, l'éther, le jour et la nuit, les plages du » ciel, le monde et la terre; que les Gandharvas et les » Râkchasas, les démons nocturnes, qui abhorrent » les clartés du jour, et les dieux domestiques, à qui » il plaît d'habiter nos maisons; que les êtres animés, » d'une autre espèce et de quelque nature qu'ils soient, » connaissent la parole échappée de tes lèvres!

» Ce grand roi, qui a donné sa foi à la vérité, pour » qui le devoir est une science bien connue, de qui » les actes sont pleinement accompagnés de réflexion, » s'engage à mettre les objets d'une grâce dans mes » mains : dieux, je vous en prends donc à té- » moin (1) ! »

Elle rappelle à Daçaratha les soins qu'elle lui a prodigués, alors que blessé, mourant, elle seule pansait ses plaies; elle lui rappelle les deux grâces qu'il lui a promises dans cette heure de reconnaissance et de faiblesse; le moment de les exaucer est venu : le sacre de Bharata, l'exil de Râma, telles sont-elles.

Daçaratha, frappé au cœur, s'affaisse. Quand il revient à lui, une scène déchirante éclate : tantôt, il flétrit la reine de son mépris; tantôt, souillant dans la poussière ses cheveux blancs, il se roule aux pieds de cette femme, dont les mains, selon la forte expression du poëte, « serraient son cœur d'une pression douloureuse. » — « Grâce! ô ma reine, grâce! » murmure-t-il avec le râlement du désespoir; tantôt, après l'avoir suppliée de se rétracter, il se raille amèrement de la faiblesse qui le rend esclave du serment fait à une misérable femme, et de nouveau il s'évanouit.

Pendant ce temps, Kékéyi, froide, hautaine, lui demande avec ironie ce qu'est devenue la parole d'un roi; et lorsqu'elle le voit étendu mourant, elle

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. IX.

le menace de se tuer. Daçaratha la chasse, la maudit, maudit même l'innocent Bharata; puis, quand s'est écoulée cette nuit douloureuse, quand s'est levée l'aurore qui devait éclairer un si beau jour, le roi, brisé, fait appeler, à la prière de Kékéyi, le fils qu'il va lui sacrifier. Quant à la reine, elle presse cruellement Soumantra, le messager que Daçaratha envoie à Râma, de hâter l'arrivée du prince.

Quand Soumantra pénètre dans le palais de Râma, il trouve le jeune héros assis sur un palanquin d'or que recouvre une peau d'axis moucheté. Sitâ est auprès de lui, tenant le chasse-mouches dans ses mains délicates et servant son époux.

L'ordre du roi est transmis au prince, qui croit y lire une agréable surprise. Sans doute Kékéyi a imploré de Daçaratha la faveur de placer elle-même la couronne sur le front de celui qu'elle aime comme un fils. Il communique cette idée à Sitâ, et ajoute :

« Je pars donc sans délai; j'ai hâte de voir ce mai-
» tre de la terre assis dans sa chambre secrète seul
» avec Kékéyi et libre de soucis (1). »

Et Sitâ l'accompagnant : « Va, mon noble époux, » lui dit-elle, « voir ton père et même avec lui ta » mère. »

Râma monte dans son char rapide. Souriant, saluant avec grâce, il traverse les flots de ce peuple

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XIII.

d'où s'élève un long murmure de bonheur. Les femmes mêmes, appuyées contre les treillis de leurs fenêtres, envoient au beau prince leurs souhaits de prospérité :

« Que la reine Kâauçalyâ se réjouisse, » disent-elles, « de voir en toi son fils, et que Sità monte avec » toi, noble enfant de Raghou, au sommet de la plus » haute fortune (1) ! »

Bientôt Râma arrive dans la royale demeure; il est introduit avec Lakshmana devant Daçaratha et Kékéyî, et les deux princes touchent de leurs fronts les pieds de leur père et de leur belle-mère.

Le roi commence : « Râma..... » Sa voix étranglée par l'émotion ne peut plus articuler une parole, et ses sanglots achèvent la phrase interrompue.

Jamais Râma n'avait vu son père plongé dans une semblable douleur. Effrayé, il interroge anxieusement Kékéyî. Serait-il coupable de quelque faute involontaire envers l'auteur de ses jours, qui pour lui est Dieu sur la terre? Ou bien quelque malheur est-il advenu aux royales épouses ou à ses frères? Ou bien encore Kékéyî a-t-elle de quelque capricieuse parole attristé le cœur du monarque? Que doit faire Râma? Donner sa vie? Il en fera le sacrifice avec joie.

« Oui, je le ferai à cette heure même, si mon père, » qui est la justice en personne, me le commande, ou

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XIV.

» toi-même; car il n'est rien que je ne puisse faire à » ta parole. — Ne dois-je pas, ô déesse, puisque tu » es ma mère, t'honorer à l'égal de mon père? Que » faut-il faire, dis-le-moi, pour faire ce que le roi » désire (1)! »

Kékéyî, impérieuse, inexorable, lui dicte l'ordre cruel que ne peut prononcer un père. L'honneur de Daçaratha est entre les mains de son fils. Que Râma maintienne la parole royale; que, les cheveux relevés comme les anachorètes, le corps couvert du vêtement d'écorce et de la peau d'antilope, il gagne les forêts et abandonne à Bharata le trône où, en ce jour même, il devait s'asseoir.

Râma, dévorant sa douleur, n'hésite pas un moment. Calme et souriant, il acquiesce au vœu de sa belle-mère. Il lui adresse une seule question. L'ordre sévère qu'elle lui a dicté émane-t-il de Daçaratha ou d'elle? Quelle que soit la réponse de Kékéyi, il cédera le sceptre à Bharata; mais combien ce sacrifice lui serait-il plus doux, consacré par l'approbation d'un père! Déjà il ordonne à des messagers de se rendre en toute hâte au pays de Kékaya que gouverne le grand-père maternel de Bharata, et d'en ramener le futur souverain d'Ayodhyâ.

« Moi, qui parle, je ne prends qu'un instant, et » je vais habiter les bois, par l'ordre de mon père.....

(1) Chapitre XV.

» ou..... par le tien, Kékéyî; mais j'ai l'âme con-
» tente! »

L'impudente Kékéyî, s'irritant de ne le voir point encore parti, le somme de s'acquitter immédiatement de la promesse qu'il lui a faite. Daçaratha a entendu cette injonction, et le faible vieillard perd complétement connaissance.

Avec une douce gravité, Râma reproche à Kékéyî d'avoir douté de sa parole, et d'avoir infligé une cruelle torture au malheureux vieillard gisant à leurs pieds. Que n'a-t-elle épargné cette angoisse à Daçaratha, et ne s'est-elle adressée directement à la loyauté de celui qu'elle voulait perdre!

En la quittant, il lui rappelle ses devoirs de mère envers Bharata, l'engage solennellement à diriger dans la voie du bien celui qui gouvernera un peuple, et la saluant avec respect ainsi que le père, qui ne peut ni le voir ni l'entendre, il se dirige, l'attitude sereine, vers le gynécée.

Lakshmana le suit. Sous l'apparence impassible du héros, il a deviné une douleur contenue; les yeux du fils de Sumitrâ sont mouillés de larmes, et l'indignation fait bondir son cœur.

Les deux jeunes gens pénètrent dans le sérail. Dans la première cour se tiennent les gardiens des femmes, qui joignent les mains sur le passage de Râma; dans la seconde, des brahmanes âgés, dépositaires de toute science, placés au premier rang dans

l'estime du roi, et servant Kâauçalyâ en échange de la nourriture qu'elle leur assure, reçoivent les respectueux saluts des princes; puis les fils de Daçaratha entrent dans le palais de la plus auguste des reines.

Kâauçalyâ ignore tout. Vêtue de blanc, elle se recueille auprès des autels, dans le sanctuaire même des Immortels. Elle prie pour le fils bien-aimé sur la tête duquel elle remercie les dieux de placer la couronne.

Accueillant avec une tendre expansion le jeune prince, elle lui redit ses vœux ardents, ses joyeuses espérances. Le cœur de Râma se serre douloureusement.

« Mère, » s'écrie l'exilé, « tu ne sais donc pas le » grand malheur qui est tombé sur moi, pour la dou- » leur amère de toi, de mon épouse et de Laksh- » mana (1)? »

Il lui révèle l'affreuse vérité, et ajoute avec mélancolie :

« J'aurai quatorze années, reine, les bois pour ma » seule demeure, et, loin des tables exquises, j'y ferai » ma nourriture de racines et de fruits sauvages. »

Il semble qu'ici l'homme ferme et courageux senté le besoin d'être plaint et consolé. Une telle perspective à celui qu'attendait un trône! C'était trop. Kâauçalyâ s'évanouit. Râma court à elle, la relève; fils

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XVII.

pieux, il essuie de ses mains la poussière qui souille les blancs vêtements de sa mère, et Kàauçalyâ, revenant à elle, mais éperdue de chagrin, laisse échapper le secret de toute une vie de douleur :

« Plût au ciel, Ràma, que tu ne fusses pas né mon » fils, toi qui rends plus vives toutes mes douleurs! » je ne sentirais pas aujourd'hui la peine que fait » naître ma séparation d'avec toi !

» Certes! la femme stérile a bien son chagrin, mais » celui seul de se dire : « Je n'ai pas d'enfants! » encore n'est-il pas égal à cette peine que nous cause » la séparation d'avec un fils bien-aimé.

» Depuis le jour où ton père m'a donné le baiser » conjugal, les faveurs du roi ne sont jamais tombées » sur moi ; je les ai bien longtemps espérées de toi-» même : elles me viendront enfin, disais-je, par le » canal de mon fils! »

Maintenant, ce dernier espoir s'est évanoui ; maintenant, elle, la première des royales épouses, restera sans appui, livrée aux insultes de l'orgueilleuse rivale qui déjà l'a tant fait souffrir! A quoi lui servent, et sa patience de dix-huit années, et ses ferventes prières aux dieux, et ses rudes mortifications? Ah! vienne la mort, elle sera son refuge!

Et soudain : « Ràma, » s'écrie hors d'elle la pauvre mère, « tu ne dois pas obéir à la parole d'un père » aveuglé par l'amour :

» Demeure ici même! Que peut te faire ce monar-

» que usé par la vieillesse? Tu ne partiras pas, mon » fils, si tu veux que je vive (1)! »

Ce cri répondait aux pensées du bouillant Lakshmana : « Il me déplaît aussi, noble dame, que ce » digne enfant de Raghou, chassé par la voix d'une » femme, abandonne ainsi la couronne et s'en aille » dans un bois.

» Quelle absurdité ne peut dire un roi tombé sous » le pouvoir de Kékéyî, un vieillard caduc, altéré » d'amour et vaincu par une femme! »

Pourquoi Râma, innocent, serait-il victime d'une odieuse machination? Le peuple ignore encore l'événement de la nuit. Que Râma se fasse immédiatement sacrer roi d'Ayodhyâ, et pendant qu'il recevra le saint chrême, Lakshmana, debout auprès de lui, percera de ses flèches rapides ceux qui tenteraient de s'opposer à la cérémonie.

Kâauçalyâ applaudit à ce plan, et, au nom du devoir, elle ordonne à son fils de suivre, en obéissant à la parole d'une mère, l'exemple des dieux mêmes; elle le menace, s'il résiste, du courroux du ciel.

Râma, « le devoir même incarné, » se prosterne devant elle : « Il ne m'est aucunement permis de » transgresser les paroles de mon père.

» Je te prie, la tête courbée à tes pieds, d'accepter

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XVIII.

» mon excuse; j'exécuterai la parole de mon père! » Certes! je ne serai pas le seul qui aurai jamais » obéi à la voix d'un père! »

Il lui cite, entre autres exemples, Paraçou-Râma (1) qui, d'après l'ordre de son père, tua sans hésiter la mère qu'il aimait. S'adressant ensuite à Lakshmana, le prince lui reproche avec bonté sa juvénile ardeur. Ce qui le rend malheureux, ce n'est pas la perspective de l'exil, c'est le souvenir des souffrances que Kékéyi a causées à Daçaratha. « Calme-toi, vertueux Laksh- » mana, si tu veux une chose qui m'est agréable. » La stabilité dans le devoir est la plus haute des » richesses : le devoir se tient immuable. »

Que lui importe que l'ordre d'exil soit émané de la bouche de Kékéyi? Le silence de son père n'était-il pas un acquiescement? Sa mère, la femme de bien, voudrait-elle le faire transgresser les saintes lois de l'honneur et du respect filial? Il excuse même Kékéyi, et s'il part immédiatement, c'est pour lui assurer le repos. D'ailleurs Kékéyi ne lui a-t-elle pas naguère prodigué les soins d'une maternelle tendresse? A-t-elle jamais, jusqu'à ce jour fatal, établi aucune distinction entre l'enfant de ses entrailles et les fils de ses

(1) « Paraçou-Râma (le Râma de la hache), personnage qui passe » pour avoir détruit presque entièrement la race des Kchattriyas, à » une époque très-ancienne. On le regarde comme une incarnation » de Vichnou. » (*Hitopadésa*, traduction de M. Lancereau, table alphabétique.)

rivales? C'est le Destin qui a troublé sa raison, le Destin seul est coupable.

« Comment elle, d'une nature si distinguée; elle, » née dans une famille de rois saints, elle si vertueuse, » m'eût-elle ainsi parlé, en la présence même de mon » père, comme une femme de basse condition?

» Mais le Destin est absolu de sa nature, aveugle, » inintelligent.....

» Qui donc, fils de Sumitrâ, est de force à lutter » contre le Destin? Il n'existe ici-bas aucun moyen » pour l'enchaîner (1)! »

Et il prie Lakshmana de respecter, même en pensée, cette jeune mère qu'entraîne au mal, non sa volonté, mais sa destinée.

Lakshmana s'indigne de la résignation de Râma. Si tel est le devoir, le devoir lui devient odieux : « Le monarque agit, dans cette affaire, séduit par » l'amour et non conduit par la justice. » Et il flétrit Kékéyi. Si le Destin est coupable, le Destin est-il invincible? Ici l'humanité reprend ses droits, et l'on est heureux et surpris d'entendre du fond de l'Inde cette fière parole : « L'homme qui baisse la tête sous » le Destin est un lâche, privé de tout courage.

» Mais l'homme courageux, au cœur plein d'éner- » gie, ose résister au Destin. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer en entier le

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XIX.

discours du fils de Soumitrâ. En ce moment, dans Râma on admire le dieu, et dans Lakshmana l'homme. On aime à voir auprès du prince héroïquement fidèle au devoir, l'ardent adolescent dont la voix s'élève éloquemment en faveur du libre arbitre, de la dignité humaine, et qui, au lieu d'abaisser l'homme sous les coups du sort, l'enhardit à la lutte et lui fait même vaincre le Destin!

Râma réussit à calmer Lakshmana, et le prie de veiller sur leurs mères, de les traiter toutes avec la même affection; mais Lakshmana veut le suivre dans l'exil, et Râma cède enfin aux supplications de son frère.

Depuis quelques moments, Kâançalyâ était demeurée silencieuse; elle avait même admiré la grandeur d'âme de son fils, et l'avait serré dans ses bras en le baignant de ses larmes; mais en présence de l'inébranlable fermeté de Râma, de la soumission de Lakshmana, elle sent se réveiller sa douleur assoupie. En vain elle expose au prince les soins dont elle a entouré son enfance; en vain elle lui répète cette maxime de Manou qui élève la mère au-dessus du père; en vain elle le menace de se tuer, Râma est inflexible. A son tour, il la fait respectueusement souvenir du respect que doit la femme à un mari même déchu; il lui conseille de ne point accabler de reproches son père déjà si malheureux, de regarder Kékéyî comme une sœur, et d'aimer Bharata comme un fils.

Vaincue par ces tendres remontrances, elle veut au moins accompagner Râma dans les forêts. Il s'y oppose : la place de la femme est auprès de son époux.

« A ce discours de Râma, » continue le poëte, « où le respect senti pour sa mère se mêlait aux en- » seignements sur le devoir, Kâançalyâ dit, les yeux » baignés de larmes :

» Va, mon fils! que le bonheur t'accompagne! » Exécute l'ordre même de ton père.

» Revenu ici heureux, en bonne santé, mes yeux » te reverront un jour. Oui! je saurai me complaire » dans l'obéissance à mon époux, comme tu m'as dit, » et je ferai toute autre chose qui soit à faire. Va donc, » suivi de la félicité (1)! »

Elle n'a pas encore prononcé ces courageuses paroles que déjà, se repentant de les avoir dites, elle supplie son fils de l'emmener. Râma la persuade enfin, et elle s'apprête à accomplir pour lui l'imposante cérémonie religieuse qui précède le départ.

Elle se purifie par l'attouchement de l'eau; elle dépose aux pieds des autels des fleurs, du beurre clarifié et de suaves parfums. Elle donne à Râma une part de l'offrande consacrée, jette ses bras autour de lui, pose ses lèvres sur le front de son fils, et, lui liant la main droite de la plante magique qui anéantit les Râkchasas, elle murmure la prière d'adieu. Elle

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XXIV.

invoque les dieux, les génies, toutes les puissances de la nature qu'elle propitie ou conjure. Elle serre à plusieurs reprises le jeune homme sur son cœur, et l'attire enfin avec transport dans une dernière et suprême étreinte.

Après s'être prosterné devant sa mère, Râma rentre dans son palais, et passe dans l'appartement de Sitâ, qui, heureuse et palpitante, attendait avec impatience l'heure du couronnement.

Elle accourt au-devant de celui à la vue duquel elle aspirait. Le visage altéré de son époux l'effraye. Qu'est-ce donc? quelque sinistre présage retarderait-il la solennité? Pourquoi le parasol, le chasse-mouche, l'éventail, emblèmes de la royauté, n'entourent-ils pas le roi de la jeunesse? Pourquoi les chants des poëtes, des bardes, des panégyristes, ne le célèbrent-ils pas? Pourquoi le saint chrême ne coule-t-il pas sur son front? Pourquoi les principaux des citoyens et les chefs des corporations ne servent-ils pas en ce jour leur nouveau souverain? Pourquoi l'éléphant majestueux ne suit-il pas son char? Pourquoi le coursier fougueux ne le précède-t-il pas?

Alors Râma, s'adressant aux nobles instincts de la princesse, l'exhorte à la fermeté. Plus de royauté, mais l'exil! Plus de pompes mondaines, mais les horreurs de la forêt! Plus d'amour, mais la séparation!

Ici se place une scène d'un effet indescriptible.

Sitâ repoussant avec énergie l'idée d'être éloignée de son mari, essaye de fléchir Râma, qui lui ordonne de rester dans sa nouvelle famille.

« Séparée de toi, je ne voudrais pas habiter dans le » ciel même : je te le jure, noble enfant de Râghou, » par ton amour et ta vie!

» Tu es mon seigneur, mon gourou (1), ma route, » ma divinité même; j'irai donc avec toi : c'est là ma » résolution dernière.

» Si tu as tant de hâte pour aller dans la forêt » épineuse, impraticable, j'y marcherai devant toi, » brisant de mes pieds, afin de t'ouvrir un passage, » les grandes herbes et les épines. . . . . .

. . . . . .

» Accorde-moi cette faveur : que j'aille, accompa- » gnée de toi, au milieu de ces bois fréquentés seule- » ment des lions, des éléphants, des tigres, des » sangliers et des ours (2)! »

Sa jeune imagination s'élance ravie vers ces solitudes d'une sauvage grandeur, où, seule avec Râma, vêtue de l'habit des pénitents, elle s'enivrera avec son époux des beautés de la nature, et sera défendue par lui des dangers qui menaceraient leur heureuse existence :

« Quel amusement pour moi, noble enfant de Ra- » ghou, que de me plonger sous les eaux transpa-

(1) Précepteur spirituel.

(2) *Ayodhyâkânda*, chap. XXVII.

» rentes, où des peuples de cygnes et de canards se » jouent dans leurs bocages de lotus!

» Je désire habiter dans la joie ces forêts avec toi, » au milieu de ces régions ombragées, délicieuses, » embaumées par les senteurs des fleurs diverses.

» Là, plusieurs milliers même d'années écoulées » près de toi sembleraient à mon âme n'avoir duré » qu'un seul jour. »

Enfin le sentiment du devoir doublant en elle l'énergie de la passion, elle prononce ces paroles, qui la révèlent tout entière :

« Le paradis sans toi me serait un séjour odieux, » et l'enfer même avec toi ne peut m'être qu'un ciel » préféré.

» Mon père, ma mère et tous mes parents, digne » enfant de Raghou, ne m'ont-ils pas laissée dans tes » mains en me donnant ce précepte : Tu ne dois pas » avoir une autre habitation que celle de ton époux? »

Râma résiste : « Sitâ, ton origine est de la plus » haute noblesse, le devoir est une science que tu » possèdes à fond : tu ceins la renommée comme un » diadème : partant, il te sied d'écouter et de suivre » ma parole.

» Je laisse mon âme ici en toi, et j'irai de corps » seulement au milieu des bois, obéissant, malgré » moi, à l'ordre émané de mon père (1). »

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XXVIII.

Après ces mots d'une tendresse si délicate et d'un sentiment si profond, il lui peint dans toute sa désolation le séjour d'un bois inculte : le rugissement du lion et du tigre, le cri de l'éléphant, le sifflement du serpent, la difficulté de la marche; par-dessus tout, l'absence de tout être humain. Elle, délicate, comment supporterait-elle une couche de feuilles, une nourriture de fruits amers, quelquefois même la privation de tout aliment? Elle, élégante, comment consentirait-elle à voir son corps souillé par la poussière et la fange du chemin, son visage hâlé par l'ardeur du soleil, ses cheveux tordus négligemment en gerbe? L'anachorète seul peut, dans sa ferveur et dans sa foi, trouver quelque contentement à cette immolation constante du moi.

« Demeure ici, tu n'auras point cessé pour cela » d'habiter dans mon cœur; et, si tu restes ici, tu n'en » seras pas, ma bien-aimée, plus éloignée de ma » pensée! »

Sità en larmes répond de son courage. Que lui importent les périls? Les dangers contre lesquels son Râma la défendra ne lui seront qu'une volupté de plus! Que lui importe l'austérité d'un ermitage? Enfant déjà, alors que les brahmanes lui prédisaient l'avenir, ils lui annoncèrent qu'elle irait un jour habiter les forêts; et depuis, elle a souvent rêvé, dans les délices des cours, aux charmes sévères de la vie contemplative. Le dévouement à un époux n'est-il

pas d'ailleurs le chemin du salut? La femme qui se sera sacrifiée à son mari ici-bas, jouira là-haut avec lui de l'éternelle félicité. Pourquoi Râma priverait-il sa compagne du bonheur sur la terre, de la gloire dans le ciel? Elle mourra s'il la délaisse.

En parlant ainsi, elle sanglotait violemment. Râma la regarde, puis détourne d'elle son visage et se tait.

Sitâ se révolte contre cette calme opposition. Elle traite de lâcheté la conduite de l'époux qui laisse à la merci d'un rival la jeune femme qui, vierge, lui donna sa foi. Serait-elle coupable de quelque faute involontaire? Qu'il la lui pardonne! mais qu'il ne l'abandonne pas, qu'il ne soit pas la cause de sa mort violente!

L'indignation, la douleur l'exaltent; ce dernier sentiment l'emporte : brisée après cet effort, elle se glisse aux genoux du héros, et d'une voix étranglée par de déchirants sanglots, elle crie, haletante, éperdue : « Sauve-moi!..... Emmène-moi! »

Jusqu'alors le prince s'est contenu. Il a accueilli le malheur avec le divin sourire de la résignation; il a soutenu la vue du désespoir d'une mère; mais devant cette femme aimée, courbée gémissante à ses pieds, implorant comme une grâce le droit de se sacrifier, l'immense douleur qu'il a comprimée fait explosion :

« Frappé au cœur par ces mots lamentables,

» Râma, dans la fièvre du chagrin, versa des larmes » brûlantes, quoique son âme fût cuirassée de con- » stance (1). »

Se penchant vers Sitâ, il la relève avec amour. « Le ciel même sans toi n'aurait aucun charme pour » moi, femme aux traits suaves! et mon cœur est » inaccessible à toute crainte, en face même de » Swayambhou, l'Être existant par lui-même! »

Il avoue à Sitâ que jamais il n'a eu la pensée de vivre loin d'elle. Il connaissait un dévouement dont il n'a voulu qu'éprouver la force, et dont sa tendresse délicate eût craint d'abuser, s'il n'eût rappelé à la jeune femme ce qu'elle risquait pour lui.

« Viens donc, suis-moi, comme il te plaît, ma » chérie! Je veux faire toujours ce qui est agréable à » ton cœur, ô femme digne de tous les respects!

» Donne en présents nos vêtements et nos parures » aux brahmanes vertueux et à tous ceux qui ont » trouvé un refuge dans notre assistance. Ensuite, » quand tu auras dit adieu aux personnes à qui sont » dus tes hommages, viens avec moi, charmante fille » du roi Djanaka! »

Lakshmana a assisté à cette scène. Râma se tourne vers lui. Puisque Sitâ abandonne, elle aussi, le palais d'Ayodhyâ, qui consolera Kâauçalyâ et Soumi-

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XXX.

trà? Que Lakshmana reste pour les protéger et les défendre.

Mais le jeune homme embrasse les genoux de son frère et de sa belle-sœur; il implore avec larmes la faveur de les accompagner. Bharata n'a-t-il pas un cœur d'élite? Ne veillera-t-il pas sur les délaissées? Ah! que Râma permette au fils de Soumitrâ de le servir. Pendant que la charmante Vidéhaine goûtera le repos auprès de son époux, Lakshmana protégera leur sommeil. Et Râma consent.

Après que les trois jeunes gens se sont dépouillés de leurs trésors en faveur de leurs serviteurs et des pauvres, Râma, portant, outre ses armes, la bêche et le panier, va, suivi de son frère et de sa femme, prendre congé de son père.

La foule se presse sur leur passage, non plus joyeuse, mais triste; non plus triomphante, mais abattue. Les femmes paraissent encore à leurs fenêtres, et saluent les exilés de leurs douloureux et sympathiques regards. Ce n'est plus sur un char que s'avance Râma, c'est à pied, et les habitants n'oublient pas Sitâ dans l'expression de la souffrance que leur cause ce navrant spectacle.

« Elle, Sitâ, dont naguère les dieux mêmes, qui » voyagent dans l'air, ne pouvaient obtenir la vue, » elle est exposée maintenant à tous les regards du » vulgaire dans la rue du roi!

» Le vent, le chaud, le froid, vont effacer toute la

» fraicheur de Sitâ, elle de qui le visage aux char-
» mantes couleurs est paré d'un fard naturel (1). »

Abandonneront-ils leur prince adoré? Non, ils veulent déserter Ayodhyâ avec lui, transporter leurs richesses, leurs troupeaux, leurs outils, dans la forêt où ira Râma, et y fonder une ville nouvelle :

« Que nos maisons aux étages effondrés, aux toits
» pourris, aux trésors détruits, avec des chambres
» abandonnées aux souillures, veuves de richesses et
» vides de provisions, délaissées par nous, désertées
» par tous les dieux, habitées seulement par les Pi-
» çatchas (2), les ombres des morts et les Râkchasas,
» qui trouvent leurs festins accoutumés dans le rebut
» des nourritures; que nos maisons ainsi faites de-
» viennent le digne héritage de Kékéyî !

» Que la forêt où va ce noble enfant de Raghou
» soit désormais notre cité!

» Que cette ville abandonnée par nous soit ré-
» duite à l'état d'une forêt! Oui, notre ville sera
» maintenant où doit habiter ce héros magnanime!

» Quittez les cavernes et les bois, serpents, oiseaux,
» éléphants et gazelles! Abandonnez ce que vous
» habitez, et venez habiter ce que nous abandon-
» nons! »

Pendant que Râma se dirige vers le palais, Daçaratha, accablant Kékéyî de reproches, se prend à sou-

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XXXIII.
(2) Les vampires de l'Inde.

haiter, sans oser l'espérer, une désobéissance de son fils. Dans le moment où il exprime ses remords, on lui annonce Râma, et le faible vieillard s'affaisse de nouveau. Soumantra lui dit que le prince est accompagné de Sitâ et de Lakshmana. Le roi mande son gynécée (1) : trois cent cinquante femmes font irruption dans la salle.

Râma parait. Daçaratha se lève, s'élance du trône, et les mains étendues se précipite vers l'exilé : « Viens, Râma! viens, mon fils (2) ! » s'écrie-t-il, et Râma reçoit dans ses bras tremblants son père évanoui.

Ranimé par les princes et par la douce Sita, le vieillard offre son royaume à Râma : celui-ci refuse. Qu'il lui permette au moins de l'accompagner. Râma refuse. Qu'il consente à passer une nuit de plus au palais pour consoler Kâauçalyâ et jouir une dernière fois des voluptés du trône : Râma refuse encore.

Enfin Daçaratha ordonne au cocher Soumantra de faire suivre son fils par ses armées, par ses trésors.

« Que Bharata soit donc le roi dans cette ville dé-
» pouillée de ses richesses, mais que le fortuné Râma

---

(1) Ainsi que le fait remarquer M. Monier Willams, tous les malheurs de Daçaratha sont causés par la polygamie; tandis que Râma, qui n'a qu'une femme, est heureux avec elle et lui est à jamais fidèle. (Conf., *Indian epic poetry*.)

(2) *Ayodhyâkânda*, chap. XXXV.

» voie tous ses désirs comblés au fond même des
» bois (1) ! »

Kékéyî devient livide; ses yeux ardents et rougis expriment la fureur et la haine, et d'une voix rauque, entrecoupée, elle frappe le monarque d'une grossière insulte :

« Si tu ôtes ainsi la moelle du royaume que tu
» m'as donné avec une foi perfide, comme une li-
» queur dont tu aurais bu l'essence, tu seras un roi
» menteur! »

Daçaratha relève l'attaque; une nouvelle dispute s'engage, et Râma intervient encore.

Que ferait du pompeux attirail de la royauté celui qui se veut livrer à la pénitence? Râma ne désire plus autre chose que le valkala!

Et l'impudente Kékéyî a l'audace de présenter elle-même le vêtement d'écorce à l'héroïque jeune homme. Il rejette les élégantes étoffes qui se drapent autour de lui, et revêt avec calme, ainsi que Lakshmana, l'habit des pénitents; mais quand, au milieu de la stupeur générale, la marâtre tend à Sitâ le rude vêtement qui doit remplacer sa robe soyeuse, la jeune femme recule, et, rougissante, effrayée, elle cherche un asile auprès de son protecteur et lui demande en pleurant :

« Comment faut-il m'y prendre, noble époux,

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XXXVI.

» dis! pour attacher autour de moi ces vêtements » d'écorce (1)? »

Et avec une adorable maladresse, elle en jette une partie sur sa parure même, et, fort embarrassée, regarde l'autre, ne sachant trop où la placer.

Alors une explosion d'indignation éclate contre Kékéyi : « O honte! » s'écrient les femmes du gynécée, « oh! la honte! »

Pendant que le roi se révolte de ce dernier outrage infligé à l'épouse qui s'est volontairement sacrifiée, Râma prend la parole. Il part, mais il laisse derrière lui une malheureuse qui se meurt du chagrin de le quitter. Qui la défendra, qui la consolera, si ce n'est son protecteur légal? Les larmes de l'époux de Kâauçalyâ répondent pour lui.

Daçaratha fait couvrir sa bru de pierreries et d'étoffes splendides : « La princesse au gracieux visage il- » lumina tout ce palais comme la clarté pure du » soleil fait resplendir un ciel sans nuages (2). »

Kâauçalyâ embrasse avec tendresse la brillante jeune femme; elle reconnait la pureté de son sang à la grandeur de sa résolution, et lui recommande la persévérance dans le devoir.

Sitâ lui remontre respectueusement que depuis longtemps elle suit inébranlablement la voie d'une

---

(1) *Ayodhykânda*, chap. XXXVII.
(2) *Idem*, chap. XXXVIII.

épouse fidèle, et l'on sent dans sa réponse l'aristocratique dédain de la fille des Aryas :

« Comment, femme de race, moi! comment puis-
» je mépriser, noble dame, comme les autres femmes
» sans naissance, mon époux, qui est pour moi un
» dieu et le dispensateur de tous les plaisirs? — Cer-
» tes! je suis prête à sacrifier ma vie même pour
» l'amour de mon époux : c'est le vœu dont je me
» suis liée, du jour où ma main lui fut donnée de-
» vant l'autel! »

Elle la remercie d'avoir sanctionné les grands principes qu'elle est heureuse de suivre.

« Princesse de Mithila, ma fille, » dit avec fierté la royale épouse, « rien ne m'étonne dans ce langage de
» toi, qui jadis, entr'ouvrant le sein de la terre, na-
» quis d'un sillon, comme une semence heureuse.

» Tu es l'ornement, l'égale en vertus et la gloire
» du magnanime roi de Mithila, ce grand Djanaka,
» l'Indra même des hommes!

» Je suis heureuse et glorieuse de mon alliance
» avec toi, femme illustre et si bien instruite dans les
» vertus, le devoir et la reconnaissance. »

Elle lui avoue ne plus rien craindre pour Râma, puisque la vertueuse Sitâ l'accompagne; elle lui recommande Lakshmana, le frère chéri qui lui est tout dévoué. S'adressant à Râma, elle lui rappelle aussi ses devoirs envers Sitâ et Lakshmana, et le héros s'en étonne :

« Pourquoi me donnes-tu ce conseil, mère, à » l'égard de Sitâ ?

» Lakshmana est mon bras droit, et la princesse » de Mithila, mon ombre. En effet, il m'est aussi im- » possible de quitter Sitâ, qu'au sage d'abandonner » sa gloire ! »

Indra même tremblerait devant ses flèches. Qu'ont donc à craindre ceux qu'il protége ?

Après avoir demandé pardon à toutes les femmes du gynécée des fautes qu'il a pu commettre à leur égard, il fait à son père et à sa mère ce salut nommé pradakshina, et qui consiste à tourner autour de la personne que l'on veut honorer.

Lakshmana suit l'exemple de Râma ; puis, s'approchant de Soumitrâ, il entoure de ses bras les pieds de sa mère, qui le loue de sacrifier à un frère aîné les douceurs mêmes du foyer domestique. Aux yeux de la loi, le frère aîné est un père ; sa femme, une mère ; et Soumitrâ prie Râma de protéger le jeune frère qui le défendra et lui obéira filialement.

Mais un char brillant attend les exilés ; le moment du départ est arrivé.

Quand les habitants d'Ayodhyâ voient Râma et ses compagnons se diriger vers les portes de la ville, ils courent à lui « comme, » dit le poëte, « on court à » l'eau dans les dévorantes chaleurs de l'été (1). »

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XXXIX.

Ils supplient le cocher de retenir les chevaux, afin qu'ils puissent une dernière fois contempler ceux que les plus âgés d'entre eux n'espèrent plus revoir.

« La mère de Râma, » disent-ils, « a donc un » cœur de fer? il est donc joint solidement, puisqu'il » ne s'est pas brisé quand elle a vu partir son fils » bien-aimé pour l'habitation des forêts!

» Seule, elle a fait acte de vertu, cette jeune Vidé- » haine à la taille menue, qui s'attache aux pas de » son époux comme l'ombre suit le corps. »

Soudain un grand bruit se fait entendre.... Qu'est-ce donc?.... Celui qui ne se montrait au peuple que sur son char royal, les femmes que l'ombre du gynécée dérobait aux regards du vulgaire, Daçaratha et ses épouses se sont précipités hors du château, et à pied suivent le char qui emporte ce qu'ils aiment le mieux. Le vieux roi appelle son fils, sa bru; Kâauçalyâ, haletante, leur tend les bras..... « Arrête! arrête! » crie Daçaratha au cocher. — « Marche! » dit Râma, qui sent son courage défaillir.

« Quand tu seras de retour chez le roi, tu lui diras: » Je n'avais pas entendu. Cocher, prolonger la dou- » leur, c'est la rendre plus cruelle. »

Le char était loin, les femmes des citadins cessèrent de le poursuivre, et leurs yeux noyés de larmes le suivirent seuls. — Une voix austère se fit entendre :

« Que l'on ne suive pas loin celui que l'on reverra ! » disaient les brahmanes au monarque. Daçaratha s'arrête; mais les habitantes du gynécée continuent à gémir, à s'inquiéter sur le sort de celui qui les aimait et leur rendait moins amer le joug de Kékéyi.

Quand Daçaratha s'affaisse de nouveau, Kâauçalyâ et Kékéyi accourent à lui; il repousse la seconde et s'appuie sur la première.

Rentré dans ce palais où tout lui rappelle les absents, il dit à ses serviteurs :

« Que l'on me conduise au plus tôt dans l'appartement de Kâauçalyâ, mère de mon fils Râma (1) ! »

L'exil du fils devenait le triomphe de la pauvre mère.

Les habitants d'Ayodhyâ les plus attachés à Râma l'ont suivi. De vieux brahmanes, laissant leurs femmes sous la sauvegarde de l'honneur, se sont joints à eux, portant les livres sacrés, les ustensiles du sacrifice.

On est arrivé aux bords de la Tamasâ. Les mourantes clartés du jour éclairent faiblement la forêt. C'est la première nuit de l'exil. Râma pense à son père, à « sa sainte mère », et ne souffre que de leur douleur. Il se sent heureux d'avoir auprès de lui et de sa femme le courageux Lakshmana : « En suivant mes pas, ô le plus vaillant des hommes, tu as fait vraiment un acte signalé de noblesse : ta com-

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XLI.

» pagnie était, pour la défense de ma chère Vidéhaine,
» une chose tout à désirer (1). »

Lakshmana aide Sommantra à préparer la couche de feuillage des deux époux. Les contemplant longuement, il jouit de leur paisible sommeil qu'il protége, et s'entretient des vertus de son frère avec le fidèle serviteur.

Ceux qui ont accompagné les princes d'Ayodhyâ dorment étendus sur l'herbe. Au milieu de la nuit, Râma se lève; il veut quitter ses concitoyens pendant leur sommeil. Les trois exilés montent sur le char, et Râma ordonne à Sommantra d'établir à son retour de fausses traces pour dérouter les habitants d'Ayodhyâ et les empêcher de le rejoindre dans le bois des mortifications.

A leur réveil, en effet, les citadins sont seuls; ils regagnent tristement leurs demeures, et leurs femmes, les accueillant avec d'amers reproches, les incitent à retourner sur leurs pas.

En continuant leur voyage, les nouveaux anachorètes admirent les sites ravissants qui les entourent, et recueillent sur leur passage les témoignages d'amour des peuples qui flétrissent Kékéyi.

La nuit suivante, un ami de plus veille auprès de Râma. Gouha, le roi des Nichâdas, son ancien ami, est venu le saluer au passage, et cause avec Lakshmana pendant que dorment Râma et Sitâ.

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XLIV.

Lakshmana se demande avec mélancolie si jamais le jeune couple et lui reverront-les êtres chéris qu'ils ont quittés; si Kâançalyâ, Soumitrâ et le roi ont pu supporter ces dernières heures de mortel chagrin.

Et Gouha pleurait.

Le chant du coïl (1) annonce le retour du jour. Râma congédie Soumantra; désormais il n'a plus besoin du char.

Il prie le fidèle cocher de dire à son père son amour, son respect; d'exprimer ses vœux de bonheur à toutes les royales épouses, et « deux fois et plus encore » à Kékéyî, en son nom, en celui de Lakshmana, en celui de Sitâ! Que Bharata traite ses mères avec une égale tendresse, et que Kâançalyâ et Soumitrâ regardent comme un fils l'enfant de Kékéyî.

Cette magnanimité exaspère Lakshmana. Lui aussi a un message à envoyer à son père. Daçaratha, l'esclave d'une femme, lui sacrifie un fils, et quel fils! La colère fait méconnaître au jeune homme les lois du respect filial. Râma s'élance au-devant de lui, et, avec tristesse, défend à Soumantra de répéter au vieux roi un discours qui le tuerait.

---

(1) Coïl ou Kokila, coucou noir (cuculus indicus). Les Hindous s'enivrent du chant de cet oiseau, dont les printanières amours avec la fleur du manguier sont aussi souvent célébrées dans la poésie sanscrite que celles du rossignol et de la rose dans d'autres littératures. Le kokila dépose ses œufs dans le nid du corbeau pour les y faire éclore.

Redoutant de retourner dans Ayodhyâ sans l'illustre banni et d'apporter à Kâauçalyâ la confirmation du malheur qui l'a frappée, Soumantra voudrait ne pas quitter son jeune maître; mais Râma lui ordonne de partir : Kékéyi sera rassurée en revoyant le char vide.

Les exilés s'apprêtent à traverser le Gange; un bateau les attend, et Râma dit à son frère :

« Lève dans tes bras doucement et pose dans la » barque ma chère pénitente Sîtâ (1). »

Et le poëte ajoute avec un doux enjouement :

« Lui sur-le-champ d'obéir à l'ordre que lui don- » nait son frère, et d'exécuter cette tâche, qui ne lui » était nullement désagréable. »

Du rivage, Gouha, ses ministres et Soumantra regardaient la barque s'éloigner, d'une vue obscurcie par les pleurs.

Les flots mugissaient. La frêle embarcation, tour à tour soulevée et abaissée par les ondes tumultueuses du fleuve sacré, se trouve bientôt à égale distance des deux rives.

Sîtâ joint les mains et prie : « Puisse, défendu » par toi, divine Gangâ, ce fils du sage et puissant » roi Daçaratha accomplir cet ordre, qu'il a reçu de » son noble père!

» Puisse-t-il, quand il aura passé les quatorze

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LII.

» années dans la forêt solitaire, puisse-t-il retourner
» dans la grande ville avec moi, accompagné de son
» frère !

» Revenue alors sous une heureuse étoile, com-
» blée de joie et dans l'accomplissement de tous mes
» désirs, je t'offrirai mes sacrifices, déesse aux pieds
» limpides, ô céleste Gangâ ! toi qui, nommée encore
» Tripathagâ, viens du monde de Brahma et nous
» montres en toi dans ce monde-ci l'épouse du roi
» des eaux !

» C'est toi que j'adore ici, belle déesse ; c'est à toi
» que j'adresse maintenant ces louanges.

» Une fois mon noble époux remonté sur le trône,
» et moi revenue heureusement avec lui dans son
» palais, je donnerai aux brahmanes des vêtements,
» des joyaux et cent milliers de vaches, par le désir
» même de faire une chose qui te soit agréable. »

La barque atteint le bord opposé, et les princes adorent le fleuve qui a respecté leur vie.

Ils sont entrés dans la forêt de l'exil. De l'autre rive, leurs fidèles amis les voient s'enfoncer dans les allées ombreuses, et les yeux de Râma se mouillent de larmes et saluent d'un dernier regard Gouha et Soumantra.

« Marche en avant, fils de Soumitrâ, et que Sitâ
» vienne après ; j'irai, moi, par derrière, afin de
» protéger Sitâ et toi !

» C'est aujourd'hui que ma chère Vidéhaine con-

» naîtra les maux d'une habitation au milieu des » bois : il faudra qu'elle supporte les sauvages con- » certs des sangliers, des tigres et des lions ! »

Mais la forêt ne se montre alors que sous le plus riant aspect. Au lieu du rugissement des bêtes fauves, elle répète le gazouillement des oiseaux au brillant plumage; l'été n'a pas encore assombri le feuillage touffu; mais le printemps a paré les arbres d'une tendre verdure et de ces fleurs qui les premières s'entr'ouvrent aux doux rayons d'un soleil fécondant.

Le nyagrodha, le figuier de l'Inde, offre aux exilés un asile sous ses majestueuses arcades. Ils se reposent, et, à une faible distance, Râma fait remarquer à ses amis un lac dont les eaux sont voilées par les bleus nénuphars au milieu desquels se jouent des cygnes, des canards et des oies rougeâtres. Au loin se dresse le mont Tchitrakoûta, qui sera le théâtre de l'une des périodes les plus dramatiques de leur vie. Une rivière en descend; ils s'y abreuvent, tandis que sur des charbons ardents grille un daim porcin tué par les deux frères.

Après le repas vient l'heure du sommeil.

Pour la première fois depuis leur exil, aucun ami ne veille auprès d'eux. Râma sent vivement cet abandon; mais s'efforçant de dominer son émotion, il tâche de prémunir Lakshmana contre les mêmes impressions, et ajoute : « A compter de ce jour, nous

» devons, toi et moi, Lakshmana, veiller continuel-
» lement et sans négligence au salut de Sità (1). »

Ils s'étendent tous trois sur des lits de gazon, et comme un arc trop tendu qui se brise, la fermeté de Râma l'abandonne peu à peu et la nature humaine réagit sur la substance divine.

Il craint que Kêkéyi ne couronne son œuvre impie par la mort de Daçaratha; il s'étonne de la faiblesse du roi immolant un fils honnête à une favorite capricieuse; il envie le sort de Bharata; il plaint Kâauçalyâ et Sommitrâ; il tremble pour elles, et supplie Lakshmana de courir à leur secours; il est presque tenté de rétracter ses nobles résolutions; enfin il perd tout empire sur lui-même, et des sanglots déchirent sa mâle poitrine.

Lakshmana le gronde doucement d'un accès de désespoir qui effraye ceux qui ne vivent que pour lui, et Râma, se maîtrisant, presse sur son cœur le frère qui l'a rappelé au devoir.

« J'ai secoué, grâce à toi, » lui dit-il, « j'ai secoué
» enfin le joug de la douleur! »

Quand, le lendemain, ils reprennent leur route, ils voient s'élever au confluent du Gange et de la Yamounâ une fumée annonçant la proximité d'un ermitage. Ils s'avancent dans cette direction.

Devant le feu du sacrifice est assis l'anachorète

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LIII.

Bharadwâdja, entouré de brahmanes; les oiseaux mêmes sont venus à la cérémonie, et les gazelles, regardant de leurs yeux étonnés les mouvements des ascètes, sont accroupies auprès d'eux. Bharadwâdja reçoit avec bonté les exilés; il leur propose de demeurer dans son ermitage; mais Râma trouvant cette solitude trop voisine d'Ayodhyâ, il lui indique le mont Tchitrakoûta, lui en dépeint les beautés et le bonheur dont jouira le héros en y promenant sa pure et gracieuse compagne, à laquelle l'anachorète témoigne le plus touchant intérêt.

La Yamounâ sépare de la montagne les nobles voyageurs. Les deux frères construisent un radeau sur lequel Râma dépose Sitâ, « tremblante comme une liane, » et ici encore, la traversée accomplie, les princes saluent la rivière, et Sitâ la prie pour ceux qu'ils laissent derrière eux.

Ils élèvent un ermitage. Des branches d'arbres en forment les murs, que des lianes relient et tapissent; un toit de feuillage le recouvre, et Sitâ enduit d'argile les deux cases de la chaumière.

Pendant que les trois jeunes gens s'inondaient d'une ineffable joie à l'idée de passer ensemble quelques années dans un site enchanteur, Soumantra rentrait dans Ayodhyâ.

Il revenait, triste, découragé, recueillant les exclamations de douleur et de blâme des citadins, dont les épouses s'écriaient :

« Comment, ce malheureux! il est revenu, après » avoir quitté Râma (1)! »

Il entre dans le palais aux sept enceintes, et là, les discours des femmes du gynécée augmentent son affliction.

Errant sur les plates-formes, elles disaient :

« Sorti avec Râma et revenu sans Râma, comment » ce cocher va-t-il répondre aux questions de Kâau- » çalyâ? La mort, à mon avis, lui serait aussi douce » qu'il est pénible à Kâauçalyâ de vivre, maintenant » qu'on a banni ce fils bien-aimé en qui respire toute » sa vie! »

Introduit en présence du monarque, Soumantra lui dit le message de Râma; Daçaratha s'affaisse, les femmes du gynécée accourent, à l'exception de Kèkéyi; et tout en aidant à relever son royal époux, Kâauçalyâ éclate en plaintes amères. Pourquoi n'a-t-il pas le courage d'interroger le messager, alors qu'il a eu celui de renvoyer son fils? Kèkéyi cependant n'est pas là..... Et la pauvre mère se jette en sanglotant sur le sol.

Les échos de la ville retentissaient des gémissements du palais, et hommes et femmes pleuraient dans Ayodhyâ.

En vain Soumantra rassure Kâauçalyâ sur le sort

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LVII.

des exilés, elle repousse toute consolation. Au souvenir de ces enfants de rois privés des commodités de la vie, exposés aux dangers d'une sauvage solitude, elle s'indigne et se désespère. Dans un langage trop sévère sans doute pour le débile vieillard, mais d'une majesté, d'une éloquence incomparables, elle reproche au monarque d'avoir manqué à la parole qu'il avait donnée à Râma en disant : « Je veux te sacrer » demain (1) ! »

« Voici un çloka, roi puissant, tiré d'un Pourâna, » distique fameux sur la terre, et que jadis chanta » l'Être existant par lui-même, quand il pesa la » vérité.

» J'ai mis sur les plateaux de ma balance, d'un » côté la vérité, de l'autre mille açwamédhas (2), » et je les ai pesés; mais je vois que la vérité seule » est d'un poids qui l'emporte sur les mille sacri- » fices!

» De là vient que les hommes vertueux défendent » la vérité au prix même de leur vie : en effet, il » n'existe pas dans les trois mondes un devoir supé- » rieur à celui de la vérité. . . . . .

. . . . . .

» C'est par la vérité que le soleil échauffe; c'est » par la vérité que la lune circule dans ses phases;

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LXI.

(2) L'açwamédha est le sacrifice du cheval.

» c'est de la vérité qu'émergea l'immortelle ambroi-
» sie ; les assises mêmes du monde sont dans la vérité!

» La vertu, que l'on figure sous l'emblème d'un
» taureau debout sur les quatre pieds, la sainte vertu
» consiste dans la vérité.....

» La vérité est dans les paroles et la sincérité dans
» les promesses des rois : aussi leur devoir est-il de
» marcher, roi des hommes, dans les routes qu'ont
» suivies avant eux leurs nobles aïeux.

» Il est deux chemins indiqués par les sages, ô le
» plus excellent des êtres qui ont reçu la voix en
» partage : c'est la mansuétude et la vérité, base elle-
» même de la vertu.

» Cette vérité, défendue par les hommes de bien,
» tu l'as tnée de ta propre main, et tu as immolé ta
» renommée, quand tu as cru accomplir un devoir.

» Le parfum des fleurs ne peut jamais aller contre
» le souffle du vent ; mais la vertu des hommes exhale
» un parfum qui se répand çà et là de tous les côtés.
» Les plus riches senteurs de l'aloès et du santal ne
» durent pas si longtemps, seigneur, que les parfums
» composés avec la gloire des hommes. »

Chose digne de remarque! les plus sublimes accents que la défense de la vérité ait inspirés aux antiques poëtes de l'Inde, se trouvent sur les lèvres de deux femmes : Kâauçalyâ et Sacountalâ!

Mais bientôt, à ces paroles graves, solennelles, qui semblent la voix de la conscience elle-même,

succèdent des expressions amères, insultantes : le souvenir des vertus du roi sera à jamais effacé de la mémoire des hommes par le crime dont il s'est souillé. Au reste, pourquoi se plaindre? ne faut-il pas au contraire louer la modération de Kékéyi, qui eût pu tout aussi bien demander au roi la mort de Râma? Certes, elle l'eût obtenue!

Les conseils que lui a donnés son fils avant de partir reviennent à l'esprit de Kâauçalyâ : elle se reproche sa cruauté; puis elle recommence ses lamentations, ses âpres réprimandes.

Enfin le vieillard implore d'elle un peu de pitié, et la reine, pénétrée de douleur d'avoir insulté l'homme qui pour elle doit être un dieu incarné, le supplie à son tour de lui pardonner. Au nom de ce qu'elle a souffert, elle croit l'avoir mérité. — Le roi calmé s'endort.

Il est dans ce poëme un caractère de femme vraiment lacédémonien ; il est cependant placé dans l'ombre : c'est celui de Sommitrâ. Naguère, sans un moment de faiblesse, elle approuvait son fils Lakshmana de suivre Râma dans la forêt. — Ici encore, elle exhorte Kâauçalyâ à rejeter toute crainte, à avoir foi dans l'avenir, à croire au triomphe du bien. Pourquoi plaindre l'homme qui a immolé des jouissances matérielles à la satisfaction du devoir accompli? Le ciel est juste, et saura dédommager par une glorieuse récompense le martyr de la vertu. Pour-

quoi plaindre Lakshmana, qui suit un frère tendrement aimé? Pourquoi plaindre Sitâ, « ce vase de gloire, » qui, volontairement, sciemment, a sacrifié ses luxueuses habitudes à l'amour conjugal? D'ailleurs, la nature n'aura pour Râma que parfums et sourires. Les dangers eux-mêmes seront vaincus par les armes divines qu'il possède. Et quel péril pourrait le menacer, quand Sitâ veille auprès de lui comme la déesse de la fortune? Un jour viendra où les larmes de douleur que répand Kâauçalyâ se changeront en larmes de joie, quand elle pressera sur son sein l'exilé devenu roi.

A ces sages remontrances, à ce rayonnant espoir, Kâauçalyâ sent se dissiper l'amertume de son chagrin, et se laisse aller à un bienfaisant sommeil.

Le roi ne quittait plus Kâauçalyâ. Le sixième jour de sa douleur, il reposait auprès de la mère de Râma.

Au milieu de la nuit, le sommeil le fuit. Un mélancolique souvenir de sa jeunesse s'est tout à coup présenté à son esprit (1).

« Si tu es réveillée, Kâauçalyâ, » dit-il à la reine, « écoute mon discours avec attention :

» Quand un homme a fait une action ou bonne » ou mauvaise, noble dame, il ne peut éviter d'en

(1) M. le baron Guerrier de Dumast a traduit en beaux vers cet épisode. Voir *Fleurs de l'Inde*.

» manger le fruit, que lui apporte la succession du » temps (1). »

Alors il évoque une scène d'autrefois. Il était jeune, ardent; il aimait à courir les bêtes fauves de la forêt, à les percer de ses flèches. Un jour, sur les rives de la Çarayoû, il faisait le guet. Il crut entendre un bruit semblable au barct de l'éléphant. Il tendit son arc, le trait vola..... et un gémissement humain le saisit d'effroi. Il avait atteint Yadjnyadatta (2), jeune ascète, seul soutien de vieux parents aveugles, et, selon la navrante expression de l'adolescent, le même coup les avait frappés tous les trois.

Daçaratha se souvient de la générosité de l'enfant lui avouant que son crime est moindre, qu'il n'a pas tué un brahmane, car la mère de Yadjnyadatta est du sang des Çoudrâs; il se souvient de l'inquiétude des deux vieillards attendant celui qui ne doit plus revenir; de leur joie en entendant arriver le meurtrier, qu'ils prennent pour leur enfant; de son désespoir en leur annonçant l'horrible nouvelle et en guidant leur marche chancelante vers le cadavre du fils qu'il leur a ravi; de leur poignante douleur, de celle de la mère surtout, dévorant de baisers le froid visage de l'enfant; de l'expression déchirante avec laquelle le père se demande qui maintenant appor-

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LXV.
(2) Ce nom signifie donné par le sacrifice.

tera à la pauvre mère les racines et les fruits; de l'apothéose de Yadjnyadatta montant au ciel, et priant le brahmane de pardonner à Daçaratha un meurtre involontaire; il se souvient enfin que l'anachorète, tout en ne le maudissant pas, lui a prédit qu'un jour il mourrait sans presser sur son cœur, dans une dernière étreinte, le fils dont il souhaiterait ardemment la vue.

Cette sinistre prophétie, il la sent s'accomplir..... Il aspire à revoir son bien-aimé Râma; et tout en l'appelant d'une voix mourante qui par degrés s'éteint, il s'endort....

La nuit a couvert de son ombre cette scène lamentable; la reine n'a pas vu le visage de Daçaratha pâlir, ses yeux se ternir.....; mais le lendemain, quand les bardes entrent dans la chambre du souverain pour entonner le chant du réveil, Daçaratha reste immobile : les royales épouses sont veuves.

Quand, au milieu de la prostration où l'a plongée ce nouveau malheur, Kâauçalyâ peut enfin articuler une parole, elle exhale librement ses plaintes. Ah! le roi est heureux! Le ciel a mis un terme à ses souffrances; mais elle, pourquoi la mort l'a-t-elle épargnée? Sa douleur était donc moins profonde? Le remords aussi la déchire de son aiguillon : n'a-t-elle pas empoisonné par d'amers reproches les dernières heures du vieillard? Elle supplie Daçaratha de lui

pardonner ; mais la vue du cadavre seule lui répond.

Alors elle voue aux enfers la femme qui a attiré le malheur sur la royale maison d'Ayodhyâ.

« Sois au comble de tes vœux, Kékéyi ! Savoure » à ton aise le royaume; et, quand tu as privé ton » époux de la vie, femme vouée maintenant au mé- » pris, sois heureuse si tu peux (1) ! »

Mais elle espère un vengeur dans le fils même de Kékéyi.....

Qui Kâauçalyâ plaindra-t-elle? qui pleurera-t-elle? celui qui est mort ou ceux qui souffrent encore? Est-ce Daçaratha ou sont-ce ses enfants? Elle voudrait se brûler sur le bûcher de son époux ; mais une autre voix, celle de la nature, lui rappelle qu'elle a encore des liens sur la terre. Sa pensée se reporte vers les forêts où errent de pauvres exilés : Kâauçalyâ vivra pour eux.

Sur l'ordre de Vaçishta, les femmes du gynécée prennent dans leurs bras la reine, qui se débat, et l'entraînent hors de la chambre funèbre.

Des messagers sont envoyés à Bharata; dans les questions remplies de sollicitude qu'il leur adresse sur sa famille, il donne une préférence marquée à ses deux belles-mères sur sa propre mère, qu'il qualifie de femme irascible et égoïste.

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LXVIII.

On lui cache la mort de son père, et au nom même du roi, on le prie de revenir dans Ayodhyâ.

Le châtiment de Kêkéyi est proche. Au jeune prince qui, inquiet du funèbre silence où est ensevelie Ayodhyâ, lui en demande la raison, Kêkéyi annonce en se glorifiant la mort du roi, l'exil de l'héritier légitime. Bharata est roi, et c'est à elle qu'il le doit!

Foudroyé, Bharata exhale son indignation du crime de sa mère :

« Honte soit donc à toi!

» Pourquoi, si tu veux, grâce à ton désir impa-
» tient du trône, aller au fond des enfers, pourquoi
» m'y entraîner moi-même après toi dans ta chute?

» Hélas! mère! ta cruauté m'a tué (1)..... »

Il la maudit, lui prédit un châtiment éternel. Il gémit de voir le crime de sa mère retomber sur sa tête innocente, et son désespoir lui dicte de sombres invectives :

« Mon père, qui t'amena ici pour la ruine de cette
» royale famille, ne s'aperçut pas qu'il avait pris en
» toi quelque chose de semblable à la nuit de la
» mort. »

Elle a tué un mari, banni le frère tendrement aimé de Bharata; elle a frappé dans ses plus chères affections la vertueuse Kâauçalyâ; mais elle ne jouira pas

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LXXV.

du résultat de tant de forfaits : Bharata expiera la faute de sa mère. Après avoir rendu le sceptre à Râma, il embrassera pendant quatorze années la vie ascétique à laquelle celui-ci était condamné.

Puis reniant la femme qui lui a donné le jour, il s'écrie éperdu :

« Ambitieuse effrénée d'un royaume, inhumaine, » sans pitié, meurtrière de ton époux et mon enne- » mie sous les apparences d'une mère, tu ne dois plus » me nommer ton fils (1) ! »

Le ciel était juste, et la punissait de son iniquité par la voix même du fils qui en devait recueillir le fruit.

La compassion de Bharata pour Kâauçalyâ s'exprime en termes attendrissants :

« Tu ne connais donc pas la douleur que soulève » au cœur de la mère une séparation d'avec son en- » fant chéri, toi par qui Kâauçalyâ fut privée de son » fils bien-aimé ! »

Manthârâ aussi, l'odieuse instigatrice des fautes de Kékéyî, sera châtiée. D'après l'ordre de Bharata, son fidèle Çatroughna (2), le frère de Lakshmana, la renverse, la traîne sur le sol..... Il va la frapper..... Bharata l'arrête : on ne tue pas une femme.

« Mets donc un frein à ta colère, ô toi qui sais le

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LXXVI.

(2) Çatroughna avait accompagné Bharata dans son voyage à la cour du roi de Kékaya.

» devoir! Son action coupable a déjà tué cette mal-
» heureuse : songe qu'elle est soumise à la volonté
» d'une autre, qu'elle est infirme, et surtout que c'est
» une femme (1). »

Râma ne pardonnerait pas ce crime; n'est-ce pas au souvenir de ce frère vertueux que Bharata lui-même a épargné la vie de Kékéyi, dont maintenant il attribue la faute à la fatalité?

Kâauçalyâ a entendu la voix et les pleurs du fils de Kékéyi; elle accourt au-devant de lui au moment où il se rend chez elle. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Un triste souvenir trouble cet épanchement; Bharata est roi, mais à quel prix! La mère de Râma prie Bharata avec amertume de la guider vers les forêts où souffrent les exilés pendant qu'il jouit du rang suprême. Le jeune prince, douloureusement impressionné, se justifie aisément, et reçoit de sa seconde mère, avec de douces consolations, de nobles conseils sur ses devoirs de roi.

Mais après les funérailles de son père, Bharata annonce officiellement son renoncement au trône; il s'apprête à aller dans les forêts offrir la couronne à Râma, et la ville entière le suit dans son héroïque pèlerinage.

Les royales mères accompagnent le prince; mais à

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. LXXVII.

Kékéyi, son mépris, son aversion; à Kâauçalyâ, son respect, son amour.

Quand le roi Gouha, venu à sa rencontre, lui raconte comment il a veillé avec Lakshmana sur le sommeil de Râma et de Sitâ, Bharata s'évanouit. Les reines d'Ayodhyâ accourent, et Kâauçalyâ soulevant la tête défaillante de son fils d'adoption, le ranime de ses caresses. Elle lui témoigne une inquiétude toute maternelle. Serait-il malade? Que deviendrait la famille royale privée de son dernier soutien? Aurait-il appris sur le sort des exilés quelque pénible nouvelle?

« Je n'avais qu'un fils, hélas! » murmure-t-elle, » qui s'en est allé dans les bois avec son épouse (1)! »

Et elle répandait une eau rafraîchissante sur le pâle visage du jeune homme. Bharata ouvrit les yeux, il vit Kâauçalyâ et l'entoura de ses bras caressants.

En contemplant l'ingoudî (2) au pied duquel se sont reposés les deux époux, Bharata envie le sort de la belle Vidéhaine, à qui est réservée l'ineffable joie de souffrir pour celui qu'elle aime.

Le prince et sa suite reçoivent dans l'ermitage de

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. XCV.

(2) « Inge, fleurs polygames; dans les hermaphrodites, calice à » cinq dents; corolle tubuleuse à cinq dents; étamines nombreuses, » monadelphes; légume uniloculaire, polysperme; graines envelop- » pées dans une pulpe. Dans les mâles, idem; pistil nul. Soixante » espèces. » (Mérat, *Él. de bot.*, ouvrage cité par M. Fauche.)

Bharadwâdja une féerique hospitalité. Quand il est temps de prendre congé, les royales mères viennent offrir leurs hommages à l'anachorète; Kékéyî elle-même, la honte sur son front rougissant, s'approche du brahmane, dont elle embrasse les pieds. Bharadwâdja prie Bharata de lui présenter nominativement chacune des trois reines. Le prince lui désigne avec un tendre et respectueux intérêt Kâauçalyâ et Soumitrâ, puis lui montrant Kékéyî :

« Cette autre-ci, » dit-il, « apprends que c'est la » femme qui, poussée par la soif de régner, fit ban- » nir dans ces forêts les deux vaillants fils du roi, et » força l'Indra des hommes, Daçaratha même, à » s'enfuir de la terre au ciel : c'est la vile, c'est la » cruelle Kékéyî; c'est la honte de sa race; c'est la » meurtrière de son époux! Et cette inhumaine, cette » femme aux pensées détestables, car je reconnais » dans elle toute la racine d'où est sortie ma grande » infortune, cette Kékéyî, hélas! c'est ma mère (1)! »

Les larmes étouffaient la voix du jeune prince.

. . . . . .

Pendant que les regards avides des habitants d'Ayodhyâ plongent dans l'épaisseur des fourrés pour y découvrir l'ermitage des exilés; pendant qu'une colonne de fumée, s'élevant dans les airs, trahit leur retraite, et que Bharata, se détachant de

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. CI.

son armée, s'avance dans cette direction, les époux, errant dans des sites enchanteurs, se livrent à de doux épanchements et admirent les environs de leur nouvelle habitation.

Râma guide sa jeune compagne et lui montre les merveilles qui les entourent. Du plateau du Tchitrakoûṭa, leurs regards s'élèvent vers les pics qui le dominent et qui semblent se perdre dans les nues. La forêt envahit les pentes de la montagne; le manguier marie ses grappes de mignonnes fleurs blanches teintées de rouge aux fleurs purpurines de l'ébénier, aux longues panicules jaunâtres du jambosa; les bambous se groupent en berceaux que fait ondoyer le souffle du vent; ailleurs le cèdre de l'Himâlaya étage ses rameaux touffus qui ne s'étendent pas horizontalement comme dans le cèdre du Liban, mais se courbent élégamment vers la terre. Aux pieds des jeunes époux coule la Mandâkini, dont les eaux limpides sont parsemées de lotus, et sur les bords de laquelle les dhavas (1) inclinent leurs longs épis que colore un vif carmin.

Tout un monde aérien peuple ces riantes solitudes. Comment décrire, après Buffon, ces oiseaux-mouches dont l'éblouissante lumière de l'Orient fait miroiter les couleurs diaprées; ces oiseaux-mouches qui des pierreries ont le nom et l'éclat; qui des

(1) *Lythrum fruticosum.*

fleurs dont ils aspirent le nectar ont la fraîcheur et la délicatesse; qui jamais sur terre ne se posent, et voltigent de la branche d'arbre à la fleur, de la fleur au brin de gazon?

Mais laissons parler le poëte, c'est-à-dire Râma :

« Depuis que j'ai vu cette délicieuse montagne, » Sitâ, ni la perte de cette couronne tombée de ma » tête, ni cet exil même loin de mes amis, ne tour- » mente plus mon âme.

» Vois quelle variété d'oiseaux peuplent cette mon- » tagne, parée de hautes crêtes pleines de métaux et » plus élevées que le ciel même, pour ainsi dire.

» Les unes ressemblent à des lingots d'argent, » celles-ci paraissent telles que du sang, celles-là » imitent les couleurs de la garance ou de l'opale, » les autres ont la nuance de l'émeraude.

» Telle semble un tapis de jeune gazon, et telle » un diamant qui s'imbibe de lumière. Partout enfin » cette montagne, embellie déjà par la variété de ses » arbres, emprunte encore l'éclat des joyaux à ses » hautes crêtes, parées de métaux, hantées par des » troupes de singes et peuplées d'hyènes, de tigres » ou de léopards (1). »

Le poëte semble avoir voulu compléter le vigoureux et chaud coloris de son tableau, en faisant errer les bêtes fauves sur un sol que calcine le soleil, et

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. CIII.

qui laisse entrevoir par d'ardents reflets les minéraux qu'il contient.

De vaporeux points de vue reposent agréablement de cet éblouissant spectacle :

« Vois les Kinnaras (1), ces génies aux formes » divines et pleins d'une intelligence céleste, qui » s'amusent avec délices, deux par deux, sur les » plateaux amœnes de cette montagne.

» Regarde, pendus aux branches, ces glaives et » ces vêtements précieux ! Regarde ces lieux ravis- » sants, que les épouses des Vidyâdharas (2) ont » choisis pour la scène de leurs jeux !

» Partout on voit ici les cascades, les sources et » les ruisseaux couler sur la montagne. . . . . .

» Au cœur de quel homme ne verserait pas la joie » cette odeur suave, exhalée par la bouche de ces » grottes, senteur exquise, plaisir de l'odorat, où les » parfums réunis de fleurs diverses ne composent » qu'un seul parfum ?

» S'il me faut habiter ici plus d'un automne avec » toi, femme charmante, et Lakshmana, le chagrin » n'y pourra tuer mon âme ;

---

(1) Musicien céleste. « Mais, chose singulière, ce musicien a une » tête de cheval. » (*Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, traduits de l'original sanscrit en anglais par Wilson, et de l'anglais en français par Langlois ; Paris, 1828.)

(2) « Vidyâdhara (qui a une petite boule magique), demi-dieu » ou génie qui traverse les airs et possède un pouvoir magique. » (M. Lancereau, *Hitopadésa*.) Ce sont les sylphes de l'Inde.

» Car, en cet admirable plateau si enchanteur, si » couvert de l'infinie variété des oiseaux, si riche de » toute la diversité des fruits et des fleurs, mes » désirs, noble dame, seront pleinement satisfaits.

» Je dois à mon habitation dans ces forêts de » savourer deux beaux fruits : d'abord, le payement » de la dette que le devoir exigeait de mon père; » ensuite, une satisfaction donnée aux vœux de » Bharata. »

Toujours, on le voit, lors même que Vâlmiki charge sa palette des couleurs les plus riches et les plus variées, lors même qu'il déploie le plus grand luxe d'images, il fait dominer l'idée morale : la satisfaction du devoir accompli double en Râma les jouissances de sa nouvelle existence.

Puis, avec un aimable empressement, une touchante sollicitude, l'époux de Sîtâ ajoute :

« Et toi, chère Vidéhaine, n'as-tu point aussi du » plaisir à contempler avec moi sur le Tchitrakoûta » tant de choses diverses, qui sont la nourriture de » la conversation, du corps et de l'âme?

» C'est ici même, Sîtâ, que d'autres saints rois, » mes ancêtres, se vouant à l'habitation de ces forêts, » ont mérité de boire après la mort dans la coupe » d'immortalité. . . . . »

Râma entraîne la jeune femme sur les bords de la Mandâkinî :

« Regarde la Mandâkinî, cette rivière suave, peu-
» plée de grues et de cygnes, voilée de lotus rouges
» et de nymphéas bleus, ombragée sous des arbres
» de mille espèces, soit à fleurs, soit à fruits, enfants
» de ses rivages, parsemée d'admirables îles et res-
» plendissante de toutes parts comme l'étang de Kou-
» véra, pépinière de nélumbos (1) célestes.

» Je sens naître la joie dans mon cœur à la vue de
» ces beaux tirthas, dont les eaux sont troublées sous
» nos yeux par ces troupeaux de gazelles, qui vien-
» nent s'y désaltérer les uns à la suite des autres.

» C'est aussi l'heure où ces richis, qui sont arrivés
» à la perfection, qui ont pour habit la peau d'an-
» tilope et le valkala, qui sont vêtus d'écorce et
» coiffés en djatâ (2), viennent se plonger dans la
» sainte rivière Mandâkinî.

» Voici des anachorètes qui ont juré de rester les
» bras toujours levés, et qui, sans faiblir dans leurs
» vœux, adorent le soleil d'une voix mélodieuse. . .

. . . . . .

» Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans le
» plaisir d'habiter une ville rien absolument qui
» surpasse le bonheur de contempler ta vue char-
» mante, le Tchitrakoûta et la Mandâkinî. . . .

---

(1) « Nelumbium. Jussieu. Genre de nymphéacées, créé aux dé-
» pens du nymphæa nelumbo de Linné. » HOEFER, *Dictionnaire de botanique pratique.*)

(2) Les cheveux relevés en gerbe.

. . . . . .

» Plonge tes deux mains semblables aux pétales de » lotus, noble dame, plonge tes mains dans cette » rivière, la plus sainte des rivières, cueille de ses » nymphéas et bois de son eau limpide.

» Pense toujours, femme chérie, que cette mon- » tagne pleine de ses arbres, c'est Ayodhyâ pleine » de ses habitants, et que ce fleuve c'est la Çarayou » même (1). »

Et de nouveau il exprime son ravissement, à l'espoir de passer de longs jours de bonheur dans cette résidence, entre sa bien-aimée Sitâ et son fidèle Lakshmana.

Puis il conduit la jeune femme dans une autre région de la montagne. Là se trouve une grotte résonnant du gazouillement des oiseaux, abritée par un mur de feuillage; un banc y est disposé, et les rameaux fleuris d'un arbre étendent sur lui leur protecteur ombrage: Râma y fait asseoir Sitâ et se place auprès d'elle.

« Vois-tu, » continue-t-il, « ces arbres déchirés » par la défense des éléphants, comme ils pleurent » avec des larmes de résine!..... De tous côtés, les » grillons murmurent une élégie en leurs chants » prolongés.

» Écoute cet oiseau, à qui l'amour de ses petits

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. CIV.

» fait dire : « Fils, fils !.... fils ! fils ! » comme autre-
» fois le disait ma mère d'une voix douce et plain-
» tive (1). »

Il lui fait distinguer le cri de l'oiseau-mouche répondant à ce chant du coïl, qui pénètre le cœur de l'Hindou d'une tendre langueur. Il lui fait admirer la liane flexible qui, ployant sous une charge fleurie, s'enroule à l'arbre vigoureux, et il la compare à Sitâ, quand, fatiguée de ses courses champêtres, elle s'appuie sur son soutien.

La jeune femme enlace son mari dans ses bras ; Râma sourit ; appliquant sur une roche d'arsenic rouge son doigt mouillé, il dessine sur le front radieux de Sitâ cet ornement si recherché des Indiennes, le tilaka ; puis arrachant de bleus kéçaras (2) au feuillage argenté, il les froisse dans sa main, et en inonde les cheveux bouclés de sa belle compagne.

Ils quittent la grotte et continuent leur promenade. Tout à coup, Sitâ, effrayée, cache sa tête dans le sein de son époux : un grand singe à l'aspect redoutable est devant eux. Râma, serrant paternellement Sitâ sur son cœur, la rassure avec bonté, et menace l'inquiétant quadrumane, qui s'enfuit.

Revenue de sa terreur, la jeune femme éclate de rire : son brillant tilaka s'est imprimé sur la poitrine

---

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. CV.
(2) *Mesua ferrea*.

de son époux, alors que, palpitante d'effroi, elle y appuyait son front.

Mais elle aperçoit un bocage d'açokas; elle y entraîne joyeusement Râma, et tous deux, abattant à l'envi les grappes purpurines, en ornent mutuellement leurs fronts.

Quand ils reviennent à l'ermitage, Lakshmana accourt au-devant d'eux; il leur montre dix gazelles noires sans tache que ses flèches ont percées. Il a préparé le repas, et Râma adresse à Sitâ cet ordre : « Que l'on nous serve à manger ! »

« La noble dame, » continue le poëte, « commença » par jeter de la nourriture à l'intention de tous les » êtres; cela fait, elle apporta devant les deux frères » du miel et de la viande préparée. »

Ici se place une curieuse particularité des mœurs indiennes. Selon les préceptes de Manou, si contradictoires en ce qui concerne la femme, il n'est permis à celle-ci de prendre son repas qu'après que son mari a quitté la table; et la princesse du Vidéha, traitée d'ailleurs par Râma et par Lakshmana avec tant de respect et de déférence, n'est pas exempte de cette loi.

Pendant que Sitâ jette aux corneilles les restes du repas, un de ces oiseaux, s'acharnant contre elle, la frappe de son bec, de ses ailes, de ses griffes. Râma sourit d'abord de la colère de la jeune femme qu'effraye un si petit volatile; mais voyant redoubler

l'importunité de l'agresseur et la terreur de la victime, il se courrouce, tend l'arc de Çiva, et la flèche poursuit l'oiseau, qui, dit le poëte, erre dans les trois mondes sans pouvoir échapper au trait enchanté. La corneille demande grâce; la flèche ne peut avoir été lancée inutilement; mais Râma, attendri par les plaintes de l'oiseau, lui permet de choisir la partie de son corps qu'atteindra l'arme magique; la corneille fait le sacrifice d'un œil, et le trait frappe au but.

Soudain, un bruit semblable à celui du mugissement des vagues se fait entendre au loin : c'est la voix du peuple d'Ayodhyâ.

Lakshmana monte sur un arbre pour s'assurer de la cause de ce tumulte; il reconnaît le drapeau de Bharata, l'immense ébénier porté par un éléphant.

Lakshmana brûle de se battre, de venger son frère, de tuer Bharata et Kékéyî elle-même. Lui seul suffira à cette tâche, et il prie Râma de se retirer dans une caverne avec Sitâ.

Râma défend énergiquement Bharata, dont il connaît le noble cœur. Le fils de Kékéyî ne vient sans doute dans la forêt que pour prémunir Sitâ contre les périls de son nouveau séjour, pour la ramener en triomphe au palais d'Ayodhyâ.

Bientôt Bharata et Çatroughna sont aux pieds de Râma, et les trois frères s'embrassent en pleurant.

Râma s'informe avec sollicitude de la famille

royale ; et, avec une paternelle bonté, il désire être instruit de la manière dont Bharata aide Daçaratha à gouverner le royaume.

« As-tu soin de porter des consolations aux femmes » désolées? Sont-elles bien défendues par toi? N'as-tu » pas foi en elles et ne leur confies-tu pas ce qu'il » faut tenir caché (1) ? »

Bharata lui annonce la mort de Daçaratha ; il en accuse sa coupable mère, et dépose aux pieds de l'héritier légitime le sceptre et la couronne.

Râma, refusant ce sacrifice, contient d'abord la douleur que lui a causée la mort du roi ; mais quand Bharata lui raconte les funérailles de l'homme qui mettait sa gloire dans le fils de Kâauçalyâ, le héros s'évanouit.

Quand il revient à la vie, Sitâ, anxieuse, est auprès de lui : il lui dit, les yeux noyés de pleurs, le nouveau malheur qui les a frappés ; il attire la jeune femme dans ses bras, et tous deux confondent leurs larmes.

Aux gémissements des quatre frères et de Sitâ, le peuple et l'armée d'Ayodhyâ accourent, et Râma, touché de l'empressement des sujets de son frère, les embrasse tous, selon l'expression du poëte, « avec » l'affection d'un père et l'amour d'une mère ».

Les royales veuves approchent en ce moment de

(1) *Ayodhyâkânda*, chap. CIX.

l'ermitage. De loin Kâauçalyâ aperçoit l'humble chaumière, et les fruits d'ingouda et le marc de sésame déposés par Râma au bord de la rivière; pauvres et pieuses offrandes que dans son dénûment un prince exilé a vouées aux mânes d'un père qui fut roi ! Ce spectacle la navre.

La scène de réunion est attendrissante. Sità surtout est couverte de caresses par Kâauçalyâ, qui s'attriste de l'altération de ses traits. Transplantée sur le sol calciné de la sauvage forêt, la fleur délicate des jardins d'Ayodhyâ a perdu ses brillantes couleurs.

La force d'âme de Râma est mise à une rude épreuve. De nouveau Bharata le supplie de monter sur le trône; il le supplie de laver la mémoire de Daçaratha, Kékéyi et lui de la tache de son exil; il le supplie de compatir à l'affliction de Kâauçalyâ et de remplir ses devoirs de Kchattriya. Râma demeure inébranlable; il s'incline même devant le Destin, qui lui a ravi son père, et essaye de consoler sa famille éplorée. Il sait que la vie n'est que néant, que l'âme seule est douée de l'immortalité, et que l'exercice de ses plus sublimes facultés se résume dans ce mot : le devoir.

« Comme ce n'est pas une autre cause que la ma-
» turité qui met les fruits en péril de tomber : ainsi
» le danger de la mort ne vient pas chez les hommes
» d'une autre cause que la naissance.

. . . . . .

» La mort marche avec eux, la mort s'arrête avec » eux, et la mort s'en retourne avec eux, quand ils » ont fait un chemin assez long. . . . . .

. . . . . .

» Pourquoi pleures-tu sur un autre? Pleure, hé- » las! sur toi-même, car, soit que tu reposes ou soit » que tu marches, ta vie se consume incessamment.

. . . . . .

» Les hommes se réjouissent quand l'astre du jour » s'est levé sur l'horizon : arrive-t-il à son couchant, » on se réjouit encore, et personne, à cette heure » comme à l'autre, ne s'aperçoit qu'il a marché lui- » même vers la fin de sa vie!

» Les êtres animés ont du plaisir à voir la fleur » nouvelle, qui vient succéder à la fleur dans le re- » nouvellement des saisons, et ne sentent pas que » leur vie coule en même temps vers sa fin, en pas- » sant avec elles par ces mêmes successions!

» Tel qu'un morceau de bois flottant se rencontre » avec un morceau de bois promené dans l'Océan, » les deux épaves se joignent, elles demeurent quelque » peu réunies, et se séparent bientôt pour ne plus se » rejoindre : ainsi, les épouses, les enfants, les amis, » les richesses vont de compagnie avec nous dans » cette vie l'espace d'un instant et disparaissent; car » ils ne peuvent éviter l'heure qui les détruit. . .

. . . . . .

» La mort est une caravane en marche, tout ce » qui respire est placé dans sa route et peut lui dire : » Moi aussi, je suivrai demain les pas de ceux que » tu emmènes aujourd'hui (1) ! »

Ne sent-on pas ici ce souffle philosophique et religieux qui, au moyen âge, devait inspirer la *danse macabre,* cette ronde infernale où sont irrésistiblement entraînés l'oppresseur et l'opprimé, l'adolescent et le vieillard ; et qui, au dix-septième siècle, devait diriger au-dessus des vanités terrestres le vol majestueux de l'aigle de Meaux ? C'est le génie âryen rencontrant dans ses diverses manifestations une forme identique.

Râma continue avec une éloquente gravité :

« L'oiseau est fait pour voler et le fleuve pour » couler rapidement : mais l'âme est donnée à » l'homme pour la soumettre au devoir..... »

Daçaratha a été pur et juste ; il est donc parvenu au ciel, qu'il a mérité. Sa conduite dicte à Râma celle qu'il doit suivre. Le sacrifice des plus chères affections à la foi jurée, tel est le grand exemple que lui a légué un père : il saura s'en inspirer.

Kékéyi elle-même fait offrir à Râma la couronne qu'elle lui a enlevée ; le saint brahme Vaçishta lui rappelle l'obéissance qu'il doit aux ordres de Kâauçalyâ, la pitié qu'il doit à ses larmes ; mais ni les

(1) *Ayodhyâkânda,* chap. CXIV.

ardentes supplications de Bharata, ni le repentir de Kékéyi, ni le chagrin de Kâauçalyâ, ni l'amour des habitants d'Ayodhyâ, ni enfin la voix divine du brahmane, ne peuvent le fléchir. Il accomplira, dit-il, la « chère parole de sa bonne mère Kékéyi », à laquelle il prie Bharata de pardonner. Au bout de quatorze années seulement, il reprendra son royal héritage, qu'il confie à Bharata. C'est avec larmes qu'il voit s'éloigner sa famille ; il précipite l'heure des adieux : l'honneur triomphe encore de l'affection.

Après le départ de la cour d'Ayodhyâ, Râma s'aperçoit de la tristesse des ascètes voisins, qui, tout en rapprochant de plus en plus leurs ermitages du sien, regardent parfois le héros avec une sombre expression. Il s'inquiète, aborde le chef des anachorètes. Le courroux des pénitents aurait-il été involontairement mérité, soit par lui, soit par le bouillant Lakshmana, soit encore par la naïve Sitâ? Un des ermites le rassure. Ni lui, ni son frère, ni sa chaste compagne, d'une si noble intelligence, n'ont manqué au respect dû aux brahmanes; mais depuis que Râma a fixé sa demeure sous les beaux ombrages de la forêt, la sécurité en est bannie par les incursions des Râkchasas, qui semblent deviner la présence de leur plus mortel ennemi. Les ermites s'apprêtent à fuir ce lieu maudit, et engagent prudemment Râma à préserver sa famille et lui-même des dangers qui planent sur les

bois. L'exilé, désireux d'ailleurs d'échapper aux souvenirs que lui rappellent ces bocages, où pour la dernière fois peut-être il a vu ses mères, ses frères et ceux qui devaient être ses sujets, suit ce sage conseil, et se dirige avec Sità et Lakshmana vers l'ermitage d'Atri.

Le grand Mouni (1) reçoit avec honneur les deux frères, et confie la jolie reine à sa femme, qu'il présente à Ràma en ces termes :

« Tu vois Anasoûyâ, mon ami : c'est elle qui jadis » porta dix mille années le poids d'une terrible péni- » tence; elle a pour toi, jeune homme sans péché, » les sentiments d'une mère.

» C'est elle qui, dans un temps où la terre fut » brûlée sans relâche dix ans par la sécheresse, fit » naître elle-même des racines et des fruits, malgré » l'aridité, et couler partout les eaux du Gange.

» C'est elle encore qui, voyageant pour les affaires » des Immortels, sut rendre une seule nuit égale à » dix nuits; elle a pour toi, jeune homme sans péché, » les sentiments d'une mère.

» Que la princesse du Vidéha s'approche de cette » noble pénitente, vertueuse, parfaite, sans colère, » et bonne pour toutes les créatures (2). »

---

(1) « Mouni, nom que l'on donne à un saint personnage pieux et » instruit, qui participe plus ou moins de la nature divine, ou qui » s'est élevé par la pénitence au-dessus de la nature humaine. » (Loiseleur-Deslongchamps, *Lois de Manou.*)

(2) *Aranyakânda,* chap. II.

Râma engage Sitâ à répondre à une bienveillance si précieuse, et à se fortifier dans la pratique du bien par le vertueux entretien de la grande pénitente.

Sitâ s'incline avec respect devant l'illustre femme, dont le corps défaillant ne retient qu'avec peine une âme toujours plus forte.

« Je suis la princesse de Mithila, » s'empresse-t-elle de dire; puis, faisant l'andjali, c'est-à-dire, élevant ses mains au-dessus de son front et les réunissant en coupe, elle s'informe avec une grâce souriante, de la santé d'Anasoûyâ.

Quelle est la première parole que lui adressera l'anachorète, après avoir échangé avec elle les formules de politesse?

« Que tu es heureuse d'observer le devoir!

» Gloire à toi, illustre Sitâ, qui sacrifiant les honneurs, le plaisir, la compagnie de tes parents, as suivi par amour ton époux dans les bois! »

Elle répète ce que nous a déjà appris le code de Manou sur le respect que doit à un mari, quel qu'il soit, la femme qu'il a associée à son existence. Toujours l'époux doit être comme la Divinité suprême, et le ciel appartient à l'épouse qui, comme Sitâ, s'est vouée à ce que dans l'Inde on pourrait nommer le culte conjugal.

« Femme de bien, consacre donc ta vie à une telle conduite, satisfais à tous les devoirs que la loi impose aux épouses dévouées à leurs maris; suis

» d'un pied ferme ici la route de tes obligations con-
» jugales, et tu obtiendras ensuite la gloire qui ne
» manque jamais au devoir accompli ! »

Sitâ le connaît, ce devoir. Mais combien il lui a été facile ! Elle respecterait un époux coupable ; que doit-elle alors ressentir pour celui qui s'est élevé au-dessus de l'humaine faiblesse ; pour celui qui, aussi bien pour Kâauçalyâ que pour toutes les femmes du gynécée, fut un fils respectueux, un divin consolateur ! Ce devoir, il a été dicté à Sitâ par sa mère quand, devant l'autel, elle a pris la main de Râma ; il lui a été rappelé par sa belle-mère, alors qu'elle s'exilait volontairement pour le pratiquer à jamais ; et maintenant que la sainte le consacre, il lui devient plus cher encore.

Anasoûyâ se penche vers Sitâ et dépose sur son front un maternel baiser. D'une voix tremblante de bonheur et d'émotion, elle lui annonce que, par l'effet de son pouvoir surnaturel, elle veut lui accorder un don précieux..... Sitâ la regarde..... Les deux femmes sourient ; elles se sont comprises : Sitâ, toujours belle, toujours parée de divins ornements, fera à jamais les délices de son époux ; et son brillant tilaka, diadème déposé par la main de l'amour, resplendira éternellement sur son front radieux !

Les deux femmes s'asseyent l'une auprès de l'autre, la jeune reine au-dessous de la vieille anachorète. Dans Anasoûyâ, il n'y a plus maintenant qu'une

aimable aïeule, provoquant, écoutant les confidences d'une enfant chérie. Elle prie Sità de lui raconter comment Ràma devint son époux; et la jeune femme, avec une grâce timide et chaste, lui dit comment le roi du Vidéha, ne voulant pas donner à un homme indigne d'elle la vierge née du sillon du sacrifice, en fit le prix de la valeur. L'anachorète respire avec délice le parfum de jeunesse qui émane des doux et naïfs discours de Sità, l'attire à plusieurs reprises sur son cœur, et lui montrant le coucher du soleil, les scènes à la fois animées et paisibles dont à cette heure l'ermitage est le théâtre, elle la renvoie à l'époux qui l'attend; mais, avant de la quitter, et avec un sentiment de coquetterie tout féminin, elle désire admirer Sità dans l'éclat des parures qu'elle lui a offertes, et sourit d'orgueil à la rayonnante beauté de sa royale protégée.

Grande est la joie de Ràma et de Lakshmana en contemplant leur compagne dans sa transfiguration.

Le lendemain les exilés quittent l'ermitage; et, d'après l'ordre d'Atri, Ràma se dispose à combattre les Ràkchasas.

Ils ne tardent pas à se trouver en présence de l'un des monstres de la forêt : un Ràkchasa fond sur eux, et, jetant un cri terrible, enlève Sità et s'élance dans les airs avec la proie qu'il a conquise.

La jeune femme frémissait et tremblait. Ràma la regardait avec un désespoir indicible. Pouvait-il

frapper le ravisseur sans risquer d'atteindre la victime? Il maudissait Kékéyi, et son regard était noyé de pleurs.

Lakshmana reproche à son frère de se laisser aller à une affliction sans issue; ce ne sont pas des larmes qui sauveront leur amie, c'est le sang du ravisseur. Et il décoche une flèche au Râkchasa, qui, blessé, lève contre son adversaire son trident invincible. Soudain Râma, de ses armes divines (1), pare le trait qui allait atteindre Lakshmana, et frappe mortellement le monstre, dont les bras défaillants laissent échapper Sitâ.

Le Râkchasa expirant vante le bonheur de Kâançalyâ, mère d'un tel fils, et bénit Râma, dans lequel il salue un sauveur. Son attentat n'était qu'une feinte, destinée à exciter la colère du héros. Naguère il était un Gandharva, que Kouvéra, jaloux, punit de son amour pour l'Apsara Rhambâ en le condamnant à entrer dans le corps d'un Râkchasa, et que devaient délivrer de cette forme odieuse les flèches de Râma.

« C'est pour cette raison, » ajoute-t-il, « que j'ai » laissé tomber Sitâ hors de l'atteinte du trait sur le » sein de la terre, et que ta flèche triomphante n'a » pu ôter la vie à ta chère Mithilienne (2). »

Pendant que le beau Gandharva s'élance joyeux

(1) Viçwâmitra les lui avait données alors qu'adolescent il avait tué la Yakchi Tâdakâ.

(2) *Aranyakânda*, chap. VIII.

au ciel, Râma, saisissant dans ses bras l'épouse qu'il avait crue perdue, s'efforce de calmer sa frayeur.

De nouveau encouragés par les solitaires, Râma et Lakshmana s'apprêtent à repousser les noirs habitants des forêts. C'est Sitâ qui arme les guerriers, et leur offre le carquois, les arcs et les épées. Cependant un sinistre pressentiment l'agite. Elle s'inquiète de voir Râma revêtir les attributs du Kchattriya, ces armes tentatrices qui entraînent le sage même à verser le sang. Puisse-t-il ne pas oublier les pacifiques vertus de l'anachorète dans les luttes qui vont s'engager! Elle le supplie de suivre constamment la route du devoir, d'allier dans sa nouvelle situation la clémence à l'équité, la mansuétude à la vaillance. Qu'il se défende, et jamais ne provoque! Elle se reproche de donner de semblables conseils à l'homme juste et bon par excellence; mais Râma reçoit avec une affectueuse condescendance les avis de sa jeune femme.

« Reine, ô toi à qui le devoir est si bien connu, » ces bonnes paroles, sorties de ta bouche avec » amour, dépassent la grandeur même de ta race, » noble fille du roi Djanaka.

« Pourquoi dirais-je, femme charmante, ce qui » fut dit par toi-même? « L'arme est dans la main du » Kchattriya pour empêcher que l'oppression ne fasse » crier le malheureux! » N'est-ce point là ce que tu » m'as dit?

» Eh bien, Sità, ces anachorètes sont malheureux » dans la forêt Dandaka (1) ! »

Il les défendra donc, car ils l'ont supplié de les protéger. Il sacrifierait à sa mission Sità, Lakshmana, sa vie même; mais il est heureux du discours de Sità :

« Oui, ces paroles que tu m'as dites, inspirées de » l'amour et de la tendresse, c'est avec plaisir que je » les ai entendues, chère Vidéhaine; car à celui qu'on » n'aime pas, jamais on ne donne un conseil. »

Dix années s'écoulent pendant lesquelles les trois exilés errent d'ermitage en ermitage.

Le grand anachorète Agastya les accueille avec effusion. L'austère vieillard s'inquiète avec un intérêt vraiment paternel de la santé de Sità, et exhorte Ràma à rendre agréable à cette fidèle compagne le dangereux séjour qu'elle partage avec lui. L'attention bienveillante qu'Agastya accorde à la princesse est d'autant plus précieuse que le brahmane a des femmes en général une opinion peu favorable :

« Fils de Raghou, la fatigue n'accable-t-elle pas ta » chère Vidéhaine? En effet, Sità est d'un corps bien » délicat, et jamais elle n'avait quitté ses plaisirs.

» Maintenant que, poussée par l'amour de son » époux, elle est venue dans ces forêts semées de

(1) *Aranyakânda*, chap. XIV.

» nombreux périls, agis de telle sorte, Râma, que ta » fidèle Vidéhaine se plaise à vivre dans les bois.

» En s'exilant au milieu des forêts à cause de toi, » elle fait une chose bien difficile; car faiblesse et » crainte, ce fut toujours la nature des femmes.

» Rester avec son époux tant qu'il a bon vent, le » quitter dans l'orage, voilà souvent quel est encore » le génie et le caractère des femmes.

» Elles imitent dans leur conduite les zigzags de » la foudre, la pointe aiguë des flèches, la légèreté » de la flamme et du vent.

» Mais la chaste épouse de ta grandeur est exempte » de ces défauts; elle ne mérite que des éloges; elle » est comme Aroundhati (1) chez les dieux, un mo- » dèle à présenter aux femmes.

» Certes! ces lieux reçoivent aujourd'hui une noble » parure de ton séjour ici, dans mon ermitage avec le » Soumitride (2) et cette vertueuse Mithilienne (3)! »

Agastya indique à Râma une retraite dans un site pittoresque, asile frais et ombragé, de nature à plaire à la jeune femme, qui, protégée par son époux, y devra goûter une joie pure. Touchante sollicitude chez un homme de ce caractère!

---

(1) Aroundhati, l'une des Pléiades, épouse de Vaçishta, un des sept Richis qui composent la constellation de la Grande-Ourse. C'est le type de la fidélité conjugale. Seule des femmes des sept Richis, elle dédaigna les hommages d'Agni.

(2) Lakshmana est ainsi désigné, du nom de sa mère Soumitrâ.

(3) *Aranyakânda*, chap. XIX.

En reprenant leur pèlerinage, les voyageurs rencontrent Djatâyou, le roi des vautours, le vieil ami de Daçaratha, qui propose à Râma de veiller sur Sitâ quand ses deux protecteurs seront absents.

Dans le délicieux ermitage assis sur les bords de la Godâvarî, des heures joyeuses s'écoulent encore pour les exilés. Aspirant cet air vivifiant des bois qui double le sentiment de l'existence, ils subissent la bienfaisante influence de la nature.

C'est l'hiver : la neige déploie son tapis de cygne sur les collines, une lueur voilée la caresse mollement. — La nature, ensevelie dans son linceul, est belle encore en se mourant.

Râma et son frère devisent entre eux. Lakshmana pense à Bharata, qui loin d'eux mène, au sein même de la royauté, la vie d'un ascète, se soumet à de rudes mortifications, et se plonge dans l'eau glacée de la Çarayoû. Puis il ajoute :

« L'homme n'imite point les exemples que lui » donne son père, mais le modèle qu'il trouve dans » sa mère, » dit un adage répété de bouche en bou- » che dans l'univers; la conduite que Bharata mène » est à rebours du proverbe. »

« Comment, roi des enfants de Manou, comment » Kékéyî, notre mère, elle qui a pour fils le vertueux » Bharata, elle qui eut pour époux Daçaratha, peut-elle » être ce qu'elle est (1) ? »

(1) *Aranyakânda*, chap. XXII.

Mais Râma, toujours magnanime, reproche à l'ardent jeune homme un jugement juste, mais peu charitable :

« Tu ne dois pas, mon ami, infliger ton blâme » devant moi à cette mère qui tient le milieu entre » les nôtres : ne parle ici que de Bharata, le noble » chef des Ikchwâkides. »

L'homme qui avait sur lui-même un si inébranlable empire devait être invincible dans les combats. Elle allait commencer, cette terrible lutte sur laquelle repose l'action même de l'épopée, et qui devait mettre en présence les trois races qui se sont partagé le globe. — C'était une femme qui l'allait provoquer.

Djatâyou venait de prendre congé de la famille exilée. Râma était auprès de Sitâ sous son toit de feuillage. La sœur de Râvana le Râkchasa, ou, pour mieux dire, le roi nègre de Lankâ, errait dans les bois. Elle vit Râma et se troubla. Le héros âryen au pur profil, au port élégant et fier, frappe d'admiration la négresse aux traits difformes, à la rude enveloppe. Elle contemple Sitâ, et l'aristocratique beauté de la jeune reine l'arrêterait, si son pouvoir magique ne lui permettait de revêtir une forme tout aussi attrayante.

Souriante, elle s'approche des trois anachorètes, et interroge Râma avec douceur. Le prince lui dit en

peu de mots les événements qui l'ont amené dans la forêt, et lui demande à son tour qui elle est, comment elle erre seule et sans crainte dans la redoutable forêt Dandaka?

La sirène oublie son rôle : « Écoute donc, avec ton » frère, » dit-elle, « les paroles que je vais dire. On » m'appelle Çoûrpanakhâ, je suis une Râkchasî, je » prends à mon gré toutes les formes; et si je me pro- » mène seule au milieu des bois, Râma, c'est que j'y » répands l'effroi dans toutes les créatures. Les tîr- » thas saints et les autels y périssent, anéantis par » moi.

» J'ai pour frères le roi des Râkchasas lui-même, » nommé Râvana; Vibhîshana, l'âme juste, qui a » répudié les mœurs des Râkchasas (1); Koumbha- » karna, au sommeil prolongé, à la force immense; » et deux Râkchasas fameux par le courage et la » vigueur, Khara et Doûshana (2). »

---

(1) Vibhishana is described by his sister S'urpanakhá as having forsaken the practices of the Rikshasas. Dr. Muir thinks that he may represent a southern tribe which had been converted to Brâhmanism, or had adopted Brâhmanical usages. (*Indian epic poetry*; being the substance of lectures recently given at Oxford; with a full analysis of the Rámáyana and of the leading story of the Mahá-Bhárata. By Monier Williams, 1863.)

Vibhishana est dépeint par sa sœur Çoûrpanakhâ comme ayant abandonné les habitudes des Râkchasas. Le docteur Muir pense qu'il peut représenter une tribu du sud qui avait été convertie au brahmanisme, ou avait adopté les coutumes brahmaniques.

(2) *Aranyakânda*, chap. XXIII.

C'était bien par la menace, par la terreur, par la force brutale enfin, qu'une femme de race noire devait se faire valoir; mais ce moyen ne pouvait réussir auprès de l'homme en qui dominait seul le sens moral. Aussi, quand la Râkchasî propose à Râma de devenir sa femme, Râma la raille-t-il avec finesse. Voudrait-elle être sa seconde épouse, être dans un rang inférieur? Qu'elle offre sa main à celui qui n'est point lié par un premier hymen, à Lakshmana, par exemple. Celui-ci, à son tour, décline cet honneur. La sœur de Râvana voudrait-elle épouser le serviteur de Râma? Qu'elle retourne donc au fils aîné de Daçaratha. D'ailleurs, qu'est auprès d'elle cette Sitâ?

La sauvage enfant des forêts croit aveuglément aux discours narquois des deux princes, et s'élance vers la femme qui seule lui fait obstacle.

« Alors, avec des yeux semblables à deux tisons » allumés, elle fondit sur la Vidéhaine, qui la regar- » dait avec ses yeux doux comme ceux du faon de » la gazelle : on eût dit un grand météore de feu » qui se rue dans le ciel contre la belle étoile » Rohinî (1). »

Mais Râma l'arrête, et avec colère s'adresse à son frère :

---

(1) *Aranyakânda*, chap. XXIV. Rohini est une des épouses de Soma, le dieu de la lune. « C'est, » dit M. Langlois, « le quatrième » astérisme lunaire, contenant cinq étoiles du Taureau. » (*Harivansa.*)

« Fils de Soumitrâ, il ne faut jouer d'aucune ma-
» nière avec des gens féroces et bien méchants : vois,
» bel ami ! c'est avec peine si ma chère Vidéhaine
» échappe à la mort (1) ! »

Il lui ordonne de chasser le monstre, et Lakshmana, dont l'énergie est doublée par l'effroi du danger qu'a couru sa sœur chérie, Lakshmana tire son épée et mutile le visage de la Râkchasi. Celle-ci, ensanglantée, s'enfuit avec rapidité dans les bois, qui répètent ses cris de douleur et de rage. Elle vole vers son frère Khara, et arrivée devant lui, elle tombe épuisée sur le sol.

Khara, furieux de revoir sa sœur affreusement défigurée, la presse de lui faire connaître le nom de celui qui l'a ainsi traitée. Fût-il dieu, il n'échappera pas à son courroux !

D'une voix altérée par les larmes, Çoûrpanakhâ lui rapporte en termes peu fidèles la scène qui s'est passée entre les anachorètes et elle. Elle a voulu, dit-elle, faire sa proie de ces deux hommes et de leur compagne ; mais elle se garde bien d'avouer les séductions dont elle a essayé d'entourer Râma :

« Traînée dans le combat, malgré mes cris, mal-
» gré ma résistance, vois ! quel outrage m'a-t-on
» fait !.... et c'est toi qui es mon protecteur !

» Mais bientôt, grâces à toi, démon nocturne, je

(1) *Aranyakânda*, ch. XXIV.

» boirai leur sang écumeux et celui de cette femme » répandu sur la face du champ de bataille (1) ! »

Et Khara, qu'altère aussi la soif du sang, ordonne à quatorze Râkchasas de châtier les coupables. Les démons s'élancent, et Çoûrpanakhâ les guide.

Râma voit l'ennemi s'approcher; il confie sa femme à Lakshmana, et s'avance vers les Râkchasas.

A leur attaque il répond par une vigoureuse défense. — Bientôt les nègres mordent la poussière, et leur princesse, frémissante de terreur, se réfugie de nouveau chez son frère.

Khara s'étonne. Pourquoi celle qui est vengée revient-elle faible et gémissante?

« Tu reviens comme une femme sans appui, quand » il te reste ici mon bras pour défenseur? Relève-toi, » illustre dame ! »

La négresse l'informe du résultat de l'expédition. Elle lui met sous les yeux le triste spectacle des Râkchasas immolés; elle lui montre le sombre avenir qui attend les hommes de race noire, la mort planant sur leurs têtes. Par un mépris d'une expression habilement calculée, elle semble douter que Khara ait assez de force et de courage pour s'oser mesurer avec de trop redoutables ennemis; elle l'excite à la vengeance, et lui lance, comme un aiguillon, ces mordantes paroles :

---

(1) *Aranyakânda*, chap. XXV.

« Autrement, moi, qui te parle, je vais jeter ma » vie devant toi, lâche qui n'as point de honte, si » mon ennemi n'est immolé de ta main aujourd'hui » même !

» Certes ! ici tous, et dans le Lankâ, magnanime » Râvana, ce roi puissant des Râkchasas, te consi- » dèrent comme le héros le plus fier des armées » râkchasis !

» Que sont devenus et ton ardeur, et ton intelli- » gence, et ton âme, et ta constance, et ton courage, » et ta joie dans les combats, et ton impétuosité » contre les ennemis, et ton renom d'un si haut » degré ? Où donc est passé tout cela ? »

Et quand Khara, bouillonnant de fureur, lui jure que bientôt elle s'abreuvera du sang des exilés : « Gloire à toi ! » s'écrie-t-elle, « gloire à toi, héros, » à toi, le seigneur des Râkchasas, qui as fait ger- » mer en ta pensée le désir noble et vaillant d'im- » moler tes ennemis dans un combat !

» Gloire à toi, de qui l'âme bien résolue est affer- » mie dans le projet de tuer notre ennemi ! Je recon- » nais en toi l'égal de Râvana pour le courage et la » vigueur ! »

Elle lui vante maintenant la sécurité dont jouissent les Râkchasas depuis que Khara tient en fief le Djanasthâna. Qui donc oserait se mesurer avec lui ?

Ravi des flatteuses paroles de sa sœur, le noir souverain ordonne que l'armée se mette en marche, et

lui-même, montant sur son char de guerre, s'écrie : « En avant ! sortez ! »

Malgré de sinistres présages qui le troublent, sa fermeté ne se dément pas ; il se croit de force à faire reculer la mort elle-même.

Pendant ce temps, les chœurs des dieux, des Gandharvas, des Siddhas, des Apsaras, annonçaient le triomphe de Râma, la mort de Khara.

A Lakshmana qu'enivre le désir de combattre, Râma rappelle que son rôle est de défendre sa timide belle-sœur. Lakshmana la fait entrer dans une caverne, et, debout auprès d'elle, il la protége, l'arc à la main.

Râma est en présence de l'ennemi. Quel spectacle ! D'un côté, quatorze mille hommes à la peau noire, aux formes athlétiques ; de l'autre, un homme de race blanche, un seul homme ; mais aux uns, la force physique ; à l'autre, la force morale qui la dompte !

Les Immortels eux-mêmes sont anxieux ; ils tremblent pour l'homme, ils espèrent pour le dieu.

Râma, le sourire sur les lèvres, mais la flamme dans le regard, reçoit avec calme l'impétueuse attaque des nègres. Fort de ses armes divines, il anéantit la grande armée, et frappe mortellement Khara et Doûshana.

L'allégresse est aux cieux ; Brahma contemple avec admiration le héros que célèbrent les chœurs

divins. Les destins s'accomplissaient : en attirant Râma dans la forêt Dandaka, les brahmanes savaient qu'ils y appelaient l'exterminateur de leurs cruels ennemis. Leur but est atteint.

Quand Râma rentre dans sa chaumière, Sitâ, se jetant dans les bras du héros, le loue d'avoir été fidèle à la foi jurée en défendant la cause de l'opprimé. « Gloire à toi, mon noble époux (1) ! » lui dit-elle.

Ces jours de bonheur et de gloire devaient avoir un triste lendemain.

Çoûrpanakhâ se rend à la cour de Lankâ ; elle aborde son frère Râvana, ce Râvana que naguère Brahma avait mis à l'abri de la colère des dieux, et pour le châtiment de qui Vichnou s'est incarné sur terre.

La princesse l'insulte. Leurs deux frères sont morts, et il l'ignore ! Une armée de Râkchasas est détruite, et il se plonge dans les plaisirs ! Qu'il tremble, car bientôt, renversé de son trône, il ne sera plus qu'un objet de mépris !

Râvana surpris interroge sa sœur, qui l'instruit des événements dont le Djanasthâna a été le théâtre. Elle lui en dit la cause, et frémit encore au souvenir du supplice que lui a infligé Lakshmana, supplice qui

(1) *Aranyakânda*, chap. XXXV.

eût été la mort, si Râma n'y eût mis un terme par ces mots : « C'est une femme ! » Ici, elle parle de Sità avec admiration ; c'est à un roi voluptueux qu'elle s'adresse, et le désir de conquérir une belle épouse fera peut-être ce que ne ferait pas le désir de venger les morts. Et Râvana, s'enivrant de l'espoir qu'a éveillé en son cœur la rusée négresse, monte dans son char magique.

Traversant l'Océan, il visite Maritcha, le fils de la Yakchi Tâdakâ qui fut la première victime immolée par Râma à la cause sacrée qu'adolescent il commençait à défendre.

C'est l'auxiliaire que se veut attacher Râvana. Qu'il revête la forme d'une gazelle merveilleuse qui folâtrera devant l'ermitage des exilés. Sità désirera posséder le gracieux animal, Râma le poursuivra, et, ses deux défenseurs éloignés, la fille des Aryas sera à la merci du roi nègre, qui l'enlèvera.

Le ravissement de l'épouse de Râma aura deux résultats précieux : la vengeance de Çoûrpanakhâ et l'affaiblissement moral du héros qui a juré la perte des Râkchasas.

Mais Maritcha, qui a embrassé la vie ascétique, refuse de se rendre complice de la mauvaise action de Râvana. Il pressent que l'enlèvement de Sità sera la ruine des noires tribus. Et comment un roi impur et sans frein parviendrait-il à ravir l'heureuse épouse que défend un homme d'un grand cœur?

Maritcha engage Râvana à consulter à ce sujet ses ministres, son vertueux frère Vibhishana. « Consulte aussi, » ajoute-t-il, « Tridjatâ, la femme anachorète, « exempte de tout défaut, parvenue à la perfection et » riche d'une grande pénitence : tu recevras d'elle, » roi des rois, le plus sage conseil (1). »

Maritcha lui-même n'a-t-il pas été deux fois déjà victime de la vaillance de Râma ; et n'est-ce pas la honte de ces défaites qui l'a entraîné à quitter ses épouses chéries, sa princière existence?

Râvana aveuglé répond avec emportement aux sages avis du solitaire. Ce n'est pas un conseil inutile qu'il réclame de lui, c'est une aide active. Pourquoi craindre Râma? Aux yeux du roi nègre, qui ne pouvait comprendre d'autre courage que le courage matériel, de cet homme esclave de ses sens, que devait être en effet ce Râma, victime volontaire de l'honneur, c'est-à-dire d'une idée ; ce Kchattriya qui, sur l'ordre d'une femme, avait refusé de monter les degrés d'un trône où l'appelaient le droit d'ainesse et la voix d'un peuple, et avait sans un murmure pris le triste chemin d'un misérable exil!

D'ailleurs Râvana saurait au besoin obtenir par la violence ce que par la persuasion Maritcha lui refuserait; et celui-ci, douloureusement impressionné, cède enfin, non à la menace, qu'il méprise, mais à

(1) *Aranyakânda*, chap. XLI.

l'affection qu'il a vouée à son ancien compagnon d'armes.

Peu de temps après, deux hommes à l'aspect étrange pénétraient dans la forêt Dandaka, que naguère Sità redoutait tant d'habiter.

Les exilés sont réunis; ils admirent les bonds gracieux d'une gazelle féerique qui erre auprès de leur ermitage. Sur son pelage doré s'épanouissent d'éblouissants lotus, brillent l'émeraude et le lapis-lazuli, et sur son front se dressent quatre cornes d'or incrustées de perles.

Sità contemple avec envie le merveilleux animal. Quel splendide tapis formerait cette peau soyeuse aux lumineux reflets! Avec quel bonheur la jeune femme s'y étendrait!

Râma, heureux de la joie naïve de sa douce compagne, confie Sità à Lakshmana, et va s'élancer à la poursuite de la gazelle, dont la dépouille, servant de siége à la reine exilée, lui rappellera le trône d'Ayodhyâ, quand Lakshmana, inquiet, préoccupé, le retient. Une gazelle dorée n'existe pas dans la nature; la magie seule peut la créer, et il a ouï dire que parfois le Râkchasa Maritcha en revêt la forme séduisante.

Mais Sità interrompt ce prudent discours, et avec son beau et candide sourire, et de sa voix caressante,

elle dit à Râma : « Mon noble époux, elle me ravit le » cœur! amène ici, guerrier aux longs bras, cette ga- » zelle charmante; elle servira ici pour notre amuse- » ment (1). »

Vivant ou mort, qu'on lui apporte le féerique animal qui, après avoir fait la parure de leur chaumière, sera un jour, après l'exil, la joie du royal gynécée.

Comment résister, par une crainte chimérique, à la satisfaction de donner un innocent plaisir à la femme jeune, aimée, qui a échangé tous les plaisirs du monde contre les misères de l'exil! Les soupçons mêmes de Lakshmana fortifient encore Râma dans sa résolution. Si la gazelle cache réellement un démon, quelle raison plus puissante pour la tuer? Aussi, recommandant une dernière fois à Lakshmana de ne point quitter Sitâ, Râma s'éloigne rapidement.....

Dans une chasse, que l'auteur peint avec les plus fantastiques couleurs, le prince s'égare au loin..... Il croit atteindre la gazelle, elle lui échappe..... Il la revoit..... elle disparaît..... De nouveau il l'aperçoit, il la poursuit, en perd les traces, et les retrouve encore.

A bout de patience, il décoche contre le fallacieux animal une flèche, œuvre de Brahma même. Mortellement blessé, Maritcha tombe; mais il veut que sa

(1) *Aranyakânda*, chap. XLIX.

mort soit encore un service rendu à Râvana..... Concentrant dans un suprême effort ses forces qui vont l'abandonner, il imite la voix de Râma, et s'écrie : « Ah! Lakshmana! sauve-moi (1)! »

Étonné, Râma s'approche..... Au lieu de la charmante gazelle, gît à ses pieds le cadavre d'un Râkchasa.

Un sombre pressentiment l'agite. Que signifient ce cri d'angoisse et cette sinistre transformation?..... Il pense à Sità, et, torturé par une poignante angoisse, il revient à l'ermitage, dont il s'est fort éloigné.

Pendant ce temps, une scène violente troublait l'asile jusque-là si paisible des exilés. Sità avait entendu le cri de détresse perfidement jeté par Maritcha : elle y avait reconnu la voix de son bien-aimé!

Éperdue, elle presse Lakshmana de voler au secours de Râma; mais le prince, esclave de la mission que lui a confiée son frère, refuse de quitter la jeune femme. Il répond de la vie du héros; ce n'est pas l'invincible Râma qui eût lâchement appelé à l'aide; et Lakshmana essaye avec bonté de rassurer Sità.

Cette résistance imprévue exaspère la princesse. Son beau-frère veut donc qu'elle ait à se reprocher la mort de son époux! Éclatant en sanglants re-

(1) *Aranyakânda*, ch. L.

proches, méconnaissant le noble caractère du jeune homme, elle incrimine jusqu'à son pur dévouement, qu'elle attribue à d'odieux motifs. Sans doute, quand sous le voile de la fidélité il accompagnait dans la forêt le couple exilé, alors déjà il prévoyait le malheur qui lui permettrait peut-être d'épouser sa belle-sœur! Sitâ jure de n'aimer que son mari, vivant ou mort, et sa voix expire dans un flot de larmes.

Nous l'avons vu, l'épouse d'un frère aîné devait être respectée comme une mère. Aussi Lakshmana se contient-il d'abord. Il s'incline devant cette femme, pour laquelle il brûle d'un amour tout fraternel; mais l'orage gronde en son cœur et bientôt fait explosion :

« Je ne puis t'opposer une réponse; ta grandeur » est une divinité pour moi : d'ailleurs, Mithilienne, » ce n'est pas une chose extraordinaire que de trou- » ver une parole injuste dans la bouche des femmes.

» Voici le caractère de la femme tel qu'il est vu » dans les mondes : elle est mobile, elle n'aime pas » le frein du devoir, elle se plaît à semer la division » parmi les frères.

» Écoutez-moi, habitants des bois, vous en fûtes » les témoins : quand je lui parlais un langage con- » venable et dicté par la saine raison, elle ne m'a » donné en échange que des paroles dures et cruelles!

» Honte à toi! péris donc si tu veux, toi, à qui ta » mauvaise nature de femme inspire de tels soupçons

» à mon égard, quand je me tiens dans l'ordre même
» de mon auguste frère (1)! »

La douleur, l'indignation ont emporté trop loin le jeune prince. A peine a-t-il fait du sexe de Sità cette cruelle satire, à peine a-t-il confondu parmi les femmes vulgaires la femme héroïque qui toujours fut épouse dévouée et sœur aimante, qu'il se repent de sa véhémence. Le désespoir de Sità excuse suffisamment à ses yeux un moment d'oubli. Il lui a pardonné l'outrage dont la blessure fait cependant encore saigner son cœur. Dans une caressante attitude, il se tient auprès d'elle, et reprend avec douceur :

« Eh bien! je m'en vais où est le Kakoutsthide (2) :
» que le bonheur se tienne auprès de toi, femme au
» charmant visage! Puissent toutes les divinités de
» ces bois te protéger, dame aux grands yeux!

» Car les présages qui se manifestent à mes regards
» n'inspirent que de l'effroi. Puissé-je à mon retour
» ici te revoir avec Râma! »

Sità sanglotait et se frappait la poitrine; elle protestait de sa fidélité envers l'époux auquel elle jurait de ne point survivre. Le jeune prince s'efforçait de la calmer, de la consoler. Elle ne l'écoutait pas.

Lakshmana se décide enfin à désobéir à Râma : il

---

(1) *Aranyakânda*, ch. LI.

(2) Du nom de Daçaratha, son père, d'Ikchwâkou, de Kakoutstha, de Raghou, ses ancêtres, Râma est souvent appelé Daçarathide, Ikchwâkide, Kakoutsthide, Raghouide.

salue Sitâ, il part, non sans jeter sur elle un dernier et éloquent regard.....

Râvana saisit ce moment.

Sous l'habit d'un brahmane mendiant, le Râkchasa s'approche en récitant les prières du Véda; mais sur son passage la nature se glace d'effroi. Il aborde l'épouse désolée, et son déguisement atténue ce que ses paroles miellenses inspirent d'effroi à la jeune femme :

« Nymphe au doux sourire, au doux visage, au » doux regard, nymphe charmante et timide qui » brilles dans cette forêt comme un bosquet fleuri, » qui es-tu sous ce vêtement d'or semblable au calice » du printemps? Pudeur, gloire, fortune, pureté, » grâce, laquelle es-tu de ces vertus célestes?»

Dans un long discours, Râvana vante la beauté de la jeune femme, s'étonne de ce que la sauvage forêt Dandaka soit habitée par celle qui devrait avoir le Nandana, le bosquet d'Indra, pour demeure. Sitâ se sent mal à l'aise, et cependant le costume du faux religieux la rassure. Pendant même que celui-ci goûte à la collation qu'elle lui a préparée, elle lui narre les événements qui l'ont amenée dans les bois avec son mari et son beau-frère. Grâce à son époux, dit-elle, la forêt est maintenant moins dangereuse, et la

(1) *Aranyakânda*, chap. LII. (Passage traduit par M. Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens.*)

naïve Sità assure à l'ermite qu'il y pourra vivre sans crainte. Elle désire être instruite du nom de l'hôte qu'elle reçoit, et lui répond à l'avance du plaisir avec lequel Râma entretiendra à son retour le saint visiteur.

Alors le démon lui dit : « Écoute qui je suis, de » quel sang je suis né; et, quand tu le sauras, n'oublie » pas de me rendre l'honneur qui m'est dû.

» C'est pour venir ici te voir que j'ai emprunté » cette heureuse métamorphose, moi par qui furent » mis en déroute, et les hommes, et les Immortels, » avec le roi même des Immortels.

» Je suis celui qu'on appelle Râvana, le fléau de » tous les mondes (1)..... »

Proposant à Sità de la prendre pour femme, il lui déclare qu'elle sera la première de ses royales épouses; il lui vante les voluptés de Lankâ, qui lui feront rapidement oublier les privations de la forêt. S'adressant à la délicatesse de son esprit, il essaye de se faire du goût et de la culture des lettres un titre de plus à son estime.

Quel effet devait produire sur la femme de l'Inde, c'est-à-dire sur l'esclave née du dévouement conjugal, cette odieuse proposition! Aussi l'épouse de Râma, courroucée, frémissante, y répond-elle par de fières et énergiques paroles :

---

(1) *Aranyakânda*, chap. LIII.

« Je serai fidèle à mon époux, semblable à Mahéndra (1), ce Râma, qu'il est aussi impossible d'ébranler qu'une grande montagne et d'agiter que le vaste Océan!

» Je serai fidèle à Râma, cet héroïque fils de roi, à l'immense vigueur, à la gloire étendue, qui a vaincu en lui-même ses organes des sens et de qui le visage ressemble au disque plein de l'astre des nuits!

» Je serai fidèle au vaillant Râma, comme une lionne à son lion.....! »

Elle se rit de la puissance du noir souverain. Qu'est-il donc auprès de son époux? Elle dédaigne la force du Râkchasa, car cette force ne lui servira pas à enlever Sitâ défendue par Râma.

« On te verrait plutôt ravir Çatchî (2) au dieu qui tient le tonnerre, sa flamme au feu d'un brasier flamboyant, Oumâ (3) elle-même à Çiva, le maître du monde, qu'on ne te verrait, toi, Râvana, m'enlever à mon noble Raghouide! »

Elle tremblait de colère et de terreur aussi..... Râvana s'en aperçoit, et il exalte de nouveau son rang, sa vigueur, son redoutable pouvoir. Qu'elle quitte Râma, qui n'est qu'un homme! Qu'elle suive Râvana, le vainqueur des dieux! Qu'elle lui obéisse,

(1) Grand Indra.
(2) Çatchî ou Indrani, épouse d'Indra.
(3) Autre nom de Parvâtî, épouse de Çiva.

car, au besoin, elle apprendrait quel est le prix d'une plus longue résistance.

Sitâ le menace à son tour. La mort de Râvana sera l'expiation de son crime..... Mais soudain l'ermite a disparu, et le géant aux dix têtes, vêtu d'une tunique rouge, les yeux injectés de sang, darde sur elle son sinistre regard..... Eh bien, lui, le redoutable potentat, sera l'esclave de sa frêle captive !

Ni la menace ni la séduction n'ébranlent la fidélité de Sitâ. Exaspéré, Râvana l'enlève et s'élance dans les airs avec sa proie.

Éperdue, la jeune femme appelle l'époux qui pour l'amour d'elle s'est enfoncé dans la forêt; elle appelle le frère que tout à l'heure elle a outragé : « A moi, » cher époux!..... Pourquoi, héros, ne me défends-» tu pas?..... A moi, Lakshmana (1) ! »

Le char magique de Râvana attend le nègre, qui y monte et y dépose sa captive. « A moi, crie-t-elle » encore, mon époux ! »

« Mais, ajoute le poëte, son mari errait au loin » dans les bois et ne pouvait l'entendre. »

Le char traverse rapidement les airs. « Ah ! Lakshmana, » murmure la pauvre femme pendant que de sourds sanglots entrecoupent sa voix. « Ah ! Lakshmana, guerrier aux longs bras, toi par qui tant » d'amitié fut acquise dans le cœur de ton frère aîné,

(1) *Aranyakânda*, chap. LV.

» tu ne sais pas que je suis enlevée par ce cruel dé-
» mon! Ou bien, fléau des ennemis, n'as-tu plus cette
» force qui pouvait dompter les ennemis de Râmu!

» Héros au bras vigoureux, à la vaste renommée,
» fidèle au devoir, attaché à la vérité, ne vois-tu pas
» qu'un Râkchasa m'enlève sans défense! »

Elle pense à Kékéyi, à l'inhumaine belle-mère, source de tous leurs maux. Puis ses yeux baignés de larmes errant sur ces beaux sites où, pour la dernière fois peut-être elle a aimé, elle s'est dévouée, elle les salue d'un dernier regard, les prend à témoin de son malheur et de son innocence, et appelle à son secours la nature entière :

« Adieu, Djanasthâna! Je vous salue, arbres fleuris!
» Dites bientôt à mon époux : « Râvana enlève Sitâ! »

» Adieu, montagnes aux crêtes aiguës! Adieu,
» colline et ruisseau! Dites bientôt à mon époux :
« Râvana enlève Sitâ! »

» Adieu, régions des bois aux doux parfums, aux
» richesses de fleurs! Dites bientôt à mon époux :
« Râvana enlève Sitâ! »

» Adieu, rivière Godâvurî, dont les échos répètent
» les chants des grues et des cygnes! Dis bientôt à
» mon époux : « Râvana enlève Sitâ! »

» Je vous adresse mes adorations, divinités qui
» habitez dans cette forêt aux arbres divers! Dites à
» mon époux : « Sitâ fut enlevée! »

» Vous aussi, quelle que soit votre espèce, ani-

» maux variés qui avez ces grands bois pour de-
» meure, je vous appelle à mon secours !

» Vous tous, autant que vous êtes, qui habitez dans
» cette vaste forêt, troupes de volatiles et bêtes à la
» grande force, aux dents longues, prêtez-moi votre
» appui !

» En l'absence de mon époux et du sage Laksh-
» mana, je fus arrachée d'ici par le démon Râvana :
» je désire qu'on le dise à Râma !

» Dites-lui que ce Râkchasa m'entraîne malgré ma
» volonté, moi la femme chérie de Râma et l'épouse
» qu'il aime plus que sa vie ! »

Et l'espoir se glisse dans son cœur déchiré :

« A cette nouvelle, « Sità est enlevée ! » ce héros à
» la grande âme, aux bras forts, déployant toute sa
» valeur, me ramènera, s'il le faut, du lieu même
» où règne Yama ! »

Déjà un défenseur se présente : c'est Djatâyou, le roi des vautours, qui peu de temps auparavant avait quitté les exilés. Il reproche à Râvana sa lâche et coupable action :

« C'est aux rois surtout, lui dit-il, qu'il appartient
» de protéger les épouses d'autrui. . . . . .

. . . . . .

« Un héros ne commettra jamais une action qui
» mérite le blâme ; il défendra toujours l'épouse
» d'autrui comme la sienne ; penses-y bien (1) ! »

(1) *Aranyakânda*, chap. LVI.

Djatâyou est vieux, et son adversaire est jeune; mais pour défendre la cause d'une femme en péril, le roi des vautours saura retrouver sa vigueur affaiblie.

Une lutte s'engage, lutte qui menace d'être fatale à Râvana, mais dans laquelle Djatâyou, épuisé, succombe. Sità, saisissant dans ses bras son protecteur agonisant; le presse sur son cœur en pleurant.

« Tu as montré, lui dit-elle, que tu étais l'ami du » magnanime rejeton de l'antique Raghou, l'Indra des » hommes; et c'est à cause de moi, Indra des oiseaux, » qu'une telle mort te fut, hélas, réservée!

» Oui, tu fus un protecteur ici pour ce magnanime » Raghouidé, le roi des hommes!

» Oui! j'ai retrouvé ici en toi le roi Daçaratha ou » même le roi de Mithila, mon père (2)! »

Une autre pensée, la plus poignante de toutes, ajoute à sa souffrance :

« Le voilà donc gisant inanimé sur la terre, celui » même qui eût dit à Râma que je vis encore et que, » tombée dans une telle infortune, je suis encore ver- » tueuse; ah! cette heure sera aussi l'heure de ma mort! »

Râvana court à elle; mais la pauvre femme se sentant enfin à terre, se croit plus près de la délivrance; elle étreint convulsivement les arbres, les suppliant comme s'ils pouvaient l'entendre, leur disant : « Sauve-moi! sauve-moi! »

---

(1) *Aranyakânda*, chap. LVIII.

Le monstre fondant sur elle la saisit par les cheveux. Devant cette violence la nature se trouble, le ciel s'obscurcit, et Brahma, du sein de son éternel repos, laisse tomber ces mots : « Le crime est con-
» sommé ! »

Les bracelets d'or échappent aux pieds, aux mains de la princesse ; son collier de perles blanches s'égrène sur la route et jalonne son passage, et la nature pleurant sur la jeune femme, l'entoure de murmures doux et consolateurs. Les bêtes féroces mêmes suivent Sitâ comme pour la défendre.

« Il n'y a plus de justice ! D'où viendra maintenant
» la vérité ? Il n'y a plus de rectitude ! Il n'est plus de
» bonté ! » Telles étaient les paroles qui, sur le passage de Sitâ, répondaient à ses gémissements, qu'elle entremêlait de reproches sanglants à son ravisseur. Elle traitait de lâche l'homme qui avait éloigné d'elle ses défenseurs pour la surprendre dans son délaissement.

Sur le sommet du mont Rishyamoûka se tenaient à ce moment cinq de ces hommes de race jaune que l'épopée désigne sous le nom de singes ou de Vânaras, hommes des bois. Sitâ, par une inspiration prompte comme l'éclair, leur jette les joyaux qui lui restent, et laisse glisser sur eux son vêtement supérieur. « S'ils allaient raconter ce fait à Râma (1) ! » se disait-elle en pleurant.

---

(1) *Aranyakânda*, chap. LX.

Les génies des airs, les Tchâranas, crient au ravisseur : « Ce que tu fais, Daçagriva (1), c'est ta » mort! » L'Océan lui-même mugit de fureur quand Râvana le franchit; c'est au milieu de ces sombres présages que Râvana rentre à Lankâ.

Ivre de joie, il ordonne que sa belle captive soit traitée avec honneur. Une insulte faite à la reine sera l'arrêt de mort du coupable. Il entraîne la jeune femme abattue dans les salles du palais, dans les bosquets du jardin; il veut lui en faire admirer toutes les merveilles. Soins inutiles! La pensée de la prisonnière se reporte vers les lieux incultes où vit, où souffre en ce moment son Râma.

Râvana se glorifie du nombre de ses sujets, de la force de son armée, de la richesse de ses trésors, de la multitude de ses femmes. Et lui, le roi puissant, considère Sitâ comme sa reine! Qu'elle gouverne! D'ailleurs, comment Râma la chercherait-il dans cette île inaccessible? Qu'elle se livre tout entière aux enivrements de sa nouvelle situation; bientôt l'eau du sacre coulera sur son beau front. Râvana ose même lui faire voir dans les délices de Lankâ la récompense de la vie ascétique qu'elle a menée au fond des bois.

A ces paroles qui froissaient tous les instincts de sa délicate nature, Sitâ pâlissait. Râvana le remarque,

(1) Qui a dix têtes.

et par une humble attitude, essaye de la rassurer. Mais, fière, inexorable, la chaste créature écrase de son mépris l'impur rôdeur des nuits. La vengeance, croit-elle, est proche, Râma pleure maintenant, mais le sang du ravisseur payera les larmes de l'époux. La mort d'un peuple expiera le crime d'un despote. Enfin la vertu de la jeune reine, se dévoilant dans sa sereine majesté, lui arrache une de ces paroles que la foi devait un jour inspirer, sous d'autres cieux, aux martyrs d'une religion nouvelle; une de ces paroles d'un spiritualisme si élevé qu'elles semblent le cri de l'âme elle-même :

» Torture, si tu veux, dévore même ce corps ma-
» tériel et privé de connaissance! je suis à ta discré-
» tion : décharge sur lui ta colère!

» Je ne défends ni mon corps, ni ma vie même,
» Râvana; mais je ne puis déposer mon déshonneur
» sur la terre (1)! »

Et elle s'enveloppe dans un dédaigneux silence.

Alors ce même homme qui tout à l'heure réservait le châtiment suprême à celui qui proférerait une parole désagréable à la jeune reine, ce même homme mande auprès de lui d'effrayantes Râkchasis, leur ordonne d'emmener Sîtâ dans un bocage d'açokas, de l'y surveiller, d'employer tour à tour avec elle les menaces affreuses et les douces paroles, jusqu'à ce

(1) *Aranyakânda*, chap. LXII.

qu'elle ait consenti à se laisser couronner reine de Lankâ.

Entourée des horribles négresses, la fille des Aryas souffrait cruellement. Au milieu du bocage fleuri et parfumé où elle était retenue, elle essayait de vivre en pensée avec son Râma, avec Lakshmana, son frère tendrement aimé; mais loin de calmer sa douleur, ce souvenir en doublait l'amertume.

Les dieux agitent dans leurs conseils les grandes questions que va soulever sur terre le rapt de Sitâ. Brahma se réjouit d'un événement qui amènera la ruine des Râkchasas. Mais comment faire savoir à la prisonnière que son époux connaîtra le lieu de sa captivité? Comment l'empêcher de se laisser mourir de faim? Brahma envoie par Indra à la fidèle épouse le beurre clarifié, nourriture des Immortels. Le Sommeil accompagne le divin messager, et s'empare des gardiennes de Sitâ.

Indra apparaît à la captive. « Je suis le roi des » dieux : la félicité descende sur toi! lui dit-il; jette » les yeux sur moi, femme au candide sourire (1). »

Il lui annonce que son époux vit, que protégé par lui Râma la délivrera et la ramènera en triomphe dans le char même de Râvana, sur les cadavres des Râkchasas et de leur souverain. Qu'elle s'abreuve donc à la coupe de l'immortalité!

(1) *Aranyakânda*, chap. LXIII.

Sità doute encore : « Comment saurai-je, de-
» mande-t-elle, que c'est bien Indra, le divin époux
» de Çatchi, que je vois présent ici devant mes yeux?
» Si tu es vraiment le roi même des Immortels,
» montre-moi sans tarder les signes auxquels on recon-
» nait un dieu et dont j'ai entendu traiter mainte fois
» en présence de mon instituteur spirituel! »

Et Indra, accédant à son vœu, la regarde de cet œil qui ne cligne pas, et se soutient sans que ses pieds effleurent la terre.

C'était le premier moment de bonheur dont la jeune femme eût joui depuis son enlèvement. Assurée du salut de ceux qu'elle aime, de la protection que leur accorde le ciel, elle se livre à un ineffable élan de joie, et dans son exaltation, elle s'écrie :

« Ce lait immortel et suprême, donné par toi, je
» le bois, comme tu m'y invites, à l'accroissement de
» la famille des Raghouides! » Et saisissant la coupe :
« Puissent, » ajoute-t-elle avec un indicible accent;
« puissent longtemps vivre mon époux à la force
» puissante et son frère! »

Pendant ce temps, que se passait-il à l'ermitage désert de la forêt Dandaka?

Nous avons vu Râma, troublé par de sombres pressentiments, se diriger en hâte vers sa chaumière. Dans ce trajet, de sinistres augures l'épouvantent; il devine ce qui a dû arriver en son absence. Il voit

Sità abandonnée, tuée peut-être par les Râkchasas!

A ce moment, Lakshmana vient au-devant de lui, et Râma l'accueille d'un sévère regard. Pourquoi a-t-il délaissé Sità?

Râma lui demande avec angoisse où est la fidèle compagne du pauvre exilé, où est l'amie dont il ne pourrait vivre séparé une heure seulement, sans laquelle il ne voudrait ni de l'empire de la terre ni de l'immortalité même. Ah! peut-être Kékéyi sera-t-elle satisfaite, peut-être ceux qu'elle a bannis ne reverront-ils plus Ayodhyâ, car Râma ne survivra pas à sa bien-aimée. Ah! quel bonheur ineffable il éprouvera si, en rentrant dans le nid de verdure qui tout à l'heure encore abritait trois heureux, Sità l'accueille de son doux regard, de son suave sourire : « Ce sera pour moi la vie.....! » dit-il.

Combien en ce moment elle doit souffrir, effrayée par le cri de Maritcha! Combien Lakshmana a eu tort de l'abandonner! Et, abreuvé de douleur, rongé d'une inexprimable angoisse, Râma arrive à l'ermitage..... Il s'y précipite. ... l'ermitage est désert! . . . . . .

. . . . . .

Lakshmana, noyé dans un immense chagrin, répète à son frère les paroles cruelles que lui a dites Sità, et qui l'ont obligé de se rendre auprès de l'époux qu'elle croyait en danger. Râma n'admet pas cette excuse. Le langage d'une femme en courroux

devait-il entraîner Lakshmana à manquer à sa mission? C'est là une infraction au devoir.

Tout espoir n'est cependant pas perdu. Peut-être la folâtre jeune femme se cache-t-elle derrière les arbres, et veut-elle éprouver l'amour de son mari; peut-être jouit-elle du chagrin de ceux qui la pleurent..... Mais que signifient ces paillettes d'or, ces gouttes de sang répandues çà et là sur le sol? Oui, Sitâ a été tuée, et ce sang est celui des monstres qui se sont disputé cette proie délicate..... Et ce grand arc, cette armure d'or et de pierreries, ce parasol enguirlandé de fleurs; ce sceptre brisé, ces animaux étranges étendus morts, ce char de guerre morcelé, ces disques, ces flèches, ces dards, comment se trouvent-ils là..... (1)?

Où donc est celle que Râma nomme sa souveraine? Les deux frères parcourent la forêt, en fouillent les moindres replis, en interrogent anxieusement les sourds murmures..... Rien! rien que le frémissement du vent dans les feuilles; le ramage des oiseaux qui s'enivrent d'amour; le rugissement des bêtes fauves qui ébranle les échos des vastes solitudes!

Perdant tout empire sur lui-même, Râma s'affaisse. Étendu sur le sol, il s'avoue vaincu et exhale des plaintes amères.

---

(1) C'étaient les débris de la lutte que Râvana venait de soutenir contre Djatâyou.

« Tel qu'un homme regrette sa fortune entière » qu'il a perdue, les festins d'ambroisie dont il n'est » plus convive, le paradis même d'où il est tombé, » tel je regrette ma noble Djanakide..... »

Après des alternatives d'espoir et de déception, Râma aperçoit sur le sol une couronne de fleurs que devant lui Sitâ s'était tressée, et distingue non loin de cette triste dépouille l'empreinte d'un pied de Râkchasa.

La fureur alors se joint au chagrin, et Râma exprime ses souffrances avec une sauvage énergie. Ce n'est plus la douleur contenue du sage, c'est le rugissement de la bête fauve !

Que lui a valu sa fidélité au devoir ? Qu'est-ce donc que ce devoir dont telle est la récompense ? Sans doute on n'a pas compris par quelle force d'âme il s'est élevé au-dessus de son malheur ! On a pris son héroïsme pour la lâcheté d'un homme impuissant à la lutte ! Trêve à cette placidité surhumaine ! Assez de longanimité ! Si sa compagne ne lui est rendue, le monde entier croulera et les dieux eux-mêmes périront ! Et le Kchattriya brandissait son arc invincible.

Devant cette explosion de colère, cet âpre besoin de répandre le sang, cette immense douleur, Lakshmana demeurait atterré. Était-ce bien là Râma, le héros maître de lui-même, pardonnant l'offense, souriant au malheur ?

C'est Lakshmana qui le ramène maintenant aux sentiments de justice, de droiture, d'humanité dont jusqu'à cette heure funeste Râma a fait preuve. Pourquoi, afin d'atteindre un ou deux coupables, punir des milliers d'innocents? Que Râma cherche avec son frère la compagne qu'ils ont perdue, et une fois la trace de la victime découverte, une fois l'enquête terminée, le châtiment frappera juste.

Pendant que les princes continuent leur route, Lakshmana achève de rappeler son frère aux sévères obligations d'ici-bas. Râma voudrait-il démentir en un instant toute une vie d'abnégation?

« Héros, ce n'est point au milieu de l'action que » la récompense désirée vient couronner l'homme » qui se relâche dans son œuvre et n'a pas encore » fait connaître ses vertus ou ses vices (1). »

Râma abaisse son arc; il s'y appuie et se consulte avec son frère. Ils reprennent leur marche, et bientôt le roi des vautours apparaît à leurs regards.

Djatâyou agonisait. Râma ne le reconnaît pas, le prend pour un Râkchasa déguisé, et fond sur lui avec violence.

Une voix suppliante se fait entendre : le vieux monarque révèle à Râma en gémissant le rapt de Sitâ, lui en nomme l'auteur, lui décrit la lutte dont il se meurt. C'est pour Sitâ qu'il s'est sacrifié : que

(1) *Aranyakânda*, chap. LXXI.

l'époux de celle qu'il eût voulu sauver respecte son agonie !

Râma revenant de sa méprise serre Djatâyou dans ses bras, et les deux frères pleurent amèrement.

Le roi des vautours emploie son dernier souffle à raconter à Râma les circonstances de l'enlèvement. « Parle!... parle (1)! » disait Râma haletant, penché sur le moribond..... Mais déjà la mort avait touché celui qui seul peut-être pouvait l'éclairer sur le sort de sa femme. . . . . .

. . . . . .

Plus loin, Kabandha, un Dânava (2) que les princes délivrent en le blessant de la forme monstrueuse à laquelle l'a condamné Indra, leur conseille de se diriger vers la rivière Pampâ, de monter le Rishyamoûka, délicieuse montagne qu'habite un prince de race jaune, Sougriva. C'est par l'appui de celui-ci qu'ils retrouveront Sitâ.

Sur les bords de la Pampâ s'élève un ermitage : c'est celui d'une femme anachorète nommée Çâvari. Ses précepteurs spirituels sont montés au ciel, et il ne lui sera permis de les rejoindre dans leur béatitude qu'après avoir reçu la visite du vaillant Râma. Partout, on le voit, dans Râma on pressentait un

(1) *Aranyakânda*, chap. LXXIII.

(2) Comme les Daityas, les Dânavas sont les ennemis des dieux; comme eux ils sont fils de Kaçyapa; mais les premiers sont nés de Diti; les seconds, de Danou.

sauveur, un libérateur. Il relevait de leur malédiction les esprits célestes exilés sur terre; et les ascètes l'attendaient pour mourir.

Râma s'étonne de l'isolement de Çâvarî; il la croit bannie de la compagnie des religieux; mais elle le conduit dans le bois qui entoure sa demeure. Sous ces ombrages embaumés, remplis de mystère; elle montre à ses hôtes l'autel du sacrifice où seules les fleurs étaient offertes et où se conservent à jamais, sans avoir rien perdu ni de leur tendre coloris, ni de leur pénétrant parfum, les verveines qui naguère y ont été déposées; elle leur montre les saints tirthas où les ermites ont de leur seule pensée rassemblé les sept mers; les vêtements d'écorce attachés aux arbres et humides encore des dernières ablutions des anachorètes. Enfin, elle implore de Râma le droit de se réunir à ceux qu'elle a servis avec une pieuse déférence. Le prince lui accorde cette grâce, et Çâvarî, délivrée de ses liens terrestres, s'élance vers les royaumes de bénédiction.

De cet austère entretien, de ces poétiques légendes, du site paisible et riant qui a été le théâtre de cette scène, Râma a reçu de sereines inspirations; il est calme, il est fort.

Une mélancolie profonde a remplacé sa cuisante douleur, et aux emportements de la passion succèdent des accents d'une exquise sensibilité.

C'est le printemps. Sur les bords de la Pampâ tout

vit, tout sourit, tout s'aime, et Râma souffre, et il souffre seul! Ah! qu'il serait heureux si dans ce charmant séjour il avait à ses côtés l'épouse qu'il pleure et qui, loin de lui, le pleure aussi!

« Hélas! ma bien-aimée aux yeux de faon, à la » couleur d'or bruni, tu ne sais pas que je suis mal- » heureux, que je suis perdu, que j'ai l'esprit égaré.

» Ne m'abandonne pas, moi, banni par Kékéyi, » dépouillé de mon royaume et réduit à vivre dans » les bois! Comment as-tu pu me délaisser aujour- » d'hui sans patrie et t'en aller!

» Qu'est devenue ton affection? Où sont tes dou- » ces paroles? Où est ton amour? Qu'est devenue » pour moi ta sensibilité?..... C'est que tu ne sais » pas, Djanakide, combien mon âme est tourmentée » par la douleur et le chagrin (1)! »

Sur le mont Rishyamoûka, les princes âryens se réunissent à ce Sougriva par l'aide duquel ils doivent, selon la prédiction de Kabandha, retrouver leur amie. Sougriva comprend la douleur de Râma; lui aussi, il a été réduit à quitter un trône pour l'exil; lui aussi, il a été violemment séparé d'une épouse chérie; mais, plus malheureux encore que le Raghouide, c'est la main d'un frère qui l'a éloigné de

(1) *Aranyakânda*, chap. LXXIX.

sa patrie et de sa compagne. Râma et Sougriva, unis par les liens d'une commune douleur, s'embrassent avec effusion. Hanoûmat, le plus généreux et le plus habile des compagnons de Sougriva, fait jaillir l'étincelle du frottement de deux morceaux de bois, et un brasier enguirlandé de fleurs, placé entre les deux nouveaux amis, scelle leur alliance. Ils décrivent un pradakshina autour de la flamme, et Sougriva, exalté, promet à Râma de retrouver Sitâ; déjà il est sur les traces de la captive : c'était lui, c'étaient ses conseillers que Sitâ avait aperçus quand Râvana l'enlevait dans les airs; c'était à eux qu'elle avait jeté ses vêtements, ses parures!

Sougriva montre à Râma ces tristes dépouilles : « Regarde (1)! » lui dit-il.

Pendant que Râma les contemple, des pleurs obscurcissent sa vue : « Hélas! s'écrie-t-il, hélas! » bien-aimée Djanakide! » Il tombe en sanglotant sur le sol, et ne peut se lasser de presser sur son sein ce qui a touché sa compagne. Maintenant encore la fureur l'emporte sur le désespoir. Il interroge Sougriva. Où est le Râkchasa qui a outragé sa femme? Où est-il, pour que Râma le tue, et qu'il anéantisse toute la race noire avec lui, et le dieu même qui l'a créée!

Ses traits bouleversés témoignaient du ravage de

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. V.

la douleur et de la colère. Son œil, d'ordinaire si calme et si doux, se teignait de pourpre et semblait darder la flamme, et les Vânaras effrayés se disaient : « Il est irrité au point d'anéantir l'univers ! »

Sougriva essuie les pleurs du héros ; il l'exhorte à la fermeté. Lui, d'une race inférieure, il a su vaincre ce cuisant chagrin que cause à l'homme de cœur le rapt d'une épouse. Râma, l'Arya aux héroïques instincts, aurait-il en cette occasion moins de force morale que l'homme des bois ?

« Médite cette maxime dans ta pensée : « Un esprit » ferme ne souffre pas que rien abatte sa constance ; » mais l'homme qui laisse toujours le souffle du » trouble agiter son âme, est un insensé. Il est malgré » lui submergé dans le chagrin, comme un vaisseau » battu par le vent. »

» Vois ! je réunis les mains pour l'andjali, j'in- » cline mon corps et je te supplie.

» Arme-toi de courage et ne veuille pas donner » prise au chagrin ; car ceux qui suivent les pas de » la tristesse ne rencontrent jamais le bonheur.

» Le chagrin tue la force (1)..... »

Sougriva a réussi. Déjà Râma ne pense plus qu'aux malheurs de son ami ; il lui jure de tuer en ce jour même le frère qui naguère le croyant coupable l'a injustement repoussé. Il donne à Sougriva, prince

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. VI.

plus faible et plus irrésolu dans ses actions que dans ses discours, les preuves d'une vigueur surhumaine; et la petite troupe se dirige vers la caverne Kishkindhyâ, qu'habite Bâli, le frère, l'ennemi de Sougrîva.

Les princes alliés concertent leur plan. Par des cris insultants Sougrîva attirera Bâli hors de la caverne, et Râma, saisissant ce moment, tendra contre celui-ci son arc invincible.

Mais quand les deux adversaires sont en présence et combattent, Râma demeure immobile..... Les deux frères sont semblables; rien ne les distingue aux regards du spectateur. Sougrîva croit à une trahison; meurtri sous la puissante étreinte de son frère, il se sauve dans les bois.

Râma le persuade de son innocence, et pour s'épargner à l'avenir une telle perplexité, il prie Lakshmana de tresser une guirlande de boswellies qui, passée au cou de Sougrîva, le fera aisément reconnaître.

Pour la seconde fois, ils arrivent à la caverne. Râma encourage Sougrîva à appeler de nouveau Bâli au combat : « Car, ajoute-t-il, ce héros ne saurait » endurer une injure que lui jette en pleine guerre » son ennemi, surtout quand elle a ses femmes pour » témoins : sa valeur nous en est le garant (1). »

Après que Sougrîva a exécuté l'ordre de Râma, il plonge ses regards émus sous les beaux ombrages

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XIII.

qui furent témoins de sa naissance, « et la vue de » ces bois chéris allume dans l'exilé une violente » colère. »

Quand le cri perçant de Sougriva retentit dans la caverne, Bâli était dans son sérail. Il a reconnu la voix de son frère, et son indignation éclate. Déjà il s'élance pour répondre à l'appel du guerrier, quand sa femme, Târâ (1), l'Andromaque du Râmâyana, se jette au-devant de lui. L'enlaçant dans ses bras caressants, elle s'efforce de le calmer. Elle redoute la lutte qui va s'engager. Si, après avoir été vaincu, Sougriva revient à la charge avec tant d'audace, c'est qu'il n'est pas seul; et elle a ouï dire qu'un traité d'amitié l'a depuis peu uni à l'invincible Râma. Si le prince qui partout défend la cause de la justice et les droits sacrés de l'opprimé prête son appui à Sougriva, malheur à l'adversaire de celui-ci! Elle supplie Bâli de rendre à Sougriva une amitié dont il n'a jamais démérité, de le sacrer dans l'hérédité du trône. Que Bâli écoute la voix de la nature. Sougriva fut-il coupable, n'est-il pas toujours son frère? Et elle berce le roi de caressantes paroles :

« Je t'en supplie de toutes mes forces; allons, suis » ma parole, soit que tu la juges avantageuse, soit » que tu veuilles simplement faire une chose qui » m'est agréable. »

(1) Târâ, de même qu'Esther, Stella, Estelle, signifie étoile.

Qu'Angada, leur fils, aille déposer les trésors du monarque aux pieds de Râma et conclue avec lui un traité de paix : ou bien que Bâli et sa famille fuient d'eux-mêmes un royaume dont ils seraient chassés.

C'étaient là des conseils généreux et prudents; mais Bâli, fier de sa force, regarde toute transaction comme une lâcheté. Il ne craint ni Sougriva ni même Râma. D'ailleurs, la grandeur d'âme de ce dernier lui est connue : en attaquant un prince qui jamais ne l'a offensé, Râma manquerait au devoir.

« Quitte donc ce souci! je vais sortir, combattre » avec Sougriva et lui arracher son arrogance; mais » je ne veux pas lui ôter la vie (1). »

Après ces fières et généreuses paroles, Bâli, de même qu'Hector consolant Andromaque, rassure sa noble compagne :

« Retourne avec les femmes : à quoi bon me suivre » de nouveau? Je te sais gré de cette amitié que tu » m'as témoignée ici, noble dame.

» Va-t'en! Je reviendrai, je t'en fais le serment » sur ma vie et ma prochaine victoire; oui! je revien- » drai, moi qui te parle, aussitôt que j'aurai vaincu » mon frère dans ce combat (2). »

Les deux époux s'embrassent, et la princesse, pleurant et frémissant, se retire, suivie des femmes du gynécée, dans les appartements intérieurs.

---

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XV.
(2) *Idem*, chap. XV.

Bâli se précipite au combat; Sougriva le terrasse; mais celui-là se relève..... Peut-être va-t-il prendre une éclatante revanche..... Râma le prévient, et lui lance une de ses flèches acérées. Bâli s'affaisse, des pleurs mouillent son mâle visage, et d'une voix entrecoupée il reproche avec douceur à Râma d'avoir en cette occasion écouté une autre voix que celle de la justice :

« Quelle gloire espères-tu de cette mort que tu » m'as portée dans un instant où je n'avais pas les » yeux tournés de ton côté ? Car tu m'as frappé lâche- » ment caché et tandis que ce duel absorbait toute » mon attention ! »

Et avec une mélancolie d'une émouvante expression, il regrette ceux que sa mort va laisser sans appui :

« Celui que je plains dans ce malheur, ce n'est » pas tant, ni moi, ni Târâ, ni mes parents, que » mon fils Angada.....

» Il fut toujours comblé de mes caresses depuis son » enfance, et maintenant, privé de ma vue à jamais, » l'infortuné! il va bientôt s'abîmer dans un chagrin » alimenté par le souvenir continuel de son père. »

Sougriva s'approche du moribond, et Râma, dans un respectueux silence, s'avance aussi vers lui.

Bâli, reprenant la parole, se repent de s'être fié à la générosité de Râma, de n'avoir point écouté à ce sujet la prudente voix de Târâ. Pourquoi cet homi-

cide? Était-ce une vengeance personnelle? Mais jusqu'à ce jour, Bâli n'avait appris qu'à admirer celui qui maintenant lui a ôté la vie. Était-ce par ambition? Mais de quel agrément les domaines agrestes des hommes des bois peuvent-ils être aux rois âryens, aux maîtres des splendides cités? Était-ce pour plaire à Sougrîva, et, par l'appui de celui-ci, reconquérir Sitâ? Mais Bâli, mieux que le faible Sougrîva, lui eût été un utile auxiliaire. Enfin il recommande à Râma, non-seulement Angada, Târâ et toutes les femmes du gynécée, mais Sougrîva même.

Râma se disculpe des reproches de Bâli. Ce royaume appartient aux enfants d'Ikchwâkou. Dieu les y a établis pour en être non-seulement les défenseurs, mais les mandataires de sa justice suprême. Ici le dédain de l'Arya pour l'indigène, qu'il assimile au singe, se retrouve dans le langage de Râma, et le héros justifie sa conduite par des raisons un peu arbitraires. En châtiant les méfaits des habitants des bois, il ne se croit pas plus coupable que le chasseur qui, sans remords, ôte la vie à de nombreux animaux. Il devait punir Bâli de la mauvaise action que celui-ci avait commise en faisant de Roumâ, de l'épouse de Sougrîva, une des femmes de son gynécée. Maintenant, purifié par le châtiment que lui a infligé Râma, Bâli vivra à jamais dans le monde bienheureux des saints.

Bâli, repentant, supplie Râma de lui pardonner les

reproches qu'il lui a adressés. Il lui recommande encore Sougriva, Angada, et ajoute : « Tâche que Sou-
» griva ne témoigne pas de mépris à la chaste Târâ,
» coupable seulement d'avoir un époux coupable (1). »

Pendant que Râma, veillant auprès du moribond, adoucissait son agonie par de consolantes promesses, Târâ apprenait le résultat de ce combat qu'elle avait inutilement tenté de prévenir.

Accompagnée de son fils, elle s'élance de la caverne; elle voit fuir les sujets de celui qui tout à l'heure était roi : « Fille de Jîva, lui disent-ils, re-
» tourne chez toi et défends ton fils Angada! La
» mort, sous la forme de Râma, emporte l'âme de
» Bâli, qu'elle a tué. . . . . .
. . . . . .
» Qu'il te plaise de célébrer au plus tôt le sacre
» d'Angada : ce moyen, noble dame, est ta voie de
» salut (2). »

Ils ont hâte d'aller établir leurs demeures dans les régions les plus inextricables de la forêt; mais qu'importent à Târâ la royauté, son fils et sa vie! Son époux est tué; elle n'a plus qu'un désir, celui d'aller poser ses lèvres sur les pieds de son bien-aimé.

La mère et le fils sont assis sur la terre. Târâ

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XVII.
(2) *Idem*, chap. XVIII.

appuie sur son cœur le cadavre du père de son enfant. Le souvenir des conseils que naguère elle avait donnés à Bâli et qu'il avait dédaignés, ajoutait à son chagrin. S'il avait écouté sa voix, son fils ne serait pas orphelin.

Lakshmana pleurait.

Brisée, Târâ se roulait sur le sol, meurtrissait son beau corps; les femmes du gynécée, par les larmes qu'elles donnaient à leur commun malheur, essayaient de la consoler.

Que sont devenues les heures joyeuses qui s'écoulaient pour le jeune couple? Rien que des souvenirs, d'amers souvenirs!

« A coup sûr, » sanglotait Târâ, « le feu de la » douleur va dévorer mon cœur au souvenir de ta » gaieté charmante et de tes entretiens, qu'un franc » sourire assaisonnait toujours.

» Elle est passée dans le temps pour ne plus reve- » nir, l'heure de ces douces promenades, que je goû- » tais avec toi dans les bois embaumés de suaves » odeurs!.....

» Bourrelée de chagrins, abandonnée par toi, la » vie n'a plus de valeur à mes yeux; d'ailleurs, sépa- » rée de toi, j'aurai peine à conserver la vie! . . .

. . . . . .

» Dise le monde, s'il veut : « C'est une mère sans » pitié! » voyant que j'abandonne Angada, mon fils » bien-aimé à l'extérieur aimable.

» Ni un fils ni un père n'est dans le cœur d'une » femme au rang d'un époux (1)..... »

Elle s'étend sur la triste position de la femme que la mort d'un époux soumet à l'autorité d'un fils; et ses paroles dévoilent tout ce qu'il y avait d'amertume dans cette situation.

« Oui! je quitterai la vie; loin de moi l'asile qui » m'est ouvert chez mon fils! Mieux vaut descendre » au tombeau et suivre mon époux!

» Il me plaît de marcher dans cette route et de re- » jeter une vie odieuse : je veux accompagner mon » époux dans son voyage vers l'immortel paradis! »

Elle se dépouillait de ses parures, se livrait sans réserve à sa folle douleur. Jetant autour d'elle des regards égarés, elle reconnaît Sougriva.

« Allons, Sougriva! débarrasse-moi de cette vie » même! Loin de moi cette existence misérable » d'une femme que la mort a séparée de son ver- » tueux époux!

» Tu m'as tuée, moi, tout à l'heure, du coup fatal » qui tua mon bien-aimé; car il vaut mieux pour les » femmes être elles-mêmes frappées de mort, que de » voir la mort dans le monde frapper leurs époux! »

Sougriva, atterré de cette explosion de douleur et de colère, restait immobile, et, les yeux abaissés vers la terre, il se taisait.

---

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XIX.

Târâ, dirigeant alors son indignation contre Râma, lui reproche ce qu'elle considère comme un crime. Elle pourrait se venger en faisant perdre à Sitâ, par une malédiction, ce que la chaste compagne de Râma a de plus cher que son époux même : son honneur! Elle ne le fera pas, ce serait trop cruel; cependant elle sera vengée : Râma, il est vrai, recouvrera sa femme; mais un jour viendra où la jeune reine, toujours aimante, toujours aimée, sera exilée par Râma lui-même, qui suppliera la Terre de s'ouvrir encore pour reprendre dans son sein maternel *la vierge née du sillon!*

Cependant la vie n'avait pas complétement abandonné Bâli. Pressé dans des bras chéris, il entendait vaguement les sanglots qui soulevaient le sein sur lequel reposait sa tête; il se réveilla, et put, avant de s'endormir à jamais, supplier une dernière fois Sougriva de protéger la veuve et l'orphelin.

« Târâ, dit-il, cette fille de Soushéna, est d'un sage » conseil dans les affaires délicates; et nulle part la » science ne lui fait défaut pour expliquer les diverses » natures de prodiges. A-t-elle dit : « C'est bien! » » accomplis ton dessein en toute assurance; car il » n'arrive jamais rien d'une autre manière qu'elle » n'en a jugé (1). »

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XXI.

Quelques moments après, l'âme de Bâli quittait la terre, et Târâ, couvrant le cadavre de baisers et de larmes, gémissant sur son fils et sur elle, déplorait l'existence de la femme du guerrier, le matin, épouse d'un héros, le soir, veuve d'un vaincu.

Les funérailles sont ordonnées par Râma. Derrière le cercueil marchent Târâ et les femmes du gynécée, qui soutiennent l'orphelin. Quand on est arrivé au lieu où est disposé le bûcher, Târâ, soulevant de la bière la tête de son époux, dit un suprême adieu à celui qu'on va livrer aux flammes, et c'est Angada qui abandonne au feu le cadavre d'un père.

Râma, fidèle à son vœu de pénitence, refuse d'entrer dans la ville avec Sougriva. Ordonnant à celui-ci de faire sacrer Angada roi de la jeunesse, il lui rappelle l'œuvre qui, après la saison des pluies, reste à accomplir.

Pendant que réuni à sa femme Roumâ, Sougriva savourait le bonheur dans son palais, Râma, retiré dans une caverne de la montagne, retombait dans l'isolement auquel il s'était momentanément arraché.

Tantôt s'affaissant sous le poids de son chagrin, tantôt relevé par Lakshmana, qui l'exhortait à conserver sa force pour le moment de la lutte, Râma vit s'écouler la saison des pluies. Il comparait son sort à celui de l'heureux Sougriva, de nouveau possesseur des joies du foyer domestique et des honneurs du

trône; et dans sa divine mansuétude, ne voulant pas l'arracher trop tôt à un bonheur dont si longtemps le frère de Bâli avait été sevré, il attendait que l'automne permit aux armées de se rassembler.

Les pluies cessèrent; le moment d'une expédition était propice, et Sougriva n'agissait pas.

Apaisant une soif de dix années, selon la forte expression dont le poëte national de l'Italie devait un jour peindre une autre réunion après un autre exil, Sougriva, rendu à la compagne qu'il avait pleurée, uni à Târâ qu'il avait aimée, maître du gynécée de son frère, Sougriva s'oubliait dans les délices de la caverne Kishkindhyâ. L'austère pensée du devoir n'avait pu longtemps occuper l'esprit mobile de ce prince, qui se laissait mollement bercer par d'enivrants plaisirs.

On le réveilla : ce fut Hanoûmat, le plus sage de ses conseillers, le plus valeureux de ses guerriers, qui lui reprocha son indolence, le fit souvenir de la foi qu'il avait jurée au Raghouide, de la reconnaissance qu'il devait au héros malheureux; et Sougriva, sortant de sa torpeur, lui donna l'ordre de rassembler au plus vite ses armées.

Pendant ce temps, Râma désespérait du concours de Sougriva. Il voyait la terre reparaître sous son voile liquide, sortir de son bain régénérateur brillante de son éclat le plus pur; et pour la première fois depuis l'hymen qui l'avait uni à la princesse du

Vidéha, il était seul à contempler cette résurrection de la nature.

« Comment passe-t-elle son temps, » gémissait-il, « ma jeune amante, elle qui voit, et ne me voit pas, » les fleurs des nénuphars et des lianes étalées comme » des boutiques d'or?

» Cette femme au doux parler et belle en toute sa » personne, qui se réveillait naguère aux chants » des cygnes, comment se réveille-t-elle aujour- » d'hui (1)?.... »

L'esprit troublé, il croyait parler à Lakshmana, et celui-ci était absent.

Ce fut dans ce triste état qu'à son retour le fils de Sounitrâ trouva son malheureux frère. Il le ranima, le rassura sur le sort de Sitâ : « Défendue par sa » vertu, la fille du roi Djanaka est une conquête dif- » ficile pour un ennemi : ô toi qui méritas son élec- » tion, cesse de t'affliger!.... »

Alors Râma, las des cruels délais de Sougrîva, ordonne à Lakshmana de se rendre à la cour du prince indigène, de faire entendre au voluptueux monarque la voix sévère de l'honneur. Lakshmana, prompt à la colère, voudrait frapper l'ingrat; mais Râma, imposant silence à cette juvénile ardeur, prie son frère de ne pas s'écarter de cette modération qui est le sceau des grands caractères.

---

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XXIX.

Quand le Sommitride arriva à la caverne Kishkindhyâ, son aspect menaçant remplit d'effroi les Vânaras. Songriva était auprès de Târâ; les bruits du dehors inquiétèrent les nouveaux époux, et ils entrèrent dans la salle du conseil.

Sougrîva, qui précisément venait d'ordonner le rassemblement de ses guerriers, ne pouvait comprendre le motif de la colère de ses alliés; ce fut encore Hanoûmat qui, en lui rappelant les lenteurs qu'il avait apportées dans l'exécution de sa promesse, l'éclaira sur le motif d'une visite inattendue.

Quand Lakshmana fut introduit dans la salle du conseil, il vit Songriva assis sur un trône d'or, ayant auprès de lui les deux reines, Roumâ à sa droite, Târâ à sa gauche. Deux femmes ravissantes le servaient de l'éventail et du chasse-mouches.

En opposition à ce tableau, Lakshmana se représenta son frère assis sur la pierre dans une sauvage habitation, et sa colère redoubla.

Sougrîva et ses deux femmes allèrent respectueusement au-devant de lui et le saluèrent. Cette soumission ne calma point Lakshmana, qui, en termes violents, apostropha celui qu'il croyait ingrat. Elle était loin de son esprit, cette modération que lui avait recommandée son frère!

Insultant Sougriva, il le nomme l'esclave des femmes, le jouet de ses passions, lui dit le courroux de Râma et lui en annonce les suites..... Mais une

douce voix s'élève : c'est Târâ qui prend la défense de son mari, et essaye de calmer la violente émotion du jeune homme. Le roi ne mérite pas, de Lakshmana surtout, ces cruels reproches. Sa reconnaissance est à jamais acquise au héros qui lui a donné un trône, la main de Târâ, et qui par-dessus tout lui a rendu une compagne longtemps regrettée. S'il s'est livré pendant quelque temps aux enivrements de sa nouvelle situation, n'y aurait-il pas injustice à le lui reprocher?

« Que le noble Raghouide veuille bien excuser, » Lakshmana, un malheureux qui a passé dix années » dans les fatigues de l'exil et dans la privation de » toutes les choses désirées!

» Et toi, héros, fils de Raghou, ne veuille pas te » jeter ainsi d'un seul bond sous le pouvoir de la » colère avant de savoir quelle chose fut ici ré- » solue (1). »

Elle engage Lakshmana à respecter comme Râma lui-même Sougrîva, le meilleur ami de son frère. Puis, courbant son noble front, elle supplie le jeune prince en faveur du monarque qui sacrifierait son royaume, sa vie, ses épouses mêmes, à celui à qui il les doit. Déjà Sougrîva a ordonné le rassemblement de ses troupes, car le Raghouide et Sougrîva ne suffiraient pas à détruire l'armée de Râvana : telle est

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XXXV.

la cause du retard apporté à l'expédition. Mais la bien-aimée de Râma, la ravissante princesse du Vidéha, sera reconquise : Târâ en donne au prince la solennelle assurance.

Lakshmana écoute avec respect les exhortations de la reine, et sa colère s'évanouit. Aussi, quand Sougrîva réclame l'indulgence de Râma, du héros qui fut son sauveur, Lakshmana, touché, repentant, le comble-t-il de louanges.

« Mais, » ajoute-t-il, « sors promptement d'ici ; » viens, héros, avec moi, viens consoler ton ami, le » cœur déchiré à la pensée de son épouse ravie (1). »

Et à son tour il prie Sougrîva de lui pardonner les amères paroles que le souvenir des chagrins de son frère lui a arrachées.

C'est dans la retraite de Râma que Sougriva réunit ses innombrables troupes. Dans toutes les parties du monde connu (2), il envoie ses guerriers à la recherche de la belle Vidéhaine. Que dans le délai d'un mois tous soient de retour ! Au retardataire, le châtiment suprême ; mais à celui qui aura découvert la retraite du ravisseur, les honneurs royaux ! C'est

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XXXVI.

(2) Cette partie du poëme est curieuse pour les nombreuses données géographiques qui résultent des instructions de Sougriva aux chefs de ses armées. Quelques-unes paraissent fabuleuses.

sur Hanoûmat que Songriva fonde le plus d'espérances; c'est à lui qu'il confie l'exploration de la plage méridionale, qu'il suppose devoir être habitée par Râvana; c'est à lui aussi que Râma remet un anneau gravé de son nom, afin qu'à l'aide de ce bijou le prudent guerrier obtienne la confiance de la captive.

Quand les Vânaras se mettent en marche, le poëte trace un fantastique tableau de leur entrée en campagne :

« Ils s'avançaient courant à grande vitesse, criant, » hurlant, rugissant, grinçant des dents : « Nous ra- » mènerons, » s'écriaient les singes, « nous ramène- » rons Sitâ, fût-elle entrée dans la bouche de la » mort, ou fût-elle plongée dans les abîmes de l'Océan, » ou l'eût-on même entraînée au fond des enfers (1) ! »

Au bout d'un mois, tous les corps d'armée, excepté celui que commandent Angada et Hanoûmat, sont revenus auprès de Râma et de Songriva : leurs recherches ont été infructueuses. C'est sur le fils du Vent que se reportent les dernières espérances de l'armée et de ses chefs.

Mais Hanoûmat et ses compagnons se trouvaient alors dans un grand danger.

Après avoir inutilement exploré le mont Vindhya,

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. XLV.

ils s'étaient engagés dans d'impraticables fourrés. Ils souffraient de la faim, de la soif, plus horrible encore, et néanmoins continuaient leur tâche, cherchant vainement, selon l'énergique expression du poëte, « un ruisseau et Sitâ (1). »

Ils désespéraient de leur salut, quand ils virent sortir d'une caverne une multitude d'oiseaux aquatiques. L'espoir ranime les guerriers, ils entrent dans la grotte.

Mais les ténèbres les enveloppent; ils se tiennent par la main, errant dans ce repaire, affolés de terreur.

Pendant ce sombre voyage, le mois que leur a accordé Sougriva s'est écoulé. Quelle alternative! Ici, les tortures de la soif, l'horreur des ténèbres! Là-bas, le déshonneur, la mort!

Soudain une échappée de jour leur sourit. Ils en suivent avidement la direction, et se trouvent dans un site enchanteur, disons mieux, enchanté.

Sur des arbres d'or aux fruits de pourpre, sur des étangs limpides aux poissons d'or, sur des palais de cristal et d'or aux vitres de perles fines, sur des mines de pierres précieuses ruisselaient des flots de lumière. Sur un trône d'or se tenait une femme non couverte d'or, mais vêtue de l'habit d'écorce, de la peau d'antilope noire. Au milieu des breuvages par-

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. L.

fumés, des mets exquis, elle pratiquait le jeûne : c'était une anachorète. Le poëte de l'Inde aime les contrastes.

Surpris, Hanoûmat aborde celle qu'il salue du titre d'auguste sainte. A sa prière, elle lui raconte comment et par qui a été construite cette féerique demeure, dont elle n'est que la gardienne.

Après avoir offert à la troupe de l'eau, des racines et des fruits, elle désire être instruite des aventures qui ont conduit les hommes des bois dans ce lieu inaccessible. Hanoûmat satisfait sa curiosité, et la supplie de lui indiquer les moyens par lesquels ceux qu'elle a arrachés à la mort pourront lui témoigner leur reconnaissance.

Mais la pénitente Swayamprabhâ répond avec dignité :

« Je suis contente de vous tous, singes à la grande » vigueur : je marche dans le devoir; ainsi, per- » sonne n'a rien à faire ici pour moi (1). »

Elle accède au vœu des hommes des bois en les guidant hors de cette caverne, dont ils croyaient ne jamais sortir. En vertu de ses austérités et de son unification en Dieu, elle en a le pouvoir. Peu après, les Vânaras se trouvent sur les bords de l'Océan.

A la pensée du châtiment qui les attend auprès de Sougriva, ils frémissent. Angada les exhorte à se

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. LI.

laisser mourir de faim sur cette plage déserte. Qui lui assure que son oncle ne saisirait pas avec joie l'occasion d'infliger au fils de Bâli un indigne supplice? Hanoûmat combat de toutes ses forces l'influence du roi de la jeunesse, et en Sougrîva montre à Angada non un ennemi, mais un père.

Le prince ne l'écoute pas. Que ses compagnons retournent à Kishkindhyâ; quant à lui, il attendra ici la mort. Il les charge de ses adieux pour Sougrîva, et ajoute avec émotion :

« Après un salut adressé par vous à Târâ, veuillez » bien vous acquitter de la même commission auprès » d'elle et affermir le courage de cette bonne mère.

» La nature a mis dans son cœur de la tendresse » pour son fils; elle est pleine de sensibilité, elle est » vouée aux pratiques de la pénitence; et, sans » doute, à la nouvelle que je suis mort ici, elle vou- » dra aussi quitter la vie (1). »

Puis le jeune homme, s'asseyant sur le gazon, pleure amèrement.

Les guerriers, indignés contre Sougrîva, animés de la plus tendre sympathie pour le fils de leur ancien roi, refusent de le quitter.

Un vautour regardait de loin ces hommes et se réjouissait d'en faire sa proie. Mais le nom de Djatâyou qu'Angada prononce, le frappe, l'émeut.

---

(1) *Kishkindhyâkânda*, chap. LV.

Il est le frère même du défenseur de Sitâ. Il interroge anxieusement les Vânaras, et par eux il apprend la mort de son frère. Leur cause est devenue la sienne. Il aidera Râma dans sa vengeance. Il se rappelle avoir vu fuir Râvana emportant à travers les airs une femme jeune et belle : « Râma ! Râma ! A moi, » Lakshmana ! » criait-elle : c'était Sitâ, et son ravisseur se dirigeait vers l'île de Lankâ.

Les traces de la captive étaient enfin découvertes.

Hanoûmat, le fils du Vent, franchit d'un seul bond la distance de cent yodjanas (1) qui sépare le continent indien de l'ancienne Ceylan. Les incidents dont cette traversée est accompagnée tiennent, non de la réalité, mais du rêve, et du rêve le plus fantastique. Le merveilleux de l'épopée est ici remplacé par celui des contes de fées.

Quand Hanoûmat entre à Lankâ, les rayons de la lune se jouent sur les blancs palais des Râkchasas.

« La lune, favorable au hardi messager, s'élève » environnée de la foule des étoiles, et, par l'expan- » sion de sa lumière, elle pénètre les mondes de » mille rayons. Transparente comme la nacre ma- » rine, blanche comme le lait ou la fibre de lotus, » elle monte illuminant la nuit aux regards attentifs

(1) Yodjana, mesure de cinq milles anglais, de 1609 mètres chacun.

» du satyre, et nage au haut des cieux comme un » cygne dans un lac (1). »

Plongeant son regard dans chaque maison, Hanoûmat essaye d'y découvrir l'épouse de Râma. Il y voit des femmes à l'aspect imposant, qui pratiquent les sévères obligations du mariage. Ailleurs, ce sont de jeunes mariées, parées de fleurs et d'oiseaux-mouches, et dont le cœur s'ouvre au bonheur d'une affection partagée; nulle part il n'a reconnu Sitâ, dont, alors qu'elle traversait les airs, il n'avait pu, il est vrai, distinguer les traits, mais dont la renommée avait tracé en lui l'ineffaçable image.

Il pénètre dans le palais de Râvana, et Vâlmiki fait une merveilleuse description de cette résidence, où semblent s'être amoncelées toutes les pierreries de l'écrin oriental.

A la cour des rois nègres comme à celle des rois âryens, le service intérieur du palais est confié aux femmes du rang le plus distingué, de la naissance la plus élevée.

Dans ce palais se trouve le char Poushpaka, et dans ce char magique, un autre palais, la demeure même de Râvana.

Fenêtres d'or, portes de lapis-lazuli, murs lambrissés d'ivoire, planchers de cristal, escaliers de

(1) *Soundarakandâ*, ch. XI. (Traduit par M. Eichhoff dans sa *Poésie héroïque des Indiens*. Ouvrage déjà cité.)

pierreries, colonnes incrustées de perles, étendards flottant dans l'espace, tapis reproduisant les diverses configurations de la terre, eaux transparentes, oiseaux, fleurs, parfums et mélodie, voilà ce qui frappe, ravit, transporte Hanoumât.

Dans ce palais, qu'il croit le Swarga, sont réunies les plus belles femmes de l'univers, et, en les admirant, Hanoûmat se dit : « Voilà sans doute les » étoiles qu'on voit tomber de temps en temps, rejetées du ciel, et qui sont venues toutes se rassembler ici (1) ! »

Au grand siècle de notre histoire, l'exquise galanterie des cours s'exprima-t-elle jamais en termes d'une grâce plus ingénieuse?

Parmi ces femmes, quelques-unes se sont endormies pendant qu'elles se berçaient d'harmonieux accords, et leurs bras entourent encore les tymbales, les trompettes, les tambourins, les lyres et les luths que tout à l'heure elles faisaient vibrer.

Mais une femme attire les regards charmés de Hanoûmat :

« Reine du gynécée, cette blonde favorite, semblable à la nuance de l'or, était là étendue sur un » divan superbe : Mandaudari était son nom (2). »

— « Ce ne peut être que Sitâ, » s'était dit Hanoûmat; mais il se rappelle ce qu'est l'épouse de Râma :

(1) *Soundarakânda*, chap. XIII.
(2) *Soundarakânda*, chap. XIV.

ce n'est pas dans le séjour de la joie qu'il doit la rencontrer.

Pendant cette perquisition, sa conscience s'émeut. Il a pénétré dans le gynécée d'autrui! Aurait-il manqué au devoir? Non : guidé par un pur mobile, il a poursuivi l'accomplissement de la mission qui lui avait été confiée. L'intention seule constitue la faute.

Déjà il avait parcouru les moindres recoins de la ville et du palais; déjà il désespérait du succès de son entreprise, et croyait à la mort de la princesse pour laquelle tant d'efforts avaient été vainement déployés. Il envisageait les tristes conséquences de cet événement. Sità perdue, que deviendrait Râma, et, avec lui, les deux races alliées?

Pendant que, se plongeant dans ces douloureuses réflexions, il pleurait amèrement, il aperçut, du haut du rempart où il s'était assis, un bocage d'açokas qu'il n'avait pas encore exploré.

Hanoûmat se précipite dans le bocage d'or que sillonne une rivière bordée de grottes et que tapissent de moelleux gazons. L'açoka qui, au matin, répand ses plus suaves émanations, le cordia dont le bois élégant exhale l'odeur du musc, le tchampaka aux reflets de topaze, le pin dont la sombre verdure fait ressortir les pétales de feu du butéa et la corolle tendrement nuancée du manguier, tous ces arbres, auxquels s'enroule la liane flexible, se groupent en

maisons de feuillage, s'entrelacent en berceaux noyés dans une ombre mystérieuse. La course rapide du fils du Vent agite les branches, qui répandent en pluie parfumée leurs fleurs et leurs fruits. Les oiseaux réveillés avant l'heure quittent leurs nids et s'enfuient.

L'aube naissait. Hanoûmat entendit au loin les hommes pieux réciter les Védas, les musiciens ébranler l'air des plus mélodieux accords.

Montant sur un cinçapa (1) qui se déployait au loin dans son luxuriant épanouissement, il attendit.

Ce n'est pas, nous l'avouons, sans quelque hésitation que nous mettons en scène les Râkchasis, que bientôt Hanoûmat put apercevoir. L'esprit français, le plus parfait miroir de la raison humaine, le goût français si pur, si châtié, accepteront-ils des types que Shakspeare eût aimés, et dont, sans le savoir, l'immortel tragique a créé les pendants en évoquant les sorcières de Macbeth? Rappelons-nous l'horreur qu'inspiraient aux Aryas ces hommes noirs, anthropophages, auxquels, attribuant une puissance diabolique, ils donnaient le nom de Râkchasas; pardonnons au poëte de l'Inde de s'être livré aux plus bizarres fantaisies de l'imagination, et essayons de saisir, sous les fortes couleurs dont il les a chargés, les portraits des négresses de l'antique Ceylan.

---

(1) *Dalbergia sissoo.*

Ne nous arrêtons pas sur l'extérieur repoussant que leur prête l'exagération orientale. Ne décrivons pas ces formes étranges qui tiennent plus de la nature bestiale que de la nature humaine.

Armées de marteaux, de lances, d'épées, de grandes piques de fer, elles sont toujours prêtes à soutenir leurs querelles de leurs armes. C'est là leur volupté suprême. Ce ne sont pas les fruits savoureux du bocage qui tentent leur monstrueux appétit : c'est la chair, le sang, c'est ce qui a vécu!

Au milieu de ces mégères se tenait une femme de race blanche. Elle entourait de ses bras l'arbre qui abritait Hanoûmat. La douleur avait exercé de cruels ravages sur ses traits amaigris; mais son pâle visage rayonnait de cette beauté qui est le reflet de l'âme immortelle.

Hanoûmat avait reconnu Sitâ.

C'était donc pour la cause de cette femme que tant de valeureux exploits avaient été accomplis, tant de grands desseins conçus! Et elle était là, le front abattu, les yeux noyés de pleurs, les cheveux tordus négligemment en une seule tresse, drapée dans des vêtements flétris! Elle était là, elle, « si digne de » plaisir et qui n'avait pas même connu de nom le » malheur (1) ! »

« Si Râma, se dit l'homme des bois, bouleversait

(1) *Soundarakânda*, chap. XVIII.

» à cause d'elle toute la terre jusqu'à la mer, ses limi-
» tes, on verrait le monde entier même sanctionner
» ce fait d'une approbation universelle.

» Que l'on mette dans la balance, d'un côté, l'em-
» pire des trois mondes; de l'autre, la fille du roi
» Djanaka; les trois mondes ensemble ne seraient pas,
» je pense, d'un poids égal à Sita la Djanakide!

» Être séparé de la noble, de la tendre Sità, et
» conserver la vie un seul instant, c'est là une chose
» bien lourde à porter, et néanmoins Râma en sou-
» tient le fardeau! »

Les yeux de Hanoûmat se mouillaient de pleurs en voyant plongée dans une si grande infortune la princesse née du sillon, et qui, fille de roi, devait être femme de roi.

Il se rappelait les souffrances de Râma :

« Le cœur de cette reine est tout en lui, et le cœur
» de Râma est tout en elle.

» C'est parce qu'ils savent bien cette vérité, elle et
» lui, ce devoir incarné, qu'ils vivent l'un et l'autre
» dans les angoisses . . . . . .

. . . . . .

..... « Privée de son époux, cette femme ne sou-
» tient sa vie que par l'espérance de se réunir à lui.
» Elle ne voit pas les Râkchasis, elle ne voit pas ces
» arbres parés de fleurs; elle suit Râma avec les yeux
» de son cœur fixés sur un seul objet.

» Assurément! une femme sans parure trouve dans

» son mari la plus belle des parures; et, fût-elle sans » joyaux, elle brille de l'amour qu'elle porte à son » époux (1). »

Maintenant ce site riant n'inspire plus à Hanoûmat que de tristes pensées : c'est là qu'est gardée par des mégères la femme sur laquelle veillaient naguère Râma et Lakshmana.

Au moment de disparaître, la lune, qui s'était voilée de nuages, reparut, et laissa glisser sur le bocage d'açokas ses vaporeuses clartés.

C'était l'heure où les bardes royaux entonnaient auprès de Râvana le chant du réveil. Promptement levé, le monarque se dirigea vers la retraite de Sitâ.

Une centaine de femmes dont la course faisait joyeusement tinter les clochettes de leurs noûpouras (2) et de leurs ceintures, l'accompagnaient, éclairant sa marche de leurs lampes d'or où brûlaient des parfums, éloignant de lui avec la queue du gayal les insectes importuns; prêtes à le rafraîchir des breuvages qu'elles portaient dans leurs vases d'or.

Hanoûmat observait.

Râvana s'approche de la captive, et Sitâ, agitée de mouvements convulsifs, retient sur son sein, de ses doigts crispés, les vêtements qui la drapent.

Quand Râvana, humble et tendre, la supplie de

---

(1) *Soundarakânda*, chap. XIX.
(2) Anneaux de pied.

sourire à ce qu'il nomme le bonheur, la gloire, ce n'est point par une explosion de colère que la jeune femme accueille ce discours. Grave et triste, elle essaye de faire entendre à Râvana la voix de l'honneur, de la générosité. Elle en appelle à des sentiments dont le cœur de cet homme est incapable de comprendre la grandeur et la délicatesse.

« C'est une chose honteuse, que je ne dois pas » faire, dit-elle lentement, moi, vertueuse épouse, » entrée dans une famille pure et née dans une » illustre famille. »

Et se détournant : « Je suis l'épouse d'un autre, » ajoute-t-elle, « je ne puis donc être une épouse conve- » nable pour toi : allons ! jette les yeux sur le devoir ; » allons, suis le sentier du bien ! . . . . . .

. . . . . .

» Ni ton empire, ni tes richesses ne peuvent » me séduire : je n'appartiens qu'à Râma, comme la » lumière n'appartient qu'à l'astre du jour !. . .

. . . . . .

» Allons, Râvana ! allons, rends-moi à Râma dans » ma douleur. . . . . .

. . . . . .

» La raison te commande, Râvana, de sauver ta » ville et de gagner l'amitié du vaillant Raghouide, à » moins que tu ne désires une mort épouvantable (1). »

---

(1) *Soundarakânda*, chap. XXIII.

Râvana outré serait tenté de la tuer, s'il n'était encore ému de cette compassion que fait naître au cœur de l'homme l'amour des filles de Manou, si une voix plus forte que celle de la colère ne l'empêchait de frapper une femme. Il accorde à la captive un délai de deux mois. Passé ce terme, qu'elle choisisse entre le trône et la tombe.

Les filles des dieux et des Gandharvas, qui peuplaient le sérail de Râvana, émues d'une douce sympathie pour cette jeune femme, leur sœur, la rassuraient de leurs expressifs regards, et Sitâ, fortifiée, continuait la lutte :

» Si je n'ai pas encore fait de toi, » disait-elle, « un monceau de cendres, âme criminelle, en te » consumant par la splendeur que mes austérités » m'ont acquise, c'est que je ne dois pas agir sans la » volonté de Râma, ni rompre ce calme que m'im- » pose le vœu de la pénitence (1). »

Râvana s'écrie : « Je te tue aujourd'hui, comme le » soleil levé tue l'aurore ! » Il la livre de nouveau aux Râkchasis, leur ordonne de l'amener à ses desseins, et, ivre de fureur, se retire avec sa suite.

Les Râkchasis se précipitent sur la frêle jeune femme, la raillent, l'insultent, froissent ses délicats instincts de leurs grossières expressions. Eh quoi ! une simple mortelle n'est pas fière de l'amour du

(1) *Soundarakânda*, chap. XXIV.

vainqueur des dieux? Elle lui préfère un exilé, un mendiant!

Et Sitâ répondait :

« Mon âme repousse comme un péché ce langage » sorti de votre bouche.....

» Qu'il soit malheureux ou banni de son royaume, » l'homme qui est mon époux est l'homme que je » dois vénérer.....

» Il est donc impossible que je renie mon époux : » n'est-il pas une divinité pour moi (1)? »

Exaspérées, les Rûkchasis, la menaçant de leurs armes, penchaient vers elle de ces visages que le cauchemar évoque. Sitâ fuyait; mais partout les mégères la poursuivaient, formaient autour d'elle leur ronde infernale. L'une d'elles, Vinatâ ou la Courbée, essaye de la captiver par la douceur; mais la péroraison de son discours est loin d'être aussi rassurante que l'exorde l'a fait supposer :

« Si tu ne suis pas ce conseil, que moi je te donne » ici, nous allons toutes, à cette heure même, te man- » ger! »

Vikatâ, la déhanchée, levant le poing, vocifère ces mots :

« C'est trop de paroles inconvenantes que notre » douceur et notre bienveillance pour toi nous ont fait » écouter patiemment!

(1) *Soundarakânda*, chap. XXV.

» A cause de toi, ma jeune enfant, nous sommes » accablées de peines et de soins. A quoi bon tarder, » Sitâ? Aime Râvana, ou meurs! »

Et une autre rôdeuse des nuits, Tête-de-Cheval, dont le regard jette des flammes, laisse échapper de ses lèvres ardentes d'odieux conseils et de sombres menaces.

Une quatrième, qualifiée du nom expressif de Ventre-de-Tonnerre, brandissant une pique, s'enivre à l'avance de la volupté depuis si longtemps souhaitée, qu'elle éprouverait à se nourrir des chairs délicates de la fille des Aryas, à s'abreuver de son sang si pur.

La Déhanchée, reprenant la parole, propose à ses compagnes d'étrangler Sitâ, d'annoncer au roi des Râkchasas la mort naturelle et subite de la jeune femme, dont Râvana leur permettra alors de se partager les restes.

« Partageons-la donc entre nous toutes, car je » n'aime pas les disputes; » ajoute une cinquième Râkchasi, Tête-de-Chèvre.

« J'approuve ce que vient de nous dire ici Tête- » de-Chèvre. Qu'on apporte vite, » reprit Çourpanakhâ, la furie aux ongles dont chacun aurait pu faire un van; « qu'on apporte ici des liqueurs enivrantes » et beaucoup de guirlandes variées. Quand nous au- » rons bien dîné avec la chair humaine, nous danse- » rons sur la place où l'on brûle les victimes!

» Si elle ne veut pas faire comme il a été dit par » nous, eh bien, mettons un genou sur elle, et man- » geons-la de compagnie! »

Sîtâ, affolée de terreur, tremblait et pleurait, mais toujours sa douce voix s'élevait et protestait de son dévouement à son époux.....

Épuisée, elle s'appuyait sur une branche aux grappes chargées d'açokas.....

..... Soudain, elle s'écrie : « Hélas! Râma!..... Ah! Lakshmana!..... Hélas! Kâauçalyâ, ma belle-mère! Hélas! noble Soumitrâ (1)! . . . . . .

. . . . . »

Elle envie le sort de ceux qui contemplent Râma; elle se demande par quel crime commis dans une existence antérieure elle a pu mériter d'être ainsi châtiée dans celle-ci. Elle voudrait mourir, et ses gardiennes la réservant à d'autres supplices, veillent sur elle. Elle déplore la faiblesse de l'homme, qui ne peut, sans autre instrument que sa volonté, se décharger d'une vie dont on lui a imposé le fardeau. Elle s'offre d'elle-même aux tortures dont la menacent les Râkchasis :

« Qu'est-il besoin pour vous de parler si longtemps? » Je ne m'unirai point à Râvana! »

Mais pourquoi Râma n'est-il pas déjà auprès d'elle?

« Il ne vient pas à mon secours, lui, de qui le bras

(1) *Soundarakânda*, chap. XXVI.

» seul a terrassé dans le Djanasthâna quatorze milliers
» de Râkchasas! Sans doute il ne sait pas, ce frère
» aîné de Lakshmana, que l'on me retient ici; car,
» s'il le savait, ce héros plein de vigueur ne suppor-
» terait pas un instant la violence qui m'est faite!

» Il ne vient pas à mon secours, lui qui, dans la
» forêt Dandaka, put tuer d'une seule flèche Virâdha,
» ce terrible chef de Râkchasas! »

Si Râma connaissait le lieu de son exil, les ruines de Lankâ témoigneraient de la vengeance du héros, et les échos de la ville rediraient les lamentations des veuves des Râkchasas, comme aujourd'hui ils répètent les plaintes de l'épouse enlevée à Râma!

Quelques Râkchasîs vont rapporter à leur maître les menaçantes paroles de la captive; d'autres se jettent sur elle et s'apprêtent à la vengeance.

Mais, parmi les négresses, il en était une qui, couchée sur le sol, avait gardé le silence. C'était la vieille Tridjatâ. Soudain elle prend la parole. Que ses compagnes la dévorent, mais elles ne dévoreront point Sîtâ, « la fille bien-aimée du roi Djanaka et la bru
» chérie du grand Daçaratha.

» En effet, ajoute-t-elle, aujourd'hui même, un
» songe horrible et qui fait dresser le poil d'épou-
» vante, offrit à mes yeux un présage de mort pour les
» Râkchasas et de vie pour l'époux de cette femme (1).»

(1) *Soundarakânda*, chap. XXVII.

Les Râkchasis quittent la jeune reine et font cercle autour de Tridjatâ. Qu'a-t-elle vu?

Elle a vu le triomphe de Râma, la réunion des deux époux. Elle a vu Râvana renversé de son char. Il avait la tête chauve, les membres teints d'un onguent pourpré. Il était couvert d'un vêtement rouge. Il était paré de guirlandes cramoisies. Il éclatait de rire. Un char attelé d'ânes l'entraînait vers la plage méridionale dans un lac de fange..... Tout à coup une femme noire, vêtue de rouge, lui jeta une corde autour du cou, et le traina vers les sinistres contrées où règne Yama, le dieu de la Mort.

Elle a vu les Râkchasas, couverts de vêtements rouges, le front dégarni de cheveux, buvant, dansant, chantant, jouant. Elle a vu d'un côté les flots de l'Océan envahir Lankâ, et de l'autre, sur les ruines de la ville réduite en cendres, elle a vu les Râkchasis qui s'étaient abreuvées du liquide consacré aux morts, de l'huile de sésame. Elles faisaient beaucoup de bruit et éclataient de rire. Et une voix criait : « Fuyez !..... mourez !..... car le Raghouide, » enflammé de colère, va tuer ici tous les Râkchasas » mêmes !

» Certes ! Râma ne peut endurer tant de menaces » et d'invectives jetées à cette épouse qu'il aime, » qu'il estime, et qui vécut fidèle à ses vœux dans son » ermitage de la forêt ! »

La prédiction va s'accomplir. Tridjatâ le sent.....

elle le voit..... Sur la personne de Sitâ ne se manifestent-ils pas déjà, ces présages qui annoncent la victoire?.....

« Délivrée en ce moment de ses nombreuses dou-
» leurs, elle voit son bien-aimé devant ses yeux.
» Râkchasis, implorons toutes Sitâ ! »

Les vertus de l'épouse de Râma sont le garant de son triomphe. C'est pour la ruine des Râkchasas que les dieux ont permis son malheur. Que les compagnes de Tridjatâ respectent la femme qui n'a pas mérité de souffrir !

« Je vois approcher l'heure où Sitâ doit renaître à
» la félicité, Râvana périr et Râma triompher ! »

Au même instant, un oiseau, chantant sur la branche, murmurait à l'oreille de Sitâ de consolants accents, et son joyeux ramage semblait annoncer à la captive la délivrance, la réunion, le bonheur.

Sous l'influence de ces présages, la jeune femme se ranimait, comme, dit le poëte, « la pluie fait re-
» vivre, desséchée par les vents et le soleil, une
» racine, à qui les dieux veulent conserver la
» vie (1). »

Hanoûmat avait tout vu, tout entendu.

En proie à une grande perplexité, il se demandait comment, sans effrayer Sitâ, sans éveiller l'attention de ses gardiennes, il pourrait s'adresser à la prin-

(1) *Soundarakânda*, chap. XXVIII.

cesse. Après y avoir longuement réfléchi, il prononce lentement ces paroles :

« Il fut un roi nommé Daçaratha (1)..... » et il fait du feu roi d'Ayodhyà un beau et touchant portrait.

« Son fils ainé est appelé Ràma..., » continue-t-il; et il loue le prince, qui, accompagné de sa femme et de son frère, quitta, pour dégager la parole d'un père, un trône pour un ermitage; le prince qui, en ce moment, vit séparé de l'épouse chérie que lui a enlevée Ràvana.

Soudain : « Reine que vit naître le Vidéha, » ajoute-t-il, « ton époux Ràma te dit par ma bouche ce qu'il » y a de plus heureux, et le jeune frère de ton mari, » Lakshmana le héros, te souhaite la félicité ! »

Hanoûmat s'était tu. Sitâ écoutait encore.

Qui donc ici osait lui parler avec un tendre respect de ceux qu'elle aimait? Quelle était cette voix dont les accents consolateurs enivraient son cœur d'une ineffable joie? Et néanmoins elle craint encore, et, anxieuse, élève son regard dans la direction de cette voix..... Sur une branche de l'arbre au pied duquel elle repose, elle distingue l'homme des bois..... Alors elle croit à un songe. Sans doute, brisée, anéantie, elle s'est endormie; elle a rêvé de celui auquel elle a laissé son âme. Ne lui est-ce pas chose

(1) *Soundarakânda*, chap. XXX.

habituelle? Cependant la réalité est là, évidente, palpable..... Et le rêve n'est qu'une illusion.....

Elle prie. Le ciel seul peut l'éclairer, et des lèvres de la jeune femme s'échappe cette ardente supplication :

« Adoration soit rendue à Çiva, au dieu qui tient » la foudre, à l'Être existant par lui-même! Adora- » tion soit rendue même au Feu! S'il y a quelque » chose de réel dans ce que dit là cet habitant des » bois, daignent ces dieux faire que toutes les pa- » roles en soient véritables! » — Hanoûmat, prosterné, la suppliait de le confirmer dans ses soupçons :

« Si tu es Sitâ la Vidéhaine, que Râvana put un » jour enlever de force dans le Djanasthâna, dis- » moi, noble dame, la vérité (1). »

Joyeuse, Sitâ lui dit sa naissance, son histoire. Puis Hanoûmat, reprenant la parole, rassure la jeune femme sur le sort de Râma; par une touchante délicatesse, il s'étend longuement sur le message de Lakshmana, du frère qu'un instant Sitâ a méconnu, du jeune frère qui, d'après la loi, est considéré comme son enfant :

« Lakshmana aux longs bras, la joie de Soumitrâ, » sa mère, te salue, inclinant sa tête devant toi, mais » consumé par la douleur, car tu es toujours présente » à la pensée de ton fils, comme un fils est toujours

(1) *Soundarakânda*, chap. XXXI.

» présent à la pensée de sa mère. ». Et Hanoûmat, lui révélant ce qu'était cette gazelle d'or que Râma avait poursuivie et tuée, ajoute : « Le vertueux Laksh-
» mana, pour te faire plaisir, obéit docilement aux
» paroles mordantes que tu lui fis entendre à cette
» occasion; car ton jeune beau-frère est pour toi,
» reine, toujours plein d'une respectueuse soumis-
» sion..... »

Un long et brûlant soupir souleva le sein de la jeune femme.... Ah! si cet habitant des bois, respectueusement incliné devant elle, n'était qu'un Râkchasa déguisé, n'était que Râvana peut-être!... Honte à lui alors d'avoir, en se jouant ainsi d'elle, ajouté à son malheur une dernière souffrance, la plus cruelle de toutes, celle de la déception! Mais si réellement il est un messager de Râma, alors, salut, salut à lui!

Pour s'en assurer, elle lui ordonne de lui dire quelles sont les vertus de ce Râma qui l'a envoyé, et comment a pu se former cette étrange alliance entre les descendants des fiers conquérants de l'Inde et ceux de ces indigènes tant avilis.

Hanoûmat, après avoir répondu aux questions de Sitâ, après lui avoir promis la délivrance, lui présente l'anneau de Râma.

Des larmes de joie suffoquent maintenant la pauvre femme. Ce n'est que par un sacrifice aux dieux qu'elle pourra un jour les remercier de cet heureux événe-

ment. Elle exalte le mérite de Hanoûmat, et juge digne de s'entretenir avec elle celui qui ne craint pas Râvana, celui qu'a su apprécier Râma. Elle le presse de questions; mais, tout d'abord, elle lui demande si le malheur de Râma n'a point abattu son courage, si son esprit est toujours ferme, son bras toujours vaillant, son cœur toujours ouvert aux sentiments de piété, de justice, d'amitié? s'il est bien vrai que le héros l'aime toujours, et toujours souffre loin d'elle? pourquoi enfin il ne la délivre pas?

— « Reine, lui répond Hanoûmat, ton Raghouide » ne sait pas encore que tu es ici : à mon retour, ses » flèches consumeront bientôt cette ville.

. . . . . .

» Ton Raghouide, femme aux grands yeux, il » pense toujours à toi. . . . . .

. . . . . .

» Le seul plaisir qu'il trouve est celui, Vidé- » haine, que lui donne son âme en se reportant vers » toi (1)..... »

Dans le sommeil ou dans la veille, toujours Râma est auprès d'elle. Il croit la voir dans la fleur, dans le fruit, dans tout ce qui brille et parfume, dans tout ce qui plaît à la femme : « Sitâ! » murmure-t-il de sa douce voix; et, courant vers l'objet de son illusion, il s'aperçoit de son erreur : « Où demeures-tu,

(1) *Soundarakânda*, chap. XXXIV.

» Vidéhaine? où es-tu? » Et sa voix expire dans les larmes.

Le discours de Hanoûmat remplit le cœur de la jeune femme de douleur et de joie tout ensemble. Râma souffre, mais il souffre pour elle!

Il est son seul refuge; elle sait par Nandà, la fille du vertueux Vibhishana, que celui-ci a vainement conseillé à Râvana de la rendre à son époux. Il n'est plus que le courage de Râma qui la puisse sauver.

Ému des larmes brûlantes qui échappent aux yeux de la prisonnière, Hanoûmat, dans l'élan de son dévouement, lui propose de la déposer en ce jour même dans les bras de Râma. Appuyée sur ses robustes épaules, qu'elle traverse ainsi l'Océan!

Quelle enivrante perspective! Ici, les tortures, la mort imminente; là-bas, la réunion, la vie! Maintenant, le malheur; dans un instant, le bonheur! Cependant Sità refuse..... Jamais elle ne s'appuiera sur un autre bras que sur celui de son époux. Sublime délicatesse, qui, quelques milliers d'années après, devait immortaliser un type virginal créé par l'un des plus poétiques génies de notre Occident!

Ce n'est pas furtivement que la femme outragée d'un héros doit revenir auprès de son mari; c'est sur le char de triomphe de l'époux vengé.

Hanoûmat admire la jeune femme dans sa divine modestie. Il réclame d'elle un signe qui puisse assurer Râma qu'il a vu la captive.

Sitâ, d'une voix entrecoupée par les sanglots, laisse avec lenteur échapper ces mots :

« Dis au roi des hommes : « Sitâ la Djanakide, » vouée au soin de conserver ta faveur, est couchée, » en proie à la douleur, au pied d'un açoka et dort » sur la terre nue. . . . . .

. . . . . .

» Maître de la terre, tu es plein de vigueur, tu as » des flèches, tu as des armes; et Râvana, qui mérite » le trépas, vit encore! Que ne te réveilles-tu! »

A cet entraînant appel succèdent de sévères reproches. Sitâ regarde encore Hanoûmat, qui, partageant sa douleur, pleure amèrement. Alors, s'épanchant dans ce cœur ami, elle laisse déborder toute l'effusion de sa tendresse pour son époux :

« J'aspire à revoir le visage de Râma, ce visage » radieux comme la fleur du lotus, pur comme le » disque éclatant de la lune. En le voyant, ô messa- » ger! j'éprouverais la même joie que la terre lors- » qu'elle reçoit la rosée matinale sur ses épis à demi » éclos (1) ! »

Puis avec une aimable candeur, un pudique abandon, elle évoque le souvenir de ces deux scènes du mont Tchitrakoûta, qu'ailleurs nous avons racontées : le brillant tilaka que Râma dessina au front de Sitâ, et le châtiment de la corneille qui impor-

(1) Traduit par M. Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens*.

tunait la jeune femme. Enfin, détachant de ses cheveux le joyau qui retenait sa tresse soyeuse : « Donne-le à Râma (1), » dit-elle à Hanoumat.

Le messager va la quitter.

« Afin que mon glorieux époux se hâte de me » sauver tandis que je vis encore, il te faut, Ha- » noûmat, lui dire cette parole : « Accomplis ton » devoir (2) ! »

La pensée du devoir doublera la force de l'amour.

Hanoûmat prend congé de la princesse, et les larmes, les bénédictions de la prisonnière accompagnent son départ.

Avide de combat, Hanoûmat, détruisant le bocage d'açokas dont il n'épargne que les bosquets habités par la captive, provoque la lutte qu'il désire. Effrayées, les Râkchasis interrogent Sitâ, et celle-ci feint l'étonnement. Quelques-unes d'entre elles courent à leur maître, lui racontent cet étrange événement, et, lui dénonçant la protection que semble accorder à Sitâ le destructeur de ses jardins, elles l'excitent à punir le coupable qui, violant les défenses établies, a osé entretenir la prisonnière.

Mais Hanoûmat taille en pièces les armées qu'envoie contre lui le monarque des Râkchasas ; il tue ses meilleurs généraux ; il n'épargne même pas Aksha, le beau roi de la jeunesse, le bien-aimé fils

(1) *Soundarakânda*, chap. XXXVI.
(2) *Idem*, chap. XXXVII.

de Râvana. Enchaîné enfin par la flèche de Brahma que lui décoche le magicien Indradjit, le plus redoutable des enfants de Râvana, il est amené devant le noir souverain. Les lois s'opposent au supplice d'un ambassadeur : Hanoûmat ne peut donc être tué.

Ici l'assimilation de l'indigène au singe est complète. Le poëte imagine que Râvana fait mettre le feu à la queue de l'homme des bois. De cette situation bizarre, ridicule même, jaillit encore une beauté poétique.

Du bocage d'açokas Sitâ voit celui qui pour elle s'est exposé au danger; elle le voit, entouré de flammes, ignominieusement traîné dans la ville par les Râkchasas. Accablée de douleur, la pieuse jeune femme, cherchant encore dans la prière un remède à ce nouveau malheur, conjure le dieu du Feu :

« Si j'ai signalé mon obéissance à l'égard de mon » vénérable, dit-elle; si j'ai cultivé la pénitence, ou » si même je n'ai violé jamais la fidélité à mon » époux, Feu, sois bon pour Hanoûmat!

» S'il est dans ce quadrumane intelligent quelque » sensibilité pour moi, ou s'il me reste quelque bon- » heur, Feu, sois bon pour Hanoûmat!

» S'il a vu, ce quadrumane à l'âme juste, que ma » conduite est sage et que mon cœur suit le chemin » de la vertu, Feu, sois bon pour Hanoûmat (1)! »

(1) *Soundarakânda*, chap. XLIX.

Et le feu, courbant autour de la princesse sa flamme la plus pure, semblait lui répondre : « Je » suis bon pour Hanoûmat! »

L'homme des bois ne souffre pas, et il a deviné à qui il doit le bien-être qu'il éprouve. Soudain, s'échappant de ses liens, il massacre ses gardiens, et le fils du Vent, planant au-dessus de Lankâ, y répand de tous côtés l'incendie et la mort.

Pendant un instant de cruelle angoisse, Hanoûmat se reproche sa précipitation. Si les flammes avaient atteint Sitâ, si lui-même avait causé la mort de celle qu'il voulait défendre et venger! Mais les génies des cieux, exaltant son courage, s'écrient :

« Voici la ville de Lankâ brûlée, avec ses arcades, » ses palais, ses remparts; mais l'incendie a respecté » la Djanakide (1) ! »

De son côté, Sitâ ne craint plus rien pour le messager de Râma. Une Râkchasi, nommée Saramâ, toute dévouée à la captive, lui a annoncé la délivrance de Hanoûmat et sa vengeance. Tout brûle, excepté le bosquet qu'habite la Vidéhaine. Saramâ lui répète les discours des sages, qui, dans ces événements, pressentent le triomphe futur de l'épouse outragée.

Après avoir une dernière fois pris congé de la malheureuse princesse qui le suppliait de demeurer

(1) *Soundarakânda*, chap. LI.

encore, tant elle redoutait de voir s'éloigner avec lui ses dernières espérances, Hanoûmat, s'élançant dans les airs, alla rejoindre ses compagnons.

La joyeuse arrivée des Vânaras annonce aux princes alliés que Sitâ est retrouvée.

« Où habite Sitâ? Quelle est à mon égard la con-
» duite de cette reine (1)? » Telle est la première question que leur adresse Râma.

Hanoûmat lui répète le message de la prisonnière, dont il lui retrace la fidélité, la piété, la douleur; il lui remet l'agrafe qui retenait la tresse de la jeune femme, et dont Daçaratha lui-même avait, au jour du mariage de ses enfants, orné le front radieux de la fiancée.

C'est avec une profonde émotion que Râma reconnaît cette perle qu'il presse sur son cœur, et Lakshmana mêle ses larmes à celles de son frère.

» Cette perle rare, » dit Râma, « fut portée long-
» temps par ma bien-aimée : en la revoyant aujour-
» d'hui, il me semble voir Sitâ elle-même. . . .

. . . . . .

» Sitâ vivra longtemps, si elle peut supporter la
» vie un mois encore; sans elle, beau singe, je ne
» saurais vivre un seul instant; voilà quelle est ma
» pensée!

(1) *Soundarakânda*, chap. LXVI.

» Conduis-moi, Hanoûmat, aux lieux où est ma » bien-aimée : après les nouvelles que tu m'as don- » nées, il est impossible que je reste ici un moment!

» Comment, craintive, abandonnée, ma ravissante » épouse vit-elle au milieu de ces démons terribles, » de qui la vue inspire l'épouvante? . . . . .

. . . . . .

» Hanoûmat, que dit Sità? Répète-moi ses paroles » dans la vérité : c'est le remède qui vraiment peut » me rendre à la vie, comme le malade (1)! »

Et Hanoûmat lui détaille son entrevue avec la prisonnière.

Râma écoutait avec ravissement. Mais pour tout le bonheur que lui a apporté Hanoûmat, que lui rendra-t-il, lui exilé, lui misérable? Alors, tendant les bras au général : « Cet embrassement est toute ma » richesse, fils du Vent, » lui dit-il : « reçois donc ce » présent assorti au temps et à ma condition (2). »

L'armée se met immédiatement en marche. Elle arrive au bord de la mer.

La voix solennelle de l'Océan tonnait et mugissait. Les vagues, soulevées par l'ouragan, roulaient leurs tourbillons d'écume, et entrainaient dans leur folle course les monstres marins. Dans l'onde miroitaient et pailletaient les étoiles; et le ciel et la mer, caressés

(1) *Soundarakânda*, chap. LXVIII.
(2) *Soundarakânda*, chap. LXX.

par la vague et laiteuse lueur de la reine des nuits, confondant leurs limites dans le même horizon, semblaient ne former qu'une même mer ou qu'un même ciel.

Râma contemplait cette scène imposante et mélancolique, et sa pensée franchissant l'espace, allait retrouver sa compagne chérie : « Vent, » disait-il, « répands sur moi ton haleine, soufflant du côté où » est ma bien-aimée; touche-moi du souffle qui l'a » touchée (1)! »

Dans Lankâ, on s'assemblait, on délibérait.

La mère de Râvana, la reine Nikasha avait été témoin des désastres qui, avec Hanoûmat, s'étaient abattus sur l'île. Depuis longtemps elle blâmait les violences de son fils; elle avait souffert, comme d'un poison, de l'enlèvement de Sitâ, et en avait pressenti les suites. Déjà le châtiment commençait. Elle s'adressa au seul homme qui pût comprendre combien les mœurs de cette cour voluptueuse et sanguinaire froissaient ses purs et généreux instincts, à son fils Vibhîshana, l'âme juste.

« Hanoûmat, » lui dit-elle avec une douloureuse conviction, « Hanoûmat fut envoyé ici par le » fils de Raghou, versé dans la science de la politique » et livré au soin de chercher son épouse bien-aimée : » le messager a vu la captive.

(1) *Soundarakânda*, chap. LXXV.

» C'est là, mon fils, un grand écueil pour le mo-
» narque des Râkchasas : tu sais, prince à la vaste
» prévoyance, ce qui doit en résulter à coup sûr dans
» l'avenir.

» Car, ô toi qui sais le devoir, un grand plaisir,
» que l'on goûte en violant son devoir, ne manque
» jamais d'apporter à l'homme une affreuse calamité
» pour augmenter la joie de ses ennemis (1). »

Elle devine ce que l'enlèvement de Sitâ a dû amasser de douleur et de colère dans le cœur de l'époux outragé. Ce Râma, qu'elle croit la mort elle-même incarnée sur terre, elle le sent supérieur à son fils!

Que Vibhishana se rende auprès du souverain plongé dans les ténèbres des sens; qu'il fasse luire à ses regards la pure lumière du vrai. Ce qu'une faible femme, une mère n'aurait pas la force d'accomplir, qu'un homme de cœur, qu'un frère l'entreprenne. « Renvoie libre Sitâ! » Que cette parole, s'il en est temps encore, sauve le monarque et son peuple!

Le prince s'inclinant, entoure de ses bras les pieds de la reine mère, la salue de l'andjali et se rend au conseil des ministres.

A ce moment, Râvana demandait à ses conseillers qu'ils l'éclairassent sur la situation que lui avait faite le rapt de Sitâ. Il leur laissait toute liberté de

(1) *Soundarakânda*, chap. LXXVI.

blâme, comptant bien qu'ils n'oseraient user du privilége que leur octroyait son royal bon vouloir. Tous en effet rivalisaient de flatterie, et, à l'envi, excitaient le violent monarque aux résolutions extrêmes. Enfin se précipitant sur leurs armes, jetant des cris de mort, ils allaient s'élancer hors de la salle du conseil, quand une voix calme et solennelle les arrêta. Que Sitâ soit rendue au prince vertueux que Râvana a injustement attaqué! Qu'elle lui soit rendue avant que les ruines de Laukâ aient attesté le triomphe vengeur de Râma! Qu'elle lui soit rendue avant que le soleil ait éclairé la honteuse défaite des Râkchasas! Qu'elle lui soit rendue avant que Râvana ait expié de son sang ses actes insensés! Tels étaient les conseils que Vibhîshana adressait à son frère.

« Pour sauver ta capitale avec ses Râkchasas et ta » vie, jetée dans un péril extrême, suis la parole » salutaire et vraie de tes amis; rends sa Mithilienne » au Daçarathide.

. . . . . .

» Renonce à la colère, par laquelle on détruit sa » gloire et sa race; cultive la vertu, qui ajoute un » nouveau lustre à la beauté de la gloire : prête une » oreille favorable à ma voix; fais que nous puissions » vivre, nous, nos parents, nos fils, et rends sa Mithi- » lienne au Daçarathide (1)! »

(1) *Soundarakânda*, chap. LXXX.

Soins inutiles! En vain Vibhishana persiste et manifeste l'intention d'abandonner, non sans regret, ce repaire d'iniquités, et d'aller respirer auprès de Râma une atmosphère plus pure. Le roi, furieux de cette résistance, outrage le noble prince, et du pied le renverse de son trône d'or. Mais l'offensé se relevant avec dignité :

« Si un autre que toi, nocturne Génie, » dit-il à Râvana, « m'avait tenu ce discours, il eût cessé de » vivre à l'instant même. Loin de moi, honte de ta » race (1) ! »

Suivi de quatre ministres, il s'élance dans les airs, et planant au-dessus de Lankâ, dit encore au monarque :

« Le véritable ami d'un roi est l'homme qui, » attentif à son devoir, observant ce qui est pour son » maître le bien ou le mal, donne un conseil qui » déplaît, mais qui sauve. »

Il l'adjure une dernière fois de s'arrêter sur la pente funeste qui l'entraîne, avant que le précipice l'ait englouti; et après avoir rendu compte à la reine mère de la mission qu'elle lui avait confiée, il s'éloigne.

Râma, repoussant les soupçons de Sougriva, accueille avec affection celui qui vient à lui sous les dehors de l'amitié. Il répète un noble adage chanté

(1) *Soundarakânda*, chap. LXXXVIII.

naguère par un sage : L'homme doit sacrifier sa vie même pour sauver celle de l'ennemi qui l'implore. Râma se souvient du serment qu'il a prononcé, alors qu'adolescent il était reçu dans la caste guerrière des Kchattriyas : « Je promets d'assurer la sécurité de » tous les êtres, et d'épargner dans le combat ceux » qui diront, implorant ma pitié : « Je me rends à » toi (1) ! »

N'y a-t-il pas dans ce serment le germe de cette institution qui, quelques milliers d'années après, devait éclore dans notre Europe, et rester le plus glorieux souvenir de notre moyen âge?

Alors se prépare pour l'ancienne Ceylan un changement de dynastie : Râma prie Lakshmana de sacrer avec l'eau de la mer Vibhishana, par sa grâce, monarque des Râkchasas et roi de Lankâ.

Pendant trois nuits, Râma accomplit une rigoureuse pénitence, afin que l'Océan propice daigne livrer passage à l'armée. Mais la mer est sourde à ses vœux. Irrité, le Kchattriya la bouleverse de ses flèches qui sillonnent de leurs traits embrasés les vagues frémissantes. Sur l'onde les flammes courent, se développent, et l'Océan, transformé en une nappe de feu, ébranlé jusque dans ses fondements par le retentissement des armes divines, consent, non à se laisser surmonter d'un pont, mais à recevoir un

(1) *Soundarakânda*, chap. XCI.

môle. C'est Nala, un des généraux de Sougriva, qui en dirige la construction. Rochers, cimes de montagnes, bouquets d'arbres forment cette jetée immense, dont aujourd'hui encore les Hindous reconnaissent et vénèrent les restes dans les bancs de sable qui rattachent presque l'île de Ceylan au continent, et qu'ils nomment pont de Râma (1).

Ce fut ainsi que, dans l'espace d'un mois, l'armée put traverser l'Océan.

Les rapports inquiétants des espions que Râvana a envoyés vers l'armée ennemie n'ébranlent pas ses résolutions. Dût le ciel même la lui disputer, il gardera Sitâ.

Mais une idée lui sourit. Son époux tué, peut-être la captive consentirait-elle à une seconde union. Annonçant à Sitâ la mort de Râma, la défaite des Vânaras, il fait rouler à ses pieds une tête d'homme et un arc. La jeune femme a reconnu le visage et l'arme de son époux!

Sa première plainte lui est arrachée par une amère souvenance : elle maudit Kékéyi, et s'évanouit.

Quand elle revient à elle, elle baise le pâle visage

(1) Pont d'Adam; ainsi le nommèrent les Portugais, qui s'imaginèrent que le paradis terrestre était situé dans l'île de Ceylan, et qu'Adam, aimant à se promener avec Ève jusqu'à la côte du Malabar, avait jeté ce môle entre l'île et le continent.

qu'elle croit être celui de Râma. Son mari est mort, et, pensée à jamais poignante, il est mort pour elle! Kâaucalyâ ne reverra plus celui qui loin d'une mère a péri.

« Pourquoi ne tournes-tu pas tes yeux sur moi, » Râma? Pourquoi ne m'adresses-tu pas une parole, » à moi, qu'enfant tu pris enfant pour ton épouse, et » qui toujours accompagnai tes pas?

» Souviens-toi de ce mot : « Je t'aimerai! » que » j'ai ouï de ta bouche, Kakoutsthide, au moment » où tu pris ma main devant l'autel : emmène-moi, » femme désolée, emmène-moi donc avec toi (1)! »

Peut-être à cette heure le corps de son époux est-il traîné par les Râkchasas, livré à leurs outrages, et privé des honneurs funèbres! Seul Lakshmana reviendra du long exil et apportera la mort à Kâaucalyâ. Que Râvana tue l'épouse sur le corps de l'époux et les réunisse au moins dans la mort!

Pendant qu'elle exhalait ainsi sa douleur, le trouble était dans Lankâ, et Râvana, ému des sinistres nouvelles qui circulaient dans la cité, quitte précipitamment sa captive. La tête et l'arc ont disparu avec lui.

La Râkchasî Saramâ, cachée dans un coin désert du bocage, avait tout vu, tout entendu. Elle aimait Sitâ, et toujours sa voix faisait entendre à l'oreille de

(1) *Youddhakânda*, chap. VIII.

la prisonnière de gracieuses et consolantes paroles. Naguère elle lui apprenait la délivrance, le triomphe de Hanoûmat. Maintenant elle oublie jusqu'au soin de sa vie, jusqu'au danger qu'elle fait courir à sa famille. Un mot peut la tuer, peut perdre les siens; mais ce mot rassurera Sitâ, et elle le lui dira.

Elle s'avance, elle parle; elle sait pourquoi Râvana est sorti en proie à une vive émotion. Râma, Râma qui vit, car Sitâ a été fascinée par une illusion, Râma s'approche, et demain attaquera Lankâ.

Et pendant qu'elle parle, le bocage retentit d'un fracas inaccoutumé :

« Écoute! » dit Saramâ; « la timbale effrayante qui » fait courir le brave à ses armes et qui fend le cœur » du lâche envoie dans les airs un son profond comme » le bruit des nuées orageuses. Voici qu'on met les » harnais aux éléphants déjà enivrés pour les com- » bats, voici qu'on attelle aux chars les coursiers : on » entend çà et là courir les fantassins, qui ont vite » endossé la cuirasse; de toutes parts toute la rue » royale est encombrée d'armées, comme la mer de » grands flots impétueux à la fougue indomptable.

» Vois cette lumière diversement colorée, que pro- » jettent à la ronde en faisceaux les boucliers, les » cottes de maille et les javelots reluisants; on dirait » le feu qui dans la chaude saison dévore les forêts » d'un incendie spontané.

» Écoute le son des clochettes! Écoute le bruit des

» chars ! Écoute même le hennissement des chevaux
» et les fanfares de la musique guerrière !

» Ce trouble confus, épouvantable, vient des Râk-
» chasas, qui, portant haut les flèches et les armes,
» suivent le monarque des Yâtavas (1).

» Daigne te protéger Lakchmi, qui étouffe les cha-
» grins ! cette épouvante des Râkchasas, belle aux
» yeux charmants comme les pétales du lotus, c'est
» Râma qui l'inspire, tel que le dieu, armé de sa
» foudre, sème la terreur chez les Daïtyas (2). »

La joie renaissait dans le cœur ulcéré de Sitâ. Continuant de la consoler, Saramâ brûle de lui prouver mieux encore son affection, son dévouement. La princesse désire-t-elle que son amie se rende auprès de Râma ? Un mot, et elle y court ! Mais Sitâ, assurée de la vie de son époux, préfère être informée de ce qui en ce moment se trame dans les conseils de Râvana.

La Râkchasî y vole, et bientôt de retour, elle est tendrement embrassée par Sitâ, qui la remercie d'une amitié que la crainte de la mort même ne peut ébranler.

« Tout ce monde, hélas ! est guidé par l'intérêt
» dans ses amitiés ; mais toi, illustre dame, tu aimes
» avec désintéressement.

» Avec le sang pur d'une noble race, avec les ver-

---

(1) Autre nom des Râkchasas.
(2) *Youddhakânda*, chap. IX.

» tus d'une âme toujours pure, tu es dans l'habitation
» des Râkchasas comme le Gange est sur la terre,
» pour la purification des créatures (1). »

Saramâ lui rend compte de sa mission. La reine mère a supplié Râvana de délivrer la captive, et le plus vénérable de ses ministres lui a conseillé de recevoir Râma avec honneur et de lui rendre Sitâ. « Mais, » continue la négresse, « en vain ces aver-
» tissements lui sont-ils donnés longuement par sa
» mère et le plus vieux de ses conseillers, il n'a point
» la force de te rendre la liberté, comme l'avare ne
» peut se résoudre à lâcher son or. Ton ravisseur,
» Djanakide, ne pourra jamais prendre sur lui de te
» renvoyer sans combat. »

Pendant qu'elle rassurait Sitâ sur l'indubitable issue de la lutte, un vent impétueux apportait dans Lankâ le fracas guerrier du camp de Râma. Le battement des tambours, le son des conques sont répercutés de montagne en montagne. Pour Sitâ, c'était la délivrance; mais pour les Râkchasas, c'était la mort.

Râvana se troubla; le peuple tremblа, car il soutenait une mauvaise cause. La race entière des Râkchasas allait expier le crime de son chef.

Oui, on avait peur. Des pluies de sang se répandaient sur la ville; on avait vu rire et pleurer les sta-

(1) *Youddhakânda*, chap. X.

tues; les puits et les lacs aux eaux naguère dormantes faisaient entendre de sombres mugissements; les chars de guerre roulaient d'eux-mêmes; les chevaux pleuraient, et les drapeaux, ternis, déchirés, s'abattaient. Les corneilles, les chacals, les vautours criaient, et devant eux se tenait une femme noire aux dents blanches. L'ordre de la nature était renversé jusque dans la naissance des animaux. Les Sârikâs (1), les oiseaux familiers du logis, murmuraient un chant lugubre. Puis un homme noir et chauve scrutait avidement chaque maison : c'était la Mort qui comptait ses victimes. Les rayons de feu du soleil brûlaient la terre; le vent soufflait d'un côté opposé à celui où était Râvana. Les oiseaux de proie se réjouissaient dans l'attente d'un horrible repas. Et c'était pour une femme que tant de calamités menaçaient Lankâ! Elle allait se réaliser l'antique prédiction d'après laquelle c'était par une femme que devait périr la cité des Géants! Mais Râvaṇa persistait, et mettait la ville en état de soutenir le siége.

Une démarche suprême fut tentée auprès de lui par Angada, au nom de Râma. Celui-ci ayant, selon sa noble expression, la force de tenir le châtiment levé sur la tête de son ennemi, le sommait une dernière fois de lui renvoyer Sitâ ou de se mesurer avec lui. La dignité de l'ambassadeur violée, sa vie mise en dan-

(1) *Gracula religiosa.*

ger, telle fut la réponse du roi de Lankâ. Mais Angada, échappant à ses gardiens, quitta, non sans vengeance, le palais de Râvana.

Alors commencent ces étranges et gigantesques combats où les massues enflammées, les lances, les piques de fer, les haches, les arcs, les javelots des Râkchasas repoussent l'attaque de ces Vânaras auxquels le poëte, fidèle au caractère que leur attribue la tradition, donne pour armes ongles et dents, arbres au tronc vigoureux, cimes de montagnes et rochers.

Mais le magicien Indradjit, se rendant invisible, frappe de ses flèches divines Râma et Lakshmana. Harcelés par cet ennemi impalpable, les deux héros, après une lutte désespérée, tombent sur le sol, nageant dans leur sang. La vie semble les avoir abandonnés.

Transporté de joie à la nouvelle du triomphe de son fils, Râvana ordonne à la vieille Tridjatâ de conduire, sur le char Poushpaka, Sitâ vers le camp ennemi. Qu'elle voie gisants ceux qu'elle attendait; qu'à cette vue elle meure de douleur, ou, déliée de ses serments, qu'elle tombe dans les bras d'un nouvel époux!

Quelques moments après, Sitâ contemplait la ruine de ses dernières espérances.

Elle les voyait s'anéantir avant que de doux enfants, suspendus à son sein, eussent scellé son al-

liance avec Râma; elle les voyait s'anéantir avant que le diadème eût été posé sur son front. Mère, reine, tous ces titres disparaissaient devant celui de veuve!

« Ce n'est pas tant sur la mort de mon époux que » je verse des larmes, ce n'est pas tant sur la mort de » Lakshmana, ce n'est pas tant sur moi, ni sur ma » mère elle-même, que sur Kâauçalyâ, mon austère » et pieuse belle-mère! Peut-être en ce moment elle » pense que son fils arrive au terme accompli du vœu : « Quand verrai-je, » se dit-elle, « quand verrai-je » mon Kakoutsthide accompagné de son épouse et de » Lakshmana (1)? »

Mais Tridjatâ, que depuis longtemps, nous l'avons vu, avaient attirée les vertus de la royale captive, Tridjatâ ne put supporter la vue de son chagrin :

« Reine, ne te livre pas au désespoir, » lui dit-elle, « car ton époux est vivant. »

Si Râma était mort, seraient-ils si brûlants de combattre, ceux qu'il avait pour auxiliaires? Râvana lui-même aurait-il envoyé vers les assiégeants la veuve de leur chef? Puis sur les pâles visages des deux frères luit encore ce divin rayon de la vie, la beauté! A ceux qu'elle enlève, la mort ne conserve pas tant de charme.

— « Puisse-t-il en être ainsi! » répondit Sîtâ; mais l'aiguillon avait pénétré dans son cœur; et, rentrée

(1) *Youddhakânda*, chap. XXIII.

dans sa prison, elle en retrouvait toutes les douleurs, moins l'espoir qui les lui avait fait supporter.

Râma, sortant le premier de son évanouissement, contemplait son frère renversé dans l'attitude du trépas. Ah! que lui importait maintenant Sîtâ? Une épouse, des enfants, partout il en trouvera; mais un frère, qui donc le remplacera! Et Soumitrâ, mère égale à Kâauçalyâ dans l'amour de Râma, que lui dira-t-il en revenant seul dans Ayodhyâ? Que lui dira-t-il, lui pour qui est mort Lakshmana?

Complétement démoralisé, il priait ses alliés de retourner dans leur patrie; il s'inclinait devant le Destin.

Pendant que Sougrîva, ordonnant à quelques-uns de ses guerriers de transporter les deux frères dans la caverne Kishkindhyâ, jurait de tuer Râvana et de ramener à Râma l'épouse ravie; pendant qu'on cherchait les moyens de guérir leurs blessures, le Vent murmurait à l'oreille de Râma la révélation du divin mystère de sa naissance.

Et l'éclair sillonne la nue; les arbres déracinés sont précipités dans la mer; le fracas de la tempête ébranle les montagnes, fait mugir l'Océan. Et à la voix de Garouda, de l'oiseau qui sert de monture à Vichnou, de l'oiseau qui détruit les reptiles, les serpents dont Indradjit a enlacé les deux frères les abandonnent et rentrent dans le sein de la terre.

Râma, sortant comme d'un rêve, ne se souvient

plus des paroles révélatrices du Vent. Elles doivent lui être rappelées au jour du châtiment de Râvana.

Le salut des deux héros répand la joie parmi les Vânaras, la terreur parmi les Râkchasas.

Les meilleurs généraux de Lankâ mordent la poussière. Râvana, frappé de la force de ses adversaires, les juge dignes de les combattre lui-même. Il s'apprête à quitter son palais..... Mais dans la salle du conseil entre la royale épouse, Mandaûdarî, la blonde favorite. Tenant son fils Mâlyavat par la main; accompagnée de ministres, de femmes de tout âge, de Râkchasas portant, les uns, les jharjharas aux sonnettes qui effrayent les serpents; les autres, les bambous qui écartent la foule; escortée de guerriers qui ont l'arme à la main et l'inquiétude dans le cœur, Mandaûdarî s'avance vers Râvana.

Le monarque se lève avec empressement, court à elle, l'embrasse, et se rassied sur son trône, pendant que son visage altéré, ses yeux rougis par les pleurs témoignent de son chagrin, de ses remords peut-être.

Il s'étonne de voir venir à lui sa compagne avec cet imposant cortége; il la prie de lui en dire la raison, et la reine puise dans son amour d'épouse et de mère la force de parler.

Elle a appris les désastres réitérés des armées râkchasîs; elle sait que Râvana se dispose à combattre, et voilà pourquoi elle vient lui adresser des paroles de paix.

Qu'il s'en souvienne! Ce n'est pas simplement un homme que ce Râma qui, dans le Djanasthâna, anéantit quatorze milliers de Râkchasas! Ce n'est pas simplement un homme que ce Râma, par qui fut immolé Khara! Ce n'est pas simplement un homme que ce Râma, par qui fut tué Bâli!

Pieux et juste, il a été injustement attaqué par Râvana. Que Sîtâ soit rendue à son époux, et que le noble Vibhîshana, cruellement méconnu par Râvana, serve de médiateur aux deux monarques. Râma, le prince *qui aime jusqu'à ses ennemis*, recevra avec bonté l'hommage de celui qui l'a offensé. Au nom de son salut, du salut de son royaume, que Râvana cède au conseil qu'elle lui donne!

Râvana, le cœur oppressé, exhalait de brûlants soupirs. Il promena ses regards sur tous ces visages inquiets qui l'environnaient, prit la main de la courageuse princesse, et répondit avec une expression de douceur qui, en pareille rencontre, ne lui était pas habituelle :

« Ce langage, que tu m'as tenu par le désir de » mon bien, reine chérie, n'est pas entré d'une ma- » nière fâcheuse dans mon esprit (1). »

Mais lui, le vainqueur des dieux, pourrait-il s'abaisser devant un homme, devant celui qu'il nomme le protégé d'un singe! « Je me romps,

(1) *Youddhakânda*, chap. XXXIV.

» déesse, plutôt que de plier sous qui que ce soit. »

Rassurant tendrement Mandaûdari, il l'embrasse, l'engage à rentrer dans le gynécée auprès de la reine mère; et, la tête ceinte de la tiare, il s'élance sur son char de guerre, qu'ombrage la blanche ombrelle aux reflets de nacre, aux baguettes d'or.

Sougriva, Hanoûmat, Nila, Lakshmana, se sont tour à tour mesurés avec lui. Râma enfin est en présence de celui qui lui a ravi tout son bonheur, qui l'a outragé dans son honneur d'époux. Il brise de ses dards le char de Râvana, blesse le monarque, qui s'affaisse. Il le tient en son pouvoir!

D'un trait rapide il lui enlève l'aigrette qui ornait son diadème, et lui dit :

« Tu viens d'exécuter un grand, un bien difficile » exploit; ton bras m'a tué mes plus vaillants guer- » riers : aussi pensé-je que tu dois être fatigué, et » c'est pourquoi mes flèches ne t'enverront pas au- » jourd'hui dans les routes de la mort (1). »

Aux beaux temps de notre chevalerie, la courtoise générosité d'un vainqueur lui dicta-t-elle jamais parole plus miséricordieuse au vaincu?

Râvana rentre dans son palais, troublé, frappé de crainte; il se rappelle les sages avertissements de Vibhîshana, et le repentir s'empare de son âme; mais son indomptable courage l'excite plus que jamais à la lutte.

(1) *Youddhakânda*, chap. XXXVI.

Koumbhakarna, son frère, le géant au sommeil semestriel, réveillé par l'ordre de Râvana, se rend sur le champ de bataille. Il a blâmé la conduite de son frère, il l'a instruit de la naissance divine de Râma, et néanmoins il va courageusement au-devant de la destinée qui l'attend. Il trouve en combattant la mort qu'il prévoyait, et que vont chercher après lui quatre fils de Râvana et deux de leurs oncles. Mais un terrible défenseur reste au roi de Lankâ : c'est Indradjit, le vainqueur d'Indra, et qui déjà a mis en péril les jours de Râma et de Lakshmana. Une seconde fois il les abat et fait de leurs auxiliaires un grand carnage. Ranimés par des panacées que Hanoûmat leur apporte avec la cime fleurie du mont qui les produit, les princes et leurs alliés sont de nouveau prêts au combat, et Sougrîva ordonne l'assaut de Lankâ.

Les assiégeants mettent le feu à la ville. Aux rougeâtres clartés de l'incendie, la bataille s'engage. Les Vânaras vont remporter la victoire..... Mais Indradjit veille et les fait reculer. Ivre de vengeance, il revient à la charge. Par son art magique il a évoqué un fantôme de Sitâ, et l'a déposé sur son char. La jeune femme est en larmes, et sur sa belle tête Indradjit tient l'épée levée. En vain Hanoûmat, les yeux noyés de pleurs, prédit à Indradjit le châtiment réservé dans les enfers au meurtrier d'une femme. L'assassinat de la fausse Sitâ répond à cette menace.

Excités par un âpre besoin de vengeance, les Vânaras combattent avec fureur. L'ennemi fuit, et Hanoûmat annonce à Râma le meurtre de Sitâ.

Râma s'évanouit; et Lakshmana, courant à lui, le saisit dans ses bras. Vibhîshana rassure les affligés. Il connaît l'art magique de son neveu; il sait aussi que jamais Râvana n'eût permis l'immolation de la belle captive.

Ce qui jusqu'à présent a fait la force d'Indradjit, ce sont les sacrifices qu'il offrait au Feu avant de combattre. Sous les sombres arcades du nyagrodha, le figuier des pagodes, sur le Nikoumbhila, la place où se brûlaient les victimes, alors que les Râkchasas y déposaient des bouquets de fleurs, des vêtements rouges, des armes, une cuiller double de fer noir, Indradjit, égorgeant un bouc noir, en répandait le sang dans les flammes. Que Lakshmana suive le conseil de Vibhîshana : qu'il interrompe le sacrifice, et le magicien sera vulnérable !

Quand Lakshmana revient du combat, les assiégeants sont délivrés de leur plus cruel ennemi, et Râma, appuyant sur son cœur le jeune héros, touche avec amour les blessures dont les flèches d'Indradjit ont sillonné son corps.

Râvana a appris la mort du plus cher de ses défenseurs. Mordu au cœur, il va courir au champ de bataille; mais, avant de tuer Râma et Lakshmana, la mort de celle qu'ils espèrent délivrer l'aura déjà

vengé. Le glaive nu, il s'élance vers le bocage d'açokas.

Sitâ comprend que sa dernière heure est proche; peut-être ses amis l'ont-ils précédée dans la tombe.

« Honte soit donc à la Manthârâ, » dit-elle, « cette » bossue vicieuse, l'image du péché, elle à cause » de qui va fondre une telle douleur sur Kâan- » çalyâ (1) ! »

Mais un conseiller de Râvana reproche sévèrement à son maître de vouloir se déshonorer par le meurtre d'une femme. Le roi enveloppe d'un long regard sa tremblante captive, et la voyant si belle, il sent sa colère s'évanouir. Il rentre dans son palais.

Râma moissonne l'élite des guerriers râkchasas. Sitâ déjà était vengée, et les gémissements des veuves remplissaient cette Lankâ où souffrait l'épouse exilée.

Les Râkchasis, privées de leurs époux, de leurs fils, de leurs parents, maudissaient cette Çoûrpanakhâ dont le fol amour avait amené tant de maux sur leur île, et blâmaient amèrement Râvana de son orgueilleux entêtement.

La lutte suprême s'est engagée. Après un combat acharné entre Râvana et les princes d'Ayodhyâ, Lakshmana tombe, mortellement frappé. Râma sent son cœur défaillir et ses yeux se mouiller de larmes.

---

(1) *Youddhakânda*, chap. LXXII.

Ce n'est pas le moment de faiblir, c'est celui de faire chèrement payer à Râvana les souffrances de Lakshmana. Il se contient et continue le combat. Mais quand Râvana, prenant un repos nécessaire, s'est momentanément éloigné du champ de bataille, Râma pleure sur son frère.

C'est encore le dévouement de Hanoûmat qui sauve Lakshmana. Chargé du mont où croît la panacée qui extrait les flèches, le voilà qui arrivé. Dans son voyage il a vu Bharata; il lui a appris les événements qui retiennent Râma devant Lankâ; il a recueilli les paroles d'amour et de regret que le jeune prince envoie à ses frères; il l'a entendu maudire, en sa mère et en lui-même, la cause des malheurs qu'a entraînés l'exil de Râma.

Après que Râma, délirant de joie, attirant sur son sein le frère qui lui était rendu, le couvrant de ses larmes, a pu lui dire : « Viens ! viens !..... Héros, je » te vois donc, ô bonheur ! ressuscité de la » mort (1) ! » Après qu'il a déclaré que la perte de son ami l'eût arrêté dans l'accomplissement de son œuvre, Lakshmana, d'une voix faible encore, lui reproche cette défaillance : « La fidélité à sa pro- » messe, » lui dit-il, « est le cachet de la grandeur (2). »

De nouveau les deux champions sont en présence. Tous deux sont montés sur de divins véhicules, car

(1) *Youddhakânda*, chap. LXXXIII.
(2) *Idem*, chap. LXXXV.

Indra lui-même, pour égaliser les chances du combat, a envoyé à Râma son char que conduit son cocher Mâtali.

La colère de Râma bouleverse la nature. La terre tremble. La foudre éclate. Les flots mugissent. Râvana lui-même a peur.

Comme dans l'Iliade, les dieux et les titans de l'Inde renouvellent leurs anciennes querelles : « Victoire à toi, Daçagriva (1) ! » crient aux Râkchasas les Daïtyas. — « Victoire à toi, Râma ! » répond le chœur des immortels. Et au ciel, comme sur la terre, les deux principes, le bien et le mal, entrent en lutte.

L'issue du duel d'abord semble indécise. Les adversaires, blessés tous deux, déploient un égal courage, montrent un égal acharnement. Enfin, Râma, éclatant de rire, exhale dans un sarcastique langage la colère qui depuis longtemps fermentait dans son sein :

« En châtiment de ce que tu entraînas du Djanasthâna ici mon épouse contrainte, tu vas perdre la vie, ô le plus vil des Râkchasas!

» Abusant d'un moment où j'avais quitté ma Vidéhaine, tu me l'as ravie, triste, violentée, sans égard à sa qualité d'anachorète, et tu penses : « Je suis un héros! »

(1) *Youddhakânda*, chap. LXXXVII.

» Tu exerces ton courage sur des femmes sans » défense, ravisseur des épouses d'autrui, tu fais une » action d'homme lâche, et tu penses : « Je suis un » héros! » . . . . . .

» En effet, l'action que tu as faite sied à un héros, » au frère du dieu qui dispense les richesses (1), » à un monarque heureux et puissant ; elle est grande, » elle est glorieuse, et tu peux t'en vanter!

» Parce que des Râkchasas faibles, tremblants, » t'honorent comme d'un culte, tu penses en ton » orgueil et ta hauteur : « Je suis un héros! » . . .

» Je ne dors ni la nuit ni le jour, noctivague aux » actions criminelles ; non ! Râvana, je ne puis goûter » de repos tant que je ne t'aurai pas arraché de ta » racine!

» J'ai passé tous ces mois sans cesser un instant » de penser à ta mort : tu as mérité de mourir, et la » mort ouvre ici pour toi la porte du trépas!

. . . . . .

» Je te connais, insensé, et néanmoins tu dis : « Je suis un héros! » mais il n'est aucune pudeur en » toi, qui m'as enlevé Sitâ comme un voleur!

» Si tu avais enlevé de force Sitâ en ma présence, » tué alors de mes flèches, tu serais allé chez les morts » visiter Khara ton frère!

» Mais, par bonheur! tu viens t'offrir, insensé,

(1) Râvana était frère de Konvéra, le dieu des richesses.

» dans le rayon de mes yeux, et tout à l'heure mes » dards aigus vont t'envoyer dans le séjour d'Yama.

» Aujourd'hui, les carnassiers vont traîner çà et là » ta tête aux pendeloques flamboyantes, ta tête, cou- » pée de mes flèches et gisante dans la poussière du » champ de bataille.

» Jeté mort sur la terre, les vautours abattront leur » vol dans ta poitrine et boiront, joyeux, Râvana, le » sang ruisselant de tes blessures au milieu des jave- » lots et des flèches.....

» Qu'ici donc de ton corps percé de mes dards les » oiseaux du ciel tirent les entrailles comme Garouda » tire les serpents (1) ! »

Et l'énergie de son âpre colère doublant en Râma celle du courage, il fait pleuvoir une grêle de flèches sur son adversaire.

Il dura sept jours et sept nuits, le grand combat. « Il faut vaincre ! » se disait Râma. — « Il faut mourir ! » se disait Râvana.

Oui, il fallait mourir. Frappé au cœur par la flèche de Brahma, le noir souverain roule dans son sang; et pendant que les Râkchasas s'enfuient, que les Vânaras jettent un cri de triomphe, toutes les voix

(1) *Fouddhakânda*, chap. LXXXVIII. Garouda, demi-dieu ayant la tête et les ailes d'un oiseau ; il sert de monture à Vichnou. A la suite d'une querelle qui survint entre sa mère Vinatâ et sa belle-mère Cadrou, mère des serpents, toutes deux femmes de Kacyapa, il devint le plus redoutable ennemi des reptiles.

du ciel se réunissent dans cette immense acclamation : « Victoire! »

Le char de Râma était inondé de fleurs. Les Gandharvas et les Apsaras étaient descendus sur terre; et tandis que les chanteurs des cieux célébraient le triomphateur, les divines bayadères déployaient devant lui, dans leurs danses vaporeuses, leurs grâces enchanteresses.

Le soleil envoyait en gerbes d'or ses plus éblouissants rayons. La terre, inondée d'une lumière pure et féconde, se reposait dans sa sereine et radieuse beauté : les forces malfaisantes qui naguère la troublaient étaient anéanties. C'était la plus éclatante victoire que jusqu'alors la civilisation eût emportée sur la barbarie.

A la prière de Vibhîshana, Râma ordonne les funérailles de son plus cruel ennemi.

« La victoire, dit-il, éteint les inimitiés; la guerre » finie ramène la paix. Qu'on célèbre ses obsèques : » c'est mon désir autant que le tien (1). »

Tel n'avait pas été le premier mouvement d'Achille devant le cadavre du juste et loyal Hector.

Mais les femmes du gynécée se précipitent en foule sur le champ de bataille. Scène lugubre! Le sinistre hurlement du chacal, le cri lamentable du vautour,

---

(1) *Youddhakânda*, chap. XCIII.

le chant mélancolique du héron, le croassement du corbeau, répondent aux plaintifs gémissements des veuves de Râvana. Sur la terre transformée en un « bourbier de sang » elles foulent les cadavres des Râkchasas pour arriver à celui de leur époux.

« Hélas, mon noble mari! — Hélas, mon protec-» teur! » sanglotent-elles.

Il est donc abattu le vainqueur des dieux, abattu par la main d'un homme!

« Enivré par les fumées de la puissance, tu fermas » l'oreille à tes vrais amis, qui ne parlèrent jamais » que pour ton bien, et ta chute nous entraîne avec » toi nous-mêmes. »

Que n'a-t-il cédé aux conseils de Vibhîshana, de ses parents, de ses amis! Que n'a-t-il réuni les époux qu'il avait arrachés l'un à l'autre! Mais pourquoi l'accuser? Le Destin seul est coupable. La fatalité! dernier mot des cultes panthéistes!

Elle était là aussi, Mandaudarî, la blonde favorite. Jusqu'alors elle s'était tue auprès du cadavre de son époux, et le contemplait avec tristesse. Soudain elle parla. Ainsi ses pressentiments étaient fondés quand elle voyait en Râma plus qu'un homme. Vichnou seul, incarné sur terre, pouvait vaincre l'invincible Râvana.

« Que la paix soit faite avec le Raghouide! te » disais-je : mais tu n'accueillis pas mes paroles, et » de là vient son triomphe en ce jour.

» Tu t'es follement épris de Sitâ, monarque des

» Râkchasas, pour la perte de ton empire, de ta » personne et de moi-même (1). »

Quel navrant aveu de ce qu'elle a souffert, quelle amertume, quelle vérité dans la plainte qu'elle va exhaler :

« Il y a des femmes qui lui sont égales, il y a des » femmes qui lui sont même supérieures en beauté; » mais devenu l'esclave de l'amour, tu n'as point » compris cela.

» Elle n'est pas supérieure, elle n'est pas même » égale à moi, ni pour l'extraction, ni pour la beauté, » ni pour la distinction des manières; mais, dans ton » égarement, tu n'as point compris cela. . . .

. . . . . .

» La Mithilienne va donc maintenant se promener » joyeuse avec Râma, tandis que moi, infortunée, » je suis tombée dans une mer épouvantable de » chagrins! »

Maintenant elle a connu le malheur, celle que sa naissance et son rang surhumains semblaient devoir en préserver :

« Mon père est le souverain des Dânavas, mon » époux était le monarque des Râkchasas, et j'avais » pour fils Çatrounirdjétri; aussi étais-je fière!

» Mais aujourd'hui je n'ai plus de famille, j'ai » perdu en toi mon protecteur. » . . . . . .

---

(1) *Youddhakânda*, chap. XCV.

. . . . . .

Mérite-t-il donc tant de regrets, celui qui est mort pour la rivale qu'il lui avait préférée?

« Il n'y a pas lieu pour moi, je le sais, de verser » des larmes sur toi, renommé pour le courage et la » force; mais la nature de la femme incline mon cœur » à la pitié.

» Tu es entré dans la route que tu te fis à toi-même, » en prenant le mal, quand tu pouvais choisir le bien; » c'est ma condition que je déplore, moi que ma » séparation d'avec toi plonge dans une douleur pro- » fonde!

» Royalement vêtu de ta robe jaune et tes membres » déposés inertement sur la terre, pourquoi, noctiva- » gue, gis-tu là, pareil au sombre nuage, enveloppé » d'un ciel orangé? »

Pourquoi ne lui parle-t-il pas, à elle qui souffre, à elle qui sent couler en ses veines le sang des rois, le sang des dieux?

« Lève-toi, sire! Pourquoi es-tu couché là? Pour- » quoi ne me dis-tu pas une parole, à moi, ton épouse » chérie? Honore en moi, noctivague aux longs bras, » la mère de ton fils! »

Elle murmure encore quelques plaintes; puis sa belle tête se renverse, froide et décolorée; la reine s'est évanouie.

Les femmes du gynécée la relèvent, la raniment: « Reine, » lui disent-elles, « il n'a pas compris la

» marche inconstante des choses humaines; le malheur » vient par toutes les conditions de la vie; honnie » soit même cette splendeur instable des rois ! »

Et après cet amer retour sur le néant des grandeurs d'ici-bas, toutes ces voix s'éteignent dans un long sanglot.

Râma contemplait cette scène : « Que l'on vaque » aux funérailles de ton frère, » dit-il à Vibhîshana, « et que des consolations soient données à ces trou- » pes de femmes ! »

Après le sacre officiel de Vibhîshana, Râma charge Hanoûmat d'une mission. Qu'il entre dans Lankâ, et annonce à Sitâ que son époux vit et que son ravisseur est mort.

Sitâ ignorait tout. Hanoûmat s'approche d'elle et s'incline :

« Mithilienne, Râma est en bonne santé avec Sou- » grîva, avec Lakshmana; ce dompteur des ennemis » a tué son rival, et, sa campagne heureusement ter- » minée, il te dit : « Salut (1) ! »

Quelle nouvelle pour l'épouse exilée que depuis longtemps torturait cette alternative : le déshonneur ou la mort ! pour l'épouse aimante et aimée qui peut-être n'espérait plus revoir celui auquel elle avait inviolablement engagé sa foi ! Elle se lève en sursaut.

---

(1) *Youddhakânda*, chap. XCVIII.

Naguère elle avait réagi contre son malheur; il lui avait même arraché des accents d'une déchirante expression. Maintenant le bonheur l'écrase et la laisse immobile et muette. N'est-ce pas le propre de la nature humaine que d'être plus forte contre la douleur que contre la joie?

Quand la voix de la jeune femme a pu se frayer un passage, Hanoûmat, toujours incliné, les mains réunies en coupe au-dessus des tempes pour la saluer de l'andjali, implore de la princesse une faveur. Il a cruellement souffert autrefois, quand du haut du cinçapa d'où il contemplait la captive, il l'a vue en butte aux outrages de ses gardiennes. Qu'elle lui permette d'assouvir les désirs de vengeance qu'amassa dans son cœur ce navrant spectacle. Que par les tortures physiques qu'il leur infligera, les négresses expient les souffrances morales dont elles ont accablé leur douce victime.

Sitâ se tait pendant un moment; puis d'un ton gracieux et riant, elle prie Hanoûmat d'épargner des femmes qui n'ont été que d'aveugles instruments d'un maître redoutable, « des servantes for- » cées d'obéir, qui se meuvent par la volonté d'un » autre..... »

Elle a souffert, il est vrai, mais ne devait-elle pas expier les fautes qu'elle avait pu commettre autrefois? Le malheur est une purification. D'ailleurs le Destin l'a voulu! Et, avec une ineffable commisération, une

céleste mansuétude, elle ajoute : « Faible, je sais par-
» donner à de faibles servantes. »

« Sitâ, la noble épouse de Râma, » dit Hanoûmat,
« vient de parler comme il était convenable. Donne-
» moi tes commandements, reine, et je retourne où
» m'attend le Raghouide. »

Voir Râma, c'est là l'unique désir de Sitâ ; telle est aussi sa seule réponse.

Le fils du Vent est de retour auprès de Râma ; il lui raconte son entrevue avec Sitâ, dont il lui mande le message. Le prince se tait ; son visage est sévère, et cependant son regard est voilé de larmes. De profonds soupirs soulèvent sa poitrine. Après un long silence, il s'adresse à Vibhîshana :

« Fais venir ici la princesse de Mithila, Sitâ, ma
» Vidéhaine, aussitôt qu'elle aura baigné sa tête, ré-
» pandu sur elle un fard céleste et revêtu de célestes
» parures (1). »

Vibhîshana transmet à Sitâ l'ordre de Râma. Eh quoi ! pour un frivole motif la réunion des époux est retardée ? Quelques pas séparent ceux que naguère séparait l'Océan, et ils ne se sont pas encore précipités dans les bras l'un de l'autre !

Sitâ, toute couverte qu'elle est des vêtements souillés de sa captivité, voudrait courir à celui qu'elle

(1) *Youddhakânda*, chap. XCIX.

se mourait de ne point voir; mais Vibhîshana lui rappelle le commandement formel de Râma. Elle se résigne et se laisse parer.

Bientôt les Vânaras voyaient arriver vers le camp une somptueuse litière, et se pressaient sur le parcours du cortége. Ce fut un moment d'immense curiosité : « De quelle beauté donc est cette Vidé-» haine? » se disaient-ils. « Quelle est cette perle des » femmes, à cause de laquelle ce monde des singes » fut mis en si grand péril?

» Elle pour qui fut tué un roi, ce Râvana, le » monarque des Râkchasas, et fut jetée dans les eaux » de la grande mer une chaussée longue de cent yod-» janas! »

Vibhîshana s'approche de Râma : « Je l'ai ame-» née, » lui dit-il avec joie.

Mais Râma se détourne, il se tait encore.

« A peine eut-il appris qu'elle était venue, celle » qui avait longtemps habité dans la maison d'un » Râkchasa, trois sentiments d'assaillir à la fois Râma, » la joie, la colère et la tristesse. »

Il ordonne que la litière s'avance. Une immense clameur s'élève du sein des masses; on veut voir, on attend; mais Vibhîshana fait repousser le peuple. Râma s'en indigne. Il blâme le nouveau roi des Râkchasas d'éloigner de lui ceux qu'il considère comme les membres de sa famille.

Sitâ a reconnu la voix de son époux, et elle en a frémi dans son âme. Tels sont donc ces transports, cette ivresse que fait naître en lui la réunion tant désirée! Elle est là, près de lui, l'épouse qu'il pleurait, et sa première parole n'a pas été pour elle, et les spectateurs seuls de cette scène sont l'objet de sa sollicitude!

« Ensuite, » ajoute avec finesse le poëte, « la Dja-
» nakide, ayant regardé son époux, réfléchit, et,
» femme, elle comprima sa joie au fond de son
» cœur. »

La voix de Râma se fait encore entendre, forte, vibrante, solennelle :

« Que tes sujets, dit-il à Vibhîshana, voient ta mère
» à côté du monarque son fils; c'est assurément là un
» spectacle qu'ils ont vu plus d'une fois, et cepen-
» dant, à chaque fois, il n'excite pas moins leur
» curiosité.

» Ce ne sont pas les maisons, ni les vêtements, ni
» l'enceinte retranchée d'un sérail, ni l'étiquette
» d'une cour, ni toute autre cérémonie des rois, qui
» mettent une femme à l'abri des regards : le voile de
» la femme, c'est la vertu de l'épouse!

» Dans les malheurs, dans les mariages, dans la
» cérémonie où les jeunes filles choisissent d'elles-
» mêmes un époux, dans un sacrifice, dans les
» assemblées, la vue des femmes est abandonnée à
» tout le monde.

» Celle que voici nous est venue de la guerre; elle » est plongée dans une grande infortune; je ne vois » donc pas de mal à ce que les regards se portent sur » elle, surtout en ma présence.

» Fais-lui quitter sa litière, amène la Vidéhaine » à pied même près de moi : que ces hommes des » bois puissent la voir ! »

Une sourde colère se devinait dans ce discours. Frappés de stupeur, les peuples se regardaient et pressentaient quelque grand événement. Lakshmana, et même Sougriva et Angada, avaient pâli.

« A l'indifférence qu'il marquait pour son épouse, » à ses manières effrayantes, Sitâ parut à leurs yeux » comme un bouquet de fleurs qui n'a plus de charmes » et que son maître abandonne. »

Sitâ descend de la litière. Sous le voile de larmes qui couvre son visage, son idéale beauté et sa grâce toute divine rayonnent d'un pur et touchant éclat. Les Vânaras la contemplaient avec extase. Elle marche au milieu d'eux, chancelante, éperdue et frémissant de leurs regards.

Elle est arrivée devant Râma.

« A l'aspect de cette femme, qui animait un corps » d'une beauté céleste, le Raghouide versa des pleurs, » mais ne lui dit point un seul mot, car le doute était » né dans son âme.

» Ballotté au milieu des flots de la colère et de » l'amour, Râma, le visage pâle, avait les yeux

» empourprés d'une extrême rougeur, tant il s'efforçait d'y retenir ses larmes!

» Il voyait devant lui cette reine, debout, l'âme » frissonnante de pudeur, ensevelie dans ses pensées, » en proie à la plus vive affliction, et comme une » veuve qui n'a plus son protecteur.

» Elle, cette jeune femme qu'un démon avait » enlevée de force et tourmentée dans une odieuse » captivité; elle, à peine vivante et qui semblait reve- » nir du monde des morts;

» Elle, que la violence arracha de son ermitage un » instant désert; elle sans reproche, innocente, à » l'âme pure, elle n'obtenait pas de son époux une » seule parole!

» Aussi, les yeux déjà baignés par des larmes de » pudeur au milieu des peuples assemblés, fondit- » elle en des torrents de pleurs quand elle se fut » approchée de Râma, en lui disant: « Mon époux! »

» A ce mot, qu'elle soupira avec un sanglot, une » larme vint troubler les yeux des capitaines simiens, » et tous ils se mirent à pleurer, saisis de tristesse. »

Le fils de Soumitrâ revoyait enfin cette femme qu'il aimait comme une sœur et vénérait comme une mère; il la revoyait méprisée devant les peuples! D'un geste rapide il ramène sur son visage les plis de son vêtement, et essayant de refouler ses pleurs, il s'efforce de « rester impassible en sa fermeté ».

Quant à Sitâ, l'épouse outragée a remplacé la

femme timide. Forte du pur témoignage de sa conscience, relevée par le sentiment de sa dignité, elle interroge Râma d'un éloquent regard :

« On la vit arrêter sur le visage de son époux un » regard où plus d'un sentiment se peignait : c'était » l'étonnement, la joie, l'amour, la colère, et même » la douleur. »

Râma a remarqué le brusque changement que décèle la noble attitude de la reine. Se maîtrisant, il rompt son long et morne silence :

« Je t'ai conquise des mains de l'ennemi par la » voie des armes, noble dame : reste donc à faire » bravement ce que demandent les circonstances.

» J'ai assouvi ma colère, j'ai lavé mon offense, » j'ai retranché du même coup mon déshonneur et » mon ennemi.

» Aujourd'hui, j'ai fait éclater mon courage ; aujourd'hui, ma peine a rendu son fruit ; j'ai accompli » ma promesse ; je dois être ici égal à moi-même.

» Pour ce qui est de ton rapt en mon absence par » un démon travesti sous une forme empruntée, c'est » le Destin qui est l'auteur de cette faute ; la fraude » s'est faite ici l'égale du courage.

» Mais qu'a-t-il de commun avec une grande valeur, cet homme à l'âme petite, qui n'essuierait pas » avec énergie la honte qui a rejailli sur lui (1)?..... »

---

(1) *Youddhakânda*, chap. C.

Sità, osant à peine comprendre ces cruelles paroles, perd son courage momentané, et retombe, plus brisée que jamais, dans l'abîme de son désespoir. Elle est si touchante dans sa douleur, que Râma, redoutant de succomber à la brûlante émotion qui l'agite, cherche un refuge contre lui-même dans une violente colère. Ses noirs sourcils contractés, il continue sans avoir la force de la regarder encore :

« Ce que doit faire un homme pour laver son » offense, je l'ai fait, par cela même que je t'ai re- » conquise : j'ai donc sauvé mon honneur.

» Mais sache bien cette chose : les fatigues que » j'ai supportées dans la guerre avec mes amis, c'est » par ressentiment, noble dame, et non pour toi que » je les ai subies!

» Tu fus reconquise des mains de l'ennemi par » moi dans ma colère ; mais ce fut entièrement, noble » dame, pour me sauver du blâme encouru et laver » la tache imprimée sur mon illustre famille. . .

. . . . . .

» Ta vue m'est importune au plus haut degré..... » Va donc, je te donne congé ; va, Djanakide, où il » te plaira!

» Voici les dix points de l'espace, choisis! il n'y a » plus rien de commun entre toi et moi. . . .

» Il n'est plus en moi aucune affection pour toi.....

» Va, te dis-je, où il te plaît! »

C'était la répudiation. Mais comme si ce n'était

pas assez de tant d'opprobre jeté à la femme dévouée et courageuse qui avait préféré le souvenir d'un époux malheureux à l'amour d'un fortuné monarque, et les tortures, la mort imminente à la violation de la foi conjugale, Râma y ajoute la dernière des ignominies : il engage celle qu'il associa à son existence de choisir pour époux, ou Lakshmana ou Bharata, ou même Sougriva ou Vibhishana! Mais en même temps, par un acerbe mélange de courtoisie et de mépris, il laissait entrevoir le fond de sa pensée :

« Place comme il te plaira ton cœur, Sitâ! car » il n'est pas croyable que Râvana, t'ayant vue si » ravissante et douée de cette beauté céleste, ait pu » jamais trouver du charme dans aucune autre des » jeunes femmes qui habitent son palais! »

Sitâ était écrasée sous le poids de cette honte dont l'accablait publiquement son unique refuge et son seul protecteur. Néanmoins elle essaye de parler, et la majesté de l'innocence offensée éclate dans la réponse que sa voix lente et balbutiante peut à peine articuler :

« Tu veux me donner à d'autres comme une baya- » dère, moi qui, née dans une noble famille, Indra » des rois, fus mariée dans une race illustre. . .

. . . . . .

» Je ne suis pas ce que tu penses, guerrier aux longs » bras; mets plus de confiance en moi; j'en suis digne, » je le jure par ta vertu elle-même! . . . . .

. . . . . .

» Jamais, en idée seulement, je n'ai failli envers » toi (1)..... »

Elle se plaint avec douceur que la longue intimité de leur union n'ait pu révéler à son époux son amour et sa chasteté. Que n'a-t-elle su par Hanoûmat le changement survenu dans le cœur de Râma! Elle lui eût, en se tuant, épargné les périls qu'il a affrontés pour elle.

Puis avec un mélange de sévérité, de tendresse et de fierté, elle évoque d'un ton mélancolique le souvenir naguère si doux, maintenant si amer, du jour de leur hyménée :

« Mais, sous l'empire de la colère, ce que tu mis » avant tout, comme un esprit léger, monarque des » hommes, ce fut ma qualité seule d'être une femme.

» J'étais née du roi Djanaka, appelée que je fus » d'un nom qui attribuait ma naissance à la terre; » mais, ni ma conduite, ni mon caractère, tu n'as » rien estimé de moi.

» Ma main qu'adolescent tu avais pressée en mon » adolescence, tu ne l'as point admise pour garant; » ma vertu et mon dévouement, tu as tout rejeté » derrière toi! »

Elle se recueille. Elle a épuisé tous les moyens humains d'attester sa pureté. Le ciel seul peut mainte-

(1) *Youddhakânda*, chap. CI.

nant témoigner pour elle. C'est à l'épreuve du feu que la fille des Aryas demandera sa réhabilitation. Que de fois ces scènes ordéales ne devaient-elles pas se renouveler chez les Aryas de l'Europe!

Triste, mais ferme, Sità s'adresse à Lakshmana :

« Fils de Soumitrâ, élève-moi un bûcher; c'est le » remède à mon infortune : frappée injustement par » tant de coups, je n'ai plus la force de supporter la » vie.

» Dédaignée par mon époux dans l'assemblée de » ces peuples, je vais entrer dans le feu ; c'est la seule » route ici qu'il m'est séant de suivre. »

Lakshmana hésitait..... Inquiet, il consulte des yeux Râma, et dans l'expression de ses traits altérés il lit un acquiescement tacite. Il obéit.

A ce moment personne n'osait plus regarder l'époux de Sità, tant était grand le ravage que la colère et le chagrin avaient exercé sur sa noble figure.

« Aussitôt qu'elle eut décrit un pradakchina autour » de Râma, debout et la tête baissée, la Vidéhaine » s'avança vers le feu allumé.

» Elle s'inclina d'abord en l'honneur des dieux, » puis en celui des brahmanes ; et, joignant ses deux » mains en coupe à ses tempes, elle adressa au » dieu Agni cette prière, quand elle fut près du » bûcher :

» De même que je n'ai jamais violé, soit en public, » soit en secret, ni en actions, ni en paroles, ni de

» l'esprit, ni du corps, ma foi donnée au Raghouide;
» de même que mon cœur ne s'est jamais écarté du
» Raghouide; de même toi, Feu, témoin du monde,
» protége-moi de tous les côtés ! »

Elle fait le tour du bûcher, et la croyance des Aryas au suprême principe de vie, à l'âme universelle que pour eux symbolisait le feu, Agni, anime encore les dernières paroles de leur descendante :

« Agni, ô toi qui circules dans le corps de tous les
» êtres, sauve-moi, ô le plus vertueux des dieux, toi
» qui, placé dans mon corps, es en lui comme un
» témoin ! »

Elle se prosterne devant son époux, et, au milieu des gémissements des peuples, elle s'élance dans les flammes. Râma était immobile et pleurait.

Mais tout à coup descend sur terre la troupe des Immortels. Kouvéra, le roi des richesses; Yama, le dieu de la mort, suivi de son cortége de Mânes; Indra, le souverain des régions éthérées; Varouna, le Neptune de l'Inde; Çiva et enfin Brahma, arrivent sur leurs chars éblouissants à la course rapide. Daçaratha, resplendissant d'une gloire divine, est avec eux.

Brahma étend le bras vers Râma qui s'incline :

« Comment, lui dit-il, peux-tu voir avec indiffé-
» rence que Sitâ se jette dans le feu d'un bûcher ?

» Comment, ô le plus grand des plus grands dieux,
» ne te reconnais-tu pas toi-même? Quoi ! c'est toi

» qui es en doute sur la chaste Vidéhaine comme un
» époux vulgaire (1) ! »

Et Râma répond :

« Je suis, il me semble, un simple enfant de
» Manou, Râma, le fils du roi Daçaratha. S'il en est
» d'une autre manière, daigne alors ton excellence
» me dire qui je suis et d'où je proviens. »

Alors l'antique aïeul des mondes, le principe créateur, l'Être existant par lui-même, révèle à Râma dans un sublime discours sa divine origine :

« Écoute la vérité, Kakoutsthide, ô toi de qui la
» force ne s'est jamais démentie !

» Ton excellence est Nârâyana, ce dieu auguste et
» fortuné de qui l'arme est le tchakra..... Tu es
» l'homme le plus grand des hommes.

» Tu es l'invaincu ; tu es Vichnou, qui porte la
» conque ; tu es Krichna même l'éternel..... ; tu es
» celui qui a été et celui qui sera ; tu es le vainqueur
» des ennemis.

» L'impérissable vérité des saintes Écritures est
» dans toi, Raghonide, au milieu et à la fin ; tu es le
» devoir le plus haut des mondes.....

» Tu es le chef de la guerre et le chef de la paix ;
» tu es l'intelligence, la pensée, la patience, la répres-
» sion des sens ; tu es l'origine de tout et tu n'as pas
» de fin.....

---

(1) *Youddhakânda*, ch. CII.

» Tu es la demeure de la vérité..... »

Selon le religieux et philosophique instinct qui induisait les descendants des Aryas à ramener à une cause première toutes les forces de l'univers, Brahma confond les dieux et lui-même dans l'imposante personnalité de Vichnou.

« Tu es vu, continue-t-il, fléau des ennemis, au » commencement et à la fin des mondes; mais on ne » connait de toi ni le commencement ni la fin. « Quelle est son essence? » se dit-on. »

Étrange contraste! Dans cette scène imposante se résument, se confondent les croyances de la société âryenne et celles de la société brahmanique. Tout à l'heure c'était Agni que Sità invoquait comme le principe de vie; maintenant c'est Vichnou que Brahma reconnait comme l'âme universelle, comme le moteur suprême, comme le soutien des mondes. Le jour finit, la nuit commence; mais les derniers reflets du soleil couchant se mêlent encore aux ombres du soir. Était-ce là cependant le développement que l'on devait attendre du germe contenu dans les Védas, germe auquel les derniers chants des hymnes avaient semblé promettre une autre éclosion?

« Que tu fermes les yeux, » continue Brahma, « on » dit que c'est la nuit; si tu les ouvres, on dit que » c'est le jour : les dieux étaient dans ta pensée, et » rien de ce qui est n'est sans toi. . . . . .

. . . . . .

» On dit que la lumière fut avant les mondes; on » dit que la nuit fut avant la lumière; mais ce qui fut » avant ce qui était avant tout, on raconte que c'est » toi, l'âme suprême. . . . . .

. . . . . .

« Sitâ même est Lakchmi, et ton excellence au- » guste est Vichnou, le dieu armé du tchakra : c'est » pour la mort de Râvana que tu es entré ici-bas » dans un corps humain. »

Maintenant le grand œuvre est accompli. Que Râma retourne en son empire terrestre. Roi dans le temps, dieu dans l'éternité.

« Elle ne sera pas vaine, la piété de ces hommes, » qui, dévonés à toi, ancien des âges et le plus grand » des hommes, chanteront tes louanges sur la terre.

» Jamais la ruine ne tombera sur les hommes qui » proclameront cette louange sainte, cette histoire » céleste des temps passés. »

Mais en Râma, l'homme souffrait toujours..... Soudain, de la flamme qui s'élevait pure et radieuse, s'élance Agni incarné. Il tient dans ses bras et dépose dans ceux de Râma l'épouse immaculée :

« Le Feu mit de son sein dans le sein de Râma la » jeune, la belle, la sage Vidéhaine aux joyaux d'or » épuré, aux cheveux noirs bouclés, vêtue d'une » robe écarlate, parée de fraîches guirlandes de » fleurs, et semblable au soleil enfant (1). »

(1) *Youddhakânda*, chap. CIII.

Lui, « le témoin incorruptible du monde, » le juge suprême, il atteste à Râma la chasteté et les souffrances de Sitâ dans la captivité où la retenait la violence d'un ravisseur.

« Reçois-la pure, sans tache : il n'existe pas en » elle la moindre faute ; Raghouide, je t'en suis le » garant. »

Et Râma déclare que jamais il n'a douté de la fidélité de sa femme. Ce que sa conduite avait paru avoir d'inexplicable avait eu pour but de révéler au monde une vertu qui ne devait même pas être soupçonnée. Pour que l'honneur de la reine fût sauf, il fallait que la femme souffrît.

En ce jour, la victoire de Râma, le pieux accomplissement de la parole de son père, ont ouvert à celui-ci le ciel d'Indra. Daçaratha voit ses enfants ; il contemple avec émotion sa bru, sa fille d'adoption. Mais le Swarga même, mais les bosquets du Nandana ont peu de charme pour celui qui n'a personne à y aimer ; et, avec une douce mélancolie, le feu roi envie le bonheur de Kâauçalyâ et de ceux qui vont vivre sous les lois de Râma. Les quatorze années d'exil sont révolues ; Kâaucalyâ va revoir son fils, et Ayodhyâ son maître. Daçaratha exalte le dévouement de Lakshmana, impérissable modèle de piété fraternelle ; il atteste l'inaltérable pureté, l'inviolable attachement au devoir de sa bru.

Un nuage obscurcissait cependant le bonheur de

Râma. Quand il y a quatorze ans son père quitta la terre, il maudit Kékéyi et Bharata.

« Que cette malédiction, seigneur, » dit Râma suppliant, « ne frappe ni cette mère ni son fils (1)! »

— « J'y consens! » répond Daçaratha. « Quelle » autre chose veux-tu que je fasse? » reprend-il avec tendresse.

— « Jette sur moi un regard propice! »

Avant de remonter au ciel, Daçaratha interpelle Sitâ : « Ma fille! »

D'une voix haute, mais douce, il donne à sa conduite passée une suprême consécration, à sa conduite à venir un noble encouragement.

« Il ne faut pas ouvrir ton cœur, Vidéhaine, au » ressentiment que pourrait y conduire cette répu- » diation apparente; c'est le désir même de ton bien » qui inspira cette conduite au sage Râma, pour ame- » ner ici la connaissance de ta pureté.

» L'action vaillante, sceau de ta pureté, que tu as » faite aujourd'hui, ma fille, éclipsera la gloire des » femmes dans les siècles à venir.

» Tu te complais dans l'obéissance à ton mari et » tu n'es pas une femme que l'on ait besoin de re- » dresser, je n'en disconviens pas; mais j'ai dû néan- » moins te donner cet avis. Que ton époux soit » devant tes yeux comme une divinité suprême. »

---

(1) *Youddhakânda*, chap. CIV.

Glorieux, il s'élève au Swarga; mais ses regards sont abaissés vers la terre et ne quittent pas le fils bien-aimé qu'il y laisse.

Après qu'à la prière de Râma, Indra a eu ressuscité ses auxiliaires frappés sur le champ de bataille, les dieux invitent le roi d'Ayodhyâ à consoler Sitâ, et à revenir immédiatement dans la capitale de son royaume. C'est le vœu le plus ardent de l'exilé que de revoir sa patrie, ses mères chéries, parmi lesquelles toujours il place Kékéyî.

Le cortége est en marche pour le retour. Râma, Sitâ, Lakshmana, les princes des Vânaras, Vibhishana et ses conseillers sont dans le char Poushpaka. Les alliés de Râma ont voulu assister à son sacre et saluer la reine Kâauçalyâ.

Voyage émouvant, où à chaque pas les exilés retrouvent les traces de leur long et dramatique pèlerinage. Râma montre à sa jeune femme qui s'appuie sur lui les lieux où il a vaincu pour elle, où il a souffert sans elle; les ermitages qu'ils ont habités ensemble, heureux encore dans leur malheur. Souvenirs gracieux ou terribles, doux ou amers, qui préparent l'émotion du dernier de tous :

« Enfin j'aperçois le palais de mon père..... Ayo-
» dhyâ! incline-toi devant elle, Sitâ, ma Vidéhaine,
» t'y voilà revenue (1)! . . . . . »

(1) *Youddhakânda*, chap. CVIII.

. . . . . .

Informés par Hanoûmat de l'arrivée de ceux dont ils pleuraient l'éloignement, Bharata et son peuple se portent au-devant d'eux. Des milliers de guerriers, montés sur des éléphants richement caparaçonnés, ouvrent la marche. Bharata les suit, entouré de ses ministres, des chefs des brahmanes, des notables des corporations ouvrières, des citadins chargés de fleurs et de confitures, d'une multitude de cavaliers et d'hommes à pied tenant des lassos, des glaives et des lances. Les bardes chantaient, les bayadères les accompagnaient de leurs conques, de leurs timbales, de leurs tambourins.

Bharata portait les insignes de la royauté : l'ombrelle, l'éventail, le chasse-mouche. Sur sa tête étaient les sandales que Râma lui avaient remises au mont Tchitrakoûta en lui cédant pour quatorze ans le droit de souveraineté, et que Bharata avait déposées sur le trône, où jamais il n'avait voulu monter. Les veuves de Daçaratha, Kâauçalyâ et Soumitrâ en tête, l'accompagnaient sur leurs chars.

Tout à coup un cri immense se fait entendre : « Voici Râma (1) ! »

Bharata monte dans le char Poushpaka, embrasse les pieds de son frère et ceux de sa belle-sœur. Mais déjà Râma l'a pressé sur son cœur.

---

(1) *Youddhakânda*, chap. CXI.

Râma s'approche de Kâauçalyâ, amaigrie par la douleur et par la pénitence; il se prosterne devant elle, devant Sommitrâ et devant Kékéyî.

Bharata remet à celui à qui ils sont dus les insignes de la royauté, et après une station dans l'ermitage de Nandigrâma où il s'était retiré, il ramène les exilés dans Ayodhyâ pavoisée de drapeaux, embaumée de parfums et tapissée de fleurs.

Les vierges et les femmes se pressaient sur le parcours du cortége. Elles souhaitaient la bienvenue à leur souverain, et dans leurs naïfs et affectueux discours lui disaient leurs regrets passés, leurs joies présentes.

« Les habitants de cette ville désiraient te voir, » sire, avec leurs frères, avec leurs fils, et, par bon- » heur, les dieux leur ont fait cette grâce aujourd'hui!

» Kâançalyâ eut beaucoup de chagrin, Kakonts- » thide; elle souffrit de ton absence infiniment, elle, » et dans la ville tous les habitants d'Ayodhyâ, sans » aucune exception.

» Délaissée par toi, Râma, cette ville était comme » un ciel qui n'a point de soleil, comme une mer à » laquelle on a ravi ses perles, comme une nuit où ne » brille pas la lune.

« Aujourd'hui que nous te voyons enfin près de » nous, toi, notre salut, Ayodhyâ (*l'Imprenable*), » guerrier aux longs bras, peut justifier son nom à la » face des ennemis, qui ambitionnent sa conquête.

» Tandis que nous habitions loin de toi, confiné » dans les forêts, ces quatorze années, Ràma, ont » coulé pour nous avec une lenteur de quatorze » siècles! »

Le cortége arrive au palais. Délivrée alors des entraves de l'étiquette, Kâaucalyâ embrasse Ràma, Lakshmana, attire à elle Sitâ. Elle avait, selon la forte expression du poëte, déposé son chagrin!

C'est à la prière de l'heureuse mère que Bharata installe dans de somptueuses résidences les alliés du roi d'Ayodhyâ.

Les augures sont favorables: c'est le lendemain, à l'aube, que l'astérisme Poushya sera dans sa conjonction. Ce sera l'heure du sacre de Râma.

Il arrive ce jour tant souhaité! Le grand brahme Vaçishta fait asseoir sur un trône de pierreries tourné à l'orient, Râma et Sitâ.

Pendant que l'eau du sacre baignait le front de l'aîné des Raghouides, le ciel et la terre confondaient leurs transports. Les dieux comblaient le monarque de leurs dons. Les moissons dorées jaillissaient du sol, les fruits avaient plus de saveur, et les fleurs plus de parfum.

A l'issue de la cérémonie, Râma offre à Sitâ des joyaux, des parures. Parmi ces dons se trouve un collier de perles, dont le poëte compare les lumineux et doux reflets aux rayons de la lune. Mais déjà un

collier serpentait au cou de la reine; elle le détache, fixant tour à tour ses yeux sur Hanoûmat et sur son époux, interrogeant celui-ci du regard. Râma l'a comprise.

« Noble dame, lui dit-il, donne ce collier au guer-
» rier dont tu fus le plus contente;

» A celui dans qui tu as trouvé toujours du cou-
» rage, de la vigueur et de l'intelligence. »

La souveraine s'était souvenue de la captive. Se tournant vers l'homme au cœur vaillant et tendre qui un jour lui apporta la consolation, un autre jour le bonheur, elle remet au fils du Vent le précieux bijou. Râma accorde à Hanoûmat l'immortalité, et Sitâ la lui rend douce par les enivrantes jouissances dont elle la remplit.

Ce ne fut pas sans larmes que les alliés se séparèrent.

Redirons-nous avec le poëte les merveilles du règne de Râma, règne de justice, de vertu, de bonté, véritable âge d'or où l'homme, sain de corps et d'esprit, entouré d'une nombreuse postérité, jouissait d'une vie longue et heureuse; où en toute saison les arbres donnaient leurs fruits; où dans les greniers s'entassaient les moissons?

Ici se terminent les chants de Vâlmiki; mais avant d'entrer dans la scène plus tumultueuse où s'agitent

les héros du Mahâbhârata, avant de descendre dans des régions moins sereines, répétons les çlokas dont le poëte moralisateur a clos l'antique épopée :

« Ce poëme fortuné, qui donne la gloire, qui pro-
» longe la vie, qui rend les rois victorieux, est l'œu-
» vre primordiale que jadis composa Vâlmiki.

» Il sera délivré du péché, l'homme qui pourra
» tenir dans le monde son oreille sans cesse occupée
» au récit de cette histoire admirable ou variée du
» Raghouide aux travaux infatigables.

» Il aura des fils, s'il veut des fils; il aura des
» richesses, s'il a soif de richesses, l'homme qui
» écoutera lire dans le monde ce que fit Râma.

» La jeune fille qui désire un époux obtiendra cet
» époux, la joie de son âme; a-t-elle des parents bien-
» aimés qui voyagent dans les pays étrangers, elle
» obtiendra qu'ils soient bientôt réunis avec elle.

» Ceux qui dans le monde écoutent ce poëme, que
» Vâlmiki lui-même a composé, acquièrent du ciel
» toutes les grâces, objet de leurs désirs, telles qu'ils
» ont pu les souhaiter (1). »

En lisant l'œuvre du grand épique de l'Inde, qui n'a pas cru y découvrir les linéaments de la légende que, sous le beau ciel de l'Ionie, les chants du divin

(1) *Youddhakânda*, chap. CXIII.

aveugle devaient immortaliser? Était-ce un de ces souvenirs communs aux peuples d'une même race avant leur scission? Était-ce un vague écho d'un lointain et antique récit? Était-ce une de ces merveilleuses affinités que crée à d'immenses distances la parenté du génie? Était-ce réminiscence? Était-ce intuition?

Certes, si l'épopée sanscrite servit de type à l'épopée hellénique, le génie grec dut, en se l'appropriant, la créer de nouveau à son image, et la frapper de son empreinte; où il y avait confusion, obscurité, exagération, établir l'ordre, la lumière, le naturel. Il dut, en reproduisant l'ordonnance du tableau, en changer le coloris, en modifier l'expression des figures.

Là c'est le monument monolithe, c'est l'hypogée. De la montagne des dieux s'élève un roc de granit rouge, et la main de l'homme, travaillant l'œuvre de la nature, y a creusé les sanctuaires des dieux. — Arrêtons-nous devant le plus imposant de ces temples. L'aspect en est colossal, mystérieux; mais il y manque cette unité de composition qui est le sceau de la beauté; les étages, les colonnades se superposent. — Dans l'intérieur de ces grottes règne un clair-obscur d'un saisissant effet. Des ponts conduisent à des voûtes latérales dont les ténèbres sont restées impénétrables. Ailleurs, au-dessus des plates-formes, des péristyles, s'étend le ciel velouté; et

tour à tour le globe de feu aux rayons éblouissants, ou le disque argenté des nuits et les étoiles étincelantes en sont les divins flambeaux. Ici une radieuse lumière, là une épaisse obscurité. — Une foule de statues décorent le temple; elles manquent de proportions, mais l'expression en est puissante toujours, gracieuse souvent; parfois même, dans leurs types, comme dans leurs attitudes, elles rappellent la classique élégance de l'art grec. En général, cependant, les divinités du panthéon hindou sont représentées sous ces formes bizarres, monstrueuses, que l'homme imprime à ses dieux quand le symbole a devancé l'art. Le ciseau du sculpteur a gravé sur le granit, en magnifiques bas-reliefs, les scènes des antiques poëmes. Dans certaines figures, moitié humaines, moitié animales, on ne peut saisir les limites qui séparent l'une de l'autre les deux natures. Mais voici un pilier, indien de style, dont la base, où s'épanouit la feuille d'acanthe, semble un chapiteau corinthien renversé. Ailleurs l'arabesque, véritable broderie de pierre, serpente en capricieux dessins dont l'art mauresque ne surpassera pas la merveilleuse délicatesse. — Au dehors, la luxuriante végétation des tropiques se tord, s'enroule autour du temple. Nulle part l'œuvre de la nature et celle de l'homme ne se sont plus admirablement confondues : c'est le *Kêlaça d'Ellora,* c'est aussi le *Râmâyana.*

Mais vers l'Occident, à quelques milliers de lieues

de distance, s'élève sur une montagne une autre Acropole. L'homme, y transportant le marbre blanc du Pentélique, en a composé le plus sublime monument de l'art le plus pur, le plus beau qui jamais charma les mortels. — Un péristyle entourant un carré long, tel en est l'aspect. L'œil en embrasse d'un seul regard la majestueuse unité. « C'était, » a dit le célèbre poëte qui, bien des siècles après, venait rêver sur les ruines du temple de Minerve, « c'était une seule pensée de pierre, une et intelli- » gible d'un regard, comme la pensée antique (1). » — Tout est grand, mais d'une harmonieuse sobriété. — Ici, point de ces brusques alternatives d'ombre et de lumière. Une clarté sereine se répand également sur toutes les parties de l'œuvre de marbre qu'aux beaux jours du génie attique ordonna Périclès. — Le ciseau de Phidias, qui en a fouillé la frise, a sculpté dans l'or et l'ivoire cette statue de Minerve, proportionnée encore dans ses formes colossales, qui s'élève dans l'intérieur du temple. Mais le génie grec, si épris de la beauté plastique, illumina-t-il toujours ses types de ce divin rayon de l'âme, l'expression? — Ici la main de l'homme seule apparaît, et ce n'est qu'à l'horizon que se découvrent les bois d'oliviers et la mer azurée : c'est le *Parthénon*, c'est aussi l'*Iliade*.

---

(1) M. de Lamartine, *Voyage en Orient*.

Déjà on a établi d'ingénieux parallèles entre quelques-uns des personnages qui se meuvent dans les scènes que célèbrent le Râmâyana et l'Iliade. Nous ne mettrons ici en présence que les deux héroïnes de l'épopée grecque et leurs sœurs aînées de l'Inde. Comparer Hélène à Sitâ, n'est-ce pas déjà rappeler l'identité des situations qui sont la base même des deux poëmes?

De même que Sitâ, Hélène est enlevée par l'homme qui s'était présenté sous son toit comme un hôte; mais l'une suit volontairement son ravisseur; l'autre défend avec énergie son honneur et son amour d'épouse. — L'une vit dans les délices de sa nouvelle situation, et si parfois elle souffre, c'est de ses remords, c'est de sa honte, c'est du mépris qu'elle sent devoir inspirer aux Troyens mêmes, c'est du danger qu'elle fait courir à la famille de Pâris; l'autre, au sein d'une féerique demeure, se livre à la retraite, à la douleur, au jeûne, préfère la mort au déshonneur, écrase de son dédain ceux qui la retiennent, et appelle ardemment de ses vœux ceux auxquels elle a été arrachée. — Dans l'Iliade comme dans le Râmâyana, ce rapt amène une guerre qui pour la cause de l'époux outragé rassemble les peuples, et leur fait vaincre, soit par la prière, soit par la violence, la résistance de l'Océan à leur livrer passage. — Aussi bien dans l'épopée grecque que dans l'épopée sanscrite, les assiégés, effrayés des

dangers qui fondent sur eux, blâment le prince dont le crime les entraîne avec lui dans l'abîme que lui-même s'est creusé. — Dans l'un comme dans l'autre poëme, les hommes, à la vue de l'héroïne, admirent la beauté de la femme pour qui ont été accomplies tant de grandes actions.

Mais quelle différence dans la réunion des héroïnes à leurs époux ! L'Odyssée nous montre Hélène naturellement replacée après sa faute dans le palais que volontairement elle avait déserté; Sitâ, malgré l'amour et l'estime que lui a inébranlablement voués son mari, doit être justifiée aux yeux des peuples avant d'être de nouveau admise à ce foyer conjugal auquel la violence l'avait arrachée, et la vertueuse épouse subit l'épreuve du feu. Quel contraste dans l'idée que se formaient les deux peuples de l'honneur de la femme et de ce respect qui est dû au sanctuaire domestique !

D'ailleurs, dans quel siècle, dans quel pays, dans quelle littérature chercher un type plus admirable que celui de Sitâ? Quelle lyre chanta jamais plus pure et plus touchante héroïne? Quelle création analogue rencontrer chez les tragiques d'Athènes et les poëtes de Rome? Et, dans les temps modernes, depuis les héroïnes de Shakspeare jusqu'à celles de Racine, où trouver ce suave mélange d'amour, de chasteté, de grâce noble et naïve, de dévouement passionné, de dignité, de fidélité au devoir

qui font de Sitâ le modèle idéal de la perfection féminine?

Mais dans le parallèle qui naturellement s'établit entre Târâ et Andromaque, la palme reste à la seconde.

Toutes deux tentent de préserver leurs époux des dangers d'un combat; mais si Târâ redoute de voir Bâli répondre au cri de guerre d'un adversaire, c'est surtout parce qu'elle le voit soutenir une cause injuste; elle raisonne plus encore qu'elle n'aime. Andromaque, à qui déjà la Parque a ravi ses parents, ne craint que pour la vie d'Hector, de celui qui est à la fois « son père, sa vénérable mère, son frère et son » jeune époux (1). » Leurs lamentations sur les cadavres de leurs maris sont peut-être aussi dramatiques dans leur expression différente; les deux veuves font un amer retour sur l'enfant que laisse sans soutien la mort d'un père; mais le malheur, qui semble avoir affaibli en Târâ l'amour maternel, le double en Andromaque. Est-il rien de plus naturel, et par cela même de plus déchirant, que les craintes trop fondées de la veuve d'Hector sur la destinée de son Astyanax?

Puis, peu de temps après que Bâli a rendu le dernier soupir, nous revoyons Târâ unie à celui qui avait

(1) *Iliade*, traduction de M. Giguet, chant VI.

causé la mort de son mari. Ici encore, elle est noble, elle est grande, elle est touchante même dans sa mission pacificatrice, dans son influence bienfaisante; mais elle est tout entière à son second hymen; et de l'époux auquel naguère elle ne voulait point survivre, pas un mot, pas un souvenir! — Homère avait respecté en Andromaque la femme d'Hector. Ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, elle ne reparait après les funérailles de son époux. Et ils comprirent bien cette délicatesse de sentiment, les poëtes qui, après le divin aveugle, chantèrent la pure héroïne. Quand, aussi bien dans l'Andromaque d'Euripide que dans celle de Virgile, que dans celle de Racine, Andromaque pleure la patrie d'adoption qu'ont renversée les Grecs, et le jour où elle dut quitter les cendres d'Hector; quand le cygne de Mantoue nous montre de son aile blanche Andromaque, reine des Molosses, essayant, sur les rives d'un faux Simoïs, de se croire dans Troie, honorant auprès d'un cénotaphe les mânes du fils de Priam : esclave de Pyrrhus ou épouse d'Hélénus, c'est toujours la veuve d'Hector!

Mais combien en général, dans les deux poëmes, le niveau moral des Grecs est au-dessous de celui des Indiens! Rapprochons les sentiments généreux, héroïques, vraiment humains, qu'atteste le Râmâyana, de ces instincts égoïstes, barbares, cruels, dont trop

souvent l'Iliade est le naïf témoignage. Et par-dessus tout, cette souveraine idée du devoir, cette précise notion du juste et de l'injuste, où la rencontrer dans l'épopée homérique?

Aujourd'hui l'Iliade ne fait plus partie des livres sacrés d'aucun peuple (1). Les dieux s'en sont allés. Mais le Râmâyana est demeuré le livre saint des Hindous, et son héros, la plus pure, sinon la plus adorée, de leurs divinités. De nos jours encore, Râma dispute à Krichna l'amour des femmes de l'Inde; et quand les veuves se brûlent sur le bûcher de leurs maris, c'est encore au souvenir de l'époux de Sitâ que, du sein des flammes, elles demandent la force de supporter leur agonie (2).

Que de fois la route d'Ayodhyâ à Laukâ n'a-t-elle pas été suivie par les pieux croyants de l'Inde moderne! Que de fois n'ont-ils pas recueilli, sous les mystérieux ombrages de leurs imposantes forêts, le souvenir de Râma et celui de Sitâ! Ils sont sauvés, ceux qui ont fait le grand voyage. Ils sont sauvés aussi ceux que la mort surprend dans ce rude pèlerinage, ceux même qui ne l'ont pas accompli, mais dont les lèvres, avant de se clore à jamais, murmurent encore : Râm! Râm!

Ah! si un jour, ce peuple pouvait de nouveau com-

(1) Voir à ce sujet le remarquable ouvrage de M. Monier Williams, *Indian epic poetry*, 1863.

(2) Conf. *Sketches of India*; London, 1816.

prendre et pratiquer les vertus dont cette épopée contient le précepte et l'exemple! Si la divine lumière du christianisme, éclairant pour lui le sens de tant d'actes sublimes, lui faisant découvrir les tendances spiritualistes de ses ancêtres, développait en lui les germes presque chrétiens que renferme son antique poésie, que ne devrait-on pas attendre de cette régénération!

Google

CHAPITRE TROISIÈME.

LA FEMME DANS LES TEMPS HÉROÏQUES.

II. LE MAHABHARATA.

Gândhâri, la compagne du roi aveugle. — Les deux femmes de Pândou : Kounti et Madri. — Hidimba, l'enfant des forêts. — La femme et la fille du brahmane d'Ekatchakrâ. — Drâupadi, fille du roi des Pântchâliens. — Soubhadrâ, sœur de Krichna. — Outtarâ, fille du roi de Matsya. — Les veuves des guerriers dans le champ de la loi.

Légende des serpents. — Une race perdue et sauvée par la femme. — La résurrection de Pramadvarâ.

Légende de Nala. — Damayanti. Son cortége de vierges. — La nourrice dans l'antiquité. Les parentes de Damayanti.

Légende de Sâvitri. — Sâvitri. — La mère de Satyavân.

Caractère des héroïnes du Mahâbhârata.

Un sacrifice avait réuni dans la forêt de Nâimacha les Richis, les sages divins. Un homme se dirigea vers leur ermitage : c'était Ongraçravas, fils de Lômaharchana.

« D'où viens-tu? » Telle fut la question que lui adressèrent les sages, après lui avoir rendu les honneurs que dans ces pays d'Orient impose l'hospitalité.

Ongraçravas avait entendu raconter au sacrifice des serpents, un long et dramatique récit. L'auteur

en était Krichna Dvâipâyana, le Vyâsa ou diascévaste auquel on attribue la compilation des Védas. Il y célébrait l'histoire de ses descendants. C'était son disciple Vâiçampâyana qui, devant lui, devant sa royale postérité, répétait les chants que lui avaient inspirés les malheurs de sa race.

Ougraçravas aspirait à voir ce champ de bataille qu'avait ensanglanté la lutte fratricide dont Vyâsa avait rappelé les émouvantes péripéties, ce champ de bataille que de nos jours encore on montre auprès de Dehli. Et c'était ainsi qu'il faisait halte dans la forêt de Nâimacha.

Les Richis désirèrent entendre ce récit, et, sous les sombres voûtes de feuillage, dans le silence des bois, leur hôte, élevant la voix, raconta à ces hommes de paix et de contemplation les luttes des Kchattriyas.

C'était le Mahâbhârata.

Deux cent mille vers composent cette épopée, qui est, non une œuvre individuelle, mais le travail collectif des siècles. Vingt-quatre mille distiques ou çlokas seulement sont consacrés à l'action du poëme, tant la partie épisodique a envahi le récit primitif (1).

Nous ne possédons du Mahâbhârata aucune traduction complète dans une langue européenne; mais l'in-

(1) Dans les cent mille çlokas du Mahâbhârata, on comprend les seize mille trois cent soixante-quatorze distiques du Harivansa, appendice très-postérieur à la rédaction de l'épopée.

fatigable indianiste à qui déjà la France doit une version du Râmâyana, M. Fauche, a entrepris cette œuvre colossale. Jusqu'à présent, le plan, quelques parties de la grande épopée sont seuls connus, soit par les savantes analyses de MM. Lassen, Monier Williams, Schœbel, soit par les élégantes traductions de MM. Bopp, Foucaux, Pavie, Eichhoff, Pauthier, Émile Burnouf, Nève, Sadous, Troyer. Essayons-donc, à l'aide de ces fragments, de recomposer l'antique statue sur les dessins que nous en possédons.

Depuis le Râmâyana, le niveau moral des Indiens s'est abaissé. Les héros du Mahâbhârata n'ont pas la sérénité, la mansuétude, la grandeur divine de Râma. Ils sont plus accessibles aux misères d'ici-bas; leur générosité n'exclut pas le vif ressentiment des injures; en un mot, ils sont hommes.

Ce n'est que dans la partie épisodique qui renferme des légendes beaucoup plus anciennes que le fond même du Mahâbhârata, c'est là seulement que l'on respire ces brises matinales dont on croit sentir la vivifiante et caressante haleine dans l'histoire du roi d'Ayodhyâ.

En général, le ciel reste couvert de nuages sombres, orageux. L'ouragan souffle avec violence. La chaleur lourde et accablante du milieu du jour pèse sur la terre. Et même quand la foudre est tombée,

le tonnerre gronde encore dans le lointain, et une vague inquiétude, un indéfinissable malaise empêchent l'homme de croire au retour du calme.

C'est chez les rois de la dynastie lunaire (1) établie à Hastinapoura que nous introduit l'épopée. Des trois fils de Vyâsa, l'aîné, Dhritarâchtra, aveugle de naissance, avait été par son infirmité écarté de la succession au trône de ses ancêtres; mais quand son frère Pândou renonça à l'esclavage de la royauté pour adopter la libre existence du chasseur, à Dhritarâchtra furent confiées les rênes du gouvernement.

Les deux frères étaient mariés. Dhritarâchtra avait épousé Gândhârî, fille du roi de Gândhâra. Lorsque Bhichma, son oncle, fit demander en son nom la main de la princesse, la fiancée, loin de redouter l'alliance d'un aveugle, s'appliqua sur les yeux un épais ban-

(1) Il paraitrait que dans la dynastie lunaire la femme avait le droit de succession au trône. Le Mahabhârata nous offre un indice de cette coutume. « Il (le Mahâbhârata) doit être écouté souvent » par un jeune roi et son épouse; il fait naître un fils héroïque ou » une fille qui prend part à la royauté. » (Épisodes du Mahabhârata traduits par M. Foucaux.) L'aïeule des Pandavas, Pandea, fille de Vyâsa, fut, dit-on, la première reine du pays qui porta son nom, le Pândimandala. Le Karnate était aussi gouverné par des femmes. (Voir à ce sujet les notes dont M. le major Troyer a enrichi sa traduction de l'*Histoire du Kachmîr*, t. II, et la savante étude que M. Jules Vinson a publiée dans la *Revue de l'Orient* (1862, novembre-décembre) sur l'histoire ancienne du sud de l'Inde.

deau, renonçant à jouir désormais d'un privilége que la nature avait refusé à l'homme dont elle devait partager le sort.

« Pour qu'il ne m'arrive pas de reprocher à mon » époux son malheur (1), » avait-elle pensé, et le poëte indien ne trouve rien que de naturel à un sacrifice d'une si héroïque délicatesse.

De cette femme dévouée, Dhritarâchtra eut une postérité deux fois plus nombreuse que celle de Priam; mais de ces cent fils, nul n'hérita ni de ce mélange de bonté et de faiblesse qui caractérisait l'aveugle couronné, ni de cette touchante délicatesse de sentiment qui, chez Gândhârî, s'alliait à une constante fermeté. L'aîné surtout, Douryôdhana, était né avec les plus violents instincts.

Deux femmes avaient été unies à Pândou : Kounti, princesse des Yadavas, qui devait être la tante de Krichna, la plus célèbre incarnation de Vichnou; et Madri, sœur d'un roi de Madra, que Bhichma avait obtenue pour son neveu en échange d'une grande quantité d'or et de joyaux (2). Incident tout à fait anormal dans les mœurs de l'Inde que cette vente d'une épouse, au mépris de la loi brahmanique, et qui ne pouvait se produire que dans un pays moins

(1) Nous empruntons cette citation au premier volume de la traduction du Mahâbhârata, par M. Fauche, livre qui paraît au moment où nous mettons sous presse.

(2) Conf. Mônier Williams, *Indian epic poetry*.

soumis que les contrées du centre à l'influence sacerdotale.

Cinq enfants naquirent de ces deux femmes. Youdhichthira, fils de Dharma, le dieu de la justice; Bhima, fils de Vâyou, l'Éole du panthéon hindou; Ardjouna, fils d'Indra, eurent Kountî pour mère; et deux jumeaux issus des Açwins, les Dioscures de l'Inde, durent le jour à Madrî. Enfants des dieux, les Pândava en étaient les dignes rejetons.

Nous avons raconté ailleurs (1) comment à la mort de Pândou ses deux veuves se disputèrent le droit de mourir sur son bûcher, et comment Madrî, la compagne bien-aimée du prince défunt, obtint ce triste honneur, cette suprême consolation, après avoir légué à Kountî les enfants qu'elle délaissait.

Ce fut au fond des forêts que furent élevés les Pândavas; ce fut sous l'austère direction des brahmanes que se fortifia leur caractère, que se développa leur intelligence. Parvenus à l'adolescence, ils furent conduits avec leur mère par leurs maîtres spirituels à la cour d'Hastinapoura, et Dhritarâchtra accueillit avec une paternelle affection ses neveux orphelins.

En même temps que les fils du roi régnant, les fils du feu roi reçurent du brahmane Drona une forte et brillante instruction militaire.

(1) Voir plus haut, Ire partie, chap. III.

Mais une sourde jalousie ne tarda pas à envenimer les relations des Pândavas et de leurs cousins. La caste sacerdotale chérissait ces pieux enfants de roi qu'elle avait abrités dans son sein, nourris de ses préceptes et formés à de hautes destinées. Les autres classes de la société entouraient de leurs plus ardentes sympathies les rejetons de leur bien-aimé roi Pândou, ces cinq frères à la brillante valeur, à la beauté divine. Elles comparaient leur urbanité, leur bonté, à la dédaigneuse fierté, à la cruauté naissante de leurs cousins. Et ceux-ci avaient entendu et compris cette voix du peuple.

Douryôdhana n'avait même pas reculé devant le crime pour assouvir sa vengeance; mais les dieux protégeaient leur postérité.

Ce fut à un tournoi qu'éclata la haine que depuis longtemps les Kouravas (1) nourrissaient contre les Pândavas.

Une vaste tribune décorée de nombreux trophées entoure l'arène. Des siéges élevés, placés sous des tentes somptueuses, sont réservés aux femmes.

La tribune royale, tendue d'un réseau de perles, incrustée d'or et de lapis-lazuli, est occupée par

(1) Kourou était un des ancêtres communs aux fils de Pândou et à ceux de Dhritarâchtra; mais le nom de Kouravas s'applique plus particulièrement à ces derniers.

Dhritaràchtra et ses conseillers. Gàndhâri, Kounti, toutes les femmes du gynécée assistent à la fête.

Entièrement vêtu de blanc, depuis le cordon de l'investiture qui ceint sa taille jusqu'à la guirlande qui couronne sa chevelure de neige, Drona préside aux jeux guerriers de ses élèves.

Sur des chars rapides les princes accomplissent de merveilleuses évolutions, et, soit en se disputant un but à atteindre, soit en se livrant entre eux des combats singuliers, ils rivalisent d'agilité, de grâce et de bravoure.

Douryôdhana et son cousin Bhima se sont rencontrés, et les deux implacables ennemis s'attaquent de leurs massues, pendant que Kounti initie Gàndhâri aux péripéties d'une lutte que la cécité volontaire de la reine l'empêche de suivre du regard.

Tout à coup le son des conques, des instruments, éclate avec fracas; une immense acclamation part du sein des masses : celui des Pândavas qui unit la beauté sculpturale d'un héros de l'antiquité à la chevaleresque attitude d'un guerrier de notre moyen âge, Ardjouna vient de paraître, et, s'inclinant devant Drona, a reçu sa bénédiction.

« Voilà, » s'écrie le peuple délirant d'enthousiasme, « voilà le fils de Kounti, l'illustre descen-
» dant de Pândou, le rejeton du puissant Indra, le
» protecteur des Kourous; voilà le combattant le
» plus habile, le plus vertueux des mortels! voilà le

» précieux trésor de la sagesse et de la science (1) ! »

Et le cœur maternel de Kounti bat d'orgueil et de joie, et des larmes silencieuses s'échappent de ses yeux, qui s'arrêtent avec amour sur le jeune héros.

Ardjouna, se jouant de toutes les difficultés, renversant tous les obstacles, va remporter l'honneur du tournoi.

Mais la joie de Kounti a disparu, et l'effroi a envahi son visage. Un homme jeune, beau, d'une attitude menaçante, s'est présenté et a défié Ardjouna. La veuve de Pândou a reconnu Karna, le fils que naguère elle avait eu du Soleil, et dont ses autres enfants ignorent l'origine.

Ardjouna accueille avec dédain la provocation de l'étranger.

« C'est la force qui distingue les rois, » lui dit Karna; « l'héroïsme fait la noblesse. »

Alors on s'apprête au combat. Douryôdhana, qui a deviné en Karna un puissant auxiliaire, lui donne le baiser d'adieu.

Kounti est témoin des préparatifs de cette lutte fratricide que d'un mot elle pourrait empêcher. Ce mot, elle n'ose le dire. Ses forces l'abandonnent, elle s'évanouit. Ranimée par ses femmes, consolée par son beau-frère Vidoura, elle voudrait suivre les

(1) Fragments du Mahâbhârata traduits du sanscrit en français, par A. Sadous; Paris, Benjamin Duprat, 1858.

incidents du combat; mais ses yeux obscurcis par la terreur se fixent sur ses fils et ne les distinguent pas.

Cependant Ardjouna refuse de lutter avec l'homme qui ne peut faire connaître le nom de ses aïeux. Douryôdhana lève cet obstacle en faisant sacrer Karna roi d'Anga.

« Tu m'as donné un royaume, seigneur, » dit Karna à son protecteur, « que puis-je te donner en » retour? dis-le, ô prince! J'ai le pouvoir, je veux te » satisfaire. — Ton amitié! — Je te l'accorde. » Et les deux princes se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

Soudain un homme du peuple, un vieillard, fait irruption dans l'arène. Dépouillé de son vêtement supérieur, les membres tremblants et couverts de sueur, hors d'haleine, il s'élance vers Karna : c'était son père nourricier.

« A sa vue, Karna, lâchant son arc, incline de- » vant son père sa tête encore humide de l'huile » sainte. Celui-ci, tout ému, enveloppe de son vê- » tement les pieds de son fils, et, le cœur agité par » la tendresse, il laisse échapper ce seul mot : « O » mon fils! » Puis, saisissant entre ses bras la tête si » chère du nouveau roi d'Anga, il ajoute à l'onction » royale l'onction des larmes paternelles. »

Plus que jamais, Ardjouna refuse de se mesurer avec le fils d'un souta, d'un cocher; et Bhîma dit

avec mépris au noble Karna : « Va, prends un ai-
» guillon : c'est le sceptre de ta famille. »

C'était toujours vers le Soleil, son père, que Karna élevait le regard quand l'outrage faisait bondir son cœur. Ici encore, ce fut sa seule réponse.

Douryôdhana s'apprêtait à soutenir de ses armes la cause de son nouvel ami; mais déjà la nuit étendait son ombre sur l'arène. On se disperse, on s'éloigne, et pendant que Youdhichthira lui-même, rendant hommage à la noble attitude du rival de son frère, répète : « Non, sur la terre, il n'est point de » héros égal à Karna, » Kountî, délivrée de ses angoisses, sourit en son cœur à la gloire de Karna.

La popularité de plus en plus croissante dont jouissent les Pândavas, la brillante valeur qu'ils déploient aussi bien dans l'enceinte d'un tournoi que sur le champ de bataille, attisent encore la haineuse jalousie des Kouravas. Le vœu des habitants d'Hastinapoura est de voir sacrer dans l'hérédité du trône l'aîné des Pândavas, Youdhichthira, le roi de la justice. Douryôdhana s'effraye. Il supplie son père de déjouer les calculs ambitieux des fils de Pândou. Le faible vieillard hésite : il aime tendrement ses neveux, et serait heureux de leur légner un trône auquel il leur reconnait le droit de prétendre. Vaincu enfin par les pressantes sollicitations de ses enfants, il essaye de faire naître dans le cœur des Pândavas le désir de visiter la superbe ville de Vâranâvata. Vainement il

déguise cet exil sous l'apparence d'un voyage de plaisir, les Pândavas comprennent que le règne de Douryôdhana commence.

Avant de s'éloigner, ils vont prendre congé des femmes que leur âge vénérable désigne au respect de la jeunesse. Ils partent, non sans trouble, car un mystérieux avis de leur oncle Vidoura leur fait pressentir un vague mais imminent danger.

Arrivés dans leur nouveau séjour, ils ne peuvent, au milieu des raffinements d'un luxe princier, oublier la haine vigilante de Douryôdhana, ni les paroles significatives de Vidoura; ils savent que leur cousin ne se contentera pas de les voir vivre dans ce brillant exil.

La maison de laque qu'ils habitent est enduite de matières inflammables, et un affidé de Douryôdhana n'attend qu'un moment favorable pour la convertir, ainsi que ses hôtes, en un monceau de cendres. Youdhichthira a tout vu, a tout su. Les Pândavas dissimulent. Une année se passe pendant laquelle ils se ménagent une issue souterraine. Eux-mêmes mettent le feu à la maison de laque, qui ensevelit dans ses ruines l'espion de Douryôdhana. Les Pândavas s'échappent avec leur mère; et pendant qu'ils laissent Dhritarâchtra et le peuple dans la douloureuse persuasion de leur mort, pendant que l'on offre en leur honneur le sacrifice funèbre, les fugitifs, traversant le Gange sur une barque apostée par Vidoura,

pénètrent dans les forêts. C'est Bhîma, l'Hercule de l'Inde, qui porte sa mère, qui soutient ses frères.

Comme autrefois Râma, les Pândavas prenaient le chemin de l'exil, mais quel contraste! Quand les princes d'Ayodhyâ entrent dans la forêt, la nature se déploie à leurs regards attendris dans ses plus suaves attraits. Le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, l'ombre protectrice des bois, tout leur sourit, tout, jusqu'à cette belle nuit qui les invite à un doux repos, et dont la sérénité, le charme mélancolique répondent si bien à la disposition de leurs cœurs. Ils regrettent, il est vrai, ceux qu'ils laissent derrière eux; mais ils sont calmes, ils sont forts, car ils ont pardonné à ceux qui les ont frappés!

Maintenant, voyons quels furent les premiers pas des Pândavas dans les solitudes que pendant la nuit aussi ils traversaient, guidés par les constellations.

» Avec bien de la peine Bhîmaséna emporta sur » son dos, à travers des rocs et des précipices, sa » mère glorieuse, aux membres délicats, et vers le » soir ils allèrent dans un fourré où l'on trouvait peu » d'eau, de fruits et de racines, effrayant et rempli » d'oiseaux de proie et de bêtes fauves..... Le cré- » puscule y était terrible, le nombre d'oiseaux et de » quadrupèdes faisait peur; l'horizon était obscurci » sur tous les points par des vents hors de saison, » par des feuilles et des fruits arrachés,.... par des » arbrisseaux touffus et serrés, par de grands arbres

» innombrables recourbés et tortueux, aux masses de » branches agitées (1) ».

Ici le trouble de la nature répondait à celui du cœur des Pândavas. Quels désirs de vengeance ne devaient pas amasser dans leur sein ces heures lugubres, où toutes les tortures physiques et morales se réunissaient pour les accabler!

» Alors tourmentés par la fatigue et la soif, les » Pândous ne purent aller plus loin; car le besoin du » sommeil se fait sentir de plus en plus; tous ensemble » ils pénétrèrent dans cette grande forêt désolée, et » Kounti épuisée par le manque d'eau, dit alors à ses » fils, elle la mère des cinq Pândous, se tenant là au » milieu d'eux: « Je suis vaincue par la soif! »

Ce gémissement, ce cri de détresse brisent le cœur de Bhîma, le seul des cinq frères auquel sa force surhumaine laisse encore la faculté de sentir les souffrances d'autrui. Ce colosse en qui les instincts matériels devraient avoir étouffé les délicatesses du sens moral, ce colosse unit en ce moment à la ferme constance du héros la sollicitude inquiète et prévoyante de la mère. Non loin de là, un figuier sacré étend ses vastes rameaux. Bhîma dépose sous cet ombrage son cher fardeau, et le cri des grues lui révélant la proximité d'un étang, il ne tarde pas à découvrir la source tant désirée.

(1) Fragments du Mahâbhârata, traduits en français sur le texte sanscrit de Çalcutta, par Th. Pavie; Paris, Benjamin Duprat, 1844.

Il s'y abreuve, il y puise l'eau qui sauvera ceux qui souffrent encore sous le pipala, et malgré sa lassitude il vole vers eux. « Abattu par le chagrin et la » douleur, il soufflait comme un serpent. »

Mais Kounti et ses fils ont été surpris par le sommeil. Ils dorment étendus sur le sol, trouvant peut-être dans ce repos une trêve momentanée à leurs douleurs. Bhîma les contemple avec un sentiment d'amour mêlé d'amertume. Sa mère surtout occupe sa pensée. Il frémit de voir la noble princesse, habituée aux molles jouissances des cours, livrée à ce point aux rigueurs du sort qu'une couche de terre et un peu d'eau lui soient devenues le comble du bien-être. Et il sent un âpre besoin de tuer l'auteur de leurs maux.

Enfin il se décide à interrompre un sommeil que troublent sans doute de pénibles impressions, et à soulager de son rafraîchissant breuvage ceux qui se sont endormis, brûlants de soif, exténués de fatigue.

Depuis quelques jours les Pândavas erraient dans ces solitudes désolées. Une nuit, Kounti et quatre de ses fils dormaient, Bhîma veillait sur leur sommeil, quand du haut d'un arbre, le Râkchasa Hidimba aperçut les fugitifs.

Le cannibale, se délectant à la vue du repas qu'il convoite, ordonne à sa sœur Hidimba de tuer ces hommes et leur compagne, et de lui préparer de leurs corps un sanglant festin.

La Râkchasî, volant au commandement de son frère, est arrivée auprès de ceux qu'il lui a désignés. Longuement elle regarde Bhîma, l'athlète sous la protection duquel une famille entière repose en sécurité, au sein même du danger; et avec la tendresse, la pitié s'est glissée dans son cœur. Elle ne tuera pas celui qu'elle a choisi pour son époux :

« Jamais je ne remplirai le cruel commandement » de mon frère. L'amour conjugal est puissant, il » l'emporte sur l'amour fraternel. Quand je tuais, un » instant seulement durait le plaisir de mon frère et » le mien; mais, ne tuant pas, d'éternelles jouissances » m'attendent (1). »

Alors elle devient femme : elle est belle, et sur son front rougissant, sous ses paupières abaissées, luit ce charme qui seul consacre la beauté : la pudeur! Elle s'approche des fugitifs et interroge Bhîma :

---

(1) *Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel*, nebst anderen Episoden des Maha-Bharata; in der Ursprache zum erstenmahl herausgegeben, metrisch übersetz, und mit kritischen Anmerkungen versehen von Franz Bopp. Berlin, 1824.

Hidimba's Tod, zweiter Gesang.

Meines Bruders Befehl werd'ich, den grausamen, erfüllen nie.
Gattenliebe ist doch mächtig, siegt der Freundschaft zum Bruder ob.
Einen Augenblick nur währte meines Bruders und meine Lust,
Wenn ich tödte, doch nicht tödtend, blühet ewige Wonne mir.

Combien nous regrettons de faire perdre dans notre prosaïque traduction la poétique beauté de la version allemande! Nous avons dérobé à l'écrin de l'illustre indianiste d'outre-Rhin un diamant de la plus belle eau.....; mais, hélas! en passant par nos mains, il risque fort d'être redevenu charbon!

« D'où t'es-tu ainsi approché, et qui es-tu, ô toi, » prince des hommes! Quels sont ceux qui ici dor- » ment, hommes de figure divine? Quelle est ici, dis, » cette femme brune, svelte, d'un charme juvénile! » Elle dort ici dans la forêt, sans souci cependant, » comme dans sa propre demeure. Elle ne connaît » pas cette solitude, qui est habitée par les Râk- » chasas (1). »

Elle lui révèle les perfides desseins de son frère, et la mission qu'il lui a confiée. Elle lui avoue le sentiment qui a arrêté sa main, au moment où elle se disposait à obéir à l'ordre sanguinaire du cannibale :

« Je te sauverai, ô héros! de ce Râkchasa mangeur » d'hommes; nous habiterons tous les deux dans les » cavernes des montagnes; sois mon époux!..... » — Car je sais voler dans les airs, je vais où il me » plaît; jouis d'une affection sans égale, ici, là, par- » tout..... avec moi (2)! »

Mais Bhîma refuse. Et quel homme de cœur con-

---

(1) *Hidimba's Tod*, zweiter Gesang :

Woher bist du genaht also, und wer, o Fürst der Männer du!
Wer sind jene, die hier schlafen, Menschen von göttlicher Gestalt! —
Wer die Braune allhier, sage, die schlank', in jugendlichem Reiz!
Schläft hier im Walde doch diese sorgenlos, wie in eignem Haus.
Sie kennt nicht diese Einöde, die von Riesen bewohnet ist. —

(2) *Études sur l'Inde ancienne et moderne*, par M. Théodore Pavie. (*Revue des Deux-Mondes*, IVe article, 15 avril 1857.) Sous ce titre : *L'amour dans la forêt*, M. Pavie a analysé cet épisode avec cette hauteur de vues, cette vivacité de coloris, cette finesse de touche qui caractérisent ses productions aussi littéraires que savantes.

sentirait à abandonner ceux qui n'ont d'espoir qu'en lui, à les livrer en pâture aux monstres de la forêt, pendant qu'à l'abri du danger il jouirait lâchement du bonheur?

Qu'importe à Hidimba cet obstacle! Déjà l'amour a éveillé la charité. Elle sauvera la mère, les frères de celui qu'elle aime, et, par son pouvoir surnaturel, elle les emportera à travers les airs dans d'inaccessibles régions.

Offre inutile! Bhima ne fuira pas. Que la jeune fille s'éloigne ou lui envoie son frère : l'Hercule de l'Inde saura terrasser le géant.

Pendant cette lutte, le Râkchasa attendait. Las des longs délais qu'apporte sa sœur à l'exécution de ses ordres, il accourt.

De loin la Râkchasi voit arriver son frère. Ses instances auprès de Bhima deviennent plus pressantes encore. Qu'il éveille les siens, qu'il se hâte, car bientôt elle ne pourra plus arracher au cannibale les victimes que réclame son monstrueux appétit!

Conscient de sa force, Bhima demeure impassible : « Ne me fais pas l'injure, » dit-il à la jeune fille, « de croire que je suis un homme, et rien de » plus (1)..... »

— « Je ne te méprise pas, ô fort! » répond la négresse. « En figure, les hommes sont semblables aux

(1) *Études sur l'Inde ancienne et moderne*, par M. Th. Pavie.

» habitants des cieux; mais en force cependant les » géants leur sont supérieurs (1). »

Le Râkchasa a entendu ces derniers mots; il a vu sa sœur, transfigurée, tendre et suppliante, et vers elle il s'élance avec fureur.

— « Tu ne trembles donc pas, Hidimba, devant » mon courroux, ô insensée! Malheur à toi (2) !... »

Et l'outrageant, il menace la femme, qu'il accuse d'avoir jeté la première tache sur l'honneur du prince des Râkchasas.

Mais Bhima, souriant, arrêtant le nègre qu'emporte la colère, lui dit avec ironie :

« Pourquoi donc, Hidimba, les éveiller, ceux qui » jouissent d'un délicieux sommeil? Précipite-toi sur » moi, être vil! tout de suite, Râkchasa, ennemi des » hommes! sur moi le courageux; tu ne voudras pas » tuer une femme.....

» Ta sœur, ô cruel, honte de tous les géants! vint » certes là à ton commandement; elle me vit. A pré- » sent la craintive m'aime; non, elle ne déshonore » pas sa race!..... Maintenant, debout devant moi,

---

(1) *Hidimba's Tod*, dritter Gesang :

Ich verachte dich nicht, Starker! gleich den Himmlischen an Gestalt,
Den Menschen sind an Kraft aber überlegen die Riesen doch.

(2) *Idem.*

Zitterst du denn, Hidimba, nicht von meinem Zorn, o Thörichte!
Weh' dir.....!

» ô pervers ! — Tu ne voudras pas tuer une » femme (1). »

Défiant le Râkchasa, Bhîma déclare que bientôt, grâce à lui, les pèlerins traverseront librement la forêt purgée des monstres qui l'infestent.

Le nègre s'apprête à la lutte. Il ne frappera ceux dont il convoitait la chair et celle qui l'a trahi, qu'après avoir savouré le sang de l'homme qui les défend.

Les deux colosses s'étreignent. Déjà Bhîma a terrassé le monstre, dont le cri répété d'écho en écho ébranle les profondeurs de la forêt : « Pas de bruit, » lui dit Bhîma en le traînant sur le sol. « Ici reposent » mes frères d'un doux sommeil (2). » Le géant se défend encore, les deux adversaires s'entraînent réciproquement, brisant les arbres, déchirant les buissons.

Alors s'éveillèrent Kounti et les Pândavas.

---

(1) *Hidimba's Tod*, vierter Gesang :

Warum, Hidimbas ! denn wecken sie, die wonnigen Schlafs sich freun ?
Auf mich stürzte heran, Schnöder ! alsbald, Riese, der Menschen Feind !
Auf mich heran, den Muthvollen ; ein Weib wollest du tödten nicht. —
. . . . . .
Deine Schwester, o Grausamer ! Schande der Riesen allgesammt !
Kam auf deinen Befehl her ja, schaute meine Gestalt allhier.
Jetzo liebt mich die Furchtsame ; nein, sie entehrt nicht ihren Stamm !
. . . . . .
Mir stehe nun, o Ruchloser ! — Ein Weib wollest du tödten nicht.

(2) *Hidimba's Tod*, vierter Gesang :

Keinen Lärmen !..... schlafen hier meine Brüder sanft.

Les adversaires étaient loin ; mais les princes virent auprès de leur mère une femme jeune et belle. Surpris, ils l'admiraient. Kounti souriait et la regardait aussi. D'une voix douce, la princesse s'adressa à l'enfant des forêts :

« De qui es-tu fille, ô femme gracieuse, et qui es-
» tu, toi si charmante à voir? Dans quel but t'es-tu
» approchée ainsi? D'où es-tu venue aussi? Es-tu la
» déesse de cette solitude, ou une Apsara? Fais-moi
» savoir cela entièrement, et pourquoi tu t'arrêtes
» ici (1)? »

La jeune négresse, sentant le besoin de s'attirer la bienveillance de la mère de celui qu'elle aime, lui répond avec une humble déférence. Elle lui retrace la scène qui vient de se passer et lui montre dans le lointain le géant et l'adolescent, qui, dans une lutte suprême, essayent de se briser réciproquement.

Les Pândavas accourent sur le lieu du combat. Excité encore par Ardjouna, Bhîma, étreignant le monstre, le fait rapidement tourner cent fois sur lui-même; puis il s'écrie :

« En vain de chair d'homme te nourrissant, en vain
» tu t'es engraissé, homme vil! En vain! tu as mérité

(1) *Hidimba's Tod*, vierter Gesang :

Wessen bist du, o Anmuth'ge, und wer, so reizend anzuseh'n?
In welchem zweck genaht also? woher bist du gekommen auch?
Ob du von dieser Einöde die Göttin, oder Apsaras?
Solches verkünde mir sämmtlich, und warum du allhier verweilst?

» la mort! En vain! il te faut mourir sur-le-champ (1)! »

Ardjouna se disposait à lui prêter son aide; mais déjà le robuste Arya avait écrasé le nègre.

L'orient se colorait des teintes rosées du matin. Une ville se dessinait dans le lointain; les Pândavas joyeux en prirent le chemin avec leur mère.

La Râkchasî les suivait.

Mais Bhîma, méconnaissant les sentiments qui attirent à lui la jeune négresse, la repousse avec mépris. Il attribue à l'intention de venger son frère son désir de l'accompagner. Youdhichthira, juste et bon, lui reproche cet acte de brutalité :

« Même dans ta colère, ô héros, ô Bhîmaséna, » garde-toi de maltraiter une femme; observe toujours » la justice, qui passe avant le soin de sa propre con- » servation. — Tu as mis à mort le très-puissant » ennemi qui venait à nous pour nous tuer; mais la » sœur de ce monstre, que pourrait-elle contre nous » dans sa colère? »

Hidimba s'incline avec reconnaissance devant Youdhichthira, le roi de la justice. Puis, humble, suppliante, elle essaye de fléchir Kounti. Elle est seule, sans appui, sans protecteur. Pour sauver Bhîma, elle a perdu son frère, elle a abandonné sa famille et sa race. Maintenant elle mourra si celui à

(1) *Hidimba's Tod*, vierter Gesang :

Umsonst von Menschenfleisch lebend! umsonst gemästet, schnöder Wicht! Umsonst! du bist des Tods würdig! Umsonst! sterben musst du sogleich

qui elle a tout sacrifié la repousse. Que Kounti, femme et mère, ait pitié de l'amour qui l'entraîne vers son fils. Qu'elle la prenne comme esclave même, Hidimba y consentira, elle, la princesse des Râkchasas; mais que la mère des Pândous l'unisse à Bhima. Qu'avec son jeune époux l'enfant des forêts passe encore d'heureux jours dans ses demeures enchantées. A un moment fixé, elle rendra à Kounti, aux Pândavas, celui qui pendant quelque temps lui aura donné le bonheur; mais toujours du cœur, de la pensée, elle suivra une famille qui aura été la sienne; elle veillera sur elle, et la sauvera à l'heure du danger.

Ébranlé, convaincu par Youdhichthira, qui l'engage à avoir pitié de la pauvre et naïve enfant, Bhima consent à cette passagère union. Il quitte sa famille, il suit sa compagne, qui l'entraîne au loin dans de féeriques bocages encaissés entre des montagnes.

Après l'avoir fait vivre dans les plaisirs de cette délicieuse retraite, la Râkchasî, fidèle à sa promesse, laissa s'éloigner à jamais celui qu'elle aimait jusqu'à lui sacrifier sa tendresse même.

Un fils était né de cette alliance entre le prince âryen et la négresse. C'est ainsi que s'altérait la pureté classique du type indo-européen, et que s'infiltraient dans les conquérants les farouches instincts des vaincus.

D'après les conseils de Vyâsa, les Pândavas avaient cherché un asile auprès d'un brahmane d'Ekatchakrâ.

Ils ne s'astreignaient pas à la régulière existence des cités. Revêtus de l'habit religieux, ils parcouraient les forêts, les campagnes, recevant les aumônes que doit tout pieux Hindou au bramatchâri (1). Le soir ils rapportaient à leur mère leur récolte de la journée, et Kounti, en donnant la moitié à Bhima, l'athlète à l'appétit dévorant, partageait la seconde entre ses autres fils.

Depuis quelque temps, les fugitifs vivaient dans cette quiétude. Les Pândavas étaient sortis pour quêter leur nourriture du jour. Bhima était, par exception, resté auprès de sa mère.

Un bruit de sanglots, de voix brisées, frappe l'oreille de la princesse. Ces gémissements partent de la chambre qu'occupe la famille du brahmane. Kounti était femme; une douleur l'attirait, soit pour la partager, soit pour y remédier.

Quelle joie elle éprouverait, dit-elle à Bhima, de consoler le vertueux brahmane, de lui rendre le bonheur en échange de la généreuse hospitalité qu'il leur accorde! Bhima a compris le vœu de sa mère : ce vœu est devenu le sien; mais que d'abord ils

(1) C'est le nom que porte le brahmane pendant son noviciat; il doit consacrer ce temps à l'étude, au renoncement, à la mendicité. Le mariage ouvre pour lui la seconde période de sa vie religieuse : il devient Grihastha, maître de maison. Pendant la troisième, il vit dans les forêts : il est Vanaprastha, anachorète. Pendant la quatrième et dernière période, il demande encore sa subsistance à la pieuse charité des autres castes; il est Bhikchou, religieux mendiant.

sachent tous deux quel est le danger à combattre et à vaincre.

Les cris de désespoir deviennent plus déchirants. La princesse pénètre dans l'appartement du brahmane, et s'y tenant dans l'ombre, elle voit et entend tout.

Un péril imminent planait sur cette famille, dont les membres se disputaient le suprême bonheur de mourir l'un pour l'autre.

Le brahmane maudissait la vie, cette source inépuisable de larmes, et à laquelle cependant l'homme espère puiser la félicité.

« Moi-même, tu le sais, ô brahmine, » ajoutait-il, « je t'ai tenu autrefois ce langage : « Allons là où le » bonheur nous attend! » — Mais tu ne voulus point » m'écouter : « Ici je suis née, ici j'ai grandi; ici » habite encore mon père..... »

» Ton père âgé s'en est allé au ciel; de même, ta » mère n'est plus depuis longtemps, ainsi que les » proches que tu comptais autrefois..... Quel avan- » tage avions-nous à demeurer ici? Toi qui aimais tes » parents, mais qui n'as pas écouté ma voix, tu as été » frappée par la perte de ces parents, qui fut aussi » pour moi un sujet de profonde affliction.

» Aujourd'hui, c'est ma propre mort qui se pré- » pare; car je ne pourrais consentir à livrer un des » miens, tandis que je vivrais moi-même en homme » égoïste et cruel.

» O toi que j'ai choisie légalement et que j'ai » épousée suivant les rites sacrés, femme vertueuse et » soumise, toujours semblable à ma mère! Amie qui » m'as été donnée par les Dévas comme un constant » et suprême refuge, et accordée par tes parents pour » partager mes devoirs de chef de maison! Toi, » noble de naissance et de conduite; toi, la mère de » mes enfants, non, je ne pourrais te sacrifier pour » sauver ma propre vie, épouse bonne, irréprochable » et dévouée (1)! »

Et pourrait-il sacrifier ce fils, frêle enfant à peine sorti du berceau et en qui réside le salut éternel de ses ancêtres et le sien? Pourrait-il sacrifier cette fille qui répand dans sa demeure un parfum d'innocence et de joie, cette fille qui, elle aussi, peut lui donner le Ponttra, le sauveur de l'enfer? Mais s'il expire, que deviendront les orphelins? Ah! que la mort les prenne tous ensemble : c'est là son dernier espoir.

La voix de l'épouse s'élève alors, ferme, austère, consolante.

Pourquoi le brahmane se désole-t-il comme un homme de caste inférieure? Qu'importe la mort à celui qui connaît le secret de la vie?

« Repousse donc avec sagesse la désolation qui t'ac- » cable... c'est moi qui partirai! »

---

(1) *Des portraits de femmes dans la poésie épique de l'Inde.* Fragments d'études morales et littéraires sur le Mahâbhârata, par Félix Nève; Bruxelles, 1858.

Le sacrifice de soi-même à l'amour conjugal, tel est le devoir permanent de la femme. La mort volontaire de la brahmine lui assurera ici-bas une glorieuse renommée, là-haut une éternelle récompense, et attirera sur la tête de son époux les bénédictions du ciel.

« Tu as obtenu de moi, ô brahmane, ce que l'on » attend d'une épouse, une fille et un garçon que » voilà..... Je suis donc aujourd'hui libre de toute » dette envers toi! Or, tu as la force de nourrir et de » protéger ces deux enfants, tandis que moi, moi » seule, je serais incapable de les défendre et de les » soutenir! »

Privés du chef de maison qui est leur force morale, leur sécurité matérielle, la veuve et les orphelins mourraient.

« Laisse-moi partir, ô homme vénérable, mais » protége mes deux enfants! »

Quel danger d'ailleurs court-elle? Aux Râkchasas même l'honneur défend de tuer une femme! Que par un autre hymen le brahmane s'impose de nouveaux devoirs. Qu'en vivant il arrache à la mort ses deux enfants!

Le brahmane pressait sa femme sur son sein, tous deux confondaient leurs larmes, quand la jeune fille, déchirée par le spectacle de leur douleur, fit entendre sa douce voix :

« Pourquoi donc, dans votre profonde affliction,

» pleurez-vous comme des gens sans aucun appui?
» Écoutez ma voix et vous reprendrez courage. C'est
» en toute justice que je puis être sacrifiée par
» vous..... en me sacrifiant comme je dois l'être,
» sauvez par moi seule tous les autres ! »

Ce ne sera point en mettant au monde le Pouttra, le sauveur de l'enfer, qu'elle ouvrira le ciel aux mânes de ses ancêtres : c'est en préservant par sa mort la vie de son père, la vie de son frère, qu'elle assurera à ses aïeux, les Sraddhas, les sacrifices funèbres par lesquels leurs âmes, arrachées à la douloureuse perspective de la transmigration, jouiront de la bienheureuse éternité.

« Un fils est un autre soi-même, une épouse est
» une amie, mais une fille est un sujet d'affliction :
» délivre-toi de cette affliction, et laisse-moi libre dans
» l'accomplissement d'un devoir ! Qu'adviendra-t-il?
» Du moment où je serai séparée de toi, ô mon
» père, je ne serai plus qu'une pauvre fille sans pro-
» tecteur, errant d'un lieu à un autre..... »

Elle continue, mais sa voix expire dans les pleurs, et le père et la mère exhalent de longs gémissements.

Le fils regardait de ses grands et beaux yeux sa famille en larmes. Il voudrait, de sa voix à peine habituée à la parole, dire ce que son cœur lui inspire; et avec cette ravissante et involontaire hésitation qui donne au langage de l'enfance tant de grâce naïve et touchante, il semble annoncer le salut

à ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie : « Ne pleure » point, mon père ! ne pleure point, ma mère, ni » toi, ma sœur ! » Comme un gai rayon de soleil traversant les sombres nuages, il saute au milieu du groupe, saisit un brin d'herbe, et triomphant et joyeux, il s'écrie : « Avec cela je vais tuer ce Râkchasa » le mangeur d'hommes ! »

C'était le bouton s'entr'ouvrant sous l'influence d'une brise fécondante, d'une lumière vivifiante : c'était l'âme de l'enfant naissant aux nobles sentiments dont elle respirait la pure atmosphère, dont elle recevait la douce chaleur.

A ce cri de bonheur, à cet élan vraiment sublime dans sa naïve simplicité, les affligés ont senti se dissiper momentanément leur chagrin.

C'en était trop. Kounti ne peut résister à la voix de son cœur, elle s'avance.

Pourquoi cet effroi, cette douleur? Quel péril menace ses hôtes ?

C'est qu'un Râkchasa a prélevé sur la contrée un horrible impôt. Chaque famille est tour à tour obligée de lui fournir un homme pour sa nourriture, et c'est le brahmane qui en ce jour doit payer ce cruel tribut.

La résolution de Kounti est prise. Une femme, une jeune fille, un enfant ne rachèteront pas au prix de leur vie celle de leur protecteur. Kounti a cinq fils : l'un d'eux partira.

Le brahmane repousse avec énergie cette offre généreuse. Jamais il ne consentira à livrer en échange de la sienne la tête d'un hôte, d'un brahmane. Ce serait une lâcheté, ce serait un crime.

Mais Kounti qui connait la force du Pândava, vainqueur d'Hidimba, maintient avec fermeté sa décision : Bhîma se dévouera.

Quand reviennent les Pândavas, ils frémissent du danger auquel va témérairement s'exposer leur frère. Youdhichthira pénètre secrètement auprès de sa mère, et lui demande à quelle impulsion cède Bhîma?

« C'est par mon ordre, ô dompteur des ennemis ! » répond la princesse, « qu'il accomplira un grand » devoir pour le salut d'un brahmane et pour la déli- » vrance de cette ville ! »

Youdhichthira reproche sévèrement à sa mère de compromettre la vie de leur plus précieux défenseur. Le malheur aurait-il affaibli les facultés intellectuelles de Kounti?

Non, ce n'est pas à la mort que la noble femme envoie son enfant, c'est à la victoire, car elle s'est souvenue des exploits de Bhîma :

« La force de Bhîma m'est donc bien connue » d'avance, ô fils de Pândou ! Quand j'ai formé le » dessein de rendre service à ce brahmane, je ne me » suis point décidée par passion, par ignorance ou » par folie, mais c'est avec intelligence du devoir

» que ma résolution a été prise. Deux avantages vont » en résulter pour nous, ô Youdhichthira? Le droit » de la reconnaissance pour l'hospitalité reçue, et » l'accomplissement d'un acte de grande vertu. »

En défendant une sainte cause, Bhima se rendra digne du ciel. Kounti le veut, il en sera ainsi.

Et Youdhichthira, le roi de la justice, s'incline devant l'héroïque décision de sa mère.

Le lendemain les habitants d'Ékatchakrâ virent gisant dans la poussière le cadavre du Râkchasa. A qui devaient-ils leur salut? Ils l'ignorèrent, car les Pândavas, de peur d'être reconnus, avaient recommandé à leur hôte le plus grand secret sur cet événement.

C'est à la suite de ces aventures que les Pândavas assistent au Swayambara de Drâupadi (1), et qu'Ardjouna conquiert sur les rois ses rivaux la vierge née de l'autel (2).

L'attitude des Pândavas au Swayambara de la belle Pâutchâlienne a révélé leur brillante person-

(1) Voir plus haut, Ire partie, chap. II.

(2) Drâupadi était née, avec son frère Drichtadyoumna, de la flamme du sacrifice. C'était une incarnation de Lakchmi. On l'appelait aussi Krichna, la noire, parce que la fumée de ce feu avait obscurci sa peau.

nalité. Dhritarâchtra apprend avec bonheur que les neveux qu'il pleurait vivent encore, dignes toujours de leur race. Il les appelle à lui, et partage son royaume entre eux et ses fils.

C'est à Indraprastha, l'antique Dehli, que s'établit le centre de la domination de Youdhichthira. Grâce à ses conquêtes, à celle de ses frères, sa suzeraineté est reconnue, dans un râdjasoûya ou sacrifice royal, par les rois qu'ont vaincus les Pândavas. On voit ici se développer la grande figure de Krichna, ce souverain de Mathoura que le merveilleux légendaire devait transformer en une incarnation de Vichnou. Ardjouna venait d'épouser, selon le rite râkchasique, la belle Soubhadrâ, sœur de ce prince, et Krichna, pardonnant à l'ami qu'il aimait tendrement, l'avait lui-même ramené à Indraprastha, et avait de sa présence soutenu le sacrifice royal.

Ce n'était là qu'un temps d'arrêt dans la malheureuse destinée des Pândous.

La famille royale d'Hastinapoura avait assisté au râdjasoûya, et le triomphe de Youdhichthira avait ulcéré la plaie dont la jalousie meurtrissait le cœur de Douryôdhana. Le prince dépérissait. Son oncle Çakouni lui offrit de perdre les Pândavas par une arme terrible, le jeu; le jeu, cette fiévreuse passion que, dès les temps védiques, nous avons vue consumer les Aryas.

Douryôdhana accepta avec joie, et les Pândavas furent invités à la cour d'Hastinapoura.

Youdhichthira, pris au piége, joue follement, frénétiquement ses richesses, son royaume, ses frères, lui-même. « Gagné!... Gagné!... Gagné!... » tel est à chaque coup le cri infernal de Çakouni. Que jouera-t-il encore, le roi de la justice qu'aveugle maintenant une délirante passion? Il jouera Draûpadi, la chaste femme née de l'autel! Et les vieillards témoins de ce scandale se lèvent et manifestent leur indignation par des cris ou des larmes. Les Kouravas laissent éclater leur joie.....

« Gagné! » s'écrie encore Çakouni, « et pour la » dernière fois (1)! »

Par l'ordre de Douryôdhana, son frère Douhçâsana traine Drâupadi par les cheveux au milieu de la noble assemblée. Éperdue de honte, frémissante de courroux, elle n'a que ses larmes pour défense. Qui donc la protégerait? Des esclaves? car tel est le seul titre qui désormais appartienne aux fils de Pândou. Alors une prière que ne prononcent pas ses lèvres, mais que crie son cœur, s'élance ardente vers Vichnou : « O toi qui, sous la forme de Krichna, es aimé » des filles des bergers, — les Kourous m'insultent;

(1) *Études sur l'Inde ancienne et moderne*, par M. Théodore Pavie. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1857.)

» ne le vois-tu donc pas, ô dieu à l'abondante che-
» velure?... Moi qui vais m'abîmer dans l'océan de
» leurs insultes, soutiens-moi, ô toi qu'adorent les
» mortels! O Krichna! Krichna! ô toi le grand
» ascète, ô toi l'âme du monde, sauve-moi, voici
» que je vais périr au milieu des Kourous. » Et
Krichna, troublé, ému, a entendu ce suprême appel,
et par un miracle a manifesté sa présence. . . .

. . . . . .

Une indescriptible émotion électrise l'assemblée,
d'où s'élève en l'honneur de la princesse outragée
un chœur de louanges et de cris d'admiration. Mais
Bhîma, transporté d'une véhémente colère, s'écrie
d'une voix qui vibre dans tous les cœurs et les glace
d'effroi :

« Retenez bien la parole que je vais prononcer, ô
» guerriers qui habitez la terre, parole qui n'a jamais
» été dite par d'autres hommes, et qu'aucun autre ne
» fera entendre! — Et si, après l'avoir dite, je ne
» l'accomplissais pas, ô maîtres de la terre, que je
» n'obtienne jamais d'aller là où sont allés mes
» aïeux! — De ce pécheur, de ce pervers insensé qui
» déshonore la famille, je jure de boire le sang, après
» lui avoir brisé la poitrine dans un combat. »

Il devait se souvenir de ce serment, qu'au besoin
Drâupadî lui eût rappelé.

Dhritarâchtra frémit. Il appelle à lui Drâupadî, et
laisse à son choix la grâce qu'il veut lui accorder. Pal-

pitante encore de courroux, elle réclame sa liberté, celle des Pândavas. Qu'ils rentrent dans leur royaume, elle sera satisfaite! Et le vieux monarque accède à ses vœux.

Les Kouravas ont offert à Youdhichthira une revanche, et malgré une première et funeste expérience, le râdja joue encore. S'il perd, les Pândavas et Drâupadî s'exileront. Ils passeront douze années dans les forêts, une treizième où ils voudront, mais déguisés, inconnus. Cette dernière condition étant remplie, — et c'est là ce que les Kouravas se promettent d'empêcher, — alors seulement les fils de Pândou, relevés de leur serment, seront libres de rentrer dans leur patrie, d'y reprendre leur rang.

Et Youdhichthira perd encore.

Quand s'éloignent les Pândavas, Ardjouna se sépare momentanément de ses frères, de sa compagne, afin d'obtenir par la pratique des austérités les armes divines à l'aide desquelles, au jour de la vengeance, il pourra vaincre les Kouravas. A la suite de cette pénitence accomplie sur les sommets neigeux de l'Himâlaya, après avoir soutenu un combat contre Çiva, déguisé en montagnard, il est transporté au Swarga dans le char d'Indra. Mais ni l'immensité peuplée de myriades d'étoiles, âmes des bienheureux, ni les ber-

ceaux de feuillage du Nandana sous lesquels se jouent les Apsaras, et où, par une touchante allégorie, le parfum des vertus se confond avec celui des fleurs; ni l'amour de son père Indra, ne peuvent lui faire oublier le lieu d'épreuves où souffrent ses frères, où vit encore sa mère. Résistant aux plus enivrantes séductions, il redescend sur terre (1).

Dans l'antique domaine des Aryas, non loin de la rivière Saraswatî, sous les ombrages de la forêt Kâmyaka, s'écoulaient ces longues années d'exil auxquelles par leur faute étaient condamnés les Pândavas. Ils les employaient à courir les bêtes fauves, et cette vie aventureuse, indépendante, plaisait à leur caractère énergique et fier. Ils étaient libres, ils se sentaient forts.

Les Pândavas se livrent au loin à une chasse dont ils destinent le produit aux brahmanes qui les ont suivis dans leur exil, et à la garde desquels ils viennent de confier leur compagne.

Soudain la forêt s'anime d'un bruit inaccoutumé. C'est que Djayadratha, le roi des Syndhiens et des Sauviras, la traverse avec un cortége de princes. Il cherche une épouse, le monarque que déjà cependant l'hymen unit à la fille de Gândhârî.

(1) Cet épisode a été traduit par M. Bopp, Cf. *Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel;* Berlin, 1824.

Sur le seuil de l'ermitage se tenait alors debout Drâupadî, dans son éblouissante beauté, sa grâce sévère et séduisante, « illuminant les profondeurs du » bois, comme l'éclair illumine un nuage sombre (1). » Est-ce une vierge divine, ou une Apsara, ou cette Mâyâ, illusion créée par les dieux pour décevoir les mortels? Djayadratha veut le savoir, et il envoie à celle que déjà il espère pour compagne, le roi Kôtikâsya.

Drâupadî, voyant s'élancer vers elle sur un char le royal messager, saisit, en signe d'alarme peut-être, une branche de kadamba (2).

Rassurée par l'étranger qui, avec une courtoise déférence, décline son nom, celui des illustres voyageurs qu'il lui montre dans le lointain, la jeune femme, abandonnant le rameau que dans sa terreur elle a étreint, s'enveloppe des plis soyeux de son vêtement, et répond à Kôtikâsya avec une dignité que tempère une bienveillante expression :

« O fils de roi, plus je pense, plus je m'assure » qu'une femme telle que moi ne doit point te parler. » Or, il n'y a ici personne, ni homme, ni femme, » pour te répondre; car je suis seule maintenant. » Cependant je consens à le faire. Écoute-moi donc. » Car autrement, comment, seule dans la forêt, ose-

(1) Fragments du Mahâbhârata, traduits du sanscrit en français, par A. Sadous.

(2) *Nauclea orientalis.*

» rais-je te parler, attachée comme je le suis à mon » devoir ? »

Se nommant alors, nommant aussi ses compagnons, elle invite, au nom des Pândavas absents, le royal cortége à se reposer dans l'ermitage.

Pendant que Drâupadî dispose son humble demeure pour y recevoir les nobles hôtes qui s'y vont arrêter, Djayadratha, que Kôtikâsya a informé du résultat de sa mission, pénètre dans l'ermitage.

C'est en l'interrogeant avec un respectueux intérêt sur la santé des Pândous que le roi des Sauviras aborde la princesse. Touchée de cette bienveillante question, Drâupadî y répond avec grâce et douceur, offre au roi l'eau pour ses pieds et une grande quantité de gibier.

Mais quand Djayadratha lui avoue le but de sa visite, quel changement dans l'attitude de la jeune femme ! Le sang afflue à ses joues, la flamme jaillit de son regard, et de sa lèvre frémissante s'échappe le cri de révolte de l'honneur outragé. Plus belle que jamais, comme Sitâ, elle défend son devoir. Mais à la différence de l'épouse de Râma, la douleur ne parle point en elle, la colère seule l'anime. On admire ce noble courroux, mais il n'inspire pas ce tendre intérêt qu'éveillent les larmes de Sitâ, les déchirants appels qu'elle adresse à l'époux, au frère qui ne peuvent l'entendre. Même dans les élans d'indignation qu'arrache à la reine d'Ayodhyâ l'offense faite à

sa vertu, même dans sa force morale, on devine la faiblesse de la femme. Drâupadî ne pleure pas, et quand Djayadratha, irrité de ses menaces, de ses dédains, lui dit : « Tiens un langage suppliant, et tu » retrouveras la faveur du roi des Sauviras, » c'est avec un souverain mélange de fierté, d'ironie, de fermeté, qu'elle lui répond :

« Je suis forte, et le roi des Sauviras m'estime bien » faible. Croit-il que sa violence me touche? Je ne » tiendrai pas un discours suppliant au roi des Sau- » viras..... »

Elle arrête sur lui un menaçant regard, elle appelle Dhaumya, le pourohita ou prêtre domestique; elle renverse même le monarque, qui pour l'entraîner a saisi son vêtement. Mais au moment où elle se prosterne devant le pourohita accourn à ses cris, elle est contrainte de monter dans le char de son ravisseur. Un soupir soulève son sein, mais, résignée, elle attend une prompte délivrance.

Cet espoir n'est point trompé. Les Pândavas, que de tristes pressentiments ont ramenés à l'ermitage, ont été instruits par une suivante de Drâupadî de l'outrage qu'ils ont reçu dans la personne de leur compagne. Ils courent sur les traces du ravisseur, l'atteignent, et, seuls contre les princes et leur suite, ils frappent, renversent, tuent hommes, éléphants, chevaux, et abandonnent cette sanglante

pâture aux oiseaux de proie qu'attire l'odeur du carnage.

Djayadratha, après avoir laissé Drâupadî sur le champ de bataille, s'enfuit dans les profondeurs de la forêt.

Youdhichthira refuse de frapper en lui l'époux de sa cousine Douhchalâ, sœur de ses mortels ennemis : « Il ne faut pas, dit-il, tuer le roi des Syndhiens, » quelque pervers qu'il soit, au nom de Douhchalâ et » de la glorieuse Gândhâri. »

Le rôle de Drâupadî est ici dépourvu de cette grandeur qui pardonne à l'ennemi vaincu. Surexcitée par l'idée du danger auquel elle vient d'échapper, c'est avec une sauvage énergie qu'elle incite les Pândavas à achever sa vengeance. « Si même, » leur dit-elle, « il vous suppliait dans le combat, ne l'épargnez » jamais. »

Le râdja Youdhichthira la ramène à l'ermitage, pendant que Bhima et Ardjouna poursuivent le roi des Syndhiens. Ils l'atteignent. Bhima, dont la violence est l'aveugle instrument de Drâupadî, va le tuer, mais le généreux Ardjouna, retenant son bras, lui rappelle l'ordre de leur frère aîné.

Youdhichthira et Drâupadî voient arriver le jeune monarque enchaîné et la tête rasée : « Qu'on le » délivre, » prononce Youdhichthira. Mais Bhima répond : « Que Drâupadî répète cette parole. Ce

» misérable est l'esclave des fils de Pândou. » Drâupadi se tait. Youdhiehthira réitère son ordre. La jeune femme regarde le miséricordieux roi de la justice, et, redevenue maîtresse d'elle-même, elle répète après lui, s'adressant à Bhima : « Délivre cet homme, » que de roi tu as fait esclave. »

Quand expirent leurs douze années d'exil dans les forêts, les Pândavas doivent, selon leur pacte avec Douryôdhana, vivre une année inconnus. Ils passent ce temps à la cour de Virâta, roi de Matsya, sous des déguisements qui sont loin de laisser soupçonner la noblesse de leur origine.

Pendant une campagne du roi de Matsya, Douryôdhana et ses alliés envahissent son territoire, et lui enlèvent de nombreux troupeaux de vaches.

Au fond de son gynécée, Bhoûmimdjaya, fils de Virâta, est instruit de ce désastre par le chef des bergers, qui le somme de déployer la bannière royale au lion d'or, et de reprendre aux auteurs de la razzia leur précieux butin. Lâche et fanfaron, fier d'être appelé au combat devant ses femmes, le jeune prince se vante d'écraser à lui seul l'armée ennemie..... Mais, hélas! comment faire? Le cocher qui devrait guider son char vient d'être tué, et Bhoûmimdjaya, mordant avec impatience le frein qui retient sa belli-

by Google

queuse ardeur, ne peut se mettre en marche sans avoir remplacé cet indispensable auxiliaire.

Le danseur Vrihannala a avidement écouté les paroles de Bhoûmimdjaya; c'est Ardjouna. Il voit dans cet incident l'occasion de quitter pour la cuirasse ses vils habits de femme, de se venger de ses ennemis, de redevenir enfin prince et Kchattriya.

» Et comme il avait passé le temps fixé par le vœu, » il s'adressa à son épouse bien-aimée (1), la fille de » Droupada, la Pântchâlienne délicate née de l'autel, » femme véridique et sincère, qui se plait à être » agréable à son époux; et lui, qui connait toute » chose, joyeux de ce qu'il vient d'entendre, il dit en » secret à Drâupadi :

» Va bien vite de ma part, ô toi qui es belle, et » dis en parlant de moi au fils de Virâta : Celui-ci a » été jadis le cocher favori d'Ardjouna; il est robuste, » plein d'une expérience acquise dans de grandes » batailles, et il saura conduire ton char (2). »

Drâupadi entre au moment où Bhoûmimdjaya, se comparant complaisamment à Ardjouna devant son auditoire féminin, se livrait à ses bravades avec le plus de forfanterie. Désirant mettre un terme à un parallèle qui la blesse, elle s'empresse de faire briller

(1) Draûpadi était employée comme couturière dans le palais de Virâta.

(2) Fragments du Mahâbhârata, traduits en français, par Théod. Pavie; Paris, Benjamin Duprat, 1844.

à ses yeux l'habileté de Vrihannala, et le prince charge sa sœur Outtarâ d'implorer le secours du précieux serviteur.

La jeune fille vole auprès d'Ardjouna. Sa grâce naïve et distinguée, son esprit vif et délié sont décrits avec amour par le poëte. Elle s'arrête auprès de celui auquel elle doit les talents qui ajoutent leur prestige à celui de la beauté, et Vrihannala sourit à son élève chérie.

» Quel objet t'amène ici, belle femme aux yeux de » gazelle, au collier d'or? Pourquoi viens-tu en con- » rant? Pourquoi ton visage paraît-il ainsi inquiet? » Dis-le-moi vite, ô jeune fille! »

Avec un séduisant abandon, Outtarâ transmet à son fidèle serviteur la prière de son frère. « Et, ter- » mine-t-elle, si tu n'agrées pas la demande que je » te fais, ainsi invité par lui avec amitié, j'en perdrai » la vie. »

Le Pândava bondit, et la jeune fille, ravie du succès de sa démarche, ne se doute pas, en voyant l'empressement de Vrihannala à lui obéir, des secrets motifs qui électrisent Ardjouna.

Accompagnés des souhaits de bon augure des femmes et des jeunes filles du palais, le prince et son cochier quittent la ville. La bravoure d'Ardjouna, que fait ressortir davantage encore la poltronnerie de Bhoûmimdjaya, triomphe de l'ennemi, et vaut au prince royal les louanges enthousiastes du chœur

charmant des vierges, qui, dirigées par Outtarâ, sont allées au-devant de lui.

Peu de temps après, Viràta apprenait quel était le vengeur de son royaume; il offrait sa fille au héros dont le nom et le rang lui étaient révélés, et celui-ci refusait. Naguère ses fonctions l'avaient appelé dans le gynécée; c'était sous sa direction qu'Outtarâ s'était initiée aux arts; elle l'aimait et le vénérait comme un précepteur. Mais Ardjouna demande et obtient la main de la princesse pour son fils Abhimanyou (1). Ainsi toujours il chérira en père la jeune fille qui se confiait filialement à lui.

L'alliance du roi de Matsya était d'un précieux secours aux Pândavas, qui, dégagés de leur serment, se disposaient à rentrer dans leur patrie, la vengeance au cœur, les armes à la main.

Des deux côtés, tout en entamant des négociations, on se préparait à la guerre. L'Inde entière s'était levée, et se partageait entre les branches rivales, qui allaient s'en disputer la suprématie.

Krichna, que les mêmes liens de parenté unissaient aux Kouravas et aux Pândavas, essaya inutilement d'amener un rapprochement entre les deux lignes collatérales.

---

(1) Abhimanyou était issu du mariage d'Ardjouna et de Soubhadrâ, sœur de Krichna.

Drâupadi, de même que son frère, le roi des Pântchâliens, repoussait toute idée de paix (1). Elle ne pouvait oublier les insultes dont l'avaient accablée les fils de Dhritarâchtra, lors de cette première scène de jeu où Yondhichthira avait perdu jusqu'à sa liberté. Bhima aussi se souvenait de son serment.

Trop d'outrages leur avaient été prodigués, trop de douleurs avaient fait saigner leur cœur, trop de désirs de vengeance fermentaient en eux depuis de longues années, pour qu'il fût possible aux Pândavas de placer sans arrière-pensée leurs mains dans celles de leurs perfides ennemis. D'ailleurs, une première expérience ne leur avait-elle pas appris combien serait précaire une réconciliation?

Le moment de l'explosion était imminent.

Un suprême effort fut tenté par Krichna. Il se rendit à Hastinapoura, alla consoler Kounti, et offrir une dernière fois la paix aux Kouravas.

On s'assembla, on délibéra. Dhritarâchtra, Bhîchma, Vidoura, Drôna aspiraient à la réconciliation; mais Douryôdhana, repoussant toute proposition, quitta la salle du conseil, et ses frères le suivirent.

On eut recours à la médiation de Gândhârî; on espéra que la pieuse et noble femme aurait sur cet esprit violent et aigri une influence douce et bienfaisante; on crut que c'était à une main maternelle

(1) Conf. Monier Williams, *Indian epic poetry*, 1863.

qu'il appartenait de toucher, sans la déchirer davantage, la plaie qui ulcérait le cœur de Douryôdhana. A la voix de la reine, le prince rentra; mais quand Gândhâri le supplia de partager son royaume avec ses cousins, sa colère ne connut plus de bornes, et une seconde fois il se retira (1).

En vain Krichna tente, avant de quitter Hastinapoura, d'attirer Karna aux Pândavas; en vain Kounti, révélant à ce fils sa naissance, le supplie de ne point se rendre fratricide; Karna, d'abord indécis, cède à un faux point d'honneur. Il restera fidèle aux Kouravas; mais il évitera de se rencontrer dans la mêlée avec tout autre Pândava qu'Ardjouna.

C'était un souvenir du tournoi d'Hastinapoura.

Alors commence cette lutte effrayante que le poëte a décrite avec des traits d'une si saisissante vigueur, dépeinte avec des couleurs d'un si sombre éclat, que l'imagination, vivement et étrangement frappée, en conserve longtemps la lugubre impression.

Dans le champ de la loi, le Kouroukchétra, les deux partis sont en présence. Bhichma, l'oncle de Pândou et de Dhritarâchtra, a accepté à regret le commandement de l'armée des Kourous. Il vient de jeter un long cri de guerre, c'est le signal de la ba-

(1) Conf. Monier Williams, *Indian epic poetry*.

taille où vont s'entre-tuer ses petits-neveux. Les conques, les timbales, les fifres, les tambourins retentissent.

Le moment est solennel. Ardjouna sent le besoin de se recueillir; il prie Krichna qui guide son char de le conduire entre les deux armées. A la vue des parents, des amis qu'il va combattre, l'indomptable héros se trouble, ses yeux se remplissent de pleurs, il se sent défaillir..... Pour qui, si ce n'est pour des êtres aimés, désire-t-on la gloire, le pouvoir, la richesse? Et ils sont tous là, ceux que chérit Ardjouna, ils sont là, prêts à s'entr'égorger..... Non, il ne se battra pas, il ne se souillera pas d'un sang qui est le sien. Plutôt mourir innocent que de vivre coupable!

Quelles suites d'ailleurs entraînera cette lutte impie! « La ruine d'une famille cause la ruine des religions » éternelles de la famille; les religions détruites, la » famille entière est envahie par l'irréligion.

» Par l'irréligion, ô Krichna, les femmes de la » famille se corrompent; de la corruption des femmes, » ô Pasteur, naît la confusion des castes.

» Et, par cette confusion, tombent aux enfers les » pères des meurtriers et de la famille même, privés » de l'offrande des gâteaux et de l'eau (1)..... »

---

(1) *La Bhagavad-Gîtâ*, ou *le Chant du bienheureux*, poëme indien publié par l'académie de Stanislas, traduit par M. Émile Burnouf; Nancy, Ve Raybois, 1861.

Découragé, Ardjouna s'assied sur le char avec accablement; et de sa main tremblante s'échappent l'arc et la flèche.

Alors, dans un des chants les plus sublimes qu'aient inspirés aux peuples âryens leurs instincts immatérialistes, dans la Bhagavad-Gità, le Chant du bienheureux, Krichna raffermit l'âme du héros en la faisant planer avec sérénité au-dessus des passions humaines. Pourquoi ne pas sacrifier les liens de famille mêmes à l'idée du droit? Pourquoi redouter de donner la mort? L'âme ne meurt pas : elle est immortelle.

Et dans un langage d'un magnifique lyrisme, Krichna expose la doctrine du djoguisme, de l'union avec le principe éternel de la vie, doctrine attristante, prélude du bouddhisme, mais à laquelle on ne peut refuser une haute élévation morale. Aspirer à l'identification avec l'âme universelle, c'était la négation de l'individualité humaine, c'était le panthéisme, c'était la fatalité; rendre l'homme indifférent au plaisir et à la peine, c'était le priver de cette faculté de sentir, source des plus délicieuses comme des plus déchirantes émotions; isoler l'homme de ses semblables, c'était fermer son cœur à l'amour, à la pitié, c'était l'arracher aux saintes joies du foyer domestique. Mais cette doctrine, en le détachant de ses liens terrestres, épurait ses instincts, l'armait contre les entraînements de la passion, le spiritualisait enfin.

Et d'ailleurs était-ce bien complétement la doctrine de l'inaction que celle qui proclamait cette vérité à jamais sublime :

« Ce n'est pas par l'inaction que l'on parvient au » but de la vie (1) ? »

Quel spectacle que celui du champ de bataille après la victoire des Pândavas ! Les vainqueurs sont endormis. Trois hommes se glissent dans leur camp : c'est tout ce qui reste de l'armée des Kourous ! Açwatthâman, fils de Drôna, vengeant la mort de son père, pénètre dans chaque tente, égorge silencieusement rois, princes, soldats. Les femmes sortent des tentes, et folles de terreur, désignent à ceux qu'attirent leurs cris un homme d'une taille surhumaine courant partout où il y a un ennemi à frapper. « Le » voilà, sanglotent-elles, le voilà qui s'enfuit au ga- » lop !.... Râkchasa ou mortel, nous ne savons qui il » est ! Après avoir tué le roi des Pântchâliens, il est » remonté sur son char et s'y tient debout (2) ! »

Ceux qui se réveillent se défendent vainement. Le

(1) M. Cousin a analysé la *Bhagavad-Gîtâ* dans son *Histoire générale de la philosophie*; Paris, 1863. Il appartenait à la voix éloquente qui toujours enseigna l'alliance du beau idéal et du beau pratique, de s'élever contre les abus d'une doctrine qui, pour rapprocher l'homme de l'Être divin, lui ordonne de s'abdiquer lui-même.

(2) Fragments du Mahâbhârata, traduits par M. Th. Pavie.

doigt glacé de la mort s'est posé sur eux, car Çiva, le principe destructeur, a lui-même armé le bras d'Açwatthâman, et son épouse Dourgâ accompagne l'assassin :

« Alors une Kâli (manifestation de Dourgâ), la face » et les yeux rouges de sang, à la ceinture, aux guir- » landes sanglantes, portant des vêtements sanglants » et une corde à la main, pareille à une femme du » peuple, se montra visiblement ; cette Kâlarâtri des- » cendue d'en haut, chantait, marchait devant, liant » avec des nœuds terribles, hommes, chevaux et élé- » phants..... »

Des êtres fantastiques, des Piçâtchas, les vampires de l'Inde, des Râkchasas suivent avidement le meurtrier, et dévorent les membres pantelants que tranche le glaive du fils de Drôna.

Pendant ce temps les compagnons d'Açwatthâman ne sont pas demeurés inactifs, et la flamme de l'incendie qu'ils ont allumé jette ses reflets rougeâtres sur cette scène fantastique.

La mort des fils de Dhritarâchtra, l'anéantissement de leur armée étaient vengés ; car leurs ennemis, l'esprit troublé par le sommeil, par la terreur, se frappant les uns les autres dans les ténèbres, avaient achevé l'œuvre d'Açwatthâman.

Depuis cette nuit lugubre, on a vu souvent Dourgâ lier de ses nœuds et entrainer avec elle les héros désarmés ; toujours Açwatthâman était auprès d'elle.

Drâupadi a vu ses cinq fils tués, tués au sein même de la victoire par une lâche et barbare attaque. Ici encore c'est le besoin de vengeance qui crie le plus fort en son cœur maternel. Que Bhima, frappant Açwatthâman, rapporte à Drâupadi la pierre précieuse qui orne le front du meurtrier de ses enfants !

Bhima, suivi de ses frères, de Krichna, poursuit Açwatthâman. De loin celui-ci les voit arriver, et dirige contre eux la flèche nommée Brahma-siras, arme enchantée qu'il a reçue de son père Drôna, et qui, sans l'intervention des Richis, de Nârada et de Vyâsa, allait incendier les trois mondes. Ils ordonnent à Açwatthâman de détacher de son front le joyau que Bhima s'était promis d'enlever à un cadavre. Le fils de Drôna obéit, et Bhima envoie ce gage de soumission à la fière et vindicative Drâupâdi (1).

A la suite de cet épisode, un livre entier, le Stri-parva, est consacré aux lamentations des femmes.

Gândhârî et Kounti cherchent l'une auprès de l'autre un allégement à leur douleur. Ce n'est pas la femme qui a donné la vie aux meurtriers de ses enfants que Gândhârî voit en sa belle-sœur : c'est la mère pleurant comme elle la perte d'une chère postérité.

Toutes deux, suivies des femmes auxquelles cette guerre a ravi un parent, accompagnent Dhritarâchtra

(1) Monier Williams, *Indian epic poetry*.

dans son voyage sur le théâtre du désastre. Pendant la route, les vengeurs des Kourous, Açwatthâman et ses deux compagnons, rencontrent le triste cortége. S'adressant aux instincts héroïques de Gândhâri, l'un d'eux, Kripa, oncle d'Açwatthâman, exalte le sort de ceux qui sont tombés au champ d'honneur, et la consolant par la gloire qu'ils ont acquise, il lui rappelle cette parole des Pourânas : « La mort par les » armes dans le combat, voilà, pour les Kchattriyas, » la voie la plus belle..... ne pleure donc pas leur » mort (1). »

Açwatthâman et ses complices s'éloignent, redoutant d'affronter la vengeance des Pândavas qui s'approchent.

C'est un triste triomphe que celui de Youdhichthira et de ses frères. Draupadi et les Pântchâliennes les accompagnent, torturées par le chagrin. Les femmes qui se trouvent sur le passage du nouveau râdja lui crient avec des sanglots : « Où donc est maintenant » la connaissance du devoir d'un roi? Où donc est la » vertu qui évite le meurtre? »

Puis vient l'entrevue des Pândavas avec le père de ceux qu'ils ont tués, avec l'oncle qui naguère les ai-

(1) *Le Mahâbhârata.* Onze épisodes tirés de ce poëme épique, traduits pour la première fois du sanscrit en français, par Ph. Éd. Foucaux; Paris, Benjamin Duprat, 1862.

mait, entrevue d'un effet émouvant, mais bientôt dépassé par l'impression d'une autre scène.

Les Pândavas se rendent auprès de Gândhâri. Hors d'elle-même, la pauvre mère, abdiquant sa grandeur d'âme, va maudire le râdja, auquel les cadavres de ses fils ont servi de degrés pour monter sur le trône. Vyâsa, son beau-père, l'arrête. Il lui rappelle le vœu qu'elle avait formé avant la bataille : « Où est le droit, doit être la victoire! » L'a-t-elle oubliée, cette parole dite avec l'accent convaincu de la justice et de la vérité?

« Toi qui étais toujours patiente autrefois, pour-
» quoi ne pardonnes-tu pas aujourd'hui? Triomphe
» de l'injustice, toi qui connais la loi : où est le droit,
» doit être la victoire! »

« O bienheureux, dit la reine, je ne les maudis pas
» et ne désire pas leur perte! Par la violence du regret
» de mon fils, mon esprit est comme ébranlé. Les fils
» de Kountî doivent être protégés aussi bien par moi
» que par elle..... »

Elle sait que ses enfants furent les agresseurs; elle sait qu'ils furent coupables. Que Douryôdhana eût été tué loyalement, c'étaient là les droits de la guerre. Mais peut-elle oublier que c'est par une ruse indigne d'un Kchattriya que Bhîma a frappé l'invulnérable Douryôdhana?

Bhîma, humble et tremblant, essaye de se justifier. Le souvenir de cette scène de jeu où il avait juré de

venger Drâupadî, cet amer souvenir a troublé sa raison, a égaré son bras.

Alors la pensée de Gândhârî se reporte sur l'époux dont la pieuse femme partage volontairement l'infirmité.

« Toi, dit-elle à son neveu, toi qui as tué les cent » fils de ce vieillard, ô invincible, pourquoi n'épar- » gnes-tu, s'il t'a fait un léger reproche, aucun mem- » bre de notre famille à nous deux, vieillards privés » de notre royaume? Comment au vieux couple aveu- » gle reste-t-il encore un bâton? »

Cette navrante idée éveille en elle le souvenir du nouveau successeur de Dhritarâchtra, et fait succéder à ses gémissements un élan d'indignation : « Où donc » est le roi? » demande-t-elle.

Accablé d'une violente émotion, Youdhichthira s'avance. Il s'agenouille devant elle, et s'accuse :

« Moi, Youdhichthira, je suis le pervers meurtrier » de tes fils, ô reine! Je suis l'auteur, digne de malé- » diction, de la dévastation de cette terre, maudis- » moi! »

Maintenant, après avoir tué ses parents, que fera-t-il d'un royaume?

Cette résignation remue profondément le cœur de Gândhârî. Elle regarde un moment ces princes, malheureux même dans leur victoire.....

« Pendant qu'ils étaient ainsi troublés, » continue le poëte, « l'un ici, l'autre là, Gândhârî, dont la

» colère était passée, les consola comme une mère. »

Est-il rien de plus sublime que ce dernier trait?

Avec cette tendre prescience de la femme, de la mère, Gândhârî devine que ses neveux doivent éprouver le besoin d'épancher leur douleur dans le sein de Kounti. Elle les envoie vers elle.

Depuis treize années Kounti n'avait pressé ses enfants sur son cœur. Mais, hélas! que d'amertume dans cette entrevue! La réunion avait entraîné plus de maux que la séparation.

Drâupadî est étendue sur le sol, se mourant de la mort de ses fils. Kounti la soulève dans ses bras, et lui prodigue les soins les plus affectueux.

Quand elle revient à elle, Drâupadî ne voyant pas les Pândous, dit à leur mère : « Ils ne viennent pas » te trouver aujourd'hui, toi qu'ils ont vue longtemps » livrée à la pénitence. Pour moi, privée de mes fils, » qu'ai-je à faire avec la royauté? »

A son tour, Gândhârî essaye de fortifier l'âme éprouvée de Drâupadî, dans un langage dont la résignation marque l'immolation des sentiments humains à une héroïque vertu :

« Ne sois pas ainsi, ma fille; toi qui es affligée, » regarde-moi, affligée aussi. Je crois que cette des- » truction d'hommes a eu lieu par la volonté du » Temps. Un événement inévitable, qui fait dresser » les cheveux, est arrivé spontanément..... Cette » chose inévitable ayant eu lieu, ne pleure pas! Car

» ils ne sont pas à plaindre ceux qui sont allés à la » mort dans le combat. Telle tu es, telle je suis : qui » nous consolera toutes deux? »

Volontairement aveugle, Gândhârî avait, dit la légende, reçu de Vyâsa le don de seconde vue. Cette femme était tout esprit. Aussi de loin se figurait-elle déjà le champ de bataille sous son horrible aspect, et de près son œil divin embrassait-il ce qu'un bandeau dérobait à son regard matériel.

Krichna est auprès de Gândhârî; il l'écoute commenter éloquemment les scènes qui désolent le Kouroukchétra.

Elle lui montre les veuves des guerriers, celles-ci criant et se livrant à un bruyant désespoir, celles-là gisant inanimées dans la poussière, quelques-unes, plus heureuses, ne devant jamais se réveiller de leur évanouissement, d'autres recherchant avidement les restes de ceux qu'elles ont aimés, et ne pouvant reconnaître ces visages à demi dévorés par les oiseaux de proie.

« En voyant, dit Gândhârî, en voyant des corps » sans tête et des têtes sans corps, des femmes horri- » blement joyeuses se troublent et deviennent folles. » Après avoir rapproché une tête d'un corps, et, » regardant sans faire attention et sans voir, « c'est » une autre qu'il faut là, celle-ci n'est pas à celui-ci, » » disent-elles en pleurant. En rejoignant des bras, » des jambes, des pieds percés de flèches et isolés,

» ces femmes, accablées de chagrin, s'évanouissent » à chaque pas. »

Gândhârî s'interrompt : elle a reconnu le cadavre de son fils Douryôdhana. Elle s'évanouit. Quand elle revient à elle, serrant sur son sein celui qui y a puisé la vie, et qui maintenant n'est plus qu'une matière inerte, elle le baigne de ses larmes. Puis, se tournant vers Krichna, elle répète les paroles prophétiques qu'elle avait dites à Douryôdhana, qui l'interrogeait sur l'issue de la bataille. Le bon droit a triomphé. Son fils, dont elle avait dirigé la vaillante ardeur, a mérité la récompense céleste qu'elle avait désirée pour lui.

« Ce n'est pas ce fils que je pleure, » ajoute-t-elle, « je pleure sur l'infortuné Dhritarâchtra, privé de » ses parents. »

Elle éprouve une impression poignante à la vue de ses belles filles, hier encore abritées par l'ombre du gynécée, parcourant, élégamment vêtues, de somptueux appartements; aujourd'hui exposées à tous les regards, écartant les oiseaux de proie qui viennent dévorer des cadavres aimés.

Mais c'est surtout la première épouse de Douryôdhana qui la navre. La jeune femme pleure son mari et son fils, car l'enfant gît auprès de son père. Elle essuie le sang et la poussière qui souillent leurs corps.

« N'est-elle pas belle ainsi, occupée à contempler » son fils? » poursuit la noble aïeule.

Et continuant d'esquisser les lamentables scènes dont le Kouroukchétra est le théâtre : « Le bruit des » sanglots des femmes, le cri des bêtes, » poursuit-elle, « tout cela m'apparait comme un spectacle » étrange ! »

Sa compassion s'étend même sur les veuves des ennemis. Outtarâ, cette ravissante fille du roi Virâta, dont Ardjouna n'avait voulu être que le père, s'est vu enlever le jeune époux auquel depuis six mois seulement elle était unie. S'inquiétant de le voir étendu sur le sol, lui, habitué à une couche molle et parfumée, elle attire à elle la tête d'Abhimanyou, et lui fait de son cœur un doux oreiller. Elle le supplie de lui parler, de la rassurer..... Elle le croit irrité..... Sa raison revient par intervalles. Alors elle comprend l'étendue de son malheur. L'âme a abandonné le corps de son mari. « Où iras-tu ? » dit Outtarâ avec mélancolie ; et elle ajoute : « Attends-moi ! »

Puis elle rêve aux délices du ciel, aux séduisantes Apsaras qui peuplent les bosquets du Nandana, et qui feront oublier au beau prince la compagne qui le pleure sur la terre. Et elle devient jalouse.....

Djayadratha, le ravisseur de Drâupadi, le gendre de Dhritarâchtra, gît aussi sur le sol ; et en voyant le calme effrayant de sa fille, Gândhârî se demande avec anxiété pourquoi les Pândavas ne conduisent pas leur compagne devant le cadavre de celui qu'ils ont immolé à son ressentiment.

Ailleurs elle voit l'épouse de Drôna, du précepteur militaire de ses fils et de ses neveux, faisant un suprême effort pour célébrer les obsèques de son mari, et recevant près du bûcher funéraire l'hommage des Dwidjas dont Drôna a été le maître spirituel.

A mesure qu'elle décrit ces tableaux, Gândhâri se replie sur elle-même, et pensant que bientôt la flamme ne lui laissera de ses fils qu'un peu de cendre, elle redevient femme et mère. Courroucée, menaçante, elle fait quelques pas au-devant de Krichna, qui n'a point empêché le choc des deux armées.

« Cette destruction des Kourous, que tu as désirée » et soufferte, puisqu'elle vient de toi, ô héros, re- » cueilles-en donc le fruit! Mais si par mon dévoue- » ment à mon époux j'ai acquis quelque mérite, par » ce mérite difficile à obtenir, je te maudirai, toi » qui portes le disque et la massue! Puisque Kourous » et Pândavas se sont tués entre parents, et que tu » l'as souffert, ô Gôvinda, tu feras périr les tiens! » Toi-même, la trente-sixième année révolue, tes pa- » rents étant tués, tes conseillers tués, tes fils tués, » toi-même étant errant dans la forêt, c'est d'une » façon vile que tu iras à la mort. Et les femmes dont » les fils seront tués, les alliés tués, seront cruelle- » ment affligées, ainsi que celle de Bhârata (1)! »

(1) Roi de la dynastie lunaire, fils de Douchmanta et de Sacountalâ, aïeul des Kourous et des Pândous.

Le dieu roi, calme et souriant, la rappelle avec fermeté au sentiment du devoir, tandis que la foudroyante prédiction de leur tante frappe de terreur les Pândavas, et que Gândhâri épuisée garde un morne silence.

Le don de l'eau suit cette scène poignante. Les bords du Gange sont couverts d'une multitude de femmes qui rendent ce pieux devoir aux guerriers, parents ou amis qu'a moissonnés la guerre.

Karna, lui aussi, a succombé, et c'est la main d'Ardjouna qui l'a frappé. Qui, hormis ses femmes, accomplira pour lui la cérémonie funèbre?..... Kounti s'avance..... Plus courageuse qu'au tournoi d'Hastinapoura, elle dévoile la céleste origine de celui en qui maintenant elle reconnaît publiquement un fils, et adjure les Pândavas de célébrer en l'honneur de leur frère le rite funéraire.

Les Pândavas sont accablés de cette révélation inattendue. Karna, l'ennemi dont ils admiraient la bravoure, est maintenant, mais trop tard, aimé et pleuré d'eux. Le silence de Kounti les a rendus fratricides : c'est une douleur de plus à ajouter à la longue série de leurs souffrances.

« Hélas! dit à sa mère le roi de la justice, parce » que tu as caché ce secret, nous sommes frappés..... » Et maintenant que je regrette Karna, je suis brûlé » comme si j'étais jeté dans le feu..... »

Il offre le don de l'eau aux mânes de Karna, et

fait avancer les femmes du héros pour l'assister dans ce dernier devoir.

« Après avoir, avec elles, achevé la cérémonie » funèbre, le vertueux prince sortit des eaux de la » Gânga (le Gange) les sens tout troublés. »

Quand les Pândavas rentrèrent à Hastinapoura, Drâupâdî partagea leur triomphe. Les femmes exaltaient la gloire de la princesse que, dans leur enthousiasme, elles comparaient à l'épouse de Çiva.

Youdhichthira devint le père de ce peuple qui, depuis de longues années, aspirait à vivre sous ses lois. Un des premiers actes de son gouvernement avait été de combler de ses bienfaits les veuves des guerriers tués dans le grand combat.

Le dernier acte de cette tragique histoire est empreint d'une sombre mélancolie. Dhritarâchtra, pour qui le nouveau râdja avait été un fils tendre et dévoué, et dont il s'était plu à n'être que le premier des sujets, Dhritarâchtra, Gândhârî et Kountî se retirèrent dans les bois pour y achever, dans le recueillement et dans la pénitence, une vie trop agitée. Un jour, ainsi qu'il en arrive fréquemment dans ces pays des tropiques, la forêt s'embrasa. Les trois vieillards ne voulurent pas échapper au danger, et, s'asseyant, ils attendirent la mort qui devait leur ouvrir le ciel (1).

---

(1) Monier Williams, *Indian epic poetry*.

Les malheurs qu'avait annoncés Gândhâri à Krichna frappent la maison de Yâdou (1). Les enfants de Krichna s'entr'égorgent, et lui-même, l'esprit troublé par la malédiction de la femme inspirée, prend part à ce carnage. Enfin, atteint par la flèche d'un chasseur, il meurt au fond des bois. Dwârakâ, sa capitale, est submergée par l'Océan. Ardjouna veut conduire à Indraprastha ce qui reste des sujets de son ami. Il se charge de guider, de protéger la marche des femmes; mais une faiblesse que jamais il n'a ressentie trahissant son courage, il a la douleur et la honte de voir enlever par des maraudeurs les femmes qu'il défend (2).

Le temps l'avait atteint de sa main pesante.

Les Pândavas, tristes, découragés, se détournent avec amertume des grandeurs terrestres qu'ils ont si chèrement acquises. Les luttes de la vie les ont rudement blessés, et le triomphe même ne leur a apporté que des larmes.

Youdhichthira partage le royaume entre Vâdjra, dernier rejeton de la race des Yâdous, et Parikchit, fils d'Abhimanyou et d'Outtarâ, petit-fils d'Ardjouna et de Soubhadrâ.

---

(1) Père des Yâdavas, à la race desquels appartenait Krichna.

(2) Cf. Monier Williams, *Indian epic poetry*.

Et Youdhichthira dit tristement à Soubhadrâ :

« Ce fils de ton fils sera le roi des Kourons, et » Vâdjra, le seul survivant des Yâdous, sera fait roi. » Parikchit régnera à Hastinapoura, le descendant » de Yâdon à Çakraprastha (1). Le roi Vadjra doit » être protégé par toi. Ne laisse pas aller ta pensée à » l'injustice (2) ! »

Les Pândous et leur compagne revêtent les habits d'écorce. Pour la troisième fois ils allaient entrer dans les forêts.

« Toutes les femmes fondirent en larmes en voyant » partir ces premiers des hommes avec Drâupadi, qui » était la sixième, de même qu'autrefois, lorsqu'ils » avaient été vaincus au jeu. . . . . .

. . . . . .

» Les Pândavas magnanimes et la vertueuse Drâu- » padi, après avoir jeûné, s'avancèrent vers l'Orient, » remplis de dévotion, parvenus à accomplir la loi » de l'abnégation. Ils rencontrèrent bien des pays, » des fleuves et des mers. Youdhichthira marchait à » la tête, Bhîma immédiatement après, Ardjouna » venait ensuite, puis les deux jumeaux successive- » ment; derrière eux marchait la meilleure des » femmes, la brune Drâupadi, à la taille élégante,

(1) Indraprastha.

(2) Le Mahâbhârata. Onze épisodes tirés de ce poëme épique, traduits pour la première fois du sanscrit en français, par Pn. Éd. Foucaux; Paris, Benjamin Duprat, 1862.

» aux yeux de lotus. Un seul chien suivait les Pân-
» davas qui voyageaient dans la forêt. »

Ils gravissent les pentes de l'Himâlaya, dont les pics neigeux, se confondant avec les nues, semblaient aux Hindous le chemin du ciel.

La sévère beauté, la calme grandeur des sites qu'ils dominent, remplissent leur âme de pieuses et austères pensées. La mort va les toucher! Drâupadi tombe la première. Les quatre plus jeunes Pândons fléchissent l'un après l'autre sous le faix de leurs erreurs passées. Yondhichthira, le roi de la justice, reste seul pour terminer le Mahaprasthanika, le grand voyage.

Le chien le suivait toujours.

Indra apparaît à Yondhichthira, et l'invite à monter dans son char. Le râdja refuse :

« Que mes frères tombés là viennent avec moi ; je
» ne veux point aller sans mes frères dans le ciel,
» ô maître des dieux! Que la tendre fille de roi qui
» mérite le bonheur, ô destructeur des villes, vienne
» aussi avec nous ; daignez y consentir. »

Indra lui donne l'assurance qu'il retrouvera là-haut ceux qu'il a aimés ici-bas. Leurs âmes s'y sont élevées ; mais à lui, au roi de la justice, les honneurs de l'apothéose! C'est avec son corps qu'il entrera dans le séjour des bienheureux.

Cependant Yondhichthira résiste encore, car il lui faut se séparer du pauvre chien qui, avec tant

de dévouement, s'est exténué à le suivre. Alors se révèle à lui son père Dharma, le dieu de la justice, qui, sous la forme de ce fidèle animal, l'accompagnait depuis longtemps.

Quand Youdhichthira pénètre au Swarga, il n'y voit ni ses frères, ni Drâupadi, mais il y rencontre Douryôdhana et ses plus cruels ennemis. Le ciel n'a plus d'attrait pour lui; il veut aller là où sont ceux qu'il regrette.

Un messager céleste le guide vers les régions qu'habitent les autres Pândavas. Ténèbres épaisses, odeur infecte exhalée par le crime, cadavres rongés par les vers, flammes dévorantes, oiseaux de proie, monstres ailés, voilà ce qui frappe les sens de Youdhichthira.

Le fleuve infranchissable déroulait sa ceinture de flammes, la forêt de glaives agitait ses rameaux meurtriers. Aux châtiments des méchants étaient réservés les chaudières de lait bouillant et d'huile incandescente, tous les supplices enfin que peut inventer l'imagination en délire, et que l'homme, dans ses jours de terreur, ose attribuer à un Dieu paternel. C'était l'enfer, et le poëte indien en a décrit la saisissante horreur avec cet étrange et sombre accent qui un jour devait se retrouver sur les lèvres d'un poëte de notre Occident, et frapper d'effroi les peuples du moyen âge.

Était-ce là la demeure des quatre Pândavas et de

Drâupadi? Le râdja, suffoqué par les miasmes fétides qui s'exhalent du gouffre, va s'éloigner, quand des voix gémissantes frappent son oreille. Saisi d'une inexprimable angoisse, il écoute.....

« Hélas! roi juste, noble Youdhichthira, arrête-
» toi un instant pour adoucir nos peines! Sur tes pas
» s'élève un vent pur qu'embaume le parfum de ton
» âme et qui vient nous ramener le calme, ce calme
» attendu si longtemps. Reste ici un instant, illustre
» Bharatide, car, toi présent, nous cessons de souf-
» frir (1). »

— « Hélas! » dit avec douleur Youdhichthira. Il s'arrête.... Ces voix, il a cru les reconnaître, et cependant.... elles ne sont plus les mêmes! Jamais ses frères, jamais Drâupadi eurent-ils de si déchirants accents? Soudain l'affreuse vérité se fait jour.... Youdhichthira a tout compris : ceux qu'il aime sont voués aux enfers!

A lui maintenant, s'il le veut, la vue des Immortels, l'ombre parfumée de la forêt Nandana et les voluptés du ciel! Eh bien, ces dieux, il les repousse, ils sont injustes et menteurs! ces délices, il les dédaigne! C'est dans cet air empoisonné où respirent

---

(1) *Poésie héroïque des Indiens*, comparée à l'épopée grecque et romaine, avec analyse des poëmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitations en vers latins, par F. G. Eichhoff; Paris, Durand, 1860.

ses amis, c'est dans ce lieu de torture où ils souffrent, c'est là qu'est son ciel, et il y restera!

« Va, crie-t-il au messager divin, remonte vers » ceux dont tu remplis les ordres! Quant à moi, je » ne retourne pas : qu'ils me voient ici immobile, et » puisse ma présence adoucir les tourments de mes » frères malheureux! »

L'envoyé des dieux s'est élancé vers le Swarga, et a dit à ses maîtres le message du roi de la justice.

Soudain les horreurs de l'enfer disparaissent, et une rayonnante lumière inonde la scène. Un vent frais et parfumé caresse le râdja de sa plus suave haleine. Les Immortels se sont transportés dans les régions infernales.

« Salut, roi magnanime, » dit à Youdhichthira le roi des cieux, « ton œuvre est accomplie; tu as » atteint la perfection suprême et l'heureuse immor- » talité. »

Cette dernière épreuve a purifié les cinq Pândavas et leur compagne de ce limon dont, pendant leur passage sur la terre, ils n'avaient pu se préserver complétement. Que maintenant dans l'empyrée ils siégent auprès de Karna! Que Youdhichthira se baigne dans le Gange sacré, le suprême purificateur des âmes!

« Il s'y plonge et en ressort aussitôt, affranchi de » l'humaine enveloppe, revêtu d'un corps éthéré, » exempt de faiblesse et de haine; et planant à la

» suite des dieux, célébré par les louanges des Richis,
» il s'élève vers la sainte assemblée, où les guerriers
» des deux races ennemies, Panduides (1) et Ku-
» ruides (2), brillaient réconciliés sur leurs chars de
» lumière qu'environnait la gloire de Krichna! »

Les Pândavas et Drâupadi reprennent la forme divine qui leur appartenait avant leur passage sur la terre, et que Krichna et eux avaient quittée pour faire triompher ici-bas, sur les vices personnifiés en Douryôdhana et en ses fauteurs, les vertus dont les types sont aux cieux.

Le Mahâbhârata fut chanté pour la première fois au sacrifice des Serpents que faisait célébrer le roi Djanamedjaya, arrière-petit-fils d'Ardjouna.

Pourquoi le souverain d'Hastinapoura avait-il ordonné cette solennité? C'est là le sujet de l'une de ces légendes qui ouvrent la grande épopée, et auxquelles l'influence brahmanique imprime un caractère étrange et mystérieux.

Les Nâgas ou Serpents, peuplade dans laquelle M. le major Troyer croit reconnaître une branche de la dynastie lunaire, les Nâgas ont été maudits

(1) Pândavas.
(2) Kouravas.

par leur mère Kadroû, l'une des femmes du sage Kacyapa.

« Contre toutes les malédictions il existe des remèdes, disait Vâsouki, roi des Nâgas; mais pour » ceux qui sont maudits par une mère, je ne sais de » qui ni d'où peut venir la délivrance; car cette malédiction passe avant celle lancée par le Dieu éternel et sans bornes, dont les paroles ne trompent » pas (1). »

Quand Vâsouki parlait ainsi, déjà le châtiment pesait sur lui et sur les siens. Le roi Djanamedjaya, vengeant la mort de son père Parikchit que la dent venimeuse d'un Nâga avait arraché à l'amour d'une famille et d'un peuple, avait ordonné que la race entière du meurtrier de son père périt dans les flammes (2).

Mais Brahma avait promis aux maudits un sauveur qui devait naître de la sœur de Vâsouki, Djaratkâroû, et d'un brahmane de même nom qu'elle, richi sanctifié par la pénitence.

Ce solitaire avait renoncé au mariage. Ébranlé, convaincu par les reproches, les prières que lui adressèrent les mânes de ses ancêtres privés des Sraddhas

(1) Fragments du Mahâbhârata, traduits par Th. Pavie.

(2) Voir dans les curieuses et savantes notes de l'intéressante histoire des rois du Kachmir l'explication que donne M. Troyer de ce sacrifice, qu'il considère comme purement allégorique. (Radjatarangini, *Histoire des rois du Kachmir*, traduite et commentée par M. Troyer, et publiée aux frais de la Société asiatique; Paris, 1840.)

ou sacrifices funèbres, il consentit à chercher la compagne qui devait leur donner le Pouttra.

Alors ce vieillard amaigri, exténué, qui n'a plus rien d'humain et dont l'âme semble sur le point de se détacher d'un corps déjà convoité par la mort, ce vieillard, après avoir vainement parcouru la terre dans l'espoir d'y rencontrer une épouse, s'arrête au milieu d'une forêt, et, d'une voix haute et lente, adresse par trois fois au monde cette dernière sommation :

« Je désire une femme! Que les êtres mobiles et » immobiles, visibles et invisibles en ce monde, m'é- » coutent, quels qu'ils soient, moi qui, voué à de » rigides austérités, agis d'après le désir ardent de » mes ancêtres, lesquels, dans leur douleur et dans » le but d'avoir une postérité, me crient : « Marie- » toi! » Et pour me marier, je choisirai par toute la » terre la femme qui me serait donnée comme une » aumône ; pauvre et attristé, obéissant à l'ordre de » mes aïeux, à ceux de tous les êtres qui ont une fille » j'adresse ma déclaration; qu'ils me la donnent, à » moi qui vais errant par toute la terre; qu'une jeune » fille du même nom que moi me soit offerte comme » une aumône, mais je ne veux pas la nourrir; que » l'on m'accorde cette jeune femme! »

A cette singulière demande répond la voix du roi des Nâgas; il a compris que le salut de sa race était proche; et il unit sa sœur à l'anachorète.

Après son mariage, le richi menace sa jeune compagne de la quitter, à la première contrariété qu'elle lui fera éprouver. La nouvelle épouse, comprenant que d'elle dépendent les destinées de sa race, s'efforce par sa douceur et sa patience inaltérables de conserver la faveur de son mari.

Le brahmane s'est endormi d'un long sommeil pendant lequel les astres ont interrompu leur cours. Cependant, derrière la montagne de l'Occident, le soleil envoie en flots de pourpre et d'or ses derniers rayons. La nuit va surprendre le brahmane avant qu'il ait accompli ses ablutions, avant qu'il ait entretenu le feu sacré.

La jeune femme est plongée dans une cruelle alternative : « Ferai-je bien, se dit-elle, d'éveiller mon » mari, ou ferai-je mal? Il est d'un caractère difficile, » mais il tient à ses devoirs; ne l'éveillerai-je pas » pour qu'il aille faire ses ablutions? D'un côté je » vois la colère du richi habile dans les devoirs de sa » caste, et de l'autre, une infraction à ces mêmes » devoirs. »

C'en est fait! Au respect de la loi elle s'exposera à se sacrifier, à sacrifier les siens, et d'une voix timide elle murmure :

« Lève-toi, fortuné brahmane! Le soleil est près » de se coucher, remplis tes obligations du soir, ô » bienheureux, en touchant les eaux, toi qui es fidèle

» à tes observances; voici l'instant agréable et ter-
» rible où doit briller le feu sacré qui ne s'éteint
» jamais; voici le crépuscule du soir, le soleil est à
» l'ouest, ô maitre! »

Le brahmane s'éveille, et aux doux accents de sa jeune compagne il répond par d'amères expressions de reproche et de colère :

« Tu m'adresses des paroles de mépris, fille de
» serpent. Je n'habiterai plus près de toi; je m'en irai
» comme je suis venu; il ne peut, ce soleil, ô toi qui
» es belle! s'abaisser sous l'horizon à l'heure accou-
» tumée tant que je dors; telle est ma pensée. Aucun
» homme ne se plait à résider là où on le méprise, à
» plus forte raison un homme habile dans ses devoirs,
» un brahmane de mon espèce. »

Nulle part l'irascibilité de l'homme et l'orgueil du brahmane, ce premier né de la création, ne se sont confondus dans une plus hautaine expression.

Les mains jointes, les yeux noyés de pleurs, la princesse des Nâgas supplie son époux, d'une voix entrecoupée par les sanglots, d'avoir pitié d'elle, d'elle qui, toujours pure, est restée fidèle au devoir; d'elle qui, toujours aimante et dévouée, l'a entouré de ses soins assidus; d'elle en qui repose l'espoir d'une race entière.....

Le brahmane s'est retiré, mais il a annoncé à sa compagne que bientôt naîtrait d'elle le sauveur des maudits.

Le roi des Nâgas essuie les pleurs de l'épouse abandonnée; et par la tendresse, la vénération dont il lui prodigue les témoignages, il console cette jeune sœur qu'il avait dû sacrifier au salut de son peuple.

Quelques années s'écoulent. Astika, l'enfant prédestiné, avait, dès l'âge le plus tendre, acquis une science profonde, quand Djanamedjaya ordonna le grand sacrifice.

Déjà sur le bûcher les flammes ont commencé leur œuvre de destruction, quand un enfant se présente : c'est Astika. Il a guéri Vâsouki de la fièvre brûlante que lui causait la terreur d'une mort prochaine; il s'est inoculé le mal, et, à la prière de sa mère, il vient remplir sa mission de salut.

Par sa précoce sagesse, par son éloquence il étonne et charme le souverain. Comment Djanamedjaya lui témoignera-t-il sa royale admiration? Que le brahmane enfant exprime un vœu, le monarque se charge de l'exaucer.

A ce moment, Takchaka, un des rois des Nâgas, le meurtrier même de Parikchit, était, par la puissance des évocations brahmaniques, arraché au Swarga, son refuge, et entraîné vers la terre, son tombeau. Indra même n'avait dû qu'à l'abandon de son protégé, qu'à une fuite honteuse, le danger de partager le sort de celui qu'il défendait. Takchaka, subissant avec terreur l'irrésistible influence du sacri

fice magique, allait tomber sur l'autel de feu..... « Voilà le moment ! » se dit Astika, et il s'adresse au fils de Parikchit :

« Si tu m'accordes un don, ô Djanamedjaya, voici » ce que je choisis : que ton sacrifice cesse, que les » serpents ne tombent plus ! »

Mais le roi, irrité de l'obstacle qui entrave sa vengeance filiale, s'écrie :

« De l'or, de l'argent, des vaches, toute autre » chose que tu désireras, je te l'accorderai, ô brah- » mane, mais que mon sacrifice ne soit pas arrêté ! »

Et l'enfant reprend avec énergie :

« De l'or, de l'argent, des vaches, ô roi ! ce n'est » pas là ce que je demande ; que ton sacrifice cesse, » et que la famille de ma mère soit sauvée ! »

Le brahmane avait prononcé : le roi dut céder.

Dans cette race perdue par une femme, rachetée par une femme, dans ce sauveur se chargeant des souffrances du frère de sa mère, donnant une vie nouvelle aux maudits qui l'attendaient avec ardeur, n'a-t-on pas deviné la mythique expression d'un souvenir se rattachant à l'origine du monde : le paradis terrestre (1) ?

(1) M. Renan lui-même admet l'existence d'un berceau commun aux races humaines : « Tout nous porte ainsi à placer l'Édeu des » Sémites au point de séparation des eaux de l'Asie, à cet ombilic » du monde, que toutes les races semblent nous montrer du doigt » comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs. » (*De l'origine du langage.*)

A la légende des Serpents se rattache un épisode empreint de cette force, de cette délicatesse de sentiment que les Hindous excellent à exprimer.

Le sacrifice de soi-même à l'amour conjugal, tel est encore le dernier mot de la touchante aventure, non plus, il est vrai, le sacrifice de l'épouse, mais celui de l'époux, du fiancé.

De loin ce récit rappelle le mythe d'une poésie vraiment dramatique que la Grèce rattachait à l'histoire légendaire du mystérieux réformateur de son culte, du plus antique de ses aëdes. C'était cette allégorie d'Orphée et d'Eurydice dont, à deux reprises, Virgile devait enrichir la muse latine. Dès sa jeunesse, le doux poëte de Mantoue préludait, dans les touchants accords de son *Moucheron*, à ce chant des *Géorgiques* qui, développant avec une magistrale ampleur les motifs de l'œuvre première, est demeuré l'une des plus magnifiques vibrations de la lyre romaine.

De même que Sacountalà, sa sœur, une enfant abandonnée par sa mère, l'Apsara Ménakà, a été recueillie par un anachorète. Ce n'était pas dans un nid de verdure protégé par les Sacountas que Sthoulakèça avait rencontré la petite délaissée; c'était sur les bords d'une rivière.

L'austère anachorète, avec cette tendre bonté dont les âmes d'une forte trempe ont le secret, devint pour la frêle créature un père et une mère à la fois.

« Et comme elle était belle entre les plus belles » femmes, douée de qualités morales et extérieures, le » grand solitaire la nomma Pramadvarâ (excellente » entre les belles) (1). »

Rourou, fils de l'anachorète Pramati, a vu dans l'ermitage la fille adoptive de Sthoulakêça; les vertus des deux adolescents ont rapproché leurs âmes, et le jeune brahmane fait connaître à son père, par ses amis, son désir de confondre dans la sienne la pure existence de la vierge qu'il aime.

« Et Pramati la demanda pour son fils au célèbre » Sthoulakêça, qui, tenant lieu de père à la jeune » Pramadvarâ, l'accorda à Rourou. Puis on fixa le » mariage au premier astérisme de la mansion de la » lune, divinité qui préside à l'hyménée. »

Quelques jours séparent le fiancé du moment où ses vœux recevront une sainte consécration.

Jouissant de ses dernières heures d'enfantine liberté, Pramadvarâ partage encore les amusements de ses compagnes. Elle court dans la forêt, effleurant le gazon de son pied léger; mais le tapis de verdure recèle le plus dangereux ennemi de l'homme. Un serpent, touché par la jeune fille, se redresse, la mord, et Pramadvarâ tombe et meurt.

Le poëte a des accents d'une mélancolique douceur quand il représente la jeune fille, tout à l'heure pal-

(1) Fragments du Mahâbhârata, traduits par Th. Pavie.

pitante de vie et de bonheur, maintenant glacée dans l'éternelle immobilité du trépas, et plus touchante que jamais dans sa virginale beauté.

Les anachorètes eux-mêmes, ces religieux préparés à tous les sacrifices, ces philosophes habitués à contempler d'un œil indifférent l'être et le non-être, déplorent la perte de tant de grâce unie à tant de vertu.

Mais celui qui devait être l'époux de Pramadvarâ ne peut supporter l'amertume de ce spectacle. Il se retire dans une solitude où à l'abri de tout regard humain, seul avec la Divinité, il se livre aux éclats de sa folle douleur, et là, au nom de tout ce qu'il a de bon et de pur en son âme, au nom de tout ce qu'il a fait de bien en sa vie, il implore des dieux la résurrection de sa fiancée.

A peine a-t-il exhalé sa prière qu'un envoyé céleste descend auprès de lui.

Et le messager divin dit tristement au jeune homme :

« Les paroles que tu prononces dans ta douleur, » ô Rourou ! sont vaines, car la vie n'est plus, ô ver- » tueux brahmane, dans le défunt dont les jours sont » écoulés, et la somme des jours est finie pour cette » pauvre fille du Gandharva et de l'Apsara. »

Cependant, lui-même l'avoue, un moyen a naguère été établi par les dieux pour rappeler des sombres domaines de Yama l'âme arrachée au corps.

Quel est ce moyen? Tel est le cri du fiancé. Ce moyen, il l'emploiera!

« Cède la moitié de ta vie à cette jeune femme, ô » fils de Bhrigou, » dit alors l'envoyé céleste, « et par » là se relèvera Pramadvarâ ton épouse, ô Rourou! »

« Je donne la moitié de ma vie à la jeune fille, ô » toi le meilleur de ceux qui vont dans les airs! » répond le fiancé avec ravissement. « Tout ornée » d'amour et de beauté, qu'elle se relève, ma bien- » aimée. »

Pramadvarâ, sortant d'un sommeil dont elle ne devait pas se réveiller, s'unit à son sauveur, à celui qui plus tard disait d'elle que sa vie ne faisait plus qu'une avec la sienne. Mais le jeune brahmane ne pouvant oublier les mortelles souffrances de sa belle compagne, ni les angoisses plus vives encore qu'il en avait ressenties, tuait avec une colère sauvage tous les serpents qu'il rencontrait dans sa solitude.

Quand Youdhichthira, après avoir perdu au jeu son royaume, vivait avec ses frères, avec Draupadi, dans la forêt Kâmyaka, les solitaires qui l'entouraient le consolaient, le fortifiaient, en lui rappelant qu'avant lui d'autres avaient eu à lutter contre l'adversité, mais que les épreuves qu'ils avaient traversées

avaient été pour eux le chemin du bonheur, de la gloire.

Alors le brahmane Vrihadaçva lui conta les aventures du roi Nala.

Nala était un roi des Nichadhas (1). Admirablement doué par la nature, il semblait Indra sur terre. Jamais cavalier plus hardi ne dirigea la fougueuse ardeur d'un coursier. Jamais mortel plus beau ne charma le cœur des femmes.

Mais ce n'était pas seulement par ses agréments extérieurs que le jeune prince se distinguait. Profondément versé dans les saintes Écritures, il honorait les brahmanes qui en étaient les dépositaires; il faisait mieux encore, il en pratiquait les préceptes, et la vérité était la reine de sa conscience.

Mais un défaut se joignait à ces grandes et brillantes qualités : Nala aimait le jeu.

Dans le pays des Vidarbhas (2) régnait alors Bhima, prince pieux et juste comme l'était Nala. Il avait une fille qui avait nom Damayanti, et elle était s ibelle

(1) Pays situé dans la partie S. E. de l'Inde. (Note du traducteur M. Émile Burnouf.)

(2) Les Vidarbhas, qui paraissent répondre à la ville de Barra-Nagpour, avaient pour capitale Koundina, dans le Bérar moderne. (Note du traducteur.)

que les dieux oubliaient en la voyant les charmes des Immortelles.

Souvent Damayanti entendait autour d'elle l'éloge de Nala; de même à la cour de Nichadha, le nom de Damayanti ne rappelait que grâce et vertu. Sans s'être jamais vus, les deux enfants de rois s'aimèrent.

Nala, inquiet, agité, a fui son palais; il s'est retiré dans le parc qui s'étend aux portes de son gynécée. Là des cygnes se jouaient dans la verdure. Nala en attire un à lui : « Ne me tue pas, ô roi, lui dit le » cygne; je ferai une chose qui te plaira : je te rap- » pellerai au souvenir de Damayanti de telle sorte » qu'elle ne pensera plus à un autre que toi (1). » Le prince, ravi, lâcha l'oiseau, qui s'envola avec ses compagnons dans le pays de Vidarbha.

Entourée de ses amies, Damayanti parcourait les sentiers du parc royal, quand vint s'abattre devant elle la blanche volée des messagers de Nala. L'essaim des vierges se disperse. Chacune veut posséder un de ces cygnes merveilleux au plumage de neige, aux ornements d'or, et la légèreté de la jeune fille rivalise avec celle de l'oiseau.

Mais le cygne que poursuit Damayanti a prononcé

---

(1) *Nala*, épisode du Mahâbhârata, traduit du sanscrit en français par Émile Burnouf; Nancy, 1856.

le nom de Nala en l'entourant de cette auréole de grâce divine dont depuis longtemps on avait, auprès de Damayanti, couronné le jeune prince. Qu'il serait à désirer l'hymen qui réunirait en un seul couple tout ce qu'il y a de noble et de charmant ici-bas!

« Toi, tu es une perle parmi les femmes et Nala » est beau entre les hommes : une femme choisie, un » homme choisi, l'union serait excellente. »

Et la jeune vierge, troublée, laisse dans ces mots entrevoir son bonheur : « Eh bien, dis à Nala : Que » cela soit. »

Les messagers du roi des Nichadhas se perdirent de nouveau dans les airs.

Mais les cygnes avaient emporté sur leurs ailes la gaieté, l'insouciance de Damayanti. Elle devint triste, pleura souvent, et Bhîma, averti par les compagnes de la princesse du chagrin qui la minait, ordonna qu'un swayambara réunit à la cour de Vidarbha les prétendants à la main de sa fille.

Les dieux eux-mêmes se rendent à la fête. Ils voyagent dans les airs, les Immortels, et sur terre ils voient marcher le roi Nala. Aussitôt, descendant auprès de lui, ils lui ordonnent d'annoncer à Damayanti que les gardiens du monde ont quitté, pour se disputer son alliance, leurs célestes demeures. Indra, Agni, Varouna, le sombre Yama lui-même,

tels sont ceux entre lesquels devra choisir la princesse de Vidarbha.

Et Nala, qui d'abord s'est refusé à servir des rivaux, même divins, sacrifie son amour à sa piété. Grâce au secours des Immortels, il pénètre, sans être vu, dans l'appartement de Damayanti.

Il était donc enfin venu le moment où Nala devait voir se matérialiser à son regard l'idéal que depuis si longtemps il portait en son âme! Mais! hélas, dans quelles circonstances!

Damayanti est devant lui.....

« Quand il la vit avec son beau sourire, son amour » s'en accrut encore. »

Les compagnes de la princesse se sont levées, transportées d'admiration. En leurs cœurs elles se disaient ce que leurs lèvres n'osaient exprimer :

« Oh! quelle beauté! quelle splendeur! quelle fer- » meté dans cette grande âme! Qu'est-il? un dieu? » un yakcha, un gandharva? »

Nala dérobait sous un sourire l'agitation de son cœur.

Jamais Damayanti n'avait vu le jeune roi, et cependant elle le reconnaissait.....

Elle l'interroge. Comment sans obstacle a-t-il pu pénétrer dans le gynécée, que des ordres sévères ferment aux étrangers?

C'est au moment où la jeune fille laissait échapper le secret de son âme virginale, que Nala, par un

héroïque effort, l'engageait à reporter sur un autre sa chaste prédilection :

« En face des gardiens du monde, comment peux-tu choisir un homme? » Et le roi, feignant de redouter pour lui-même le courroux des dieux, supplie Damayanti de le sauver en acceptant l'immortalité.

La jeune fille pleurait. Non, parmi les Immortels elle ne choisira pas son époux! A eux son adoration, mais à Nala son amour! Que les dieux et les rois se réunissent au swayambara, entre tous elle choisira Nala.

Et le roi des Nichadhas va rapporter aux gardiens du monde la réponse de Damayantî.

Le jour du swayambara est arrivé.

« Par une porte ornée de colonnes d'or les rois » entrèrent sur la scène brillante comme de grands » lions qui gagnent la montagne. » Des guirlandes de fleurs couronnaient leurs belles chevelures. Des pierreries brillaient à leurs pendants d'oreilles. Ils s'assirent sur les trônes qui leur étaient destinés.

Damayantî pénètre dans l'enceinte, et tous les yeux se fixent sur elle avec admiration. Son regard n'a cherché que celui de Nala..... Soudain elle se trouble..... Cinq hommes semblables à lui sont devant elle : les dieux ont emprunté la forme de leur rival. Comment son cœur distinguera-t-il son bien-aimé? Alors joignant ses mains tremblantes, par une inspiration

sublime elle prie avec ardeur ces mêmes dieux qui l'illusionnent. Au nom de la vérité, au nom de son innocence, elle les supplie de lui faire reconnaître celui qu'elle a choisi sous leur paternel regard, celui qu'elle aime, et qu'elle jure d'honorer à jamais.

Émus d'une douce pitié, d'une tendre admiration pour cette candide jeune fille qui en appelait à leur justice contre leur amour, les dieux se soulèvent de terre. La poussière de la route n'a ni souillé leurs vêtements ni flétri leurs guirlandes; l'ardente chaleur n'a pas mouillé leurs fronts, et leurs yeux sont immobiles comme ceux de leurs statues.

« Doublé par son ombre, la guirlande fanée, » couvert de sueur et de poussière, Nala était debout » sur le sol, et ses paupières avaient leur mouvement. »

Damayanti regarde tour à tour les dieux et Nala. Rougissante, elle s'approche de cet homme accablé de fatigue, saisit le bord de son vêtement souillé, jette sur ses épaules une fraiche guirlande..... Elle a choisi son époux (1).

---

(1) Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici le beau et touchant commentaire que, dans son *Histoire morale des femmes*, M. Legouvé a donné de cet épisode :

« Tout est véritablement exquis dans cette légende, et les ensei- » gnements y abondent encore plus que les beautés. Ce père qui » rassemble autour de sa fille tous ceux entre qui elle peut choisir; » ce manteau sous lequel Damayanti va se cacher, comme pour dire » à Nala : Je veux vivre abritée par toi; cette couronne fraiche » qu'elle lui pose sur la tête, image charmante des consolations que

Et pendant que les dieux admiraient ce virginal aveu d'amour, cette tacite et sublime promesse de dévouement, Nala, ivre de bonheur, consolait la jeune femme, qui, de ce jour, acceptait plus que la communauté de ses joies, celle de ses douleurs!

« Puisque tu rends hommage à un homme en » présence des dieux, lui disait-il, oui, je suis ton » époux et j'accepte pour moi tes paroles. Tant qu'un » souffle animera mon corps, fille au beau sourire, » je serai avec toi; c'est la vérité que je te dis. »

Devait-il toujours se souvenir de ce serment?

Les deux fiancés regardant Agni, le protecteur du foyer domestique, le priaient en silence. Les dieux remontèrent aux cieux, non sans avoir comblé de leurs dons leur heureux rival.

Devant lui couleront à sa volonté les flots d'une eau limpide. A sa vue s'épanouiront les guirlandes aux suaves parfums. En passant par ses mains, les aliments auront plus de saveur. A sa marche ne s'op-

---

» l'épouse apporte à l'époux, surtout cette muette acceptation de la » souffrance commune et des sentiers pleins de poussière; tous ces » traits délicats redisent sous mille formes un seul mot qui comprend » tout, l'amour! Tous ils répètent : Il faut que la fiancée puisse » dire à son fiancé : « J'aime mieux la terre avec toi que le ciel » avec les dieux. » Qu'importe, en effet, à la jeune Indienne le front » éternellement pur des habitants célestes et leur inaltérable beauté! » Ce qui l'attire, cette créature humaine, c'est le visage baigné de » sueur, c'est *le corps qui projette de l'ombre!* Car, là seulement, » il y a pour elle à guérir, à consoler, à aimer. »

posera nul obstacle. Constante sera sa vertu. Il comprendra le sens auguste du sacrifice. A lui le pouvoir d'exister par lui-même! A lui aussi les mondes qui brillent de leur propre éclat!

Et deux enfants continueront sur terre la vie de Nala.

Mais Kali, le quatrième âge du monde, l'âge de la fraude, jaloux du bonheur du jeune couple, se promit de le détruire avec l'aide de Dwâpara, son prédécesseur. Pendant douze années, il chercha vainement l'occasion de perdre l'époux de Damayantì. Enfin, il fit entendre sa voix au frère de Nala, à Pouchkara. Que celui-ci engage avec le roi une partie de dés dont bientôt l'enjeu sera la royauté. Pouchkara gagnera, car derrière lui sera Kali.

Nala, entraîné, joue avec fureur tout ce qu'il possède. Il oublie sa femme, ses enfants, son royaume.

Le peuple assiége les portes du palais. Il veut sauver son roi en l'arrachant à la funeste influence que subit celui-ci. L'écuyer de Nala, le fidèle Varchnéya, entre chez la souveraine : « Toute la ville, ô reine, » lui dit-il, est à la porte, prête à vous secourir : » que l'on dise au roi des Nichadhas que tous ses su- » jets sont là et qu'ils ne peuvent supporter le mal- » heur de leur roi qui connaît la justice. »

Damayantì se rend auprès de son mari. Il joue. Il n'entend pas ses supplications. Il ne voit pas ses larmes. « Ce n'est plus lui, » disait le peuple qui se

retirait avec confusion, car depuis plusieurs mois durait cette partie de jeu.

Alors la reine manda sa nourrice auprès d'elle. Dans ces temps antiques, la femme qui, avec son lait, infiltre ses instincts en son nourrisson, cette femme n'était pas, selon l'expression d'Ascoli (1), une mercenaire que l'on renvoie quand l'enfant n'a plus besoin de ses soins; c'était une mère de qui l'on exigeait non-seulement une bonne conformation physique, mais un caractère éminemment moral, et qui ne se séparait plus de l'enfant auquel elle avait donné une part d'elle-même.

Et Damayanti dit à cette fidèle amie qui était douée

---

(1) *Studj orientali e linguistici*, ouvrage déjà cité.

« La nutrice, la donna che fa le veci di madre, non è sempre tenuta nell' antichità come vil mercenaria, che si accomiati quando ha compiuta l'opera sua. Si profittava dell' affetto vicendevole che fra allattata et allattante doveva particolarmente sorgere, per far della nutrice una fida compagna, che non più si dividesse dalla fanciulla, neppur quando questa, fatta adulta, divenisse madre. E un tal uso doveva necessariamente suggerire, nella scelta delle nudrici, quelle diligenze che oggi quasi indarno i moralisti ci raccomandano.

» Vedremo, nel canto XIII (st. 49), la madre del rè di Cedi avere ancora allato la fida nutrice; e parimenti nella Bibbia (*Gen.*, XXIV, 59) troviamo Rebecca andare a marito colla nudrice, ed il sacro narratore registrare (*ibid.*, XXXV, 8) la morte di questa, e nominarla, e raccontarci che *quercia di pianto* fu detto dalla famiglia l'albero sotto al quale riposarono le ceneri di lei. »

« La nourrice, la femme qui remplit les fonctions d'une mère, n'est pas toujours regardée dans l'antiquité comme une vile mercenaire que l'on congédie quand elle a accompli son œuvre. Elle profitait de l'affection réciproque qui, entre celle qui est allaitée et celle

d'une éloquence persuasive : « Va, Vrihatsénâ, » amène les conseillers par l'ordre de Nala, dis-leur » tout ce qu'il a perdu et quels biens lui restent » encore. »

Les conseillers revinrent. Damayantî elle-même annonça au roi l'arrivée de la députation. Il conserva la même indifférence. Il jouait toujours. La reine se retira, la rougeur au front.

L'amour maternel lui inspira une virile résolution. Elle manda auprès d'elle l'écuyer Varchnéya dont elle connaissait le dévouement à son maître, et elle le pria de rendre au malheureux roi un service, le dernier de tous peut-être.....

---

qui allaite, devait particulièrement naître, pour faire de la nourrice une fidèle compagne qui ne se séparait plus de la jeune fille, pas même quand celle-ci, parvenue à l'adolescence, devenait mère. Et un tel usage devait nécessairement suggérer, dans le choix des nourrices, ces soins qu'aujourd'hui nous recommandent presque inutilement les moralistes.

» Nous verrons dans le chant XIII (çloka 49) la mère du roi de Tchédi avoir encore auprès d'elle la fidèle nourrice, et pareillement dans la Bible (*Gen.*, xxiv, 59), voyons-nous Rebecca aller à son mari avec sa nourrice, et le narrateur sacré enregistrer (*ibid.*, xxxv, 8) la mort de celle-ci, et la nommer, et nous raconter que l'arbre sous lequel reposèrent ses cendres fut appelé par la famille *le chêne des pleurs*. »

M. Asculi cite aussi la nourrice d'Ulysse, dont le nom, Euryclée (à la gloire étendue), a la même signification que celui de Vrihatsénâ, la nourrice de Damayantî. Ajoutons-y la nourrice d'Énée, cette Caïète que chanta Virgile (*Énéide*, livre VII). La ville où furent déposées ses cendres porte encore aujourd'hui son nom, car l'antique Caïète est devenue Gaëte.

Nala est aveuglé par un délire dont elle lui ôte la responsabilité. Son époux ne pouvait être coupable! Maintenant, que Varchnéya écoute la reine, qu'il lui obéisse, car elle se sent à bout de forces, et par moments il lui semble que sa raison va lui échapper.

L'orage gronde. Avant que la foudre tombe, que Varchnéya mette à l'abri de la tempête les deux enfants qui ont béni le royal hyménée, qu'il les conduise au père de Damayantî. Et comme elle prévoit qu'au retour de cette mission l'écuyer ne trouverait plus ses anciens maîtres, qu'il ne revienne pas!

Cependant la partie de jeu continuait toujours. Comme Youdhichthira, Nala avait perdu son royaume; mais quand Pouchkara lui proposa de jouer le dernier, le plus cher de ses trésors, Damayantî enfin, le roi se leva, éperdu de douleur et de honte. Il avait compris à quel degré d'abaissement il était tombé, et regardant son frère, il se dépouilla de ses vêtements royaux et sortit.

Tel n'avait pas été le scrupule de Youdhichthira, ce roi de la justice à qui les brahmanes narraient la dramatique histoire du souverain des Nichadhas.

Nala quitta le palais. Damayantî le suivait.

Sans asile et sans pain, les deux époux erraient dans la campagne. Nala vit des oiseaux aux ailes dorées. Il les saisit avec avidité, car c'était là un aliment! Il les enveloppa dans son vêtement, le dernier

qui lui restât. Les oiseaux s'envolèrent, emportant sur leurs ailes brillantes la tunique du roi Nala, et criant au banni : « Nous sommes des dés, insensé; » nous voulions ton vêtement; c'est pour cela que » nous sommes venus, car nous ne t'avons pas vu de » bon gré t'en aller avec un vêtement. »

C'étaient les émissaires de Kali, cette personnification de l'âge du mal. Oui, c'étaient bien les vices de son temps qui, par leurs séduisantes amorces, « leurs ailes dorées, » avaient perdu le roi des Nichadhas, et c'est là sans doute le sens de cette saisissante allégorie.

Nala, avec une singulière insistance, indiquait à Damayantî la route des Vidarbhas. Damayantî le comprenait, et le suppliait en sanglotant de ne pas l'éloigner de lui. Que deviendrait-il sans son amie, son refuge et sa consolation ?

« Si tu es fatigué, si tu as faim dans cet affreux » désert, tu penseras à notre bonheur et je te délas- » serai..... »

Nala, se défendant de la vouloir quitter, l'assurait qu'en l'abandonnant il s'abandonnerait lui-même.

Mais Damayantî n'était pas rassurée, car toujours Nala lui montrait le chemin des demeures paternelles. Et pourquoi tous deux n'iraient-ils pas se réfugier sous l'aile protectrice de Bhima ? C'était là le vœu de Damayantî, mais Nala refusait : le père de sa femme l'avait vu roi et heureux.

La pieuse femme abritait son mari sous son vêtement, et les deux époux marchaient ainsi dans la forêt déserte.....

Ils rencontrèrent une hutte, ils y entrèrent et s'endormirent sur le sol. Nala ne put sommeiller longtemps. Il regardait Damayanti, qui reposait dans le calme de son innocence, de sa résignation.

« Cette femme dévouée souffre à cause de moi, se » disait-il; sans moi elle peut retrouver un jour sa » famille. Auprès de moi, elle trouvera certainement » la douleur; laissée seule, peut-être..... elle peut » même retrouver la joie quelque part. »

L'abandonnera-t-il dans la forêt déserte? Pourquoi non? N'est-elle pas placée sous la sauvegarde de sa dignité?

Alors il coupe la moitié du vêtement qui les couvrait tous deux, et, fou de douleur, il s'enfuit. Il revient sur ses pas, contemple la frêle jeune femme qu'il expose à tous les périls..... et il pleure.

« Que les Adityas, les Vasous (1), les Roudras (2), » les deux Açwins et la troupe des Maronts te gar- » dent! » s'écrie-t-il enfin. « O bienheureuse, tu es » protégée par ta vertu. »

Il s'enfuit, il revient. Il s'éloigne encore. Il ne peut

(1) Nom de huit demi-dieux.

(2) Les Roudras sont onze; Roudra est le chef des vents, l'air personnifié. (Note du traducteur.)

se résoudre à sacrifier sa dernière consolation..... Son mauvais génie l'entraîne au loin ; mais son amour le ramène devant cette belle et chaste créature qui vit de sa vie.....

Kali a vaincu, et Nala, sanglotant violemment, a laissé derrière lui tout son bonheur.

Damayanti se réveille..... Elle est seule, abandonnée par son protecteur dans cette solitude où nulle voix humaine ne répond à la sienne, où le danger plane incessamment. Effrayée, hors d'elle, elle s'écrie : « Grand roi !... » Pas de réponse..... « Ah, » mon défenseur ! ah, grand roi ! ah, mon maître ! » pourquoi me quittes-tu ? Je suis perdue, je suis » morte, j'ai peur dans ce désert ! »

Haletante elle écoutait..... Même silence.

« Mais non, c'est un jeu ; — pourtant j'ai peur ; » montre-toi à mes yeux. — Je te vois, je te vois ; » oh ! je te vois bien, Nichadha ! Tu t'es entouré de » buissons ; pourquoi donc ne réponds-tu pas ? ô » méchant ! Je t'ai suivi ici, je suis tourmentée et tu » ne viens pas me consoler. Ce n'est pas moi que je » plains..... mais toi, dans quel état seras-tu seul ? » C'est de toi que j'ai pitié. Comment, ô roi, accablé » de soif, de faim et de fatigue, le soir au pied d'un » arbre, comment seras-tu quand tu ne me verras » pas ?... »

Elle court, elle s'arrête, elle s'affaisse, elle a peur! Elle se relève, elle crie, et enfin maudit ce mauvais génie par qui Nala vient d'apprendre qu'il n'avait pas épuisé la coupe du malheur.

Un serpent se glisse auprès d'elle..... Elle va mourir. Elle ne pleure pas sur elle-même, mais sur l'époux qui ne la reverra plus. Qui donc maintenant le chérira, le soignera?

Un chasseur la délivre; mais elle n'a échappé à un premier danger que pour en courir un plus horrible encore. L'étranger la regarde, il la trouve belle et elle le comprend. Reine, elle n'a plus ses gardes; épouse, elle n'a plus son époux; mais, femme, il lui reste sa vertu, et c'est au nom de son attachement au devoir qu'elle maudit celui qui l'a offensée.

Foudroyé, le chasseur gisait à ses pieds. Elle l'avait tué. . . . . .

. . . . . .

Elle s'avança dans la forêt que hantaient les voleurs et les Mlètches, ces peuplades indigènes qu'avait refoulées l'invasion âryenne; elle y entendit le chant aigu du grillon, le sifflement du serpent, le rugissement de la bête fauve.

Le nyagrôdha (1), l'açwattha (2) étendaient au-dessus d'elle leur tente immense; le palmier éventail se couronnait de son bouquet de feuillage. De ce ri-

(1) *Ficus indica.*
(2) *Ficus religiosa.*

deau d'une sombre verdure se détachaient les fleurs écarlates du kimsoûkha (1), les baies dorées du dattier, les grappes blanches teintées de rouge de l'amra (2), les panicules de l'arichta (3) qui du lilas a les tendres nuances et le suave parfum, celles du jambou (4) aux longues étamines, à la corolle d'un jaune pâle; l'âmalaka (5) dont la lèvre d'un violet carminé se tache de pourpre. Sous les pas de Damayanti, les dhavas (6) courbaient sur le gazon humide leurs épis d'un rouge éclatant : mais ni l'ombre des arbres ne cachait Nala, ni l'herbe fleurie n'avait été foulée par son pied.

Les montagnes découpaient à perte de vue leurs cimes hautaines; de leurs flancs ruisselaient en torrents d'écume d'imposantes cascades. Les fleuves et les lacs étalaient leurs eaux transparentes où flottait le nélumbo aux feuilles velontées, aux pétales roses; mais ni les échos des grottes ne répétaient la voix de Nala, ni l'onde ne témoignait par son frémissement qu'un homme la traversât.

« O héros exempt de péché, disait Damayanti, ne » suis-je pas ta bien-aimée? »

---

(1) *Butea frondosa.*
(2) *Mangifera indica.*
(3) *Melia azedarach.*
(4) *Jambosa Eugenia.*
(5) *Justicia adhatoda.*
(6) *Lythrum fruticosum.*

L'œil avide, la gueule béante, un tigre s'élance vers la jeune reine. Elle appelle Nala à son secours : « C'est ta femme, s'écrie-t-elle, c'est ta femme, seule » dans la grande forêt, c'est moi, c'est Damayanti » qui t'appelle; pourquoi ne me réponds-tu pas? »

Elle demande son époux à toute la nature, depuis le roi du désert qui tout à l'heure la menaçait, et qui maintenant s'éloigne, jusqu'au roi des monts qui peut-être dans ses flancs recèle Nala.

Elle converse avec la montagne et l'arbre, car, dans leur croyance à l'âme universelle, les Indiens la croient répandue même dans la pierre, même dans la plante.

Ah ! quand donc entendra-t-elle la voix bien-aimée de Nala lui dire comme autrefois : « Damayanti ! »

Mais voici un ermitage peuplé de saints Mounis. Ils reçoivent avec un respectueux intérêt cette belle reine en larmes; ils écoutent son histoire et lui promettent le bonheur. Elle a donc enfin vu des êtres humains! Mais n'était-ce qu'un mirage..... ou un rêve?.... Tout a disparu, et Damayanti, pâle et désespérée, se retrouve dans la solitude.

Elle entre dans une forêt plus sauvage encore. Mais dans le lointain elle aperçoit des chars, des chevaux, des éléphants : c'est une caravane. Damayanti s'avance.

Quand les voyageurs voient venir à eux cette femme couverte de haillons, souillée de fange, les yeux rougis

par les larmes, quelques-uns ont peur et s'enfuient; d'autres se moquent d'elle, ou la regardent immobiles d'étonnement. Cependant des voix sympathiques vibrent à l'oreille de la délaissée :

« Qui es-tu, pauvre femme? Quel est ton père? Que » cherches-tu dans cette forêt? Nous avons été émus » en te voyant. Es-tu bien une femme? Dis-nous la » vérité; n'es-tu pas une divinité de la forêt, de la » montagne ou du pays? Protége-nous. Si tu es une » yakchi, une râkchasî ou enfin une femme du ciel, » donne-nous le salut, défends-nous. Fais, ô toi qui » es si belle, que bientôt cette caravane s'éloigne heu- » reusement d'ici et que la fortune soit pour nous! »

Et elle leur répondait : « Je suis femme, croyez-le; » fille d'un roi, belle-fille d'un roi, femme d'un roi, » je voudrais revoir mon époux. »

La caravane se dirigeait vers le pays de Tchédi. Damayantî la suivit. On fit halte au bord d'un grand lac où baignait le lotus odorant, et qu'entourait un bois délicieux égayé du ramage des oiseaux. Mais au milieu de la nuit, une troupe d'éléphants sauvages se rua sur les éléphants privés de la caravane, écrasa les chars, les chevaux, les hommes. Ceux qui échappèrent au carnage maudirent Damayanti, à l'influence néfaste de qui ils attribuaient ce désastre, et la pauvre femme entendant leurs menaces de mort, s'enfuit avec terreur. Elle aussi, l'innocente créature, elle se croyait la cause de ce malheur; le sort la poursuivait

même dans ceux qui s'intéressaient à elle! Et cependant sa conscience ne lui reprochait aucune faute. Sans doute, dans une existence antérieure elle dut être bien coupable pour être tant châtiée dans celle-ci!

Peut-être aussi les dieux se souviennent-ils de son swayambara . . . . . .

Pourquoi le pied de l'éléphant l'a-t-il respectée? Séparée de son mari, de ses enfants, que deviendra-t-elle dans la forêt?

De pieux brahmanes échappés à la destruction de la grande caravane, recueillirent leur jeune compagne, et vers le soir elle arrivait à la capitale du royaume de Tchédi.

A voir son visage bouleversé, ses longs cheveux épars, ses vêtements en désordre, on la croyait folle; et dans les rues les enfants couraient après elle.

De la terrasse du palais, la mère du roi l'aperçut, et la fit appeler.

Frappée de sa beauté, qui, malgré l'altération de ses traits, la fange qui les flétrissait, se devinait encore, la reine l'interrogea avec douceur. Damayanti lui dit qu'elle était une ouvrière de bonne maison. Son mari aimait le jeu, il y perdit sa fortune; il entra dans la forêt, elle le suivit, il l'abandonna, et depuis ce temps elle le cherche.

Elle pleurait. La reine émue lui offrit un asile que la jeune femme accepta à condition qu'elle ne serait pas traitée en servante, qu'elle ne parlerait pas aux

hommes, si ce n'est aux brahmanes : de ces derniers elle pourrait apprendre le sort de son époux. La reine promit tout, la présenta à sa fille Soumandà comme une amie de son âge, et, joyeuse, la jeune fille entraîna Damayanti dans sa chambre.

Pendant ce temps, Nala, mordu par un roi des serpents qu'il avait arraché à une cruelle situation, Nala était devenu laid et difforme. C'était dans son propre intérêt, et afin qu'il ne fût pas reconnu, que le Nâga avait ainsi défiguré l'homme qui l'avait sauvé. C'était aussi pour punir Kali, condamné par l'effet de la malédiction de Damayanti à demeurer pendant quelque temps prisonnier dans le corps de Nala, qu'il avait inoculé à celui-ci un poison dont seul le mauvais génie devait souffrir.

Le roi des serpents ordonne à Nala de se rendre sous le nom de Vahouka dans la ville d'Ayodhyâ, où règne un prince d'une remarquable habileté au jeu de dés; il en recevra cette science et lui communiquera en échange sa merveilleuse habileté hippique. Dès que Nala le voudra, il reprendra sa première forme, en pensant au souverain des Nâgas et en se couvrant des vêtements divins que lui remet celui-ci.

Nala se rendit à la cour d'Ayodhyâ; c'est là que s'était retiré Varchnéya, l'ancien écuyer du roi des Nichadhas, après avoir, selon l'ordre de Damayanti, remis à Bhima le précieux dépôt qu'elle lui avait confié. Mais Nala ne se découvrit point à lui.

A la cour d'Ayodhyâ, Nala pensait toujours à Damayanti. Il se reprochait amèrement de l'avoir abandonnée, et tous les soirs, dans une triste complainte, il se demandait où était à cette heure la compagne tendre et dévouée qui pour lui avait tant souffert.

Mais Bhima faisait chercher sa fille et son gendre. Le brahmane Soudêva découvrit à la cour de Tchédi la fille de son roi. Malgré le ravage que la douleur avait exercé sur ses traits, il l'avait reconnue, et la vue de la malheureuse princesse lui avait inspiré des réflexions semblables à celles que, du haut du cinçapa, fit naguère Hanoûmat en contemplant Sitâ dans le bocage d'açokas.

Soudêva eut un entretien avec la princesse du Vidarbha, et la sœur du roi vint dire à sa mère l'émotion qu'éprouvait l'ouvrière pendant cette conversation, qui durait encore.

La reine mère se rendit alors auprès de Damayanti et du brahmane, et adjura celui-ci de lui révéler la véritable situation de cette belle et noble créature.

Quand elle le sut, il se passa une scène touchante. La pauvre abandonnée avait retrouvé dans la reine une tante. Elle commençait à se réchauffer à ce foyer des affections de famille duquel depuis trop longtemps elle était éloignée.

Cette seconde mère lui avait dit : « Ton père a » une maison, mon enfant, mais j'en ai une aussi; » et mes domaines, Damayanti, sont les tiens. »

Mais Damayanti avait tendrement remercié sa tante et avait pris congé d'elle. Là-bas, dans le Vidarbha, l'attendaient un fils et une fille, pauvres enfants privés des caresses de leur mère, et peut-être à jamais de la protection de leur père. Elle avait besoin de les presser sur son sein.

Ce fut avec bonheur que le roi et la reine des Vidarbhas virent revenir à eux, suivie d'une belle escorte, la fille chérie qui naguère avait vécu heureuse sous leur protection, et que, depuis, la misère, l'abandon avaient cruellement éprouvée. Mais dès le lendemain de son arrivée, Damayanti supplia sa mère de lui rendre son Nala ou de la laisser mourir. La reine pleura. Elle désespérait de voir jamais se réaliser le vœu de sa fille. Néanmoins, à sa prière, Bhima envoya, dans toutes les directions, des brahmanes à la recherche de Nala.

Avant de partir, ils vinrent prendre les ordres de Damayanti.

« Dans tous les royaumes où vous irez, leur » dit-elle, allez dans les réunions d'hommes et ré- » pétez ces mots : « Où es-tu, joueur, où es-tu allé, » après avoir coupé en deux mon vêtement et m'a- » voir laissée, moi qui te suis dévouée, seule dor- » mant dans la forêt, un bien-aimé sa bien-aimée? » Comme elle le doit, la faible femme, elle est assise,

» les yeux tournés vers toi, consumée, converte
» encore de la moitié du vêtement; elle pleure tou-
» jours de douleur; ô roi, sois-lui propice et ré-
» ponds-lui. » Dites ces mots et d'autres encore pour
» qu'il ait pitié de moi : « Le feu brûle la forêt agitée
» par le vent, et l'époux doit toujours soutenir et
» protéger sa femme. Pourquoi donc les as-tu perdus
» tous deux, toi qui connais la justice? On te disait
» sage, noble et généreux, tu es devenu impitoyable;
» c'est sans doute parce que je ne suis plus heureuse.
» Fais-moi grâce, ô prince des hommes! tu me l'as
» dit, la bonté est le premier des devoirs. » Quand
» vous direz ces mots, si quelqu'un vous répond,
» c'est Nala..... »

Longtemps après, le brahmane Parnâda, arrivant d'Ayodhyâ, raconte à Damayanti un étrange incident. Personne à la cour de Ritouparna n'a paru ému de l'attendrissant message de la princesse, si ce n'est Vâhouka, l'écuyer du roi, qui est venu lui parler en secret. C'est un homme difforme; mais il est merveilleusement habile dans la conduite d'un char, et les mets qu'il prépare ont une saveur exquise. Il pleurait beaucoup et disait au brahmane : « Même
» tombées dans la misère, les femmes bonnes et gé-
» néreuses se gardent elles-mêmes et certainement
» gagnent le ciel; même abandonnées de leurs époux,

» elles ne s'irritent jamais, elles se font une cuirasse
» de leur vertu, les femmes généreuses..... Il est
» malheureux, le pauvre fou, il a perdu la joie :
» qu'elle ne s'irrite pas contre lui de ce qu'il l'a
» quittée. Il cherche sa vie. Des oiseaux lui ont
» dérobé son vêtement. Il est consumé par les inquié-
» tudes : qu'elle ne s'irrite pas contre lui, bien ou
» mal traitée, en voyant son mari tombé si bas,
» privé de son royaume, privé de joie, affamé,
» plongé dans l'infortune. »

La reine pleurait aussi : dans le difforme Vâhouka elle avait pressenti Nala.

Elle se concerta avec sa mère. Il fut décidé qu'à l'insu de Bhîma le brahmane retournerait à Ayodhyâ, et y annoncerait que Bhîma s'apprêtait à célébrer le second swayambara de sa fille Damayanti.

Ritouparna se rendait au swayambara de Damayanti, et Vâhouka dirigeait son char.

Nala était partagé entre la crainte et l'espoir. Damayanti avait-elle donc oublié ses premiers serments? Oh! non, car elle était mère!... Mais alors que signifiait l'annonce de ce swayambara? Bientôt il saurait tout.

Ce fut pendant le trajet qu'il reçut de Ritouparna la science du jeu de dés, et que Kali, son mauvais génie, le quitta.

Quand le bruit du char se fit entendre au loin, Damayanti crut reconnaître la marche de Nala. Si aujourd'hui elle ne revoit pas celui qu'elle attend, elle mourra.

Il n'y avait pas de swayambara. Très-étonné d'une visite dont Ritouparna jugea d'ailleurs inutile de lui expliquer le motif, Bhima fit néanmoins à son hôte royal un noble et affectueux accueil.

De la terrasse du palais, Damayanti observait tout. Pénélope avait méconnu Ulysse sous les haillons qui le couvraient ; mais Damayanti avait reconnu Nala sous la repoussante enveloppe de Vâhouka. C'est que, dans cet amour conjugal si chaste et si tendre que, seuls dans l'antiquité, connurent les Indiens, le cœur avait une voix dont les accents n'eussent pu se faire entendre dans ces sentiments moins purs et moins vifs qui, chez les Grecs, accompagnaient l'hyménée.

Damayanti envoie vers l'écuyer Vâhouka sa suivante, la belle Kêçini. Qu'elle redise à cet homme les paroles qu'au nom de l'épouse abandonnée prononça, à la cour d'Ayodhyâ, le brahmane Parnâda.

Pendant que sa messagère était auprès de Vâhouka, Damayanti, du haut de la terrasse, était témoin de cette entrevue. Elle voyait l'écuyer, les yeux remplis de larmes, faire un suprême effort pour conserver sa fermeté; mais quand à son tour il dut répéter à

Kéçini ce qu'il avait répondu au brahmane, les sanglots étouffaient sa voix.

Damayanti le fit épier. Aux prodiges qu'il accomplissait, elle reconnut les dons qu'à son swayambara les dieux avaient accordés à son fiancé.

Elle tenta une dernière épreuve. C'est par un détail emprunté à la chambre nuptiale que Pénélope éprouve Ulysse; c'est par son fils, c'est par sa fille, que Damayanti espère reconnaître en Vâhouka le père de ses enfants.

Elle les lui envoya. La voix du sang cria en lui. Il s'élança vers ses enfants, les saisit dans ses bras, et ses larmes jaillirent. Après avoir donné un libre cours à sa brûlante émotion, il se tourna vers Kéçini : « Ces deux enfants, belle demoiselle, lui dit-il, ressemblent tout à fait aux deux miens; c'est pour » cela que j'ai pleuré en les voyant. »

Damayanti avait retrouvé son époux. Elle éprouva un irrésistible besoin de le voir, de lui parler, et ses parents lui permirent de faire entrer Vâhouka dans son appartement.

Damayanti était couverte du vêtement rouge des pénitents. Comme au jour de son abandon, elle était souillée de fange.

Nala fondit en larmes en la voyant. Elle partageait son émotion; mais au milieu de ses pleurs elle lui disait :

« N'as-tu pas vu, Vâhouka, un homme connais-
» sant le devoir, qui est parti laissant dans une forêt
» une femme endormie? Cette femme innocente, sa
» bien-aimée, son épouse, accablée de fatigue, qui
» pouvait la laisser dans ce bois, si ce n'est Nala?
» Quelle offense pourtant lui avais-je faite depuis
» mon enfance pour qu'il me laissât dormant dans
» cette forêt? Celui que j'avais publiquement choisi
» de préférence aux dieux, à qui j'étais dévouée, que
» j'aimais, de qui j'avais des enfants, comment a-t-il
» pu me quitter? Sur les feux sacrés il me prit la
» main, et en présence des dieux il me dit : « Je te
» serai fidèle. » C'était la vérité qu'il me jurait; qu'est-
» elle devenue? »

Nala se disculpait et accusait de ses fautes son mauvais génie. Mais était-ce à Damayanti de lui rappeler le jour de leur hyménée, elle qui s'apprêtait à choisir un nouvel époux?

Touchant les pieds du coupable Nala, c'est elle maintenant, l'irréprochable femme, qui proteste de son innocence! L'annonce de son swayambara était une ruse destinée à rendre à Damayanti l'époux dont elle n'aurait pu vivre séparée un plus long espace de temps.

Et les dieux dont elle invoque le témoignage répondent à Nala de sa fidélité.

Vâhouka s'est souvenu du roi des Nâgas, il a revêtu la robe divine que lui avait donnée ce mo-

narque, et Damayanti a de nouveau devant elle le jeune et beau Nala. Alors, jetant un long cri de bonheur, elle se précipite dans les bras de son époux, et après qu'il a eu couvert de baisers leurs deux enfants, Damayanti, l'attirant encore à elle, appuie sur son cœur la tête de l'exilé.

Longtemps les deux époux pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Nala est revenu seul dans son ancien royaume. Il a une revanche à prendre. Cette fois, assuré du succès, il joue, contre Pouchkara, Damayanti et ses nouvelles richesses. Le royaume, tel est l'enjeu de son frère.

Et Pouchkara, que n'aide plus Kali, perd ce que par la fraude il avait acquis.

Le généreux Nala pardonna à son frère, et de nouveau il s'assit sur un trône où l'amour, la fidélité d'une femme lui avaient permis de remonter. Il le comprit, et ce fut dans une pompe royale qu'il fit rentrer dans son royaume celle qui naguère en était misérablement sortie, suivant un époux malheureux et coupable.

Par la piété, la fermeté, la patience dans l'adversité, l'homme pouvait non-seulement vaincre le malheur, mais faire reculer la mort elle-même.

Après que, par l'histoire de Nala, comme lui joueur malheureux, Youdhichthira eut appris à espérer la réhabilitation après la faute, la fortune après la misère, le brahmane Markandéya lui raconta la légende de Sâvitrî.

« Écoute, ô roi! lui dit-il, le récit de toute la » félicité, de la faveur la plus inouïe à laquelle les » plus sages des femmes puissent aspirer, et qui fut » obtenue par Sâvitrî, la fille royale (1). »

Il était un roi de Madra. Fidèle aux pieuses observances, ce prince, longtemps privé de postérité, avait obtenu une fille comme le digne couronnement d'une vie de vertus. De même que la déesse qui avait présidé à sa naissance, elle se nommait Sâvitrî (2).

Quand elle fut parvenue à l'adolescence, tous les charmes de la femme se révélèrent en elle, et sur son passage les hommes murmuraient : « Elle est presque » aussi belle qu'une fille des dieux ! »

Mais là se bornait le triomphe de la jeune vierge. Ni sa radieuse beauté, ni ses vertus, ni son carac-

---

(1) *Sâvitrî*, épisode du Mahâbhârata, traduit du sanscrit en français par M. G. Pauthier; Paris, Curmer, 1841. (Cet ouvrage fait partie du recueil intitulé *La Pléiade*.) Grâce à cette version, notre littérature possède l'épisode de Sâvitrî dans sa grâce sévère et charmante.

(2) Sâvitrî est une prière védique personnifiée. Elle était adressée à Sâvitrî, le Soleil, considéré comme producteur des formes.

tère ferme et élevé, ne faisaient rechercher son alliance.

Un jour, elle entra dans le sanctuaire domestique; elle sacrifia au Feu, et eut avec les brahmanes un long entretien. Puis, recueillant les fleurs qui avaient été consacrées aux dieux, elle vint à son père, et déposa aux pieds du vieillard la moisson parfumée qu'avaient agréée les Immortels.

Açvapati la regardait avec un sentiment d'orgueil paternel mêlé de tristesse. Personne ne recherche la vierge à la beauté divine, et la loi de Manou frappe le père qui ne marie point sa fille! Qu'à jamais s'éloigne d'Açvapati la responsabilité de ce malheur! Que Sâvitrî elle-même choisisse un époux égal à elle par la vertu! Le roi de Madra bénira cette union.

Troublée, rougissante, la jeune fille se précipite aux pieds de son père. « Va! » lui a-t-il dit. Et elle part, elle quitte l'aile maternelle, elle cherche la protection d'un époux!

Elle monte dans un char d'or. Les plus anciens conseillers de son père l'accompagnent.

« Où se rendra-t-elle? dit éloquemment son histo-
» rien moderne. Dans les palais des rois riches, vail-
» lants et renommés? Non; mais dans les forêts soli-
» taires, où se livrent à toutes les rigueurs de
» l'ascétisme les râdjarchis, c'est-à-dire les rois qui,
» sur leurs vieux jours, renonçant au monde, ont

» gagné le religieux sanctuaire des bois pour y pré-
» parer leur délivrance finale (1). »

C'est dans ces solitudes, où devant le spectacle de la nature disparait celui de l'homme, c'est auprès de ces anachorètes qui se sont retirés, plus ou moins meurtris, de ces combats où s'agitent encore les mortels, c'est là que reviendra Sâvitrî; c'est là qu'elle habitera, oubliant le temps, vivant dans l'éternité.

Après avoir honoré les brahmanes de ses hommages et de ses dons, après avoir visité les saints tirthas, la vierge austère reprit le chemin des demeures paternelles.

Nârada, le sage divin, était auprès d'Açvapati quand revint Sâvitri. Elle toucha leurs pieds de son front et attendit qu'on l'interrogeât.

Anxieux, Açvapati la pria de lui faire connaitre, ainsi qu'à Nârada, les résultats de son voyage.

« Il y avait dans Salva, » dit alors Sâvitrî, « un
» roi plein de vertus, de la race des Kchattriyas,
» appelé Dyoumatsêna, qui devint aveugle avec l'âge.
» Dans ce triste état de cécité, père d'un jeune fils
» adolescent, et bien que toujours cultivant la
» sagesse, un ancien ennemi voisin lui enleva son

(1) *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poëmes de l'antiquité classique*, par A. Ditandy; Paris, 1856.

» royaume. Alors il se retira dans la forêt avec son » épouse, la mère du jeune enfant; et, parvenu dans » le grand désert, il se livra à de dures austérités » pour accomplir un grand vœu.

» Son fils, né dans la ville de Salva, et qui a » grandi dans la forêt des Pénitents, est Satyavân, *le* » *jeune homme véridique*, semblable à moi par sa » forme. Qu'il soit mon époux! ai-je dit en moi- » même, c'est le choix de mon cœur. »

« Ah! malheur! malheur! » s'écrie Nârada.

Que veut dire cette exclamation? Le choix de Sâvitri serait-il répréhensible? Celui auquel elle est unie par cette mystérieuse parenté du cœur qui équivaut à celle du sang, serait-il indigne de la vierge royale? Non, car dans le beau Satyavân se confondent les vertus ascétiques du brahmane et les généreux instincts du Kchattriya. Mais un voile funèbre couvre l'admirable portrait que trace du jeune anachorète le sage Nârada. Dans un an, à pareille heure, Satyavân doit mourir.

« Va, Sâvitri, » dit à sa fille le roi de Madra, « va, » ma belle, faire un autre choix. Le jeune homme que » tu as choisi a un défaut, un seul, mais qui est asso- » cié à toutes ses qualités : comme vient de me le dire » le bienheureux Nârada, semblable aux dieux, dans » un an, à compter de ce jour, ce jeune homme, » ayant atteint le terme de sa vie, perdra sa forme » corporelle. »

Sâvitri demeure impassible, et sa voix austère prononce sans faiblir ce solennel engagement :

« On ne subit qu'*une fois* sa destinée; une jeune » fille ne se marie qu'*une fois; une seule fois* son père » lui dit : *Je te donne!* Voilà les trois *une fois* des » personnes de bien.

» Qu'il ait une vie longue ou qu'il ait une vie » courte, qu'il soit doué de qualités ou qu'il n'en ait » pas, une fois qu'un époux a été choisi par moi, je » n'en choisis pas un second.

» Une fois que j'ai pris une résolution dans mon » esprit, alors mes paroles y répondent; cette réso- » lution s'accomplit ensuite par mes actions, dont » mon jugement est l'arbitre. »

Dans ce discours se dessine un type, unique peut-être dans cette société indienne où l'abdication de toute volonté personnelle est le devoir permanent de la femme. A l'idée que consacre sa raison obéit Sâvitri avec une froide persévérance. Au courage qui entreprend, elle unit la fermeté qui accomplit. C'est là une individualité puissante par sa croyance même en sa propre force.

« Ferme est l'esprit de Sâvitri, » dit Nârada approuvant l'union qu'elle avait décidée.

Devant cette consécration le roi se tut et accéda avec bonheur aux vœux de sa fille.

Il célébra avec les brahmanes un sacrifice qui assu-

rât le bonheur de Sâvitrî, et il la conduisit, elle son unique enfant, dans la forêt Médhya, où habitait l'aveugle ermite qui fut roi.

Les deux familles sont en présence. L'anachorète, assis au pied d'un arbre, reçoit les hommages de son royal visiteur et lui offre l'argha, cette corbeille de fleurs et d'aliments qui se donne à l'hôte que l'on veut honorer.

« Quel est l'objet de ta visite? Pourquoi es-tu » venu ici? » demande au roi de Madra le râdjarchi.

Et Açvapati, lui exprimant ses vœux, lui présente son enfant : « Voici ma Sâvitrî, ma belle jeune fille; » ô sage royal, prends-la d'après ses qualités pour ta » fille, ô toi qui es doué de vertus! »

Mais l'anachorète lui répond avec une expression de doute :

« Privés de notre royaume, réfugiés dans la » demeure des bois, nous pratiquons les devoirs » d'une austère pénitence. Comment ta fille, digne » d'habiter un palais superbe, pourrait-elle supporter » les privations et les austérités de cet ermitage? »

— « Ma fille, ainsi que moi, » dit le pieux Açvapati, « a déjà connu le plaisir et la peine, la possession et » la privation; une telle parole de reproche ne me » convient point. Je suis venu te demander ton fils » avec une ferme résolution, ô prince! Tu ne dois pas » détruire mes espérances, à moi qui suis venu te

» saluer avec amitié; tu ne peux me renvoyer ainsi,
» moi qui suis venu vers toi par affection. Tu dois
» être mon égal et mon allié, comme moi le tien;
» prends pour ta bru ma jeune fille, afin qu'elle soit
» l'épouse de l'excellent Satyavân. »

C'était là le vœu le plus cher de Dyoumatsêna, le roi détrôné. Satyavân et Sâvitri furent unis en présence des saints habitants de l'ermitage, et Açvapati, assuré du bonheur de sa fille, retourna satisfait dans ce palais où ne rayonnait plus la jeunesse de Sâvitri.

Après le départ de son père, la nouvelle épouse, se dépouillant de ses ornements princiers, revêtit le valkala. Sa modestie, sa grâce prévenante, son empire sur elle-même, lui attirèrent la sympathie des brahmanes qui entouraient le royal ermite. Les soins exquis de sa personne, qu'avec ses parures elle n'avait pas abandonnés, charmaient sa belle-mère, tandis que sa piété, son langage réservé faisaient l'orgueil de son beau-père.

La sérénité de son âme, sa voix harmonieuse qui toujours exprimait de purs et doux sentiments, et par-dessus tout, ce que le poëte appelle avec grâce « les petits soins de la vie », toutes ces qualités, tous ces charmes rendaient heureux l'époux qu'elle avait choisi, l'époux dont elle avait voulu embellir les derniers jours.....

Mais celle qui répandait autour d'elle tant de joie

était livrée à une angoisse qui sans cesse lui étreignait le cœur. Chaque jour, chaque heure la rapprochaient du terme fatal que lui avait indiqué Nârada. Elle renfermait en elle-même sa douleur, se privant de cette dernière consolation de la voir partager par ceux qui l'entouraient.

« *Au quatrième jour il doit mourir !.....* » se dit-elle un matin. Alors elle crut que par la prière, par la pénitence, elle pourrait racheter la vie de son époux. Elle fit vœu de rester debout pendant trois jours et trois nuits.

Comme Alceste, elle se sacrifiait pour son mari, non, comme l'héroïne grecque, par une mort subite et glorieuse, mais par un martyre lent et ignoré (1).

Dyoumatsêna, le père d'adoption, le précepteur spirituel de Sâvitrî, se leva, et supplia la jeune femme de renoncer à cette cruelle pénitence dont il ignorait le motif. Mais elle, toujours inébranlable dans sa volonté, lui répondit par ces mots dont le vieillard ne comprit pas alors la douloureuse signification :

« Tu ne dois point t'affliger, j'accomplirai cette » pénitence, car ma résolution en est prise, et son » accomplissement est le but de ma vie. »

---

(1) Voir la remarquable thèse de M. Ditandy, ouvrage déjà cité, *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poëmes de l'antiquité classique.*

Dyoumatsèna s'inclina devant cette immuable décision, et encouragea même sa bru à la maintenir.

Sâvitri est toujours debout. L'aube pénètre de ses timides et blanches clartés les ténèbres de la nuit.

« *C'est aujourd'hui le jour fatal,* » se dit l'épouse.....

Elle sacrifie au Feu; puis, s'inclinant devant ses parents, devant les brahmanes, elle attend leur bénédiction. Émus, ils adressent aux dieux, en faveur de la pieuse épouse, les prières qui éloignent le veuvage.....

— « Ainsi soit-il! » dit la pauvre femme avec une expression inaccoutumée.

Elle refusa de prendre toute nourriture avant le coucher du soleil. Et comme Satyavân, la hache sur l'épaule, se disposait à s'enfoncer dans les bois, elle s'attacha à ses pas : « Tu ne dois pas, » lui dit-elle, « aller seul couper du bois dans la forêt; je t'accom- » pagnerai, car je ne puis vivre sans toi. »

Satyavân hésite. Depuis le jour de leur hymen, sa jeune femme n'a pas quitté l'ermitage. Comment, affaiblie par le jeûne, par la fatigue de sa pénitence, pourra-t-elle le suivre dans les rudes sentiers de la forêt? Mais elle persiste. Elle ne souffre pas, elle est forte. Que son époux ne l'empêche pas de l'accompagner.

Satyavân la prie d'en demander la permission à

ses parents, et la jeune ascète leur exprime son désir. Son mari va dans la grande forêt; elle ne pourrait aujourd'hui supporter cette séparation. Puis les bois sont en fleur, et depuis si longtemps elle n'a erré sous leurs ombrages! Que son beau-père, que sa belle-mère ne la privent pas de cette joie!

C'était la première faveur que depuis son mariage demandait la princesse de Madra. Dyoumatséna la lui accorda. Mais que le jeune couple ne s'éloigne pas, ne s'égare pas dans la forêt!

« La jeune et glorieuse femme ayant ainsi obtenu » la permission de ses deux parents, se mit en marche » avec son mari joyeux, mais elle avec un cœur » agité. »

Satyavân aspire avec délices les parfums du matin. Jamais la nature ne lui a paru plus belle. Dans l'onde miroite le feuillage. Sur la fleur les tremblantes pierreries de la rosée reflètent les premiers feux du jour. Les paons étalent avec orgueil leur plumage aux couleurs diaprées, et animent de leurs cris les solitudes en fête. Partout la vie! et dans le cœur de Sâvitri la mort, la mort qui lentement s'approche et lui va ravir son seul amour!

La nature semble s'être enveloppée de ses charmes les plus attrayants pour saluer le départ de celui qui la contemple pour la dernière fois.

Et Satyavân, se tournant vers sa belle compagne,

lui montre le riant spectacle qui devant eux se déroule : « Regarde ! » lui dit-il avec ivresse.

Elle lève les yeux ; elle redoute de voir sur les traits de son mari la pâleur de l'agonie ; dans sa démarche, la fatigue de l'homme parvenu au terme de sa course..... Mais non, le visage de Satyavân est animé des couleurs de la vie, son allure est rapide et dégagée.

Partagée entre la crainte et l'espoir, Sâvitrî attendait.....

Satyavân cueille des fruits et en remplit sa corbeille. Il coupe le bois destiné au feu du sacrifice. Il se sent fatigué ; il a mal à la tête, et quittant son travail, il s'avance vers sa femme :

« O Sâvitrî ! mes membres sont comme brûlants » ainsi que mon cœur ! Je ne me sens pas bien, ô toi » qui parles avec mesure ! C'est pourquoi je désire » dormir, ô ma belle ! je n'ai plus la force de me tenir » debout. »

Sâvitrî s'approche en silence ; elle s'assied auprès de son époux, et appuie sur son cœur cette belle tête que déjà la vie abandonne. Le moment est venu.

Un homme, un étranger était là, couronné de la tiare, vêtu de rouge, le visage rayonnant de lumière, le teint noir et bronzé, les yeux enflammés et dardant sur Satyavân un regard avide. Il tenait une corde à la main.

Sâvitri, glacée de terreur, se leva. Elle déposa sur le gazon la tête de son mari, et s'inclinant devant le mystérieux étranger, elle lui dit d'une voix suppliante :

« Je te reconnais pour un dieu, car cette forme » que tu portes n'est point celle d'un mortel ; dis-moi » qui tu es, ô le plus puissant des dieux! et quelle » action tu es venu accomplir! »

— « Tu es dévouée à ton époux, Sâvitri! » répond l'apparition, « et tu es aussi vouée aux austérités; » c'est pour cela que je te répondrai. Sache, ô belle » jeune femme! que je suis Yama..... »

C'était la Mort.

Et Sâvitri, essayant de se cramponner à un dernier espoir, dit avec une expression de doute :

« Écoute, ô toi qui jouis de la félicité suprême! » On dit que ce sont ordinairement tes messagers qui » emmènent les hommes; pourquoi es-tu venu toi-» même aujourd'hui, ô le plus puissant des dieux! »

Était-ce à un serviteur du roi des Mânes de chercher l'homme pur par excellence? Yama lui-même a voulu lui rendre ce suprême honneur, et c'est là la seule consolation qu'il puisse donner à Sâvitri.

Alors il détache du corps de Satyavân cet esprit qui, d'après les idées indiennes, unit le corps à l'âme, et qui reçoit les impressions des sens. Il le lie de sa corde, et l'entraîne vers cette région méridionale où sont ses noirs domaines.

Ce n'est pas auprès du cadavre que restera la veuve. C'est l'âme de son mari qu'elle suivra et qu'elle tentera d'arracher au dieu qui ne rend pas ses captifs.

« Mais Yama l'arrêtant : — Retourne sur tes pas, » va-t'en, Sâvitrî! Va accomplir le sacrifice de ceux » dont l'esprit corporel s'est élevé dans les régions » supérieures. Tu as fait tout ce que tu pouvais faire » pour ton époux; tu es venue aussi loin que tu pou- » vais venir. »

Ce n'est pas sur le bûcher de son mari que l'envoyait Yama. Il n'était pas venu encore, ce temps où la personnalité de la femme se confondrait si complétement dans celle de l'époux qu'avec la vie de celui-ci devait aussi se terminer la sienne.

Sâvitrî marchait toujours.

« Là où mon époux est conduit, ou bien là où il » va lui-même, là aussi je dois aller; c'est mon devoir » éternel. Je t'en conjure, par les austérités de la » pénitence, par la soumission, le respect envers les » maîtres spirituels, par l'amour et mon dévouement » pour mon époux, et par ta bienveillance pour moi, » ne me défends pas de te suivre! »

Ce n'est point par des larmes, par des plaintes, qu'elle essayera de fléchir le dieu. Pour arriver à son cœur, la jeune ascète parlera à son intelligence.

Alors, dans une suite de maximes, elle développe les avantages de la bonté.

La science ne suffit pas à rendre l'homme parfait; la vertu seule est le souverain bien, car celui qui la possède ne désire plus rien.

— « Retourne sur tes pas, lui répond Yama; je » suis satisfait de ton discours, si brillant, si élevé, » si bien pensé, si convenable; choisis une grâce autre » que la vie de ton époux, et je te l'accorderai aussi- » tôt, toi qui n'es point méprisée. »

— « Mon beau-père a perdu son royaume; il habite, » privé de la vue, un ermitage dans la forêt; qu'il » recouvre la vue par ta faveur, ce prince fort, sem- » blable au soleil éblouissant. »

Yama consent. Mais les chemins deviennent de plus en plus pénibles. Que Sâvitrî retourne sur ses pas, la lassitude l'accablerait.

— « D'où me viendrait donc cette fatigue, lorsque » je me trouve avec mon mari! Là où va mon mari, » là je dois aller aussi. Là où tu conduis mon mari, » là est aussi mon chemin. Souverain des dieux, écoute » encore une fois mes paroles..... »

Et elle lui dit que si grand est le pouvoir de la bonté qu'on ne s'y peut plus soustraire quand on l'a éprouvé, et si doux le fruit qu'on retire du commerce des bons qu'on ne peut plus les quitter quand on les a connus.

— « Les paroles que tu viens de prononcer, dit » Yama, dénotent des sentiments vertueux et une » raison intelligente très-supérieure. Ces paroles ne

» seront pas sans fruit. A l'exception de la vie de » Satyavân, fais un second vœu, ô excellente femme! » et je t'exaucerai. »

— « Mon vénérable beau-père fut autrefois privé » de son royaume. Qu'il le recouvre, ce prince, et » qu'il ne s'écarte point de son devoir, mon père spi- » rituel; voilà le second vœu que je forme. »

Ce vœu, Yama l'exauce encore. Mais que Sâvitri retourne sur ses pas!

Sâvitrî marche toujours.

Elle explique au roi des Mânes son nom de Yama, le *Dompteur*. On l'appelle ainsi, car c'est contre leur gré que les mortels le suivent. Mais la bienveillance, la miséricorde et la charité sont de plus grands dompteurs encore que la force, et l'inimitié même ne les arrête pas.

— « Le discours que tu viens de prononcer, dit » Yama, est aussi agréable que l'eau pour un homme » altéré. Excepté encore la vie de Sâtyavân, choisis » une faveur à ton gré, ô belle! et tu l'obtiendras » aussitôt. »

— « Mon père, le maître de la terre, est sans fils; » qu'il devienne encore père; que cent fils, souches » d'autant de familles, naissent à mon père, voilà le » troisième vœu que je forme. »

Et Yama accorde cette nouvelle grâce à la pieuse fille des rois. Mais qu'elle retourne sur ses pas, car long est encore le chemin.

Et elle : « Ce chemin n'est pas long pour moi » quand je suis avec mon époux, car mon amour » pour lui est encore plus étendu ; mais en continuant » notre marche, écoute de nouveau les paroles que » je vais te dire. »

Elle lui commente encore deux de ses noms, Vaivasvata, *le descendant du Soleil*, et Dharma-radja, *le roi de la justice*. Mais le règne de la bonté est grand aussi, car il captive la confiance.

— « Les paroles que tu viens de prononcer, ô » belle jeune femme ! répond Yama, sont telles que » je n'en ai pas encore entendu de semblables. J'en » suis vivement satisfait. Excepté la vie de Satyavân, » choisis une quatrième grâce, et va-t'en. »

— « Qu'une centaine de fils aimables, souches » d'autant de familles, forts, magnanimes, naissent » de moi et de Satyavân, voilà la quatrième grâce » que je choisis. »

— « Cent fils puissants, courageux et vaillants, » la joie de ton cœur, te naîtront, ô jeune femme ! » dit Yama. Afin que tu n'éprouves pas trop de » fatigue, ô fille de roi ! retourne sur tes pas, car il » te reste encore un long chemin à faire. »

Mais Sâvitri ne redoute rien. Qu'y a-t-il à craindre des bons ?

« La conduite des bons est toujours dans le chemin » de la vertu ; les bons ne s'affaissent point, ne » souffrent point ; la réunion des bons avec les bons

» n'est pas infructueuse : les bons n'inspirent pas de » crainte aux bons.

» Car les bons conduisent le soleil par la vérité ; » les bons soutiennent la terre par la pénitence et les » austérités ; les bons sont le chemin ou la voie des » êtres à venir, ô roi ! Et au sein des bons ne se flé- » trissent point les bons. »

Elle exalte les joies du bienfait, joies généreuses, joies saintes, car elles sont dégagées de toute idée de personnalité.

« Les faveurs que l'on accorde aux humains », poursuit-elle, « ne sont pas vaines ; le bienfait ne » s'efface point, ni l'honneur qui y est attaché. » Autant l'empire de mortifications et d'austérités » que les bons exercent sur eux-mêmes est durable, » autant les bons sont les sauveurs des hommes. »

— « Plus tu parles, ô toi dont l'âme est donée de » toutes les vertus, de toutes les grâces ! toi, à la » démarche si gracieuse, si pleine de majesté ! plus » ma déférence pour toi s'augmente, » dit, attendri, le sévère roi des Mânes ; « choisis une faveur incom- » parable, ô femme fidèle à ton époux ! »

Maintenant il n'excepte aucune grâce. Sâvitrî a compris !

« Tu ne m'as pas ôté, s'écrie-t-elle, la faculté de » former toutes sortes de vœux comme pour les autres » grâces que tu m'as accordées, ô toi qui donnes la » gloire ! voici le vœu que je forme : *Que mon Satyavân*

» *vive!* car sans mon époux je suis moi-même comme » privée de la vie. Je ne désire aucune joie sans mon » époux ; sans mon époux je ne désire même pas le ciel ; » je ne désire aucun plaisir sans mon époux ; privée » de mon époux, je n'ai pas la volonté de vivre.

» Tu m'as accordé la faveur d'obtenir cent fils, et » mon époux me serait ravi ! Je choisis cette faveur : » *Que mon Satyavân vive !....* »

Elle avait vaincu. Le dieu déliait la corde qui retenait l'esprit de Satyavân, et promettait à l'admirable femme, pour elle et pour son époux, une existence de quatre siècles auxquels serait attaché le nom de *Sâvitri.*

Alors elle retourna sur ses pas ; elle vit son mari toujours étendu sur le sol. Elle courut à lui et le saisit dans ses bras. De même qu'au moment où il expirait, elle s'assit auprès de lui et appuya sur son sein cette tête qu'avait touchée la mort.

Satyavân, revenant à lui, regardait avec amour sa belle compagne, mais, inquiet, lui demandait quel était cet homme noir qui pendant son sommeil l'entraînait au loin.

Et Sâvitri lui disait qu'il avait dormi, dormi bien longtemps, mais que cet homme était parti.

« Tu es délivré de ta lassitude, ô mon bien-aimé ! » et tu n'as plus sommeil, ô fils de roi ! Si tu peux te » soulever, regarde la nuit noire, ténébreuse. »

Satyavân promena un long regard sur la nature endormie; il reprenait possession de son être!

Il racontait à sa jeune femme qu'il avait eu mal à la tête, qu'il s'était endormi auprès d'elle..... Puis un homme noir était venu, emportant son esprit vers des régions inconnues. Oh! que celle qui protégeait son sommeil lui dise si c'était un rêve ou une réalité!

Et Sâvitrî, lui montrant de nouveau la sombre forêt, le pressait de rentrer à l'ermitage. Le lendemain, il saurait tout.

« Lève-toi, lève-toi! Salut à toi! Pense à nos » parents, ô fidèle ami! obscure est cette nuit, et le » soleil n'est pas encore de retour sur l'horizon.....»

Elle lui fait entendre le cri des chacals et des rôdeurs de nuit, le craquement des feuilles sous le pied des bêtes fauves; et pour l'arracher à ce lieu lugubre, la courageuse femme lui dit qu'elle a peur.....

Mais Satyavân désespère de retrouver dans les ténèbres la route de l'ermitage, et Sâvitrî comprend que son époux est faible encore.

Pendant le jour la forêt s'est embrasée, un arbre brûle encore : près de ce foyer elle réchauffera son mari.

L'idée de passer une nuit entière hors de l'ermitage effraye Satyavân. Et ses parents, que deviendront-ils, quand, pendant de mortelles heures d'angoisse, ils l'auront vainement attendu? Il se croit

plus fort, il ne souffre plus; il veut les voir, leur apporter la consolation. Autrefois les deux vieillards veillaient auprès de lui et lui disaient que sans lui ils ne pourraient plus vivre : c'est de lui qu'ils attendent leur subsistance dans cette vie, et au delà, le salut de leurs mânes, de ceux de leurs ancêtres. Et sans eux, lui aussi, il mourrait. En ce moment sans doute, sa pauvre mère infirme guide le pas chancelant du royal aveugle, et tous deux cherchent leur appui.....

Il pleurait, mais une main chérie essuyait ses larmes, et, auprès de lui, une douce voix s'élevait vers le ciel :

« Si je me suis livrée aux exercices de la pénitence, » disait cette voix, si j'ai exercé la charité, si j'ai » offert les sacrifices prescrits, qu'une heureuse nuit » soit accordée à ma belle-mère, à mon beau-père » et à mon époux! Je ne me souviens pas d'avoir » jamais dit, de propos délibéré, une parole menson- » gère; c'est par cette vérité que peuvent subsister » aujourd'hui ma belle-mère et mon beau-père. »

Mais lui, pensant plus à ses parents qu'à la pieuse femme qui l'avait sauvé et qui le consolait, la suppliait de le ramener à son père, à sa mère. Il se sent mourir, et avant de fermer les yeux, il désire jouir du suprême bonheur de voir les larmes qu'on répandra sur lui.

Sâvitri se leva; elle ne s'effrayait pas de cette défail-

lance qu'elle savait devoir être passagère. Elle souleva son mari dans ses bras, et lorsqu'il fut debout, elle l'entoura de soins caressants. Il regardait sa corbeille..... Mais la jeune femme lui dit : « Demain » matin tu cueilleras des fruits ; aujourd'hui, comme » tu es encore faible, je porterai la hache. »

L'héroïne avait disparu, il ne restait que la plus tendre des femmes, épouse et mère tout ensemble dans sa prévoyante sollicitude.

Sâvitri suspendit le panier à un rameau, prit la hache d'une main, et, avec un mouvement d'une grâce charmante, elle entoura de son autre bras son époux qui s'appuyait sur son épaule.

De nouveau elle sentait battre près du sien ce cœur où elle avait rappelé la vie. Rayonnante de joie, elle entraînait son jeune époux, qui maintenant fort et bien portant lui indiquait la route et marchait rapidement.

Les clartés de la lune se projetaient sur les palâças (1) et en caressaient les fleurs de pourpre. Près de ces arbres étaient deux chemins : le jeune couple prit celui du nord, qui devait le ramener à l'ermitage.

Par l'effet d'une des grâces que Yama avait accordées à Sâvitri, Dyoumatsêna venait de recouvrer la

(1) *Butea frondosa.*

vue. Mais que lui importait ce miracle! Son premier regard n'avait pu être pour son fils!

Les deux vieillards souffraient de ces angoisses que Satyavân avait ressenties pour eux. Ils couraient dans l'ermitage, déchirant leurs pieds au cousa, l'herbe sacrée. Les brahmanes les entouraient, les consolaient, et tous, au nom des vertus de Sâvitri, leur assuraient que leur Satyavân vivait.

Quand revint le jeune couple, quand se furent calmés les premiers transports de ceux qui avaient craint de ne se plus revoir; les brahmanes interrogèrent Satyavân.

Pourquoi est-il demeuré si longtemps dans la forêt? — Il ne peut le dire; il a souffert, il a dormi, mais il ne sait rien de plus.

Et un brahmane, Gautama, averti par sa prescience divine des événements de la journée, dit à Satyavân :

« La vue est subitement revenue à Dyoumatsêna » ton père; si tu n'en connais pas la cause, Sâvitri te » l'apprendra. Je désire t'entendre, ô Sâvitri! car tu » connais le passé et l'avenir. Je sais que tu es res- » plendissante comme la déesse Sâvitri. »

Alors, avec une sublime simplicité, Sâvitri retrace à ceux qui lui doivent le bonheur, les souvenirs de ce jour lugubre dont l'approche la faisait frémir, et leur expose les grâces que lui a accordées Yama.

Et les sages la louent, et leurs voix se réunissent en un chœur grave et solennel :

« La famille du prince des hommes, plongée dans » les calamités, au sein d'un abîme ténébreux, en a » été retirée par toi, ô excellente femme! douée de » vertu, adonnée à la pratique de la pénitence et aux » mortifications des sens! »

Le lendemain la forêt retentissait d'un fracas guerrier : c'était l'armée, c'étaient les habitants de Salva qui venaient chercher leur vieux roi aveugle. Ils le revirent paré d'une seconde jeunesse et délivré de sa cécité.

Ils le ramenèrent en triomphe. Dyoumatséna, ayant à ses côtés sa femme et sa bru, était sur un char que traînait le peuple.

De même se réalisèrent toutes les faveurs que la piété, le dévouement, la constance d'une femme avaient attirées sur deux maisons royales.

Dans la dramatique histoire des enfants de Pândou, les épisodes qu'elle encadre détendent l'esprit, qu'ont agité les tumultueuses émotions de l'action principale. Ce sont les oasis remplies d'ombre et de fraîcheur, ce sont les haltes paisibles, au milieu

des brûlants déserts, pendant les longs et pénibles voyages.

Cependant, dans le fond même de l'épopée, que de grands types encore, non égaux à celui de Râma, mais dignes de lui succéder, depuis Yondhichthira, le majestueux roi de la justice, jusqu'à Ardjouna, le héros doublé de l'homme!

Et parmi les femmes, Kounti, Gândhâri surtout, ne sont-elles pas, mieux encore que Kâauçalyâ, les types vrais, achevés, sublimes, de la mère?

Quand les Pândavas se réfugient pour la première fois dans la forêt, c'est Kounti qui défend auprès d'eux la cause de l'opprimé. Quand les Kouravas se préparent à la lutte fratricide qui doit les briser, c'est Gândhâri qui les supplie de préférer au droit du plus fort celui du plus généreux.

Mais souvent l'ambition est le mobile de la conduite de Kounti; quelques faiblesses même se mêlent à ses vertus; la mère de Karna, malgré sa magnifique attitude après la mort du fils du Soleil, fait un peu oublier la mère des Pândavas.

Quant à Gândhâri, nulle ombre n'obscurcit sa pure image. Après que ses conseils ont été rejetés par Douryôdhana, elle ne forme qu'un vœu : « Où est le » droit doit être la victoire! » Elle n'espère plus pour ses fils que cette gloire qui suit le trépas du guerrier tué les armes à la main. Après le combat, au nom de la justice, elle pardonne à ses neveux; au nom de la

charité, elle les console, eux, les meurtriers de ses enfants!

Qu'elle est grande dans le champ de la loi! De quel regard à la fois profond et attendri elle considère les scènes désolantes qui devant elle se déroulent! Quelle religieuse résignation! Mais aussi, quelle vérité dans l'explosion de sa douleur longtemps contenue et dans cette malédiction dont, au nom de son dévouement à son époux, la volontaire aveugle frappe le dieu qu'elle rend responsable du malheur qui l'écrase.

Mais de Sitâ à Drâupadi, quel changement! Individualité puissante, ce qui surtout la caractérise, c'est la fierté, le vif ressentiment des injures. Elle ne connaît pas la douceur du pardon! Quand la douleur l'abat, le besoin de vengeance la relève. C'est elle qui presse les Pândavas de frapper son ravisseur vaincu; c'est elle qui les excite à cette guerre où, dans le sang de ceux qui l'ont méprisée, doit se laver son outrage; c'est elle encore qui, après la mort de ses enfants, demande la tête du meurtrier.

Et cependant elle est grande aussi, cette compagne des Pândavas qui volontairement s'associa à leur misérable existence au milieu des forêts; cette compagne des Pândavas qui, avec le courage de la lionne, défendit son honneur, et qui, au jour du dernier exil, alors que les femmes des Pândous, leur disant un éternel adieu, les laissaient s'acheminer vers l'Himâ-

laya, seule les suivit dans le grand voyage et tomba auprès d'eux. C'est un admirable type de vaillante fidélité.

Après ce caractère énergique, vindicatif, passionné, combien, dans les épisodes, nous reposent agréablement les portraits de Damayantî et de Sâvitrî! L'une suave et gracieuse, l'autre austère et forte, mais toutes deux dévouées au delà du malheur, au delà de la mort, à ceux dont elles avaient voulu partager l'existence!

Damayantî, c'est surtout l'amour; Sâvitrî, c'est surtout le devoir. Si Damayantî n'avait pas adoré son coupable époux, l'eût-elle suivi dans la forêt, lui eût-elle pardonné son abandon, l'eût-elle rappelé auprès d'elle dans le palais de son père où, sans lui, elle aurait pu vivre heureuse? — Peut-être. — Mais quand même Sâvitrî n'eût pas aimé Satyavân, elle l'eût sauvé encore, par cela même qu'il était son époux. Damayantî représente un sentiment, et Sâvitrî une idée.

Toutes deux sont des types tels qu'en pouvait créer le brahmanisme. Que l'époux soit heureux ou malheureux, innocent ou coupable, vivant ou mourant, toujours il doit être pour sa femme la *divinité suprême*.

Maintenant analyserons-nous, au point de vue particulier où nous nous sommes placée, le Hari-

vansa, l'histoire de la famille de Krichna, cet appendice du Mahâbhârata, auquel néanmoins il est bien postérieur? — Non. — Cette œuvre révèle une décadence morale à laquelle préparaient déjà certaines situations du Mahâbhârata. La polygamie, que les Pândavas pratiquaient largement et sans scrupule, la polygamie prend sous l'influence de Krichna un prodigieux accroissement. Par elle déjà se confondent les castes, par elle s'altèrent la noblesse native des Aryas et la pureté de leur sang. Les mœurs antiques s'en vont.

Ni parmi les bergères de Bradje qui partageaient les jeux de Krichna, ni parmi les seize milliers d'épouses de son gynécée, nous ne trouvons d'individualité digne de nous occuper. Peut-il, du reste, exister des individualités dans ces sérails où la jalousie et l'amour du plaisir sont le caractère général des femmes?

Passons donc encore sous silence la légende de Krichna. Dieu, nous ne nous sommes pas arrêtée sur son culte; homme, nous ne nous arrêterons pas sur sa vie.

Il nous faut maintenant descendre jusqu'au premier siècle de notre ère pour retrouver quelques rayons de ce vivifiant soleil qui anime et échauffe les premières productions de l'esprit humain.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA FEMME DANS LA COUR DU MALOUA.

Un redresseur de torts contemporain d'Auguste.

Rôle intellectuel et artistique des femmes. — Leur langage. — Les femmes officiers de palais.

Les héroïnes de Kâlidâsa. — La nymphe Ourvaçî et la reine Ausinârî. — Sacountalâ et ses amies. La Sacountalâ du Mahâbhârata et celle du drame de Kâlidâsa.

Dernière impression.

Rome était arrivée à cette époque de dépravation morale que l'on nomme l'Empire. Par un étrange et rare contraste, jamais le divorce entre le beau et le bien ne fut plus complet que dans ce siècle d'une civilisation brillante à la surface, corrompue à l'intérieur. Les Romains n'adoraient plus d'autre dieu qu'Auguste. L'empereur avait fait oublier le triumvir.

La lyre romaine répétait les accents qui avaient charmé la Grèce antique ; elle les redisait sans éprouver l'enthousiasme qui les fait naître.

Si de cette foule livrée aux instincts matériels, la voix de Virgile s'élevait sereine et majestueuse pour célébrer encore la foi et la valeur antiques, on ne sentait pas dans les vers du poëte de Rome le souffle

religieux et héroïque qui soutenait l'immortel épique de la Grèce. L'homme ne croyait plus aux dieux qu'il chantait, et l'épopée d'un courtisan d'Auguste ne put créer qu'un Énée.

Alors même que Virgile évoquait avec une si ravissante fraîcheur les scènes de la vie rurale, il faisait encore rayonner dans les champs l'éclat de la gloire impériale.

Horace chantait la poésie du bien-être avec cette grâce enjouée qui est le sourire de la raison. Properce, le tendre et touchant Tibulle, brillants interprètes des mœurs faciles de la nouvelle société, retraçaient, dans leur harmonieux langage, des sentiments dont la rudesse romaine eût, aux beaux temps de la république, désavoué la molle expression.

Tous ces poëtes, annonçant l'empire universel d'Auguste (1), absorbaient dans leur rêve de monarchie universelle cette lointaine contrée qu'abritent les chaînes de l'Himâlaya, qu'entourent les flots de l'Océan.

---

(1) Voir au sujet du plan de monarchie universelle que révélaient les poëtes, organes de la politique impériale, le très-curieux mémoire dans lequel M. Reinaud entreprend de reconstituer toute une période de l'histoire romaine sur de nouvelles bases données par les témoignages orientaux et occidentaux réunis. (*Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale* (l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine) *pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne*, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois. » (*Journal asiatique*, 1863, nos 2 et 3.)

Dans ce pays de l'Inde dont ils connaissaient vaguement l'imposante végétation, se soupçonnaient-ils, ces grands lyriques de Rome, des rivaux de grâce et d'élégance poétiques? Quel n'eût pas été leur étonnement s'ils eussent appris que l'esprit humain se manifestait en même temps, dans deux régions opposées du globe, dans ce qu'il y a de plus scintillant!

Alors régnait dans le Maloua un prince qui a eu l'honneur de donner son nom à l'ère (1) des Hindous, et qui pour eux est encore aujourd'hui ce que fut pour notre Occident l'empereur Charlemagne. L'imagination populaire frappée de leur grandeur s'est plu à envelopper d'un réseau merveilleux les actions de l'un et de l'autre. Mais si du héros frank nous avons l'histoire et la légende, il ne nous reste du héros indien que la dernière.

C'est dans les contes que l'on est réduit à reconstituer le type de ce souverain sous lequel l'esprit indien traversa sa dernière phase de poétique grandeur.

Courageux jusqu'à la témérité, généreux jusqu'à la prodigalité, désintéressé jusqu'à l'abnégation, dévoué aux hommes jusqu'à leur sacrifier sa vie; véritable *redresseur de torts*, arrachant les femmes à la tyrannie de leurs époux ou les rappelant à la tendresse de

---

(1) L'ère de Vikramâditya, nommée Samvat, date de l'an 57 avant J. C.

ceux-ci, digne en un mot d'être chanté par l'Arioste, tel nous est représenté dans les légendes ce roi du Maloua, contemporain d'Auguste.

Dans sa cour, les femmes mêmes étaient initiées aux lettres et aux arts. C'était à leur talent de peintres que l'on confiait la décoration des palais pour ces fêtes qu'elles animaient encore de leurs chants, de leurs danses et des sons de leurs luths. C'était à une femme que Kâlidâsa, en lui dédiant son traité de prosodie, le Çronta-Baudha, enseignait les préceptes de l'art divin où il fut maître.

Cependant, chose étrange! le langage des femmes n'était pas le même que celui des hommes. Au lieu des savantes constructions de la langue sanscrite ou parfaite, elles employaient le jargon des classes inférieures, le prâcrit, dont la douceur était mieux appropriée à la flexibilité de leur organe. Nous apprenons par une loi de Manou (1) que cette anomalie existait dès les temps antiques, et si l'épopée n'en tient aucun compte, c'est qu'apparemment la grandeur des sujets qu'elle aborde et le style soutenu qu'elle exige n'y eussent point permis l'immixtion de la langue vulgaire.

Mais le drame, dans sa représentation fidèle et

(1) « Aux personnes qui, par ignorance de la langue sanscrite, » ne connaissent pas la signification du salut accompagné de la dé- » claration du nom, l'homme instruit doit dire : « C'est moi », et » de même à toutes les femmes. » (Livre II, çloka 123.)

familière des mœurs sociales, devait conserver à la femme, sur la scène où contrairement aux usages du théâtre grec et du théâtre romain elle remplissait les rôles de son sexe, le mode d'expression qui dans la vie privée lui était habituel.

De même que dans les cours de Lankâ et d'Ayodhyâ, le service intérieur de la demeure royale était confié aux femmes. Les fonctions d'officiers de palais étaient exercées par elles. Armées, elles formaient une véritable garde royale.

Yavanis (1), ainsi nommait-on généralement ces officiers féminins. C'était, croit-on, de jeunes Bactriennes que la politique romaine faisait initier aux exquises élégances de la civilisation grecque, et plaçait auprès des princes indiens, pour les attirer ou les retenir dans ses liens.

Elles devaient trouver comme un reflet de la délicatesse attique dans cette cour d'Oudjayanî, où brillaient alors dans leur poétique éclat ces *neuf perles* qu'enchâssait la couronne de Vikramâditya.

Mais de tous ces joyaux, le rayonnement du plus célèbre de tous a absorbé celui de ses rivaux. Le nom de Kâlidâsa est de ceux qui suffisent à immortaliser un règne.

---

(1) C'était par le nom de Yavanas que les Hindous désignaient les peuples placés à l'ouest de leur pays, d'abord les Grecs, puis les mahométans et enfin les Européens.

Des trois drames qui sont attribués à Kâlidâsa, deux seulement sont authentiques : *Ourvaçî donnee pour prix de l'héroïsme*, et son chef-d'œuvre, *la Reconnaissance de Sacountalâ*.

C'était aux temps légendaires que Kâlidâsa empruntait les noms de ses héros; c'était à son siècle qu'il demandait leur costume.

Essayons donc de découvrir dans ces scènes antiques, transportées dans un milieu comparativement moderne, ce que furent ces femmes au milieu desquelles, dans la cour du Maloua, le poëte put rêver aux types qu'il dessinait.

Kâlidâsa puisa dans une légende védique (1), dans un symbole sacerdotal, les éléments de son drame lyrique : *Ourvaçî donnée pour prix de l'héroïsme*.

Ourvaçî, la libation personnifiée, s'unissant à Pouroûravas, le maître du sacrifice ou le sacrifice lui-même, tel était le sujet de l'hymne védique.

Quand Kâlidâsa s'inspira de cette légende, elle avait subi le sort de tous les symboles : l'idée avait disparu, l'image seule était restée.

(1) Conf. *Rig-Véda*, section VIII, lecture V, hymne 1, et les notes de M. Langlois.

Pouroûravas, deuxième roi de la dynastie lunaire, avait arraché la nymphe Ourvaçî au Dânava qui l'enlevait, et, grâce à son secours, l'Apsara avait pu revoir les bosquets du Nandana.

Depuis ce jour, Pouroûravas délaissait les femmes de son gynécée, et une sombre tristesse l'accablait. Une nymphe des cieux, une Apsara, consentirait-elle à abandonner les dieux et les routes éthérées, pour partager ici-bas l'existence d'un homme et marcher dans les sentiers pleins de poussière?

Dans les jardins où il avait cru trouver un moment de repos, tout lui rappelait Ourvaçî, depuis l'amarante aux teintes roses comme les ongles de la nymphe, jusqu'à la fleur du manguier dans le suc brûlant de laquelle Kâma trempe ses flèches.

Mais sous un berceau de mâdhavîs, l'Apsara voltigeait invisible, et laissait tomber aux pieds du roi une feuille de hêtre sur laquelle elle avait écrit que depuis qu'elle avait vu son sauveur, le ciel n'était pour elle qu'une torture de plus.

Déjà elle-même était apparue aux regards du roi, quand un messager des dieux vint la rappeler au Swarga, où elle devait remplir un rôle dans une pièce du solitaire Bharata, le divin inventeur de l'art dramatique.

Et le roi dit avec effort à la nymphe qui l'abandonnait : « Ce n'est pas moi qui vous ferai enfreindre

» les ordres d'Indra, mais souvenez-vous de celui que » vous quittez (1). »

Elle s'en souvint au point de remplacer par le nom de Pouroûravas celui de l'un des personnages du drame céleste, et Bharata, maudissant l'actrice qui avait osé se permettre dans son œuvre une semblable improvisation, lui retira la science divine des Apsaras. Mais Indra lui rendit bien douce cette malédiction en l'exilant du Swarga et en lui permettant de choisir pour époux le héros qu'elle aimait. Elle devait remonter aux cieux après que Pouroûravas aurait vu le fils qu'elle lui donnerait.

Pendant ce temps, des orages domestiques achevaient d'enlever tout repos au roi de Pratichthana (2).

Dans ces gynécées, ce n'était pas sans douleur que la première des royales épouses se voyait menacée d'une rivale, et la reine Ausinarî, fille du roi de Bénarès, avait compris que la femme ne pouvait lutter contre l'Apsara. Après avoir accablé son époux de violents reproches, elle trouva dans la religion la force du pardon.

---

(1) Nous employons la belle et poétique traduction qu'a donnée de ce drame le savant professeur de sanscrit au Collége de France, M. Foucaux. (*Vikramorvaçî. Ourvaçî donnée pour prix de l'héroïsme*, drame en cinq actes par Kalidasa, traduit du sanscrit par Ph. Éd. Foucaux; Paris, Benjamin Duprat, 1861, acte II.)

(2) « Ville qui était située sur la rive gauche du Gange, et dont » on voit les ruines vis-à-vis d'Allahabad. » (Note du traducteur.)

Par un chambellan, elle rappelle au roi qu'après les cérémonies du crépuscule du soir elle viendra à lui dans le palais de la Perle, que réfléchissent les eaux confondues de la Yamounâ et du Gange. Devant lui, au moment où la lune baignera de ses clartés la demeure de nacre aux escaliers de cristal, elle accomplira un vœu qu'elle s'est imposé.

Pouroûravas, accompagné des gardiennes de son palais qui l'éclairent de leurs lampes, monte à la féerique habitation. La lune se lève, et le roi congédie ses femmes, dont les flambeaux pâlissent devant les rayons de l'astre des nuits.

Ce n'est pas sur l'épouse délaissée, qui généreusement va venir à lui, que se reporte la pensée de Pouroûravas : c'est sur la nymphe qu'il attend toujours, et dont il ignore la prochaine arrivée.

Sur un char aérien, Ourvaçi, enveloppée d'un tissu émaillé de saphirs et brodé de perles, descend sur terre toujours invisible.

Elle entend le roi l'appeler, elle va lui apparaître, quand elle voit arriver une belle jeune femme au pagne blanc non semé de pierreries, mais des blanches fleurs du maugala ; aux cheveux dépouillés du diadème, mais entremêlés des épis du doûrba (1). Sa suite porte des offrandes.

Calme et recueillie, cette femme s'avançait, et le

(1) *Panicum dactylon.*

roi la regardait avec une respectueuse admiration.

Elle offre des fleurs aux rayons de la lune, fait remettre au brahmane, confident du roi, et au chambellan, les gâteaux consacrés, et dit à son époux :

» Seigneur, veuillez vous approcher.

LE ROI.

« Me voici (1). »

Elle le salue de l'andjali et prononce son vœu :

« Après avoir pris à témoin les deux divinités » Rôhinî et le dieu de la lune, je veux me rendre le roi » favorable : à partir d'aujourd'hui, quelle que soit la » femme que mon seigneur aimera, ou qui s'attachera à lui et l'accompagnera, il pourra rester avec » elle sans obstacle. »

Ourvaçi écoutait.....

Le confident du roi, se méprenant sur la noble cause de ce sacrifice, se disait en lui-même : « Quand » un coupable s'échappe en présence d'un homme » qui a les mains coupées, celui-ci dit forcément : « Va, c'est bien ! »

Et tout haut il interrogeait la souveraine avec un hypocrite mélange de sollicitude et d'étonnement. N'aimerait-elle plus son époux ?

LA REINE.

« Fou ! au prix même de mon bonheur, je désire

(1) Acte troisième.

» celui de mon seigneur. Juge, d'après cela, s'il m'est » cher ou non.

LE ROI.

» Jalouse, vous pouvez me donner à une autre ou » faire de moi un esclave, et pourtant je ne suis pas » pour vous ce que vous croyez, ô femme timide!

LA REINE.

» Soit, le vœu de la réconciliation d'une personne » aimée est accompli comme il était convenu. Allez » donc, vous qui m'accompagnez, partons.

LE ROI.

» On ne s'en va pas ainsi, abandonnant celui avec » lequel on s'est réconcilié.

LA REINE.

» Seigneur, la cérémonie religieuse est complète- » ment achevée. »

Et la reine se retire avec dignité.

Un instant après, Ourvaçi était la seconde épouse du roi.

La nymphe emmène Pouroûravas dans une forêt qui couronne le mont Kélaça. Mais un jour, dans un injuste mouvement de jalousie, elle le quitte et pénètre dans le bois de Koumâra (1), le dieu de la guerre,

(1) L'un des noms de Kârtikêya.

ce bois où, selon le langage allégorique du poëte, nulle femme ne peut pénétrer. Par une métamorphose qu'Ovide eût aimé à chanter, elle y est changée en liane.

Le roi, l'esprit égaré, erre dans les bois; il demande en chantant et en pleurant sa femme au nuage qui se répand en eau; à l'éclair qui illumine d'une fugitive lueur les sombres profondeurs de la forêt; au paon, qui, développant son plumage, le fait penser à la chevelure entremêlée de fleurs de la nymphe; au kokila qui chante sur la branche du jambou; au cygne qui recueille les filaments du lotus; au tchakravâka (1), ce modèle de la fidélité conjugale parmi les oiseaux, qui lui aussi s'inquiète quand sa bien-aimée se dérobe à sa vue sous les feuilles du nénuphar; à l'abeille qui aspire le suc enivrant des fleurs; à l'éléphant qui suce le jus parfumé d'un rameau d'arbre à encens que lui tend la trompe de sa compagne; au daim qui attend sa gazelle dont la marche est retardée par le faon qu'elle tient suspendu à sa mamelle.

Dans la fente d'un rocher, Pouroûravas voit miroiter au soleil une pierre précieuse d'un rouge éclatant; il la prend d'abord, il la rejette ensuite, car il ne peut en parer le front d'Ourvaçi.

Alors une voix majestueuse se fait entendre, et lui ordonne de relever ce joyau dont la vertu talis-

(1) Oie rouge.

manique amène la réunion de ceux qui sont séparés. Il le recueille avidement et le salue avec transport :

« Tu es le bien-venu, joyau de la réunion ! Si tu dois » me réunir à la belle nymphe qui m'a abandonné, » alors je ferai de toi l'ornement de ma couronne, » comme Çiva fait le sien du croissant de la lune » nouvelle (1). »

En s'avançant, il découvre une liane, et il se sent irrésistiblement attiré vers elle. Pourquoi est-il si ému en la contemplant? Est-ce parce que cette frêle plante, mouillée par la pluie, dépouillée de ses fleurs, et par suite de la compagnie des abeilles, lui rappelle Ourvaçi en larmes? Il s'approche, l'enlace dans ses bras, ferme les yeux comme pour mieux se figurer qu'il est auprès de sa compagne elle-même..... Enfin il les ouvre lentement..... il regarde..... et s'évanouit, car la femme a remplacé la liane.

C'était Ourvaçi elle-même.

Enivrés de bonheur, les deux époux se racontent les douleurs de leur séparation, et le roi pose sur le front de la nymphe le bienheureux joyau de la réunion.

« Ton visage, lui dit-il, où se reflète l'éclat de la » pierre précieuse posée sur ton front, a la splendeur » du lotus rougi par le soleil levant.

---

(1) Acte quatrième.

OURVAÇI.

» Prince aux douces paroles, un long temps s'est » écoulé depuis que nous avons quitté la ville de » Pratichthâna. Vos sujets murmurent peut-être, » venez, partons! »

Le jeune couple se dispose au départ.

OURVAÇI.

« Mais comment le grand roi veut-il s'en aller?

LE ROI.

» Avec un nuage, changé en char céleste pour » notre gai voyage, brillant des couleurs fraiches de » l'arc-en-ciel, ayant pour étendard les jeux des » éclairs, conduis-moi à ma demeure! »

Plusieurs années se sont écoulées. Pouroûravas et Ourvaçi vivent heureux sur le trône.

Un vautour enlève le joyau de la réunion, et s'envole hors de l'atteinte des traits dont le roi désespéré se disposait à le frapper. Cependant l'oiseau tombe, percé d'une flèche que l'on apporte à Pouroûravas, et sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

« Cette flèche est celle du jeune archer Ayous, fils » de Pouroûravas, né d'Ourvaçi, le destructeur des » ennemis (1). »

(1) Acte cinquième.

Que veut dire ce mystère? Le roi ne savait pas qu'Ourvaçî lui eût donné un fils.

Un chambellan entre :

« Victoire! victoire au roi!

» Voici une femme ascète de la famille de Bhrigou, » qui a amené un jeune homme de l'ermitage de » Tchyavana et désire voir le roi. »

Le monarque ordonne que l'on fasse entrer les anachorètes, et le chambellan les introduit.

« C'est bien là, dit le confident du roi, le jeune » Kchattriya dont la flèche, qui porte son nom, a » frappé le vautour pris pour but; il vous imite de » beaucoup de manières.

LE ROI.

» Oui, c'est cela. Ma vue se couvre de larmes en » s'arrêtant sur lui, mon cœur est plein de tendresse » et mon esprit se calme. Je désire l'embrasser lon- » guement avec amour entre mes bras frémissants, » laissant de côté la gravité que m'impose mon » rang. »

Aussi bien à la figure qu'au courage de l'adolescent, il avait reconnu les traits de sa race.

Il salue avec vénération la femme ascète qui lui apprend que cet enfant avait été, en venant au monde, déposé entre ses mains par la reine Ourvaçî. Pourquoi? elle l'ignore. Aujourd'hui le jeune Kchattriya a violé la règle de l'ermitage en frappant inlfu-

mainement un vautour, et le bienheureux Tchyavana l'a chargée de le ramener à sa mère.

Ourvaçi, que le roi a fait avertir par un chambellan de ce qui se passait, voit en entrant un jeune homme dont son mari caresse la chevelure, et ses pleurs témoignent qu'elle a reconnu son fils.

Mais bientôt ses larmes de joie se changent en larmes de douleur. Le roi a prononcé le nom d'Indra, et l'Apsara se souvient!

Pouroûravas a vu le fils qu'elle lui avait donné. La femme a rempli sa tâche, et les dieux attendent la nymphe. Est-ce la fin de l'exil, ou le commencement?

Tel était le motif mystérieux auquel elle avait sacrifié les joies de la maternité. Pouroûravas comprenait tout, et se sentait défaillir.

« Étrange contradiction de la destinée! » dit-il en revenant à lui; « quand je suis rempli de joie en ob-
» tenant un fils, je suis menacé d'être soudainement
» séparé de toi. Ainsi l'arbre brûlé par la chaleur, et
» qui vient à peine d'être rafraîchi par la pluie des
» premiers nuages, tombe frappé par le feu de
» l'éclair! »

Dégoûté de la vie, il allait remettre à son fils le pouvoir suprême et se retirer au fond des bois, quand arriva, éblouissant de lumière, le sage Nârada.

Il salua le roi, et à l'hommage d'Ourvaçi, il répondit :

« Que l'époux et l'épouse ne soient jamais sé-
» parés ! »

Et le roi, se penchant vers sa femme, lui dit :

« Puisse-t-il en être ainsi ! »

Nârada mande au roi son message. Les dieux l'ont envoyé vers lui pour l'empêcher de déposer l'armure du Kchattriya. Ils ont encore besoin de son bras. A lui, à leur défenseur, ils donnent Ourvaçi. Tant qu'il vivra, elle partagera sa glorieuse existence. La nymphe était le digne prix de l'héroïsme.

Dans cette œuvre, Kâlidâsa soulève un coin de ce voile qui dérobait aux regards du peuple ces luttes intestines du gynécée, luttes où le caractère de l'homme perdait toujours de sa dignité.

Mais l'attitude de la reine Ausinarî atténue ce que ces luttes de harem offrent de choquant aux mœurs européennes. Vivement et justement froissée dans sa double fierté de femme et de reine, elle proteste d'abord contre la pénible situation que lui crée le caprice de son époux ; mais bientôt son ressentiment se calme ; et quand on la voit, au nom de la religion, se sacrifier à une rivale pour le bonheur de celui qui la trahit, on est ému de sa tristesse, de sa résignation, et l'on admire la dignité de sa retraite.

Ourvâçî, qui participe de la nymphe et de la femme, a la grâce vaporeuse de la première et le

cœur aimant de la seconde. Insaisissable comme le rayon de soleil, elle se matérialise néanmoins en posant le pied sur terre, et nous intéresse de la même manière qu'une créature humaine. Par l'introduction de ce caractère, l'œuvre de Kâlidâsa, aérienne et parfumée comme une brise de printemps, unit à l'éclat d'une légende orientale le charme rêveur d'une ballade du Nord.

Ce fut un épisode du Mahâbhârata, qu'ailleurs (1) nous avons raconté, qui inspira à Kâlidâsa la plus délicieuse de ses créations, cette Sacountalâ dont Gœthe devait dire en beaux vers que nous traduisons en vile prose :

« Veux-tu renfermer en un seul mot les fleurs du » printemps, les fruits de l'automne, ce qui charme » et transporte, ce qui rassasie et soutient, le ciel, » la terre : je te nomme Sacountalâ, et ainsi tout est » dit (2). »

De même que l'épisode du Mahâbhârata, le drame de Kâlidâsa s'ouvre par une chasse royale.

Debout sur son char, l'arc à la main, Douchmanta,

(1) Voir plus haut, Ire partie, chap. II.

(2) Willst du die Blüthe des frühen, die Früchte des späteren Jahres,
Willst du was reitzt und entzückt, willst du was sättigt und nährt,
Willst du den Himmel, die Erde, mit einem Namen begreifen :
Nenn'ich Sakontala dir, und so ist alles gesagt.

roi d'Hastinapoura, poursuit l'antilope. Il a ordonné à son cocher de lâcher les rênes des chevaux, et s'enivre de se sentir rapidement entraîner par les fougueux coursiers vers la gazelle pantelante de terreur que sa flèche va atteindre.

Mais une voix suppliante se fait entendre :

« O roi! cette tendre gazelle appartient à notre » ermitage; elle ne doit point être tuée, elle ne doit » point être tuée (1). »

Deux anachorètes paraissent. A leur aspect, Douchmanta abaisse son arc, fait arrêter ses chevaux, et les brahmanes reconnaissants lui montrent dans le lointain, sur les bords riants du Mâlini, l'ermitage de leur maître Canwa. Le grand monni en est absent; mais il a chargé sa fille Sacountalâ d'y recevoir avec honneur les étrangers.

Pendant que les anachorètes continuent à couper du bois, le roi se dirige vers l'ermitage.

A la vue des bocages sacrés, il descend de son char, et remet à son cocher les ornements royaux, que, dans le lieu de la pénitence, il rougirait de porter.

Au moment de pénétrer dans l'ermitage, il éprouve

---

(1) *La Reconnaissance de Sacountalâ*, drame sanscrit et prâcrit de Kalidasa, traduction de M. de Chézy; Paris, 1830, acte premier.

Est-il besoin de faire remarquer la grâce et l'élégance de cette traduction?

un mouvement convulsif qui semble lui annoncer que dans cette calme retraite le Destin ne l'oublîera pas.

Soudain, d'un bosquet voisin s'élèvent des voix fraîches et argentines, et le roi voit accourir trois jeunes filles qui répandent sur les arbustes en fleur l'eau de leurs mignons arrosoirs.

« O spectacle enchanteur! » se dit-il.

« Certes, dans nos fastueux gynécées nous cher-
» cherions en vain des grâces comparables à celles
» que recèle cet heureux ermitage : pourquoi donc
» ne remplacerions-nous pas les plantes orgueilleuses
» de nos parcs somptueux par ces modestes lianes de
» la forêt qui les effacent par leurs couleurs et leurs
» parfums ravissants? »

Il se cache dans un épais buisson et contemple les belles jardinières.

Alors paraissent sur la scène les trois jeunes filles :

« Chère Sacountalâ, disait l'une, on croirait en
» vérité que ces jeunes arbustes, ornements de l'er-
» mitage de notre père Canwa, te sont plus chers
» que ta propre vie, à voir la fatigue que tu prends
» à remplir d'eau les bassins creusés à leurs pieds :
» toi dont la délicatesse égale celle de la mâlicâ (1)
» nouvellement épanouie. »

Celle que l'on interpellait ainsi répondait :

« Que veux-tu? Ce n'est pas seulement pour faire

(1) *Jasminum zambac.*

» plaisir à notre bon père que je prends tous ces » soins : je t'assure que je ressens pour ces jeunes » plantes toute l'amitié d'une sœur. »

La troisième jeune fille, s'adressant à Sacountalâ, révélait par un mot d'une exquise sensibilité la bonté de son cœur et la grâce de son esprit :

« Mais, mon amie, les plantes que nous venons » d'arroser sont sur le point de fleurir : arrosons » donc aussi celles qui ont déjà donné leurs fleurs; » nos soins n'en seront que plus généreux, et tout à » fait exempts d'intérêt.

» — Parfaitement dit, Priyamvadâ! » répondait Sacountalâ, redoublant de sollicitude pour ses plantes chéries.

Douchmanta, admirant sa suave beauté et le charme de ses mouvements, se disait, étonné :

« Quoi! c'est là Sacountalâ, la fille de Canwa? »

Craignant que le buisson ne le dérobe pas suffisamment aux regards des jeunes anachorètes, il cherche un abri plus sûr derrière le mur de feuillage que forment de grands arbres.

Un manguier semble de ses rameaux qu'agite le vent appeler à lui Sacountalâ. Elle court à l'arbre, l'enlace, et Priyamvadâ s'écrie :

« Chère Sacountalâ, oh! repose-toi, de grâce, quel- » ques instants à son ombre.

SACOUNTALA.

« Eh! pourquoi donc?

PRIYAMVADA.

» C'est qu'en te voyant ainsi appuyée contre lui, » ce bel arbre, comme s'il était uni à une liane élé- » gante, en acquiert encore plus d'éclat. »

Une fille de la Grèce n'eût pas admiré avec un sentiment plus artistique la beauté sculpturale d'une attitude.

Ce que disait l'amie de Sacountalâ, Douchmanta le pensait.

Les adolescentes, se livrant à leurs jeux champêtres, continuaient leur joyeux babil, quand Anousoûyâ, la jeune fille qui avait parlé la première, montrant à Sacountalâ une liane dont les fleurs blanches exhalaient un délicieux parfum, lui dit avec une expression de doux reproche :

« Chère Sacountalâ, vois, tu oubliais cette char- » mante mâdhavî (1), quoiqu'elle ait crû en même » temps que toi par les soins que notre père Canwa » se plait à vous donner à toutes deux. »

Mais Sacountalâ proteste avec effusion contre l'indifférence qu'on lui impute.

« Va ! je m'oublierais plutôt moi-même. »

Elle vole à l'arbuste, et, surprise, ravie, elle s'écrie :

« Miracle ! miracle ! Priyamvadâ, ah ! que tu vas » être heureuse !

(1) *Gærtnera racemosa.*

PRIYAMVADA.

» Comment cela, ma douce amie?

SACOUNTALA.

» Vois! cette madhâvi est toute couverte de fleurs » depuis la racine jusqu'au sommet des rameaux les » plus élevés, quoique ce ne soit pas le temps de sa » floraison. »

Priyamvadâ et Anousoûyâ accourent, et partageant sa joie naïve, s'écrient :

« Dis-tu vrai, dis-tu vrai? »

C'est qu'en réalité Priyamvadâ avait un motif très-particulier pour se réjouir de ce gracieux incident, qui n'annonçait rien moins que le prochain et heureux mariage de son amie.

Et pendant que Sacountalâ, recevant de son air le plus dédaigneux l'officieux avis de sa compagne, essayait de rendre bien terrible son doux regard; que Priyamvadâ l'assurait que l'oracle dont elle n'avait été que l'interprète émanait du respectable Canwa lui-même, Anousoûyâ, semblant frappée subitement d'un jet de lumière, disait avec une aimable malice :

« Oh! voilà qui m'explique le zèle que mettait » notre amie à arroser cette plante chérie!..... »

« Méchante! » répondait, moitié grondeuse, moitié enjouée, la charmante fille de Canwa; « cette » plante est pour moi comme une sœur; pourquoi » chercherais-tu d'autres motifs à mes soins? »

Mais, tout en parlant ainsi, elle continuait d'arroser la fleur qui lui avait valu la prédiction qu'elle avait paru si mal accueillir.

Douchmanta, se disant alors que toute union était impossible entre un Kchattriya et une fille des brahmanes, souffrait déjà de voir s'anéantir le rêve qu'il avait un moment caressé..... Et cependant, si Sacountalà devait lui rester étrangère, pourquoi se sentirait-il irrésistiblement attiré vers elle? S'il en croit ses pressentiments, nul obstacle ne doit le séparer de la jeune anachorète.

Un mouvement de terreur agite Sacountalà. Une abeille a quitté pour son visage le calice d'un jasmin, et la jeune fille supplie ses compagnes d'éloigner d'elle cet insecte importun.

Mais toutes deux, souriant de son effroi, s'amusant de la lutte qui s'est engagée entre elle et l'abeille, lui répondent fort tranquillement :

« Eh! qu'y pourrions-nous faire? Appelle Douch-
» manta à ton secours : n'est-ce pas au roi à pro-
» téger les habitants de cet ermitage? »

Le roi fait un mouvement.....

« Ne craignez..... » commence-t-il, mais se ravisant :

« Non, se dit-il, on me reconnaîtrait ainsi pour
» être le roi; il vaut mieux que je me présente
» sous l'aspect d'un voyageur demandant l'hospi-
» talité. »

Sacountalà, fuyant l'insecte, courait dans le bosquet. Elle se retourne, il l'a suivie!

« Comment! dit-elle, et il me poursuit encore! » Ah! de grâce, délivrez-moi de ses importunités. »

Le feuillage s'entr'ouvre..... Douchmanta paraît.

« Comment donc!..... » s'écrie-t-il, jouant admirablement l'étonnement et l'indignation, « quel est » l'insolent qui, sous le règne d'un des descen- » dants de Pourou, de Douchmanta, cet ennemi dé- » claré du vice, ose insulter les filles innocentes des » pieux ermites? »

Surprises par la brusque irruption de l'étranger, les jeunes filles se troublent. Mais Anousoûyà, montrant du doigt sa peureuse amie, répond avec enjouement à celui qui se constituait si inopinément le défenseur d'une cause plus sérieuse :

« Seigneur, personne ici n'est coupable d'une » action criminelle; seulement notre jeune amie se » défendait contre une abeille obstinée à la pour- » suivre. »

Douchmanta, s'approchant avec respect de la fille de Canwa qui, toute confuse, n'osait lever les yeux :

« Jeune fille, lui dit-il, puisse votre vertu pro- » spérer!

ANOUSOUYA.

» Allons, rendons promptement à notre hôte tous » les devoirs de l'hospitalité.

PRIYAMVADA.

» Seigneur, soyez le bienvenu! Toi, chère Sa-
» countalà, va, sans perdre de temps, à l'ermitage
» chercher des fruits dignes d'être offerts à notre
» hôte; cette eau, en attendant, peut servir à ra-
» fraîchir ses pieds fatigués.

DOUCHMANTA.

» Il n'en est pas besoin; le charme de vos paro-
» les est pour moi la plus agréable offrande. »

Après cette courtoise réponse, les compagnes de Sacountalà n'insistent pas; mais Anousoûyâ invite l'étranger à se reposer à l'ombre sur un siége de verdure; il y consent, et à sa prière ses trois hôtesses s'asseyent à ses côtés.

Le silence de Sacountalà contrastait avec l'aimable entrain de ses compagnes. La jeune anachorète se sentait troublée.

Douchmanta contemplait avec émotion ces trois jeunes filles, sœurs par l'amitié aussi bien que par la beauté.

« Charmantes filles, » leur disait-il avec le plus tendre intérêt, « combien cette douce intimité qui
» règne entre vous s'accorde admirablement avec
» votre jeunesse et vos grâces! »

Priyamvadâ, se penchant vers Anousoûyà, murmure à son oreille : « Ma chère, quel peut donc être
» cet étranger, qui, tant par ses traits profondément

» empreints d'une majesté calme, que par ses dis-
» cours où règne la politesse la plus aimable, se
» montre digne d'occuper le plus haut rang? »

Anousoûyâ se charge de traduire le sentiment de curiosité qui, non moins que ses compagnes, la préoccupait.

« Seigneur! la douce familiarité qui règne dans
» votre conversation m'enhardit à vous faire quelques
» questions : pourrions-nous savoir de quelle noble
» famille vous faites l'ornement; quelle contrée est
» actuellement dans le deuil à cause de votre ab-
» sence, et quel motif, vous dont toutes les manières
» annoncent une délicatesse exquise, a pu vous dé-
» terminer à entreprendre un voyage pénible, pour
» visiter cette forêt consacrée aux plus rudes austé-
» rités?

SACOUNTALA *à part.*

» Ne palpite pas ainsi, ô mon cœur! toutes ces
» pensées tumultueuses qui t'agitent avec tant de vio-
» lence, ma chère Anousoûyâ les dirigera. »

Douchmanta, cachant son origine, dit aux jeunes filles qu'étudiant en théologie et sujet de Douchmanta, il a reçu la mission de visiter les lieux consacrés. Sacountalâ écoutait, et une vive rougeur affluait à son visage. Ses compagnes remarquent une émotion à laquelle répond celle de l'étranger, et avec un piquant mélange d'ingénuité et d'espièglerie, disent à leur amie :

« Eh bien, chère Sacountalâ, si notre bon père » Canwa était ici!.....

SACOUNTALA.

» Achevez, qu'en serait-il?

LES DEUX AMIES.

» Oh! sans doute il ne croirait pouvoir honorer » assez dignement un pareil hôte; qu'en lui offrant ce » qui lui est aussi cher que la vie! »

Pendant que Sacountalâ se courroucait de l'indiscrétion de ses amies, celles-ci, à la prière de Douchmanta, racontaient à leur hôte sa naissance, et le roi frémissait de joie : Sacountalâ, fille de la nymphe Ménakâ, n'était que l'enfant d'adoption de Canwa, et dans ses veines coulait le sang des Kchattriyas.

Vainement Sacountalâ menaçait du doigt la malicieuse Priyamvadâ, celle-ci provoquait même les questions que l'étranger osait à peine lui adresser.

« Eh! pourquoi tant délibérer, seigneur? » lui disait-elle. « Ne savez-vous pas que le premier de- » voir d'une anachorète est de faire vœu de soumis- » sion? »

Et comme Douchmanta s'inquiétait de voir à jamais livrée aux austérités la délicate fille de Canwa, Priyamvadâ l'assurait que l'intention de leur père était de rendre au monde par le mariage le précieux dépôt dont il avait la garde.

SACOUNTALA.

« Anousoûyâ! je n'y peux plus tenir!... il faut que » je me retire.

— » Par quelle raison, ma chère amie? » lui demande Anousoûyâ avec un candide étonnement.

SACOUNTALA.

« Je vais instruire notre vénérable matrone Gau- » tami de tous ces propos indiscrets de Priyamvadâ.»

Elle se lève vivement, et malgré le reproche que lui fait Anousoûyâ de manquer aux plus simples notions de la bienséance ainsi qu'aux devoirs d'une anachorète en quittant capricieusement un hôte distingué, elle continue de s'éloigner.

Douchmanta avait fait quelques pas vers la fugitive; mais, confus de ce mouvement tout à fait involontaire, il demeurait immobile.

Priyamvadâ courant à Sacountalâ, la retient :

« Oh! tu as beau faire la fâchée, tu ne partiras » pas. »

Sacountalâ se retournant, essaye de foudroyer son amie d'un regard, et fronçant ses noirs sourcils : « Qui peut m'en empêcher, s'il vous plaît? » demande-t-elle impérieusement.

PRIYAMVADA.

« Eh! ces deux arbustes que tu t'es engagée à » arroser pour moi; ne faut-il pas que tu t'acquittes » de ta dette? Libre à toi de nous quitter ensuite. »

Et elle la ramène de force. Mais le roi, ému de l'embarras de Sacountalâ, demande grâce pour elle à ses impitoyables amies. Ne voient-elles pas que la fatigue, la chaleur accablent la pauvre enfant? Qu'elles permettent à leur hôte d'acquitter la dette de leur amie.

Détachant de son doigt son anneau, il le présente à Priyamvadâ. Les compagnes de Sacountalâ lisent le nom qui y est gravé, et, troublées, se regardent.... C'est l'anneau du roi!

Douchmanta, s'apercevant trop tard de sa maladresse, leur dit négligemment que cet anneau est un don du roi. Priyamvada, refusant d'accepter un objet dont l'auguste provenance double le prix, délie Sacountalâ de sa promesse.

« Vois, Sacountalâ, dit Anousoûyâ, tu es libre, » grâce à l'intervention de ce généreux étranger ou » de ce noble prince peut-être!.... Ainsi, tu peux te » retirer. »

Mais Sacountalâ restait.

« Oh! je le sens, pensait-elle, voilà l'être auquel » je dois m'attacher pour la vie, s'il m'est permis de » disposer de moi.

PRIYAMVADA.

» Eh bien, Sacountalâ, tu n'es pas partie?

SACOUNTALA.

» Ne m'as-tu pas remis ma dette? Je m'en irai » quand cela me fera plaisir. »

Un fâcheux incident interrompt une scène dont Douchmanta savourait tout le charme. La suite royale est à la recherche du souverain, et nombre de cavaliers s'élancent vers la demeure de Canwa. Un éléphant sauvage renverse tout ce qui lui fait obstacle. Hommes, femmes, enfants, gazelles, tout fuit; et pendant que Douchmanta déplore en lui-même le malheur qu'il a involontairement causé, ses jeunes hôtesses, s'excusant, à l'exception de Sacountalâ, de leur prompt départ, volent à leur matrone Gautami.

Le roi s'était promis de faire camper sa suite non loin de l'ermitage.

Mais comment rentrer dans ce saint asile qui renferme toutes ses espérances? Le brahmane Mâdhavya, dont la verve bouffonne égaye le drame de ses spirituelles saillies, ne trouve rien de mieux à conseiller à son royal ami que la violence. Qu'il pénètre dans l'ermitage, et que lui, le roi, réclame la sixième partie de la récolte du riz, dîme parfaitement due d'ailleurs à Sa Majesté.

Non, ce n'est pas ainsi que Douchmanta veut rentrer dans la demeure de Sacountalâ. Ce n'est pas cet impôt qu'il demande aux pieux anachorètes; il en est un plus doux, c'est celui des grâces que par leurs prières la Divinité répandra sur lui.

A peine le roi a-t-il prononcé ces généreuses paroles, qu'il en est récompensé. Les voix de deux ermites l'implorent. En l'absence de Canwa, les Râkchasas troublent les solitaires. Puisse le roi consentir à défendre les retraites sacrées!

Presque au même instant, la reine mère, que Donchmanta vénérait profondément, réclamait par un message sa présence au palais. Bientôt allait commencer le grand jeûne qui accompagnait les sacrifices aux mânes des ancêtres.

De deux devoirs également sacrés, le roi choisit celui qui le rapprochait de la fille de Canwa.

Il envoya à sa mère le brahmane Mâdhavya, et redoutant les indiscrétions de ce jeune fou à qui il avait confié son affection naissante pour Sacountalâ, il le pria de considérer comme un roman purement imaginaire ce qu'il lui avait raconté. Madhavya l'assura qu'il ne doutait nullement que Sa Majesté n'eût voulu plaisanter.

Le roi entra dans l'ermitage en sauveur; il en sortit en époux.

Remettant à la jeune femme qu'il avait épousée selon le rite gandharvique l'anneau sur la pierre duquel était gravé son nom, il lui avait dit :

« Épelle chaque jour une des syllabes qui com-
» posent mon nom, et, avant que tu aies fini, tu

» verras arriver un de mes officiers de confiance » chargé de te conduire auprès de ton époux (1). »

Après le départ de son mari, Sacountalâ, profondément affligée de cette séparation, s'isolait de ses compagnes chéries. Absorbée dans sa douleur, elle n'entendit pas le brahmane Dourvâsas lui demander l'hospitalité. Alors celui-ci la maudit dans le sentiment même qui lui avait fait commettre une faute involontaire : Douchmanta devait oublier comme un rêve son amour et ses serments.

La jeune femme n'entendit même pas cette imprécation; mais la voix irritée du vindicatif mouni frappa d'épouvante les amies de Sacountalâ. Anousoûyâ courut se précipiter aux pieds de Dourvâsas, et celui-ci, à moitié apaisé, lui promit que l'effet de la malédiction qu'il avait lancée cesserait quand Douchmanta aurait jeté les yeux sur un ornement qui devait lui faire reconnaître Sacountalâ. Les jeunes filles furent rassurées : leur amie ne possédait-elle pas l'anneau royal? Cependant, tout en se promettant de ne point ajouter au chagrin de la nouvelle épouse par le récit de cet événement, elles déposèrent aux pieds des dieux leurs offrandes de fleurs pour détourner d'elle le malheur qui la menaçait.

Les délais fixés par le roi s'écoulaient sans que

(1) C'est au sixième acte que Douchmanta rappelle ces paroles.

rien annonçât qu'il se souvînt de ses promesses, quand Canwa, revenant à l'ermitage, averti par sa prescience divine de ce qui s'y était passé, embrassa tendrement sa fille et résolut de l'envoyer à la cour de Douchmanta.

La jeune reine va partir. Elle n'a pas, comme dans l'épisode du Mahâbhârata, un enfant dans les bras; mais elle a en son cœur l'espoir d'une prochaine maternité.

Les femmes vénérables de l'ermitage la complimentent et lui offrent des corbeilles de riz consacré. Elle reçoit avec respect leurs hommages. Les matrones se retirent; Gautami seule reste auprès de la jeune femme, qu'elle doit accompagner.

Alors s'avancent vers la reine les deux compagnes de son heureuse enfance. Elles lui attachent un amulette qui éloignera d'elle le malheur, et la parent avec amour.

Les yeux de Sacountalâ se mouillent. Peut-être, hélas! est-ce la dernière fois qu'elle reçoit de ses sœurs d'adoption ces soins affectueux.....

« Ce n'est pas bien, chère amie, » lui disent-elles, « ce n'est pas bien de pleurer dans un si beau » jour (1). »

(1) Acte quatrième.

Mais, tout en parlant ainsi, elles fondaient elles-mêmes en larmes.

Au moment où Priyamvadâ regrettait que les bois ne pussent fournir à la jeune reine que de rustiques ornements, un jeune brahmane paraissait. Sur son bras reposait un riche costume de cour.

« Voici, » dit-il, « une parure complète pour la » reine. Puisse le Ciel lui accorder de longs jours! »

C'est le don nuptial des nymphes bocagères. Les jeunes brahmanes allaient recueillir dans la forêt les fleurs qui devaient composer le seul diadème que Canwa pût déposer sur le front de la reine, quand un spectacle merveilleux frappa leurs regards. Aux branches d'un arbre flottait un voile de lin d'une éclatante blancheur. D'une plante ruisselait une laque rouge destinée à teindre les pieds de la jeune épouse, et du feuillage s'avançaient de petites mains, fleurs vivantes qui répandaient sur le gazon une pluie de pierreries.

GAUTAMI.

« Les déesses, par cette faveur, ne déclarent-elles » pas que la fortune du roi est désormais attachée à » ta personne, et que tu vas pour toujours la fixer » dans son palais? »

Mais comment les compagnes de Sacountalâ, ces rustiques enfants de la forêt, étrangères aux élégances des cités, pareront-elles leur amie de ces ornements? Rien de plus facile. Anousoûyâ sait peindre; elle

appliquera ses goûts artistiques à disposer élégamment sur les épaules de la reine ces blanches draperies, à répandre avec discernement sur son front, son cou, ses bras et ses pieds, l'écrin des hamadryades.

Sacountalâ, se levant, s'enveloppait de son voile quand parut Canwa. Il était triste du prochain départ de son enfant; mais, à travers ses pleurs, son œil brillait d'un enthousiasme prophétique. Il prévoyait pour la race royale un glorieux avenir.

Les anachorètes entrèrent dans l'enceinte où étaient disposés les feux consacrés. Puissent ces feux protéger la reine! Tel était le vœu que formait le mouni pendant que Sacountalâ décrivait un pradakchina autour des flammes parfumées.

C'est le moment de la séparation. Canwa appelle les deux jeunes brahmanes à qui il confie sa fille, et ceux-ci montrent à la reine le chemin d'Hastinapoura.

Canwa, dans des paroles d'une ineffable douceur, interprétait les sentiments qui agitaient le cœur de la jeune femme, à laquelle il rendait en même temps un touchant hommage :

« Divinités de cette forêt sacrée, que dérobe à nos » regards l'écorce de ces arbres majestueux que vous » avez choisis pour asile,

» Celle qui jamais n'a approché la coupe de ses » lèvres brûlantes avant d'avoir arrosé d'une eau pure » et vivifiante les racines altérées de vos arbres favoris;

» celle qui, par pure affection pour eux, aurait craint
» de leur dérober la moindre fleur, malgré la passion
» bien naturelle d'une jeune fille pour cette innocente
» coquetterie; celle qui n'était complétement heu-
» reuse qu'aux premiers jours du printemps, où elle
» se plaisait à les voir briller de tout leur éclat;
» Sacountalâ vous quitte aujourd'hui pour se rendre
» au palais de son époux; elle vous adresse ses
» adieux! »

Mais du fond des bois quelle est cette voix qui s'élève pour saluer le départ de l'anachorète couronnée? Harmonieuse et mélancolique comme celle du coïl, elle répond aux adieux de Sacountalâ :

« Que son voyage soit heureux; que l'ombre
» épaisse des grands arbres lui offre dans tout son
» trajet un abri impénétrable aux rayons ardents du
» soleil; qu'un doux zéphyr, rasant la surface limpide
» des lacs tout couverts des larges feuilles du lotus
» azuré, leur dérobe pour elle une rosée rafraichis-
» sante, et qu'il endorme ses fatigues à son souffle
» caressant; puissent ses pieds délicats ne fouler dans
» sa marche paisible que la poussière veloutée des
» fleurs! »

Ce sont les divinités champêtres qui ont emprunté à l'hôte de leurs bois sa voix touchante, ses mélodieux accords pour moduler leurs vœux.

Là-bas, dans le lointain, un trône, les hommages d'un peuple, l'amour d'un époux, attendent Sacoun-

talâ. Mais ici, sur la terre de sa naissance, restent les compagnes de sa jeunesse, le vieillard qui l'appelait sa fille..... et elle ne peut partir !

PRIYAMVADA.

« Hélas! tu n'es pas la seule à ressentir la douleur » d'un pareil abandon ! vois dans quel état sont tous » les êtres qui t'entourent :

» Le faon attristé laisse échapper de ses lèvres » immobiles les brins de darbha (1) qu'il était en » train de brouter; la femelle du paon, les ailes » abattues, a fait trêve à sa danse légère; ces jeunes » arbustes laissent pendre vers la terre leurs rameaux » languissants, qui se dépouillent de leurs feuilles » flétries. »

Sacountalâ, se souvenant alors de cette liane qu'elle appelait sa sœur, court à la mâdhavi, l'enlace dans ses bras, cache sa tête dans les grappes de fleurs blanches et parfumées qui y serpentent, et appuie ses lèvres sur la tige de cet arbuste, qui naguère lui avait annoncé le bonheur.

« Liane chérie, entoure-moi de tes rameaux » flexibles, semblables à des bras caressants ! Que de » longs jours, hélas! vont s'écouler avant qu'il me » soit permis de te revoir! O mon père! regarde-la » comme une autre moi-même! »

---

(1) Dharba ou cousa. *Poa cynosuroides.*

Puissent ses amies aussi protéger la plante qu'abandonne Sacountalà !

Toutes deux lui répondent en pleurant : « Et nous, » infortunées ! qui s'intéressera à notre sort ? »

La jeune reine supplie son père de la faire prévenir quand sa gazelle qui se traîne languissamment sera devenue mère.

Elle va s'éloigner..... Qui donc la retient et se roule dans les plis de sa robe ? Elle se retourne.....

C'est le petit faon qui, par sa naissance, ayant coûté la vie à sa mère, en avait trouvé une autre en Sacountalà ; c'est le petit faon qui dans la main de sa bienfaitrice broutait les graines de syâmâca (1), et dont elle étanchait le sang quand, les lèvres déchirées par le cousa, il accourait à elle, son refuge habituel, pour qu'elle le pansât.

Sacountalà fond en larmes en embrassant le pauvre petit animal, qu'elle confie à Canwa, le père de tous les habitants de l'ermitage. Non, jamais elle n'aura la force de s'éloigner !

Alors le mouni s'assied avec elle, avec leurs amis, sous un figuier sacré. Il dicte aux brahmanes qui accompagnent Sacountalà les paroles qu'ils devront répéter au roi en son nom. Il donne à sa fille les plus sages conseils. Même offensée, que jamais elle ne s'irrite contre son époux ; qu'elle soit une sœur

(1) *Panicum frumentaceum.*

pour les femmes du gynécée, et une mère pour ses sujets.

Maintenant, qu'elle donne à son père, à ses amis, le baiser du départ.

Sacountalà, se jetant dans les bras de Canwa, l'étreint avec force contre son cœur. Arrachée à celui qui toujours l'a soutenue, comment, fleur séparée de sa tige, pourra-t-elle vivre sur la terre étrangère?

Canwa lui montre dans l'avenir une ineffable consolation. Quand, épouse et reine, elle sera mère, alors les baisers de son fils lui feront oublier les regrets de son père.

D'ailleurs tous les liens ne se brisent-ils pas? Ne vient-il pas un moment où l'homme se sépare même de son corps?

La reine se précipite aux pieds du mouni, qui la bénit; puis, s'élançant vers ses amies :

« O mes bien-aimées! leur dit-elle, serrez-moi » toutes deux dans vos bras. »

Au milieu de leurs baisers, les deux jeunes filles lui disaient :

« Chère Sacountalà, si par hasard le roi tardait un » peu à te reconnaître, montre-lui alors l'anneau sur » lequel est gravé son nom.

SACOUNTALA.

» Ah! tout mon cœur tremble à ce seul soupçon » que vous me témoignez.

TOUTES DEUX.

» Rassure-toi, chère amie, c'est que..... vois-
» tu..... la véritable amitié s'effarouche d'un rien. »

L'un des compagnons de voyage de Sacountalâ presse le moment du départ, et la reine, entourant encore son père de ses bras, lui demande quand elle reverra les ombrages sacrés qui l'ont vue naître.

Le solitaire lui répond que dans de longues années, quand le fils qu'elle aura donné à son époux sera capable de manier les rênes du gouvernement, alors elle reviendra avec son époux dans cette forêt, et y terminera dans la contemplation la vie qu'elle y a commencée.

Quelques moments après, le solitaire, calme ainsi que l'homme qui a rempli un grand devoir, ramenait à l'ermitage deux jeunes filles qui pleuraient leur sœur.

Là se termine l'idylle. Ici commence le drame.

L'effet de la malédiction de Dourvâsas ne se fait pas attendre.

Sacountalâ et les anachorètes qui la guident sont devant le roi.

Dans une scène non moins pathétique, mais non aussi majestueuse que celle que nous avons citée en esquissant l'épisode primitif du Mahâbhârata,

Sacountalà, méconnue, traitée en aventurière, repoussée par son époux, Sacountalà, se souvenant des paroles mystérieuses de ses amies, se dispose à montrer l'anneau royal au parjure..... Cet anneau, ce seul témoin de son mariage, elle l'a perdu!

Mais peut-être, par un autre souvenir, tout immatériel, rappellera-t-elle au roi les premières heures de leur hymen :

« Ressouviens-toi qu'un jour, sous un berceau » formé des branches flexibles du vétasa (1), tu » recueillis dans le creux de ta main une eau limpide » que contenait le calice d'un brillant lotus.

DOUCHMANTA.

» Bien, bien! après?

SACOUNTALA.

« Dans cet instant, mon enfant d'adoption, mon » petit faon favori, était auprès de nous : « Bois le » premier, » lui dis-tu avec douceur en lui présen- » tant la main; mais lui, peu habitué encore à ta » vue, n'osa pas s'incliner pour boire, tandis qu'il le » fit sans hésiter quand je lui offris la mienne; » sur quoi tu t'écrias en souriant : Il est bien vrai » qu'on n'a de confiance que dans les siens, et tous » deux vous êtes habitants des mêmes bois (2). »

(1) *Calamus rotang.*
(2) Acte cinquième.

Douchmanta, regardant son récit comme une agréable fiction, demeure impassible. Il se rit de sa colère et n'est point ému de ses larmes.

Sacountalâ n'a point ici cette énergique et fière contenance qui dans l'épisode primitif lu rend si imposante, et atténue ce que sa situation a d'étrange. Également repoussée par son époux et par les mandataires de son père, il lui faut, d'après l'ordre de ceux-ci, rester auprès de l'homme qui la méprise. N'est-il point son mari?

Un brahmane, ému de pitié, allait la recueillir chez lui en attendant que ce mystère s'éclaircit, quand une femme l'enleva dans ses bras et l'emporta à travers les airs. C'était sa mère, l'Apsara Ménakâ.

Et le roi, dont ce dernier incident redoublait l'étonnement, se disait :

« J'ai beau faire tous mes efforts, je ne puis me » rappeler d'avoir pris pour épouse la charmante fille » de Canwa, et cependant, mon cœur, par le trouble » qui l'agite, semble me dire qu'il en est ainsi. »

L'anneau royal que Sacountalâ avait laissé glisser dans un étang consacré en y faisant ses ablutions, est trouvé par un pêcheur dans le corps d'un poisson. On apporte au roi ce bijou..... et l'époux se souvient!

Il se souvient, après qu'il a eu chassé Sacountalâ! Il se souvient, après que pour lui elle est peut-être à

jamais perdue! Plus de bonheur maintenant, plus de repos! Adieu même cette fête du printemps où les vierges, agitant les branches des arbres, offrent à Kâma les premières fleurs dont se pare la nature en sortant de son deuil! Et la nymphe Misrakési, à laquelle Sacountalâ a donné la mission d'épier les sentiments actuels de Douchmanta, tressaille de joie à la vue de cette morne tristesse où le chagrin du roi plonge Hastinapoura.

Elle voit Douchmanta lui-même, pâle, amaigri, cherchant partout le souvenir de sa femme, pénétrer sous un berceau de mâdhavis où il attend un tableau esquissé par lui, peint par l'une de ses esclaves, et représentant sa première entrevue avec Sacountalâ. Elle l'entend évoquer le pénible souvenir de cette scène où la pure et douce créature, repoussée par lui avec un dédain railleur, rejetée avec colère par ceux à qui son père l'avait confiée, arrêta sur lui pour la dernière fois ses yeux suppliants et chargés de pleurs. Jamais il n'oubliera ce regard! Ce souvenir le tue.

Misrakési voit entrer une esclave dans le cabinet de verdure où se tient le roi.

« Prince, lui dit cette femme, voici le portrait de » la reine. »

C'est elle, oui, c'est bien elle, et Douchmanta la revoit enfin!

« Ne dirait-on pas qu'elle me cherche de ses

» regards, où se peint une affection si tendre?.... La » voilà qui sourit; elle va parler! »

Cependant le roi n'est pas entièrement satisfait de son œuvre. Que l'esclave lui apporte ses crayons. Celle-ci prie Mâdhavya de soutenir le tableau en son absence; mais Douchmanta, avec un mouvement de jalouse tendresse, s'écrie :

« Non, non! c'est moi qui me charge de ce soin. »

Douchmanta a choisi le moment où Sacountalâ fuyait l'abeille qui la poursuivait. Mais que de détails manquent à cette scène!

Le royal artiste voudrait que dans le lointain on vît se dessiner l'un des pics de l'Himâlaya, dont les glaces éternelles, se détachant de l'azur du ciel, reflètent les feux d'une intense lumière. Les tchâmaras, ces yacks blancs du Thibet, parcourraient la montagne. — Au second plan, le Mâlinî, parsemé de bancs de sable et sillonné de cygnes, serpenterait au milieu de la verdure. — Au premier plan, un arbre développerait son imposante végétation, et abriterait un couple de daims sous ses branches auxquelles sécheraient les vêtements d'écorce des pénitents.

Le spirituel Madhavya trouve que le tableau serait infiniment plus pittoresque si quelques figures rébarbatives de vieux anachorètes faisaient ressortir la suave beauté des trois jardinières.

Ce n'est pas seulement le paysage que l'époux de

Sacountalâ veut retoucher. A la fille de Canwa manque un gracieux ornement : ces boucles d'oreilles parfumées, ces grappes de sirîcha (1) qui de leurs houppes soyeuses caressaient son teint délicat.

Sous l'influence magnétique du souvenir, Douchmanta prend le rêve pour la réalité, le tableau pour la scène elle-même, et il se désespère quand on l'arrache à son illusion.

Une femme, officier du palais, Vétravati, lui remet un rapport de son ministre. Un de ses sujets étant mort sans enfants, la fortune de plusieurs millions qu'il a laissée revient à Sa Majesté.

La tristesse du roi augmente. Mourir sans enfants! Ne pas se survivre dans un héritier de son sang!

Et comme Douchmanta demande à Vétravati si aucune des épouses de cet homme ne lui avait donné l'espoir d'une prochaine postérité, elle lui répond que l'une d'entre elles va devenir mère. Alors il abandonne à l'enfant qui naîtra les trésors dont la loi le rendait possesseur, et il mande à son peuple par l'intermédiaire de Vétravati qu'auprès de tous ses sujets il remplacera le parent qu'ils auront perdu.

Pendant que le peuple acclame au dehors la noble promesse du souverain, celui-ci se livre à d'amères réflexions. Lui aussi, il mourra sans enfants, et il a repoussé la femme qui déjà était mère..... Dès larmes

(1) *Acacia sirisa.*

brûlantes inondent son noble visage..... Ainsi avec lui s'anéantira sa race; et avec elle l'espoir de ses ancêtres! A cette pensée, il tombe sans connaissance.

La nymphe Misrakési n'avait rien à apprendre de plus à Sacountalâ. Elle s'élança dans les airs.

Mâtali, le conducteur du char d'Indra, est venu arracher le roi à sa langueur en réclamant pour les dieux le secours de son bras contre les Dânavas. Douchmanta a senti se réveiller ses goûts héroïques; par sa bravoure il a affermi la puissance des principes bienfaisants de la nature.

Au commencement du dernier acte, nous le voyons descendre du Swarga dans le char d'Indra, contempler avec une religieuse émotion la grandeur de cet univers au sein duquel la terre ne lui semble qu'un atome, et s'arrêter enfin sur les sommets de l'Himâlaya.

C'est là que résident Kaçyapa et Aditi, le père et la mère des dieux et des hommes, et le roi veut déposer à leurs pieds son hommage.

Soudain il ressent le même mouvement convulsif qu'il avait éprouvé en pénétrant pour la première fois dans l'ermitage de Çanwa; et cependant il n'a plus rien à attendre du sort.....

Une voix de jeune fille vibre au loin.

« Eh bien, disait cette voix, ne te tiendras-tu donc

» pas tranquille?... Oh! comme il donne en tout des
» preuves de son mauvais petit caractère! »

Surpris, Douchmanta se disait : « Certes, ce n'est
» pas dans un semblable lieu que l'on pourrait s'at-
» tendre à voir régner l'étourderie et la désobéis-
» sance. Qui donc peut s'attirer de semblables re-
» proches? Il faut que je m'en éclaircisse. »

Il regarde, et aperçoit un jeune enfant qui, ayant arraché un lionceau à la mamelle de sa mère, l'entraînait impitoyablement, malgré les efforts de deux jeunes filles qui tentaient de lui faire lâcher prise.

« Allons, petit lionceau, » disait l'enfant en souriant, « ouvre ta gueule bien grande que je compte
» tes dents. »

Douchmanta se sentait attiré vers cet enfant..... Il n'avait point de fils!

Une des jeunes femmes promet au petit entêté un beau joujou s'il consent à rendre la liberté au lionceau; mais l'enfant voulant d'abord tenir ce qu'on lui promet, elle va lui chercher un oiseau, un sacounta, en terre cuite richement colorée.

L'ENFANT.

« Eh bien! moi, en attendant, je vais toujours
» m'amuser avec le petit lion. »

Douchmanta le contemplait avec amour :

« Que cette mutinerie m'enchante! »

Et un soupir s'échappe de son cœur oppressé.

« Oh! » poursuit-il, « mille fois heureux les pères, » lorsque, en soulevant dans leurs bras un enfant » chéri qui brûle de se réfugier dans leur giron, et » tout couverts de la poussière de ses petits pieds, ils » contemplent, à travers son gracieux sourire qui lui » nait au hasard, la blancheur éblouissante de ses » dents pures comme les fleurs, et prêtent une oreille » complaisante à son petit babil, composé de mots à » demi formés! »

A la prière d'une des jeunes filles, Donchmanta essaye de détourner l'enfant du jeu imprudent auquel il se livre. Ce dernier, qui a résisté aux ordres, aux prières de ses secondes mères, obéit à la simple parole de l'étranger, et le roi, en le touchant, frémit de joie.....

La jeune fille s'étonnait de la ressemblance qui existait entre le petit garçon et l'étranger. Par elle, Douchmanta apprenait que cet enfant, issu ainsi que lui de la race de Pourou, avait pour mère la fille d'une Apsara, et qu'il avait vu le jour dans cette forêt qui entourait l'ermitage de Kaçyapa.

Mais quand le roi, ému d'un vague espoir, demanda à son interlocutrice quel était le père de cet héroïque enfant, elle lui répondit avec sévérité :

« Ce serait souiller mes lèvres que de prononcer le » nom du cruel qui n'a pas craint d'abandonner in- » dignement sa vertueuse épouse! »

Ce trait frappa au cœur l'époux de Sacountalà.

L'autre jeune femme revenait, et montrant à l'enfant l'oiseau qu'elle lui avait promis, lui faisait remarquer la beauté de ce sacounta : « Sacounta-lâva-» nyam, » disait-elle en prâcrit.

Et l'enfant, regardant autour de lui avec avidité, s'écrie :

« Saconntalâ !... où donc est ma mère? »

Pendant que les deux femmes riaient de cette méprise, Douchmanta, ivre d'espoir, attendait que de nouveaux indices l'éclairassent plus complétement encore. Ce nom de Saconntalâ ne pouvait-il être porté par plusieurs femmes?... Ah! combien cependant il souffrirait s'il lui fallait renoncer à l'illusion qui le séduit !

L'enfant laisse échapper son amulette; le roi se baisse pour le ramasser.....

« Arrêtez ! arrêtez !... » lui crient les deux femmes.

Mais déjà, à leur grand étonnement, l'étranger tenait l'amulette.

Quand Douchmanta leur demande le motif de leur défense, elles lui avouent qu'une métamorphose effrayante devait punir, hormis le père de l'enfant, le téméraire qui eût osé souiller de son contact l'objet sacré que l'étranger avait relevé impunément.

Pendant que le roi saisissant son fils dans ses bras lui donnait son premier baiser, les deux femmes courraient prévenir Sacountalâ de ce qui venait de se passer.

L'ENFANT.

« Laisse-moi, laisse-moi, je veux aller trouver ma » mère.

DOUCHMANTA.

» Mon fils, nous irons ensemble; cela la rendra » bien plus heureuse. »

L'enfant, avec une de ces brusques reparties qui, sur les lèvres de ces petites créatures auxquelles on n'a pas encore appris à dissimuler leurs impressions, ont une grâce si piquante, répondait :

« Que dis-tu? c'est Douchmanta qui est mon père : » tu ne l'es pas, toi. »

Douchmanta souriait. « Ce délicieux déni même » achève de me confirmer dans mon espoir. »

Une femme couverte de tristes vêtements de deuil s'avançait lentement. Ses traits, d'une admirable pureté, étaient flétris par le chagrin; ses cheveux, tordus négligemment en une seule tresse comme ceux d'une veuve. Douchmanta avait reconnu la joyeuse jeune fille qui, vêtue du vêtement d'écorce, courait au milieu des fleurs dans l'ermitage de Canwa; la femme qui, belle toujours dans sa parure de reine, était venue lui offrir ce trésor de chastes espérances et d'ineffables joies qu'il avait brutalement éloigné de lui.....

« Est-ce donc là Sacountalâ? » se disait-il, le cœur déchiré par le remords, mais brûlant de tendresse.

Elle le regarda, elle vit son repentir.....

L'enfant courait à elle.

« Ma mère, » disait-il, « cet étranger me com-
» mande comme si j'étais son fils! »

Le coupable s'approchait d'elle; il implorait son pardon, il lui redemandait son amour, et elle, le saluant en son âme de ce titre qui ne se donnait qu'à un époux, se disait : « Oui, c'est bien là le fils de
» mon seigneur. »

Elle essaya de lui parler : « Puisse la victoire.... » murmura-t-elle, et ses pleurs achevèrent ce qu'elle voulait dire.

DOUCHMANTA.

« Va, chère Sacountalâ!

» Quoique mon nom se soit égaré dans ce flot de
» tes larmes, ton vœu est parfaitement accompli.....
» Oui! j'augure de ma victoire, et par ce front pu-
» dique dépouillé d'ornements, et par cette pâleur
» qui a remplacé l'incarnat de ta bouche divine. »

Étonné, l'enfant interrogeait Sacountalâ :

« Ma mère, quel est donc cet étranger? »

Et la jeune femme, n'osant pas croire encore au retour du bonheur, lui répondait avec tristesse :

« Pauvre enfant! demande-le au Destin. »

C'en était trop. Le roi, le cœur brisé de ce doute qu'il n'avait paru que trop mériter, se précipite aux pieds de l'épouse outragée, et reçoit le plus tendre pardon que jamais lèvres de femme aient laissé échapper.

Pourquoi, comment lui avait-il rendu son amour? Elle voulait tout savoir. Mais Douchmanta, trop ému encore pour réveiller impunément de si douloureux souvenirs, la pria d'attendre que sa blessure ne saignât plus.

Pendant qu'il essuyait la dernière larme de Sacountalâ, elle vit au doigt du roi le fatal anneau; son époux voulait le lui rendre, mais elle s'y opposa : entre ses mains, il avait été un instrument de malheur.

Mâtali interrompit cette scène. Il venait prévenir le roi que Kaçyapa désirait le voir.

Redoutant de paraître devant le grand Richi, Douchmanta pria Sacountalâ de marcher devant lui, leur enfant dans ses bras.

Alors, comme dans une apothéose, la scène se transforme. Les grands ancêtres de la race divine et de la race humaine, Kaçyapa et Aditi, sont placés sur un trône.

L'illustre solitaire présente à sa femme l'héroïque défenseur des dieux, et tous deux couvrent les jeunes époux de leurs bénédictions.

Kaçyapa, dissipant les remords de Douchmanta, dit à Sacountalâ que son époux n'était pas coupable. La malédiction qu'elle avait encourue avait troublé l'esprit de celui qui, redevenu maître de lui-même, l'avait adorée et pleurée.

Après avoir envoyé à Canwa un messager pour

l'informer de la réunion de Sacountalâ à son mari, Kaçyapa engagea les jeunes époux à remonter dans le char d'Indra, et à rentrer dans leur royaume avec cet enfant, à qui il avait promis d'augustes destinées.

Si nous comparons la Sacountalâ de l'antique légende du Mahâbhârata à celle du drame de Kâlidâsa, nous trouverons que ce type, l'un des plus vrais, des plus touchants qu'ait créés la muse du Gange, a perdu de sa grandeur morale dans l'œuvre du contemporain de Vikramâditya.

Dans l'épisode primitif, Sacountalâ unit à la grâce aimante et chaste de la vierge, la dignité de la femme, la majesté de la mère. Elle se relève sous le mépris qui l'écrase; au nom du devoir, elle flétrit la conduite du parjure qui la méconnait. Quand elle se retire, c'est de son propre mouvement, et son dernier regard est, non voilé de pleurs, mais fulgurant de courroux. — La Sacountalâ du drame, plus tendre, plus faible, par cela même plus touchante, n'a, malgré quelques éclairs d'indignation, que ses larmes pour la défendre.

Mais ce que l'épisode ne nous avait pas donné, ce sont ces scènes virginales que, de même que Douchmanta, nous croyons voir et entendre derrière un rideau de feuillage; ce sont ces types de jeunes filles, Priyamvadâ, Anousoûyâ, dont Kâlidâsa a entouré la

figure de son héroïne. Quelle aimable malice, quelle spirituelle vivacité, quelle suavité surtout dans leur conversation ! Comme elles aiment leur Sacountalâ ! Elles s'oublient elles-mêmes et semblent vivre de son souffle. L'amitié qui unit les vierges rencontra-t-elle jamais peintre plus délicat que Kâlidâsa ?

Ce qui fait de ce drame un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, c'est que, par un contraste fort rare, cette pièce, produit et reflet d'un siècle de brillante civilisation, a su allier aux exquises élégances du langage des cours la peinture fraiche et riante d'une nature vierge et le langage vrai et passionné du cœur humain.

Arrêtons-nous ici. Déjà aux sentiments purs encore dont le siècle de Vikramâditya nous offre l'élégante expression manque ce caractère de grandeur morale qu'imprime aux œuvres primitives de la littérature sanscrite l'idée suprême du devoir. Cette décadence ne fera que s'accroître, et un jour viendra où l'Inde amollie, corrompue par le culte de Krichna, subira encore l'influence énervante de l'Islam, et montrera à quel point de dégradation physique et morale peut tomber le peuple le mieux doué quand il a échangé le joug du devoir contre celui de la passion. Dans une pareille société que peut être la femme ?

Et cependant telle n'était pas la moisson que devaient recueillir les descendants des Aryas.

Quand des hauteurs de l'Himâlaya les Aryas virent se développer à leurs pieds les magnifiques contrées qu'ils allaient civiliser, avec quel enivrement ils durent s'y élancer! Ils étaient jeunes, ils avaient foi en l'avenir, ils étaient libres et forts. De leurs lèvres frémissantes s'échappait vers cette nature qui leur souriait l'hymne de reconnaissance et d'adoration. Ils vivaient, ils se sentaient vivre, ils n'avaient pas encore appris à confondre leur individualité dans ce grand tout que déjà ils entrevoyaient.

La femme, elle aussi, conservait sa personnalité devant les dieux et devant les hommes. Elle appelait par le sacrifice les bienfaits du ciel sur la terre; elle mêlait sa voix enthousiaste à ce chœur riant et majestueux qui chantait les forces de la nature.

Compagne de l'homme, elle l'excitait à ces combats qui devaient amener le triomphe de la civilisation; elle le soutenait dans le sentier du bien, et l'y ramenait quand il s'en écartait.

Veuve, elle survivait à celui qu'elle retrouvait dans les enfants qui en continuaient la vie. Les Aryas eussent-ils prévu que par le suicide la femme dût un jour sacrifier sur le bûcher d'un époux une existence dont ils savouraient la possession?

Digitized by Google

L'idée de l'âme universelle est saluée par les derniers sages de la période védique, et dans leurs accents on croit entendre un écho de la parole biblique. Mais au lieu de symboliser en un Être unique le grand moteur de l'univers, leurs descendants le disséminent dans la nature entière; et pour eux, Dieu, c'est le monde. C'est le panthéisme, ce sera le fétichisme.

Alors le but des Indiens de la seconde période est de conserver l'harmonie de ce Tout dans lequel ils s'anéantissent. L'homme, l'animal, la plante, la pierre, deviennent des rouages de cette machine universelle où la transmigration des âmes entraîne une mutation perpétuelle.

Dans ce concert, un mot résume le rôle de l'homme : le devoir. Et dans ce mot se confondent les obligations qu'impose la caste.

Grandeur et abaissement, telle est, nous l'avons vu, la part de la femme. On l'honore, car c'est d'elle que naîtra l'enfant qui sauvera les mânes de ses ancêtres et qui perpétuera la caste. On la tyrannise, car de sa mésalliance ou de sa corruption résulterait l'écroulement de la constitution brahmanique et la rupture du lien qui unit les morts aux vivants, le passé au présent, le présent à l'avenir.

Enfant, on maudit sa naissance : par sa grâce et sa pureté, elle devient la joie et la bénédiction du foyer paternel. Femme, on la prive de devoirs religieux : elle s'en impose. Épouse, on la soumet en

esclave à son mari : elle le conseille en amie. Veuve, on la place sous la dépendance de son fils : elle le gouverne.

Mais il est une prescription qu'elle a même outrepassée. La loi lui avait ordonné de confondre sa vie dans celle de son époux; elle confondit sa mort dans la sienne.

Piété ardente, tendances spiritualistes et ascétiques, abnégation complète de soi-même, dévouement illimité à la famille, besoin immense d'affection, tel était le caractère de la femme.

Mais alors l'homme auquel elle se sacrifiait était digne, le plus souvent, de représenter à ses yeux le Devoir.

Pourquoi les grands caractères, les actes sublimes qu'enregistrent les épopées ne sont-ils plus compris aujourd'hui du peuple qui naguère les fit éclore? Pourquoi le temps n'a-t-il pas mûri les fruits d'héroïque vertu que lui avaient légués les siècles? Ils eurent le sort de la foi qui en avait semé les graines ; ils s'altérèrent avec elle. Là où est la vérité, là seulement est l'éternité.

C'est au christianisme qu'il appartient de vivifier, par sa séve généreuse, cette lettre morte des antiques traditions sanscrites; c'est au christianisme qu'il appartient de faire découvrir aux Indiens, dans

leurs poëmes sacrés, les germes des vérités sublimes qu'il est venu féconder. Les tendances spiritualistes de leur race n'ont pas suffi à les préserver de l'attaque des passions; c'est l'inaction qui les a perdus, c'est la croyance à la fatalité qui les a courbés sous la main de ce Destin qui n'a d'autre puissance que celle que l'homme lui accorde. Que l'esprit pratique du christianisme les sauve; que sa liberté morale les relève! Il ne suffit pas de regarder le ciel, il faut en même temps marcher sur la terre qui en est la route. Que ces hommes saisissent ce flambeau dont leurs ancêtres avaient entrevu de vives lueurs; non-seulement il les guidera vers le ciel, mais il en éclairera le chemin.

Ce grand œuvre est réservé à la puissante nation entre les mains de laquelle reposent aujourd'hui les destinées de l'Inde. La régénération des vaincus est la sanction de la conquête.

C'est par la femme que s'accomplira l'œuvre de salut, mais il faut la préparer à sa mission.

Déjà les Indiens ont commencé à comprendre que la cause de la femme est celle de la civilisation, et il y a un an, la voix aimée d'un illustre professeur (1) annonçait qu'à Bombay et à Bénarès, les jeunes filles recevaient les enseignements moraux et intellectuels

(1) M. Garcin de Tassy, Discours d'ouverture du cours d'hindoustani à l'École impériale et spéciale des langues orientales vivantes, le 1er décembre 1862.

qui seuls peuvent former des mères. Jusqu'à présent la femme n'a exercé qu'une action individuelle; désormais elle exercera une action sociale.

Alors l'Indien comprendra qu'à titre de créature humaine, l'hommage de sa compagne est dû à Celui qui l'a douée d'une âme immortelle. Il ne sera plus pour elle la *Divinité suprême,* mais il essayera de se rendre digne d'en être le représentant ici-bas. Ce rôle est beau encore!

Avec un sentiment plus vif de sa dignité, l'épouse remplira mieux encore les devoirs qu'elle aura librement acceptés. Et quand la mort la séparera de son mari, qu'elle ne hâte point par le suicide le moment de la réunion. Elle croit à l'éternité; qu'elle sache la comprendre : elle l'attendra.

FIN.

57125

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE. VII

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA FEMME DEVANT LA RELIGION.

Les Aryas. — Leur symbolisme. — Aditi, la nature personnifiée. — La Terre. — Nirriti, la déité du mal : hymne du Yadjour-Véda, traduit de l'italien. — Les prières, épouses des dieux. — Indrâni : hymne. — Les trois déesses du sacrifice : Ilâ, Bhârati, Saraswati. — Culte : part de la femme. — La philosophie religieuse et la femme : dialogue entre Yâjnavalkya et Maitrêyi, extrait d'un Brâhmana et traduit de l'anglais.

Manou. — Constitution brahmanique. — La Divinité dans les lois de Manou. — Entre la rédaction de ce code et celle des grandes épopées, apparaît la triade. — Saraswatî, Bhavânî, Lakchmi : naissance de Lakchmi du sein des ondes (d'après la version anglaise du Vichnou Pourâna). — Déchéance religieuse de la femme dans les lois de Manou. — Contradiction entre la loi et les mœurs. — Le Bouddhisme. — Le Krichnaïsme. — Une légende du Bhâgavata Pourâna. 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA JEUNE FILLE ET LE MARIAGE.

Les Aryas : Pourquoi leur besoin d'une postérité mâle. — Comparaisons inspirées par la jeune fille aux auteurs du Véda. — Ses

Digitized by Google

occupations pastorales. — Étaient-ce ses seules fonctions? — Mariage. — Choix d'un époux : hymne de Syâvâswa aux Marouts. — Dot : hymne de Çakchiván. — Célébration du mariage : les noces de Soûryâ.

Société brahmanique : même désir de postérité mâle, mobile différent. — Le nom d'une femme. — Silence de Manou sur l'éducation de la jeune fille; les poèmes épiques et les œuvres dramatiques sont plus explicites. — Types charmants de jeunes filles dans les œuvres sanscrites. — Dévouement filial : Lopâmoudrâ. — Mariages. — Castes mêlées. — Choix d'un époux demeuré le partage de la fille du Kchattriya : Swayambara de Drâupadî. Swayambara de Gopâ, femme du Bouddha Siddhârtha. — Rite des mauvais génies. — Rite des saints. — Rite divin. — Rite de Brahma : Kardama et Dèvahûti. — Rite des Créateurs : Râma et Sitâ. — Rite des Gandharvas : légende de Sacountalâ. — Rite des Râkchasas : enlèvement de Roukmini. 39

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ÉPOUSE, LA MÈRE, LA VEUVE. — MORT DE L'ÉPOUSE.

Les Aryas : l'épouse. — Son influence : hymne au dieu du jeu. — Monogamie presque générale. — La mère. — La veuve : hymne au dieu de la mort.

Société brahmanique : l'épouse dans le code de Manou. — Le législateur redoute son ascendant : épisode de Diti, dans le *Bhâgavata-Pourâna*. — Glorification de la femme vertueuse : une maxime de Manou, un passage du *Harivansa* et le discours de Sacountalâ. — Principale cause de répudiation. — Polygamie. — Jalousie du gynécée : épisode de Tchitrakêtu. — La mère. — Manou l'exalte. — Les poëtes la comprennent admirablement. — La veuve de Srigâla confiant son fils au meurtrier de son mari. — La veuve dans les lois de Manou. — Règles concernant le sacrifice de la veuve, fragment d'un Pourâna traduit de l'anglais. — La veuve de Prithou. — Mort de l'épouse. — Devoirs imposés au veuf par Manou. — Lamentations d'Adja sur la mort d'Indoumati. 82

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA FEMME DANS LES TEMPS LÉGENDAIRES.

L'Inde antique n'a pas d'histoire. — La création, le premier homme et la première femme. — Les premiers mariages. — Les deux épouses d'Outtânapâda : Souniti, la bonne conduite, et Souroutchi, la beauté gracieuse; légende de Dhrouva. — La fille de la Mort et son fils Vêna. — Prithou, le civilisateur de l'Inde, et sa compagne Artchis. — Ilâ, fille du septième Manou, aïeule de la dynastie lunaire. 125

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA FEMME DANS LES TEMPS HÉROÏQUES.

I. LE RAMAYANA.

Les épouses du roi Daçaratha : Kâouçalyâ, Kêkéyi, Soumitrâ. — *Sîtâ*, femme de *Râma*. — La bossue Manthârâ. — La grande pénitente Anasouyâ. — La Râkchasi Çoûrpanakhâ. — L'anachorète Çavari. — Une princesse de race jaune : Târâ. — La pénitente Swayamprabhâ. — Les femmes de Lankâ (l'ancienne Ceylan) et la cour de Râvana. — La blonde Mandaûdari, première épouse du noir souverain des Râkchasas. — Les négresses gardiennes de Sitâ. — Tridjatâ. — Saramâ. — La reine mère Nikashâ. — Parallèle entre les héroïnes du Râmâyana et celles de l'Iliade. 150

CHAPITRE TROISIÈME.

LA FEMME DANS LES TEMPS HÉROÏQUES.

II. LE MAHABHARATA.

Gândhâri, la compagne du roi aveugle. — Les deux femmes de Pândou : Kountî et Madri. — Hidimba, l'enfant des forêts. — La femme et la fille du brahmane d'Ekatchakrâ. — Drânpadi,

fille du roi des Pântchâliens. — Soubhadrâ, sœur de Kriehna. — Outtarâ, fille du roi de Matsya. — Les veuves des guerriers dans le champ de la loi.

Légende des serpents. — Une raee perdue et sauvée par la femme. — La résurreetion de Pramadvarâ.

Légende de Nala. — Damayantî. Son cortége de vierges. — La nourrice dans l'antiquité. Les parentes de Damayantî.

Légende de Sâvitri. — Sâvitri. — La mère de Satyavân.

Caractère des héroïnes du Mahâbhârata 382

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA FEMME DANS LA COUR DU MALOUA.

Un redresseur de torts eontemporain d'Auguste.

Rôle intelleetuel et artistique des femmes. — Leur langage. — Les femmes officiers de palais.

Les héroïnes de Kâlidâsa. — La nymphe Ourvaçî et la reine Ausinarî. — Saeountalâ et ses amies. La Saeountalâ du Mahâbhârata et celle du drame de Kâlidâsa.

Dernière impression. 515

19 MAR 64

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

LIBRAIRIE DE BENJAMIN DUPRAT

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE LA BASSE COCHINCHINE
Par M. AUBARET, capitaine de frégate
Un volume grand in-8° avec carte. — Prix : 10 francs.

LE MAHABHARATA
(LA GRANDE ÉPOPÉE INDIENNE)
TRADUIT COMPLÉTEMENT EN FRANÇAIS SUR LE TEXTE SANSCRIT
Par M. Hippolyte FAUCHE
Tome premier. Un volume in-8° broché. — Prix : 10 francs.
L'ouvrage aura seize volumes.

ONZE ÉPISODES TIRÉS DU MAHABHARATA
TRADUITS DU SANSCRIT
Par M. Ph. Ed. FOUCAUX, professeur au Collége de France
Un volume in-8° broché. — Prix : 7 fr. 50 cent.

FRAGMENTS DU MAHABHARATA
TRADUITS DU SANSCRIT SUR L'ÉDITION DE CALCUTTA
Par M. Théodore PAVIE
Un volume in-8° broché. — Prix : 6 fr. 50 cent.

KRICHNA ET SA DOCTRINE
Par M. Théodore PAVIE
Un volume in-8° broché. — Prix : 7 fr. 50 cent.

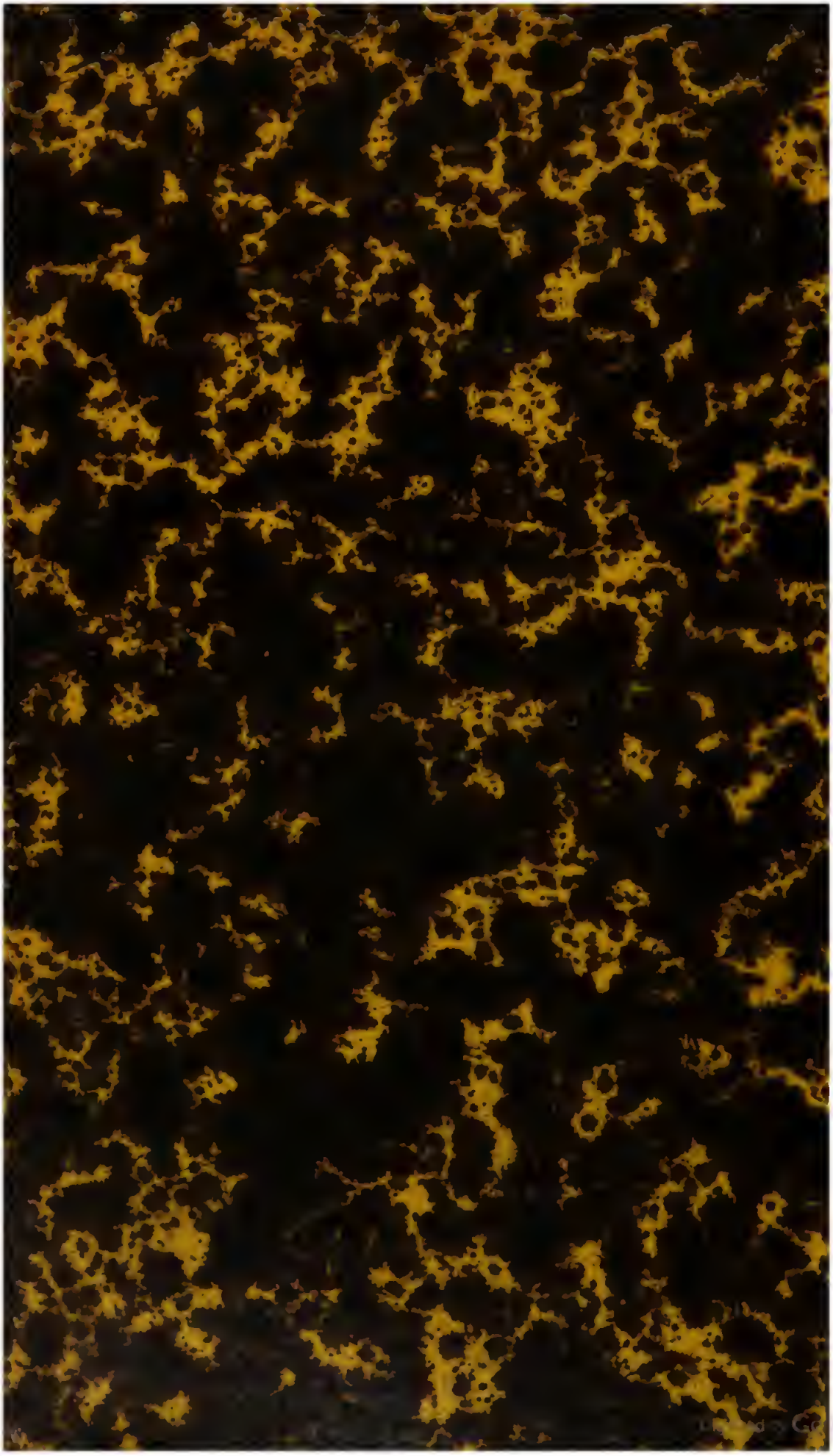
LA BHAGAVAD GITA
OU LE CHANT DU BIENHEUREUX
TRADUITE DU SANSCRIT
Par M. Émile BURNOUF
Un volume in-8° broché. — Prix : 5 fr.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

Digitized by Google

B N C F
B.21.1.55
CF005713186

Digitized by Google



Digitized by Google